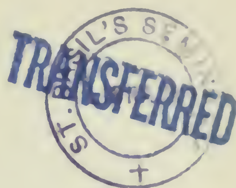

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01990523 1







L'ANNÉE
ECCLÉSIASTIQUE ET LITURGIQUE

Imprimatur :

† L. Z. MOREAU,

Ev. de St-Hyacinthe.

L'ANNÉE

ECCLÉSIASTIQUE ET LITURGIQUE

COMPRENANT TOUTE

L'ANNÉE CHRÉTIENNE

DEPUIS LA XXIVe SEMAINE APRÈS LA PENTECÔTE JUSQU'A LA FIN DE L'ANNÉE ECCLÉSIASTIQUE SUIVANTE

PAR

Mgr JOSEPH LAROCQUE

Evêque de Germanicopolis et Ancien Evêque de Saint-Hyacinthe



MONTRÉAL

C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

256 et 258, rue Saint-Paul

1887

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

Ce titre est donné au présent volume parce qu'il contient des méditations et considérations sur tous les dimanches et les principales solennités de l'Église, durant son année ecclésiastique. Ce livre, spécialement composé pour l'usage des Sœurs du Précieux-Sang, n'est pas exclusivement propre aux personnes de l'état religieux ; mais il contient aussi une très ample matière à l'instruction chrétienne, et à l'édification des simples fidèles. Ceux-ci y trouveront de précieux enseignements, puisés aux meilleures sources, sur toute l'année ecclésiastique.

Ce volume est destiné à faire passer devant *l'esprit* et le *cœur* toute l'année de l'Église. Il est donc intéressant de présenter, ici, quelques notions liturgiques sur l'année chrétienne et ses différentes divisions.

L'Église a distribué d'une manière admirable les instructions qu'elle a réparties dans sa liturgie, et dont

le cercle compose l'année ecclésiastique. Tous les ans l'Église, dans ses offices, nous esquisse le tableau abrégé de la religion, et nous fait passer en revue ses dogmes, ses préceptes et sa morale. Elle nous trace le tableau rapide des principales actions de son divin Fondateur, de sorte qu'en suivant simplement le plan de l'année ecclésiastique, nous avons continuellement devant les yeux les sujets de méditation les plus utiles et les plus touchants. Ainsi, le *Temps de l'Avent*, par exemple, vient nous rappeler les siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, les figures, les prophéties, et les divers événements qui lui ont préparé les voies :—vœux, soupirs, désirs ardents, larmes des anciens patriarches, etc. Pour nous disposer à sanctifier ce temps, l'Église nous a fait entendre la voix d'Isaïe, du sublime Paul, de Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain. Et à ces accents s'est mêlée la voix grave et solennelle du Sauveur lui-même. Le *Temps de Noël* nous rappelle l'histoire si admirable de la naissance du Fils de Dieu, de sa sainte enfance et de sa vie cachée. Bientôt le *Temps de la Septuagésime* et *du Carême* nous rappellera sa vie publique, sa prédication, ses miracles, sa passion et sa mort. Le *Temps pascal* nous retracera sa vie glo-

rieuse et les preuves multipliées qu'il a données de sa résurrection, pour confirmer la foi de ses disciples et pour établir la nôtre. Enfin, le *Temps de la Pentecôte* et tout l'intervalle qui s'écoulera ensuite jusqu'à l'Avent, en même temps qu'il nous rappelle l'histoire de la descente du Saint-Esprit, de l'établissement de l'Église et de la prédication des Apôtres, nous donne lieu d'étudier plus à fond la doctrine de Jésus-Christ et ses divines instructions, que l'Église nous fait lire tous les dimanches, dans l'Épître et l'Évangile de la messe.

Voici maintenant comment les Sœurs du Précieux-Sang, et tous les lecteurs, pourront faire usage du présent ouvrage :

Le XXIVe dimanche après la Pentecôte (qui est celui qui précède immédiatement l'Avent),—et durant les jours de la semaine qui suivront ce même dimanche,—on méditera sur l'Évangile de ce dimanche et sur celui du Ier dimanche de l'Avent, qui annoncent également, l'un et l'autre, la destruction du monde et le jugement dernier.

Les sujets de méditation sur l'Évangile du dernier dimanche après la Pentecôte, s'étendent de la page 9 à

la page 26, et suffisent pour trois ou quatre jours. Le sujet de méditation sur l'Évangile du Ier dimanche de l'Avent commence à la page 26 et finit à la page 31 ; il sert de matière de méditation pour les derniers jours qui précèdent immédiatement l'Avent.

De cette manière, l'Avent s'ouvre *exclusivement* par deux méditations spéciales sur cette grande époque liturgique. Il n'y est point du tout question du *Jugement*, vu qu'il a déjà été médité durant toute une semaine ; mais on y fait les *deux méditations spéciales* proposées pour ce dimanche. La *première* fait pieusement connaître la nature et l'objet de l'Avent. La *deuxième* fait connaître le moyen à adopter pour répondre aux vues de l'Eglise durant l'année chrétienne.

L'ANNÉE

ECCLÉSIASTIQUE ET LITURGIQUE

XXIVe SEMAINE APRES LA PENTECOTE.

SUJETS D'ORAISON POUR LE DERNIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE ET LES JOURS SUIVANTS.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Et ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. (*Math.*,II, 4.)

PREMIÈRE MÉDITATION.

C'est aujourd'hui le dernier dimanche de l'année ecclésiastique, laquelle commence au 1er dimanche de l'Avent. Il est digne de notre attention que l'Église achève et recommence son année par la considération du dernier avènement de Jésus-Christ. Évidemment l'Eglise a voulu remuer les consciences, et pénétrer les cœurs d'une crainte salutaire, en présentant à tous les fidèles le tableau de ce jugement géné-

ral que le Fils de Dieu viendra exercer, à la fin des siècles, sur les hommes rassemblés au pied du trône éclatant de lumière sur lequel Jésus-Christ nous apparaîtra dans toute la majesté d'un Dieu. Et, comme la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, nous ne saurions mieux faire que de pénétrer nos âmes de cette crainte salutaire, qui sera toujours un remède souverain contre le feu des passions, et un moyen assuré pour nous de nous soutenir dans le chemin de la vertu, malgré les attaques qui nous viennent du monde, de la chair et du démon.

Les circonstances effrayantes qui doivent accompagner ce grand acte de la puissance et de la justice de Dieu sont propres à mettre un frein aux passions désordonnées.

La première vérité qui se présente à notre esprit, lorsque nous voulons méditer sur le dernier jugement, c'est que ce monde que nous habitons sera un jour détruit avec tout ce qu'il contient. Oui, tout l'univers doit périr et être réduit en cendre. L'oracle, dit l'Esprit-Saint, sera justifié : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité !...* Suivant l'énergique parole de saint Paul, la figure de ce monde passera et s'évanouira comme une fumée que le vent emporte.

Oui, il viendra le moment terrible, où la mesure des iniquités du genre humain étant comblée, et le nombre des élus étant complet, la voûte immense des cieux s'écroulera dans les abîmes. Le soleil s'obscurcira, la terre sera consumée par le feu vengeur de la justice divine. Les astres tomberont, leur éclat se changera en ténèbres épaisses, tous les éléments ne présenteront

que désordre et confusion. La nature entière bouleversée n'offrira plus qu'un vaste monceau de débris et de ruines. Les pécheurs se préoccupent bien peu de la menace de ce terrible événement. Dans leur folie, ils n'en continuent pas moins de vivre comme s'ils ne devaient pas être jugés. Mais Jésus-Christ viendra les surprendre dans le délire de leurs honteuses passions. Pour les vrais chrétiens, au contraire, l'attente de cette dernière catastrophe produit un bien autre résultat. Saint Jérôme frémissait d'épouvante à la pensée du grand jour du Seigneur, de ce jour qui sera plein d'amertume, *amara valde,* suivant l'expression de l'Église.... La pensée de la fin du monde, d'un côté, rend les peines de la vie plus supportables pour les justes ; de l'autre, elle détache de tout ce qui est périssable et grossier ; elle fait méditer plus sérieusement sur les fins dernières.

En ce moment, occupons-nous de ce jugement universel, dont l'Évangile du jour renferme l'histoire prophétique. Et puisse la crainte inspirée par la pensée de ces redoutables *assises*, devenir un motif puissant de nous attacher au service de Dieu ! Puisse-t-elle nous décider à travailler tout de bon à mériter de trouver grâce devant le Juge des vivants et des morts !

DEUXIÈME MÉDITATION.

LA RÉSURRECTION GÉNÉRALE.

Le Fils de l'homme, *lisons-nous dans l'Évangile du jour*, enverra des anges qui, au son de la trompette, et d'une voix retentissante, rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. (*Math.*, XXIII.)

Ainsi, d'abord, le bruit éclatant de la trompette divine ira réveiller tous les morts, et les rappeler du fond de leur sépulcre à une vie qui n'aura point de fin. Ils sortiront tous de la poussière de la tombe pour aller comparaître aux pieds du souverain Juge, portant, nous dit saint Paul, ce qu'ils ont fait de bien ou de mal pendant leur vie. (II Cor., v.) Ce dogme de la résurrection générale, nous le professons tous les jours quand nous disons au Symbole : Je crois... la résurrection de la chair... Mais faites attention. Au dernier jour, chacun recueillera ce qu'il aura semé durant sa vie. *Quæ enim seminaverit homo hæc et metet.* (Galat., VI, 8.) Ceux qui auront semé dans la corruption du péché, ne seront jamais affranchis de la corruption de la mort. *Neque corruptio in corruptelam possidebit.* (I Cor., xv, 50.) Tous, à la vérité, sortiront du tombeau, mais tous ne seront pas délivrés de ses horreurs. *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur* (id., 51), et la résurrection des méchants sera comme une nouvelle mort : *hæc est mors secunda.* (Apoc. xx, 14.)

Représentez-vous l'âme du réprouvé sortant de l'enfer et venant reprendre son corps destiné à partager son supplice. Quels sentiments éprouvera-t-elle ? Par une effroyable association de tout ce que la mort et la vie ont d'affreux, ce corps de péché, son idole durant sa vie et l'instrument de ses crimes, ce corps est maintenant la proie, la pâture vivante de la pourriture et des vers. *Putredo et vermes hæreditabunt illum.* (Eccl., xix, 3.) C'est à l'état de cadavre, c'est-à-dire horrible, hideux, défiguré, que se présentera à l'âme criminelle, son corps, lors de la résurrection générale.

Oh ! horreur : est-ce là la moitié de moi-même ? s'écriera-t-elle en frémissant. C'est ton corps lui-même, répondra une voix terrible. Reconnais ta tête coupable, où tu roulas tant de mauvaises pensées ; reconnais tes yeux pleins de désirs impurs , ton front où siégeaient l'immodestie et l'orgueil, ta bouche qui s'ouvrit si souvent pour exhaler le vice. Reconnais tous tes organes, ces instruments avilis de tes iniquités. Renoue avec ce corps ton ancienne union, pour qu'il partage ton intolérable supplice.

Pouvez-vous imaginer le tourment affreux, la honte, les bondissements d'horreur de l'âme du réprouvé à ce ce moment ? Oh ! comme la résurrection de son corps devient pour elle un nouveau sujet de larmes,de gémissement et de désespoir !

Au contraire, que ce moment sera doux pour l'âme juste, qui descend du ciel pour rentrer dans son corps sanctifié par la vertu, purifié par la pénitence, consacré, comme un temple, au Dieu qui l'avait fait pour lui seul ! Elle trouvera ce corps ressuscité incorruptible, tout glorieux, immortel, vivant de la vie de Dieu lui-même dont il est rempli. Et, en effet, selon la doctrine de saint Paul,notre Sauveur reformera nos corps sur le modèle de son corps glorieux, qui est couronné dans le ciel d'honneur et d'une lumière éternelle.

Oh ! qu'elle sera vive la joie, qu'elle sera grande la félicité de l'âme sainte de voir son corps ainsi transfiguré et appelé à partager sa gloire dans le ciel ! Comme elle se réjouira de l'avoir traité sévèrement, d'avoir réprimé ses passions, de lui avoir infligé des

pénitences et des mortifications, et de l'avoir ainsi toujours conservé innocent et pur aux yeux de Dieu.

Non, nous ne pouvons pas comprendre toute la félicité des élus, en voyant l'éclat, la beauté de leur corps, et la lumière qui doit alors les envelopper et les rendre, suivant l'expression de Jésus-Christ, semblables à des astres brillants de clarté. Cette félicité surpasse tout sentiment.

Or, n'est-il pas vrai ? nous n'avons pas à délibérer : notre parti est bien décidément pris ;—nous aspirons à procurer à notre corps la gloire des corps saints. Eh bien ! soyons conséquents : que notre propos soit aussi décidément formé de faire de notre corps une victime de la pénitence, une hostie vivante et digne d'être offerte à Dieu, un vase d'honneur et de sainteté, le temple du Saint-Esprit, un membre digne de son chef divin qui est Jésus-Christ.

TROISIÈME MÉDITATION.

1er Point.– L'APPARITION DE JÉSUS-CHRIST.

Lorsque Notre-Seigneur, montant au ciel au jour de son ascension, eut disparu aux yeux de ses disciples, des anges envoyés de Dieu vinrent à eux et leur dirent : " Ce Jésus qui s'est élevé au ciel en vous quittant viendra un jour de la même manière que vous l'avez vu y monter. " Tous les jours nous répétons que Jésus-Christ, viendra de la droite de Dieu le Père tout-puissant, pour juger les vivants et les morts.

Et, en effet, aussitôt qu'aura eu lieu la résurrection générale, l'oracle de notre foi s'accomplira : Jésus-

Christ apparaîtra, et qui pourrait dire avec quel éclat, avec quelle puissance et quelle majesté il descendra du ciel ? Ce ne sera plus en qualité de Sauveur et de victime qu'il viendra, mais en qualité de juge souverain qui doit se venger des humiliations et des opprobres de son premier avènement, et de l'abus qui aura été fait de son sang et de ses grâces... Des millions d'anges l'environneront. Il s'entourera du plus saisissant appareil de la justice formidable qu'il viendra exercer contre les pécheurs qui auront rendu inutile sa rédemption.

Représentez-vous, si vous le pouvez, les impressions bien différentes que son apparition produira sur les justes et les réprouvés. Ceux-ci, couverts d'ignominies, certains du sort désespérant qui les attend, de quel œil verront-ils le trône de Jésus-Christ, porté dans les airs, élevé sur les nuées du ciel ? Avec quelle rage envisageront-ils le triomphe de Celui qui va les condamner, au milieu de la plus insupportable honte, à un tourment éternel ? Comment pourront-ils rencontrer le regard accablant de leur juge, qui vient leur demander un compte sévère du mépris audacieux de sa loi, de l'abus outrageant des grâces de sa rédemption ? Oh ! que la gloire de Jésus-Christ sera cruelle pour les impies, les impudiques, les hypocrites nourris de sacrilèges ! Mon Dieu, comment se fait-il donc qu'une pensée si propre à pénétrer de crainte, laisse aujourd'hui les pécheurs dans leur insensibilité, et ne puisse les engager à commettre un seul péché de moins ? O mystère de l'endurcissement du cœur humain, qui devrait bien faire faire à

ceux qui n'y sont pas encore tombés, tous les efforts possibles pour éviter d'y tomber !

Pour les justes, l'arrivée triomphante de leur adorable Maître leur causera une consolation, ou plutôt un enivrement, une joie ineffable. Voulez-vous partager un jour ce bonheur, vivez de manière à le mériter.

IIe Point.—LA CROIX.

Le signe du Fils de l'homme, est-il dit dans l'Évangile d'aujourd'hui, paraîtra dans le ciel. *Et tunc parebit signum Filii hominis in cælo.* Quel est le signe du Fils de l'homme ? C'est, répond saint Jean Chrysostôme, la croix du Sauveur, qui paraîtra dans le ciel plus brillante que le soleil. Oui, la croix, ce signe sacré de la rédemption, accompagnera Jésus-Christ : elle brillera d'un ravissant éclat au haut des airs.— C'est par la croix que le monde a été racheté.... Mais elle est méprisée ; elle est pour Jésus-Christ l'occasion des dédains et des persécutions de tous les hommes sensuels, orgueilleux et avares... La croix est haïe par le monde ; la doctrine de la croix, rejetée, traitée de folie.

Or, il faut que l'honneur de la croix soit réhabilité. Il faut que cet étendard, ce drapeau du vainqueur de la mort, du monde et de l'enfer, soit vengé. Oh ! que ce signe de la Rédemption du monde saisira, consternera les pécheurs, pour lesquels il ne sera plus qu'un signe de réprobation ! La voilà, s'écrieront-ils, cette croix que nous avons outragée. Et ils entreront en fureur ; ils grinceront des dents. Le sang divin dont elle est teinte, ils l'ont foulé aux pieds. Le Dieu

qui y a été attaché pour leur amour, n'a reçu de leur part qu'ingratitude et oubli méprisant. Ils ont estimé folie les doctrines de la croix ; ils se sont mcqués de la vie qu'elle prêche de mener. Ils ont ri de ses humiliations. Et voilà qu'ils sont forcés de la regarder tout étincelante de lumière. Et la rage les torture. Jésus-Christ l'avait dit : "Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous pleurerez." Sa menace s'exécute. Les pécheurs riaient autrefois de la croix et de ses maximes. Et maintenant ils sont près de sécher de douleur. Un désespoir affreux s'empare de leur âme, à l'aspect du signe qui leur annonce une épouvantable condamnation. Ils voudraient pouvoir saluer la croix, en mettant en elle leur espérance. Mais il est trop tard, ce désir périra avec eux.

Voyez maintenant le contraste, et représentez-vous quelle ineffable consolation la croix causera au fidèle disciple de l'Homme-Dieu, qui s'est glorifié en elle, qui n'a voulu savoir que Jésus et Jésus crucifié. Le temps de son triomphe et de sa gloire est arrivé. Il salue d'un cri de joie le signe qui fut toujours son refuge et son espérance. Comme la croix a fait l'objet de son amour et de ses délices pendant sa vie, elle devient aujourd'hui sa plus douce consolation.

Oh ! soyons les partisans et les amis de la croix, si nous voulons que sa vue ne nous accable pas, au dernier jugement, de tristesse et d'amère douleur ; mais qu'elle soit au contraire un *sujet de joie* et un objet de bonheur.

QUATRIÈME MÉDIDATION.

1er Point.– LA SÉPARATION.

Veuillez bien continuer de me suivre ; nous allons entrer plus avant dans le grand sujet qui nous occupe afin de percer notre chair de crainte, comme s'exprime le roi-prophète (Ps. cxviii). L'iniquité abonderait moins dans le monde, la désolation ne serait plus sur la terre, si nous avions présents devant nos âmes ces redoutables sujets de réflexion.

Lorsque la multitude innombrable des hommes qui auront vécu depuis Adam jusqu'au jour terrible des vengeances, sera réunie pêle-mêle dans la vallée du jugement, le Christ enverra ses anges ; ils sépareront les méchants d'avec les justes, plaçant ceux-ci à la droite de Jésus-Christ et ceux-là à sa gauche. Aujourd'hui les méchants sont mêlés aux bons. Toute justice s'accomplira, au jour suprême, et chacun sera mis à sa place... Le froment pur destiné aux greniers éternels, sera séparé de la paille qui doit être jetée au feu. O moment épouvantable ! ô séparation cruelle ! Le mari sera séparé de sa femme, le père sera séparé de son fils, la fille de sa mère, le frère de sa sœur, l'ami de son ami. Les justes seront inondés de joie, ils seront plongés dans d'enivrantes délices. Mais qui dira le désespoir, la rage, les hurlements des pécheurs! qui dira leur honte et leur confusion ! Qui dira les déchirements de leurs cœurs, lorsqu'ils se verront ignominieusement jetés parmi les démons, et avec tout ce qu'il y a de vil, de scélérat, de dégradé ! Comment se

figurer leur douleur poignante, lorsque leurs parents, leurs amis passeront à la droite de Jésus Christ, brillants comme des soleils ! Oh ! insensés que nous avons été, s'écrieront-ils, avec le plus amer regret, que nous nous sommes trompés ! Oh ! s'il était temps, du moins, de recommencer une vie plus conforme à notre foi ! Mais non, il ne sera plus temps. Pour nous, par exemple, il est encore temps. Faisons donc, dès aujourd'hui, ce que nous voudrions avoir fait alors. Que ceux qui vivent mal se convertissent. Que ceux qui ont abandonné les sentiers de la vertu se hâtent d'y rentrer. Que ceux qui idolâtrent des beautés périssables, se souviennent de la souveraine et éternelle beauté pour laquelle ils sont créés. Que ceux qui se font les esclaves de leurs convoitises et qui se plongent dans la fange de leurs passions, secouent la chaîne de leurs vices ; qu'ils se purifient dans le bain de la pénitence, et ils éviteront ainsi la honte et le désespoir d'être relégués à la gauche parmi les damnés.

IIe Point.—LA MANIFESTATION DES CONSCIENCES.

Cependant, l'effroyable discussion des consciences va commencer. Au milieu d'un silence solennel, Jésus-Christ va produire au jour la vérité. Tous les mensonges, toutes les impostures vont être dévoilés. Le vice et la vertu vont être connus tels qu'ils sont... Tous les masques vont tomber, toute tromperie va être manifestée. Jésus-Christ va tout faire connaître. Oh ! que de crimes cachés vont être révélés à l'univers réuni ! Pensées mauvaises, imaginations infâmes, désirs exécrables, honteux regards, discours criminels,

actions de ténèbres, passions secrètes, péchés ignorés, péchés dissimulés, etc. Le juge repassera les divers âges et toutes les circonstances de la vie. Il rappellera les événements de la jeunesse, ceux de l'âge mûr et ceux de la vieillesse. Tous seront présentés dans leur ensemble. L'histoire de notre cœur, de notre esprit, de notre imagination sera retracée dans toute sa réalité ; de même l'histoire extérieure des mœurs de chacun, et ce qui est pire, l'histoire la plus secrète de sa vie. Nous verrons sortir, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, des crimes sans nombre. Jésus-Christ passera en revue nos péchés d'omission, l'abus que nous avons fait commettre à autrui. Et cette terrifiante discussion se passera en présence de tous les anges et de tous les hommes, en présence de nos amis et de nos ennemis, sous les yeux de tout l'univers. Quelle honte il s'en suivra pour les réprouvés ! Ils se verront flétris, dégradés, chargés de leurs souillures, couverts de leur opprobre comme d'un vêtement. Ils essuieront les dédains, les ironies amères et accablantes. Ils seront l'objet de ce sifflement dont parle l'Écriture : *Sibilaverunt super te.* (Ezech., xxvii, 36.)

Ils seront accablés des plaintes, des cris, des reproches sanglants de leurs complices et des victimes de leurs désordres. Elles fondront sur eux de toutes parts, ces infortunées victimes, redemandant avec l'accent de la rage et du désespoir, leur âme et leur éternité qu'ils leur ont fait perdre. C'est toi, vil séducteur, qui m'as ravi l'honneur de la vertu... C'est toi, femme sans pudeur, qui m'as perdu... C'est toi, père dénaturé, c'est toi, mère barbare, qui m'as donné de mauvais exemples.

Mais de toutes les voix qui s'élèveront contre les pécheurs, la plus forte et la plus terrible est celle qui sortira de leur conscience. Impitoyable accusatrice, elle s'élèvera contre eux, elle les contraindra de se condamner et de se maudire eux-mêmes. Avec l'accent d'un affreux désespoir, ils s'écrieront : " Montagnes, tombez sur nous ; collines, écrasez-nous !" Mais vœux inutiles ! il leur faudra boire jusqu'à la lie la coupe amère de leur reproche.

CINQUIÈME MÉDITATION.

LA SENTENCE DU SOUVERAIN JUGE.

Enfin, arrivons à la scène finale de ce drame glaçant que nous avons entrepris de décrire.

Lorsque la manifestation des consciences aura eu lieu, le Juge suprême prononcera la sentence qui doit fixer pour toujours le sort des justes et des pécheurs. L'Évangile nous dit comment il parlera aux uns et aux autres. Aux justes il adressera ces douces paroles qui renferment déjà toute une éternité de bonheur : " Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. " (Matth., XXV.) Quelle consolante invitation, surtout sortant de la bouche d'un Dieu qui l'adresse avec le ton de la douceur et de la bonté, avec un cœur embrasé d'un amour immense ! "Venez, les bénis de mon Père." Le temps des humiliations, des croix et des souffrances est passé. Une joie éternelle va commencer dans les délices enivrantes de la maison de Dieu. Jésus y invite ses amis. Venez, les bénis de mon Père, élancez-vous

dans mon sein, plongez-vous dans cet océan de lumière et d'amour. Vos couronnes, vos trônes vous attendent : rentrez en possession de votre gloire.

Et, tout de suite, se tournant vers les réprouvés, il prononcera contre eux la sentence effroyable. Avec un regard d'où jailliront l'éclair et la foudre, il leur adressera le terrible anathème : " Retirez-vous de moi, maudits : allez au feu éternel qui a été préparé pour Satan et pour ses esclaves." Ce coup de foudre tombera-t-il sur un seul d'entre nous ? S'il en devait être ainsi, ne serait-ce pas assez pour nous consterner et nous faire demander, chacun à soi-même : hélas ! serait-ce moi qu'un tel sort attendrait ?

Mais, à la vie que nous menons, n'y a-t-il pas lieu d'appréhender que cet anathème ne tombe sur plusieurs? " La crainte perce mon cœur et ma chair, quand je songe à la possibilité d'un si grand malheur. —Retirez-vous de moi, maudits ! Et où vont donc aller ces maudits d'un Dieu de bonté et d'amour ? " Ils vont aller loin du ciel, loin du séjour admirable de la paix, des consolations, des délices parfaites. Beauté éternelle, jamais ils ne vous contempleront. Lumières infinies, jamais ils ne verront vos splendeurs. O Jésus, soleil resplendissant de la Jérusalem céleste, ils vont être éternellement privés de voir votre visage dont les charmes enivrent les bienheureux ! Adieu, adieu à jamais, diront-ils, ô anges, ô élus ! Adieu pour toujours, ô Marie, leur reine à tous, et qui les surpassez tous en beauté ! Nous étions appelés à régner avec vous dans le ciel, mais, hélas ! il ne nous reste plus qu'à aller maudire et notre sort et notre folie.

Alors la sentence du souverain Juge recevra son dernier accomplissement. Le ciel s'ouvrira : le Sauveur y montera précédé de la croix lumineuse, accompagné de tous les anges et de tous les saints. Dans ce même moment, les démons s'empareront des reprouvés et les entraîneront dans les cachots de feu, là où il y aura éternellement des pleurs et des grincements de dents. Là, plus d'espérance, mais un désespoir sans fin... La porte du lieu des douleurs se fermera, et la colère de Dieu la scellera pour l'éternité.

Vous avez la foi de ces vérités. Vous savez que c'est ainsi que se passeront les choses, au dernier jugement. Et, ce jugement, vous le savez encore, il ne sera que la confirmation de celui que nous subirons, chacun de nous, au moment de notre mort. Et la sentence qui sera prononcée sur chacun de nous, à notre mort, sera la conséquence de la vie vicieuse ou vertueuse que nous aurons menée. Vous croyez, dis-je, toutes ces choses. Ne pas croire serait folie ; mais les croire, et ne pas travailler à sa sanctification, c'est au point de vue de l'éternité, une inqualifiable démence. Pendant qu'il en est temps, mesurons donc souvent, du regard d'une foi efficace, la sombre et ténébreuse profondeur de l'enfer ; calculons la longueur de ces siècles éternels que les réprouvés y passeront, dévorés par le ver de leurs remords, rongés par leur désespoir, tourmentés par un feu éternisé par le souffle de l'éternelle vengeance de Dieu. (Réflexions et résolutions.)

(Extrait et emprunté de l'abbé Coulin.)

AUTRE SUJET DE MÉDITATION SUR LE JUGEMENT.

Pour le dernier jour avant le 1er dimanche de l'Avent.

L'Évangile du 1er dimanche de l'Avent (tiré de saint Luc, ch. xxi), annonce aussi la destruction du monde et le jugement, comme le fait l'Évangile du dernier dimanche après la Pentecôte.

L'Église prépare ses enfants à célébrer l'anniversaire des temps de miséricorde qu'a fait éclore le Messie, en leur faisant porter leurs regards sur les siècles éternels de sa justice. Elle achève l'année liturgique et la commence, en décrivant le terrible événement de la venue du Seigneur, à la fin des temps, pour juger le monde. Elle veut sans doute que la crainte salutaire des jugements que rendra un jour Jésus-Christ, en bannissant des cœurs toute affection vicieuse, y fasse entrer la confiance au Libérateur. Elle veut que la frayeur aplanisse les voies à l'amour, et que nous soyons mieux disposés à sentir toute l'étendue du bienfait de la Rédemption, si nous sommes vivement frappés de la rigueur des arrêts dont elle doit nous préserver.

Entrons dans l'esprit de l'Église, et préparons-nous à célébrer la *venue première* et *pleine* de douceur de Jésus-Christ, en le contemplant dans son *dernier* avènement, descendant sur une nuée du ciel qui lui servira de tribunal. Comme signes précurseurs de ce qui doit arriver, il y aura des prodiges dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles. Le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus de lumière. Les peuples

de la terre seront dans la consternation, causée par le bruit de la mer et des flots. Les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers, car les vertus célestes seront ébranlées. Alors le Fils de l'homme viendra avec une grande puissance et une grande majesté, accompagné de sa *croix* qui brillera d'un éclat tout céleste. Les anges, avec des trompettes et de puissantes voix, rassembleront les élus des quatre vents, depuis un bout du monde jusqu'à l'autre, etc., etc. Cela s'accomplira à la fin du monde ; et aussi, en une certaine manière, à la fin de notre vie. Notre esprit à la mort s'obscurcira : notre imagination sera épouvantée de terrifiants spectacles ; la terre de notre corps sera ébranlée jusqu'aux fondements, un déluge d'eau nous étouffera, le feu de la fièvre nous consumera, l'Ange de Dieu sonnera de la rompette et nous dira : Levez-vous, morts, et venez au jugement ; venez rendre compte de toute votre vie. O compte ! ô jugement ! ô mort ! ô vie ! ô sentence ! ô éternité ! qui ne doit pas vous craindre ? —Préparons-nous à la mort, car elle est proche. La vie est si courte ! Elle peut même arriver à tout instant, et avec elle notre jugement, lequel ne sera pas changé à la fin des temps, mais ratifié et confirmé par le jugement universel. Prions notre juge de nous être favorable, à notre mort. Demandons-lui pardon de nos péchés. Faisons résolution de le mieux servir désormais. Faisons-lui tant de bien dans la personne de notre prochain, qu'il nous en loue au jugement, et qu'il nous adresse la sentence de salut : " Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé. Venez jouir du ciel pour toute l'éternité."

Ier DIMANCHE DE L'AVENT.

PREMIÈRE MÉDITATION.

Dites à la fille de Sion : "Voilà que votre Sauveur vient." (Is., LXII, 11.)

Avec le 1er dimanche de l'Avent, l'Eglise commence son année liturgique. Considérée dans son ensemble, l'année de l'Église nous représente toute l'histoire de l'Ancien Testament et la vie du Sauveur jusqu'à son ascension dans le ciel. L'institution de l'Avent, dans les intentions de l'Église, a pour fin de rappeler à ses enfants la grande préparation établie par Dieu même pour la venue de son Fils dans le monde. Les quatre dimanches qui précèdent Noël, représentent les quatre mille ans qui ont précédé l'incarnation du Verbe. Pendant cette longue durée de siècles, les justes, les saints de tous les pays qui formaient le véritable *peuple de Dieu*, ne cessaient de soupirer après la délivrance du genre humain, captif sous l'empire cruel du démon. Leurs prières ferventes, leurs vœux ardents montaient sans cesse vers le ciel pour demander la miséricorde promise à l'homme, après le péché originel.

C'est surtout chez le peuple juif, héritier des promesses que Dieu avait si souvent renouvelées, en parlant aux saints Patriarches, qu'avaient lieu ces désirs brûlants, ces supplications de l'espérance. Les vrais enfants de Jacob, comme l'attestent les écrits des Prophètes, avaient pour pensée constante la pensée du Messie qui devait venir pour le salut du genre humain.

Or, de même que les quatre mille ans qui précédèrent la naissance du Sauveur furent témoins des prières, des vœux et des soupirs des justes de l'Ancien Testament vers la venue du Rédempteur, de même les quatre semaines de l'Avent sont consacrées par l'Église aux prières, aux vœux et aux soupirs de ses enfants pour la venue spirituelle du Messie dans leurs âmes. Cette sainte mère, dans la liturgie de l'Avent, s'applique à nourrir ces pensées, à entretenir ces sentiments dans l'âme des fidèles : *Regem venturum Dominum, venite, adoremus. Prope est jam Dominus, venite, adoremus.* Dans ses Offices, elles présente les plus belles images sous lesquelles le Messie a été vu par les Prophètes. On y trouve les titres magnifiques de ce Messie, titres les plus propres à nous faire apprécier le bienfait de notre rédemption.

De cet esprit et de ce soin de l'Église dans sa liturgie, il est facile de conclure avec quelles dispositions nous devons passer l'Avent. Ces dispositions doivent consister surtout dans une prière plus fervente et plus pieuse, dans la mortification des sens, dans la considération des grandes vérités de la religion, surtout du mystère de l'Incarnation. C'est pour inculquer cet esprit que l'Église prend des ornements de pénitence, qu'elle interdit l'usage de l'orgue, ainsi que les hymnes et les chants joyeux, excepté aux jours de fêtes. C'est dans le même but qu'elle interdit les noces et les joies toutes mondaines. Toutes ces dispositions nous indiquent assez qu'elle veut que ses enfants se nourrissent de saintes pensées, de graves méditations.

Mes filles, tous les instants de notre vie sont dus à Dieu qui veut bien nous les donner. Ils devraient être sanctifiés et consacrés à sa gloire. Du moins devons-nous les conformer à l'esprit de l'Église qui détermine des temps destinés à glorifier Dieu plus particulièrement, en purifiant nos cœurs par la prière, par la pénitence, et par la méditation des vérités éternelles. Au premier rang, parmi ces époques de prière et de pénitence, il faut placer l'Avent. L'Avent est à la grande solennité de Noël ce que les vigiles sont aux fêtes, ce que le Carême est à Pâques, ce que les quatre mille ans qui ont précédé le Messie, sont à sa venue.

Et nous ne pouvons que trouver cette préparation extrêmement convenable, si nous considérons l'excellence du mystère auquel nous nous disposons. Il s'agit en effet, pour nous, dans la fête de Noël, de recevoir le Dieu du ciel, le Verbe éternel, le législateur du monde, la victime sans tache qui vient s'immoler pour nos péchés. L'Avent est destiné à aplanir à ce Dieu le chemin de nos cœurs, à abaisser les collines de l'orgueil, à redresser les sentiers tortueux de nos habitudes vicieuses. Il est destiné à réveiller notre ferveur et notre amour envers Jésus, toujours aimable et toujours ami des cœurs purs. Ce divin Sauveur avait abattu les idoles sur la terre, par sa venue... Hélas ! beaucoup de ces idoles ne se sont-elles pas redressées dans les cœurs de grand nombre de chrétiens, à l'époque où nous vivons ? Ne voyons-nous pas la chair, l'or, l'argent, et cent autres choses créées, recevoir des hommes livrés à leurs convoitises, un culte sacrilège?

Oh ! qu'il y a donc besoin de prière, de repentir et de pénitence durant l'Avent !

DEUXIÈME MÉDITATION.

Maintenant, quel moyen adopter pour répondre, dans la pratique de notre vie, à l'invitation que réitère plusieurs fois l'Église, pendant ces jours de salut : *Parate viam Domino.* "Préparez la voie au Seigneur." (Marc.) Comment rendrons-nous, autant que possible, nos cœurs dignes de ce Dieu de toute sainteté, qui daigne *abaisser la hauteur des cieux* pour descendre au milieu de nous et contracter avec nous une amoureuse union. *Inclinavit cœlos et descendit.* (Ps. xvii, 10.)

Eh bien ! pour répondre aux vœux de l'Église, qui nous invite à entrer dans des dispositions toutes particulières, à faire une préparation toute spéciale pour célébrer l'anniversaire du plus merveilleux de tous les événements, la naissance d'un Dieu, écoutez et mettez en pratique les paroles que cette sainte mère présente aujourd'hui à tous les fidèles, dans l'Épître du jour. Les voici : Mes frères, l'heure est venue de nous réveiller de notre assoupissement. L'assoupissement, c'est ce triste état dans lequel tombent des chrétiens, lorsqu'ils se négligent en religion, et qu'ils cessent d'être fidèles au don de la foi et à la qualité d'enfants adoptifs de Dieu qu'ils reçurent dans leur baptême. L'assoupissement, c'est ce triste état d'une âme qui croupit dans le péché, c'est aussi l'état des âmes qui vivent dans la tiédeur. Eh bien ! s'il est une époque de l'année où il est une obligation plus pressante

de sortir de cet état funeste, et de prendre une vie nouvelle, c'est bien l'époque de l'Avent. Nous célébrons par ces jours de l'Avent le souvenir de l'Incarnation du Fils de Dieu, qui s'est revêtu de notre chair pour être notre victime et notre réconciliation. Nous rappelons l'expiation infinie que le Verbe incarné a offerte à la justice de Dieu, pour réparer l'outrage fait par l'homme à sa divine Majesté. Nous nous occupons d'un mystère où la miséricorde divine s'est montrée avec un incomparable éclat, puisqu'un Dien s'y réduit à la petitesse d'un enfant, puisqu'il vient du séjour de la gloire, pour naître dans une étable, vivre dans la pauvreté, et mourir au sein des opprobres. Or, l'accomplissement d'aussi amoureux et miséricordieux mystères, dont le souvenir nous est sans cesse rappelé pendant l'Avent, nous presse vivement de quitter tout péché, de sortir de la léthargie spirituelle.

Mais, pour répondre aux vœux de l'Église, en ce temps de salut, il ne faut pas se contenter de quitter le péché ; mais il faut encore pratiquer la vertu. C'est la recommandation qu'elle nous fait dans l'Épître du jour, que nous commentons. " Revêtons-nous des " armes de lumière, " y est-il dit ; " marchons dans " la bienséance et l'honnêteté, comme on marche " dans le jour..... Revêtez-vous de Notre-Seigneur " Jésus-Christ. "

Revêtons-nous des armes de lumière : *Induamur arma lucis.* Par ces paroles, nous devons comprendre le soin avec lequel il faut pratiquer toute espèce de bonnes œuvres : bonnes œuvres envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes. Les bonnes et saintes

œuvres sont des armes et des habits ; des habits pour nous couvrir et ne paraître pas nus devant Dieu ; des armes pour nous défendre contre les ennemis de notre salut.

Nous savons que Dieu nous voit toujours, et que c'est en lui que nous avons la *vie*, le *mouvement* et l'*être*. Marchons d'une manière digne de sa sainte présence. De l'œil de la foi, voyons toujours notre Père qui est dans les cieux.

Revêtez-vous de Jésus-Christ. Se revêtir de Jésus-Christ, cela veut dire imiter si bien toutes les vertus de Jésus-Christ, sa chasteté, sa charité, sa douceur, son humilité, qu'elles soient comme des vêtements de vos âmes. Se revêtir de Jésus-Christ, cela veut dire non seulement avoir son esprit, mais encore l'exprimer dans sa conduite, de manière qu'en voyant un chrétien, on voie, en quelque sorte, Jésus-Christ. Se revêtir de Jésus-Christ, c'est enfin s'efforcer d'être des hommes nouveaux, de manière à pouvoir dire chacun de soi-même :

Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

IIe DIMANCHE DE L'AVENT.

PROLOGUE.

L'Église continue ses instructions ; elles deviennent de plus en plus précises, à mesure que le grand événement de la naissance du Messie est plus proche : c'est la lumière qui devient de plus en plus vive à mesure que le soleil va paraître à l'horizon.

Tout le temps de l'Avent devant être consacré d'une manière particulière à purifier nos cœurs par la *prière*, par la *méditation*, par la *pénitence*, etc., les dimanches surtout doivent être mis à profit, dans le même but. On doit donc les sanctifier avec un redoublement de soin.

Ce deuxième dimanche paraît particulièrement occupé par la préparation au premier avènement du Sauveur, et à la solennité de sa naissance. L'Office (Bréviaire) est rempli tout entier des sentiments *d'espérance* et de *joie* que donne à l'âme fidèle l'heureuse nouvelle de la prochaine arrivée de celui qui est son Sauveur et son époux. L'avènement *intérieur* de Notre-Seigneur, celui qui s'opère dans les âmes, y occupe tout particulièrement l'Église.

CONSIDÉRATIONS SUR L'INCARNATION.

PROLOGUE.

Êtes-vous Celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?

Nous lisons dans l'Évangile du jour, tiré du XIe chapitre de saint Matthieu, que " Jean ayant appris dans la prison, les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ,lui fit dire par deux de ses disciples qu'il lui envoya : " Êtes-vous Celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ?" Comme vous le savez tous, le but de l'Église dans ce saint temps, est de nous disposer à bien célébrer la grande solennité de la naissance de Jésus-Christ, par une connaissance plus méditée de ce divin Messie. Elle veut que nous adorions, pendant ce

temps de préparation et d'attente, le Verbe incarné, encore caché dans le sein de la Vierge Mère.

Profitons de la conduite du saint Précurseur, et de la leçon qu'elle renferme. Tirons de sa démarche l'obligation pour nous d'étudier et de connaître Jésus-Christ. Bien connaître Jésus-Christ, c'est le digne sujet de notre étude pendant l'Avent. L'étudier dans le mystère ineffable de l'*Incarnation* surtout, doit faire le sujet de notre préoccupation. C'est dans ce mystère que nous devons commencer à le connaître.

Le Sauveur est le don de Dieu par excellence dans l'Incarnation ; tel est ce don que l'apôtre saint Paul appelle inénarrable (II Cor., ix), c'est-à-dire, que l'homme ne pourra jamais expliquer, dont il ne sondera jamais la profondeur. C'est le don qui les renferme tous, puisque c'est dans Jésus-Christ, le Verbe incarné, qu'on trouve la " plénitude de la divinité, et que sont " renfermés tous les trésors de la sagesse et de la " science de Dieu" (Colos., ii). Quand on prononce le mot d'Incarnation, on rappelle le mystère incompréhensible de la sagesse de Dieu, mystère où éclate, avec une magnifique splendeur, la bonté infinie, l'amour infini de Dieu pour l'homme. Car, comment Dieu pourrait-il nous donner une plus grande marque d'amour, qu'en nous donnant son propre Fils ? Et ce Fils divin lui-même pouvait-il nous donner une plus grande preuve de son amour, qu'en embrassant pour nous tous les anéantissements qu'il a embrassés dans son incarnation ?

S'il s'abaisse, s'il s'anéantit de la sorte, c'est pour nous élever. C'est pour nous enrichir qu'il se fait si

pauvre ; et s'il prend notre nature, c'est pour la relever et la grandir, en lui communiquant de la sienne.

O amour de Dieu pour l'homme, vous éclatez, vous vous manifestez avec une magnifique splendeur dans l'Incarnation, que saint Paul appelle le *mystère de Dieu, le mystère de Jésus-Christ* par excellence. C'est ce mystère, accompli dans la plénitude des temps, qui a changé le monde... L'homme, pour avoir voulu s'égaler à Dieu, avait été précipité dans un abîme de misères ; Dieu, en devenant homme, a élevé la nature humaine à un degré d'honneur et de gloire qu'il est impossible de bien apprécier, et il a ouvert à l'homme une source intarissable d'infinies miséricordes. Nous avons tout en Jésus-Christ. Jésus-Christ nous tient lieu de tout... Il est notre médecin tout-puissant pour la guérison de notre âme. Il est la fontaine d'où sort l'eau rafraîchissante de la grâce qui éteint le feu des passions dans nos âmes. Il est la justice qui délivre les pécheurs de leur iniquité, en les convertissant et les sanctifiant. Il est la vertu et la force de Dieu, qui nous soutient dans nos tentations et nous secourt dans nos faiblesses. Si nous craignons la mort, en lui se trouve la vie, et il est la vie même. Si nous désirons le ciel, il est la voie par où on y va. Il est la lumière qui nous éclaire dans nos ténèbres. Il est notre nourriture ; il est le pain vivant qui est descendu du ciel.

Mais pour que le Dieu incarné nous procure tous ces biens, il faut croire ce mystère d'une foi vivante qui agit par la charité, comme dit l'Apôtre. Or, pour nourrir en nous cette foi, nous allons nous livrer à quelques considérations pratiques sur l'Incarnation.

I. CONSIDÉRATION SUR L'INCARNATION.

(A méditer, ainsi que les deux qui suivent :)

Et d'abord, voyons combien l'*Incarnation* nous fait connaître Dieu ! *Le Verbe s'est fait chair*, dit l'Évangéliste saint Jean ; en entendant ces sublimes paroles nous avons la notion de l'Incarnation : nous en savons la nature.

C'est le mystère par lequel le Fils de Dieu élève la nature humaine jusqu'à la nature divine ; et, par un prodige incompréhensible, unit hypostatiquement ces deux natures dans sa seule personne. Ainsi, l'Incarnation nous fait voir, dans la personne de Jésus-Christ, un *Dieu* et un *Homme* ; deux natures distinctes, mais désormais éternellement inséparables. Elle nous fait voir ce qu'il y a de plus élevé, Dieu, revêtu de la forme d'esclave. Elle nous fait contempler un même être tout à la fois créateur et créature, éternel et enfant d'un jour, auteur et principe de la vie, et néanmoins soumis à la mort. " O profondeur de la sagesse de Dieu" (Rom., xi, 33), sommes-nous forcés de nous écrier, saisis d'admiration et de transport ! *Le Verbe s'est fait chair*. Oh ! que le cœur de l'homme doit se sentir heureux, ennobli, à l'énoncé de cette sublime vérité que le ciel lui a révélée !

Et puis, comme l'Incarnation découvre à nos regards tout ce qu'il y a de profond et d'incompréhensible dans la justice de Dieu ! Au grand jour du christianisme, il nous est donné de pouvoir sonder les profondeurs de Dieu, avec une lumière, avec un flam-

beau que lui-même a placé dans nos mains ; et cette lumière, ce flambeau, c'est le mystère de l'Incarnation. Voici notre lampe : *Le Verbe s'est fait chair.* A l'aide de cette lampe, nous pénétrons dans les profondeurs de Dieu. Nous contemplons, avec cette lumière, la grandeur, la sainteté, la justice infinie du grand Être.

L'homme avait méprisé, en se révoltant contre sa volonté souveraine, ce Dieu dont la majesté est éternelle. A cette injure il fallait une réparation. Eh bien ! un homme offrira cette réparation, au nom de tous ses frères. Mais cet Homme est Dieu. C'est le Fils éternel de Dieu, l'image et la splendeur de sa gloire, l'objet de ses infinies complaisances.

Ici, nous devons admirer la profonde sagesse de Dieu, qui a su, tout à la fois, satisfaire aux droits de sa justice et aux exigences de son amour. *Le Verbe s'est fait chair.* "Il s'est anéanti lui-même en prenant "la forme d'un esclave" (Philip., II). Et en manifestant ainsi son amour immense pour nous, il a, en même temps, donné à sa justice ce qu'elle avait droit d'exiger. Parce que *le Verbe s'est fait chair*, l'homme a été sauvé et Dieu glorifié. Voilà pourquoi les Anges chantèrent, au moment de la naissance du Sauveur : "Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et sur la "terre, paix aux hommes."

Oh ! comme ces vérités sont propres à nous accabler sous le poids de leur grandeur ! Comment donc se fait-il que nous ne nous en occupions pas ? O ingratitude inconcevable ! aveuglement affreux ! Faisons donc un retour sur nous-mêmes : formons en nous une volonté forte et bien décidée de méditer les per-

fections infinies de Dieu, manifestées avec tant de magnificence dans l'adorable mystère de l'Incarnation.

II. CONSIDÉRATION SUR L'INCARNATION.

Ce grand mystère ne révèle pas seulement Dieu à l'homme, il révèle l'homme à lui-même ; il lui montre la grandeur de sa misère, par la grandeur du remède qu'il a fallu pour le guérir.

Nous sommes grandeur, mais, en même temps, misère ; nous devons, sous un rapport, nous estimer, et, sous un autre, nous mépriser. Nous pouvons nous aimer, et nous devons nous haïr. Nous sommes vils et même abominables, et pourtant la religion nous oblige de vouloir être semblables à Dieu. Il y a en nous un principe de grandeur en même temps qu'il s'y trouve un grand principe de misère. Le mystère de l'Incarnation manifeste tout à la fois l'une et l'autre.

Notre misère, comment la méconnaître, éclairée et manifestée qu'elle est par cette lumière divine, l'Incarnation ? Comment ne pas comprendre l'abîme profond de faiblesse, de bassesse et de déchéance où l'humanité était tombée, puisqu'aucune puissance du ciel, pas même le chérubin, le séraphin le plus sublime, ne pouvait lui tendre une main secourable, et le relever de sa chute ! De quelle affreuse et désespérante blessure nous étions donc atteints, puisqu'aucun médecin ne pouvait la fermer ! Nous étions bien malades, puisqu'il n'existait aucun remède qui pût nous guérir ! Il fallait donc que notre pauvreté

fût extrême, puisque nulle créature, quelque élevée qu'elle fût, ne pouvait couvrir notre honteuse nudité.

Et en effet : " le genre humain, dit le *Catéchisme* " *du Concile de Trente*, était déchu d'une si grande " élevation, que rien ne pouvait le relever et le rétablir " dans ses prérogatives anciennes, ni les efforts des " hommes, ni les mérites des anges. Il ne restaient " remède à nos maux que dans la vertu infinie du Fils " de Dieu. Seul, il pouvait, en prenant l'infirmité de " notre chair, détruire les effets terribles du péché, et " nous réconcilier avec Dieu dans son sang (Cat. Con. " Trid., cap. 3)." Eh bien ! le Fils unique de Dieu a eu pitié de nous, pauvres enfants d'Adam; il a eu pitié du genre humain malade et blessé à mort. Il a dit : " Moi j'irai et le guérirai" (Math. viii). Et *le Verbe s'est fait chair*. Homme et enfant d'Adam, il nous a rendus ses frères; Dieu, il a élevé notre nature jusqu'à lui ; il nous a rendus participants de sa nature divine : *Divinæ consortes naturæ*. Ses titres, ses qualités, sa gloire, tout est à nous. Il ne tient qu'à nous de nous identifier, en quelque sorte, avec lui, au point de pouvoir dire que ce n'est plus nous qui vivons, mais que c'est lui qui vit en nous. Voilà donc comment nous avons été relevés de notre bassesse profonde, comment nous sommes remontés jusqu'à Dieu. Voilà comment nous sommes grands, puisque tout notre être est en quelque sorte divinisé par l'Incarnation. Et c'est surtout après cette vie, que nous recueillerons les fruits de l'Incarnation. Si nous nous conduisons pendant cette vie d'une manière conforme à notre condition élevée de frères d'un Dieu fait homme,

notre corps ressuscitera tout éclatant de gloire, notre chair sera transformée sur le modèle du corps glorieux du Sauveur, et nous serons éternellement les compagnons de sa gloire.

Oh ! que de chrétiens changeraient de vie et adopteraient une conduite plus conforme à leurs rapports ennoblissants avec le Verbe fait chair, s'ils se laissaient guider par les lumières qui jaillissent du mystère de l'Incarnation !

III. CONSIDÉRATION SUR L'INCARNATION.

Enfin, le mystère de l'Incarnation doit faire naître en nous l'amour de Dieu et la reconnaissance. Et comment n'en serait-il pas ainsi, puisque ce Dieu bon n'a pas épargné son propre Fils, mais qu'il l'a livré pour nous? (Rom., VIII.) Si les justes de l'ancienne loi, à qui le Messie n'était qu'annoncé et promis, témoignaient néanmoins une reconnaissance anticipée, que ne devons-nous pas faire, nous qui jouissons de l'accomplissement de la promesse, et qui possédons en réalité l'*Emmanuel*, le *Dieu avec nous ?*

Quel bonheur de jouir de tous les biens renfermés dans le mystère ineffable de l'Incarnation ! Ces biens, ces trésors de grâces, ne nous étaient pas dus. Combien de justes ont soupiré en vain pour voir ce que nous voyons, et posséder ce que nous possédons ! Nous sommes plus heureux et plus privilégiés que ces saints personnages de l'Ancien Testament, qui ne purent que saluer de loin le grand jour où le Soleil de justice a éclairé le monde. Et nous, nous vivons, nous

nageons au sein de cette lumière. Oh ! que notre reconnaissance doit être vive pour un si grand bienfait, par lequel nous avons été délivrés de tant de maux, et comblés de tant de biens ! L'Incarnation a été pour nous comme une seconde création, accompagnée d'une plus grande abondance, d'un surcroît de grâces et de privilèges. Dieu avait établi d'une manière admirable la dignité de l'homme ; mais, après sa dégradation, il l'a réformée d'une manière plus admirable encore...

Le Roi éternel des siècles s'est allié à la famille humaine, pauvre, vile, abjecte, et l'a fait monter jusqu'à lui. Que ne devons-nous pas rendre au Seigneur pour tous les biens qu'il nous a faits ! Le sacrifice de toutes les vies du genre humain ne saurait acquitter notre reconnaissance. Tout ce que nous pouvons faire pour la lui témoigner, comparé à ce qu'il a fait pour nous, c'est moins que la lumière d'une bougie comparée à celle du soleil ; moins qu'une goutte d'eau par rapport à un large fleuve ; moins qu'un grain de sable par rapport à une montagne très élevée.

Donnons, du moins, à Dieu tout ce que nous pouvons et tout ce que nous sommes ; donnons-lui notre âme et notre corps ; donnons-lui surtout notre volonté tout entière. Payons-le avec les dons mêmes qu'il nous a faits ; sachons reconnaître ses bienfaits, en nous en servant pour son service et pour sa gloire. Et, au jour où il nous citera devant lui pour lui rendre compte, il sera assez bon pour couronner en nous ses propres dons, et pour récompenser d'une gloire éternelle des mérites que sa grâce nous aura fait acquérir. Il payera d'un poids immense de gloire des vertus qui ne

seront en nous que les fruits de son Incarnation. Ornez-vous de ces vertus ; chargez-vous de ces fruits, et après vous être formés, ici-bas, sur le modèle de ses exemples, vous serez transfigurés, au ciel, sur le modèle de sa grâce. C'est le bonheur que nous devons nous efforcer d'acquérir.

IIIe DIMANCHE DE L'AVENT.

CONSIDÉRATION ET MÉDITATION POUR CE MÊME DIMANCHE.

1er PRÉLUDE.—S'adresser sincèrement à soi-même l'importante question : " Que suis-je ? " à laquelle donne lieu le texte de l'Évangile du jour.

2e PRÉLUDE.—Faites-moi comprendre, ô mon Dieu, toute l'étendue de cette question, afin que je m'habitue à me la répéter à moi-même.

1er POINT.—On lit dans l'Évangile du jour que les Juifs de la secte des Pharisiens, apprenant tout ce que saint Jean-Baptiste faisait sur les bords du Jourdain, lui envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour lui demander : " Qui êtes-vous ? ".. Nous allons tirer de cette circonstance l'instruction et le sujet de méditation du jour.

Il est peu de questions auxquelles la majeure partie des hommes trouverait plus difficile de répondre sagement qu'à celle que renferment ces trois mots : *Qui êtes-vous?* La raison en est qu'on se connaît, en général, beaucoup trop peu pour répondre à cette courte question suivant la vérité. Et pourtant la connaissance de soi-même est la science la plus importante au

bonheur temporel et spirituel. Oh ! faisons-nous donc à chacun la grave question : *Que suis-je ?* Or, pour nous connaître nous-mêmes, il faut nous considérer sous le double rapport du *temps* et de l'*éternité ;* sous le double rapport de la *nature* et de la *grâce.*

Sous le rapport du temps, nous descendons d'Adam. Nous voyageons momentanément sur cette terre, pour devenir l'héritage de la mort. Il n'y a que quelques années, nous n'existions pas, notre nom était parfaitement inconnu. Notre présence n'était pas désirée, et on ne regrettait pas notre absence. Le monde se passait facilement de nous et ne se souciait nullement de nous. Enfin, nous naquîmes faibles et gémissants petits enfants. Notre origine est donc moins que glorieuse ; et vraiment notre existence n'est qu'un atome dans la création. Notre connaissance et notre nom seront ignorés de la presque totalité du genre humain. Nous sommes nés et le monde n'en a rien su, et nous mourrons de même, en dépit de notre fol orgueil.

Et parmi ceux qui nous auront connus, combien n'y en aura-t-il pas qui nous auront été tout à fait indifférents ; bien plus, qui nous auront condamnés, ridiculisés, méprisés. Et même, eussions-nous été admirés, cela ne change rien à la petitesse naturelle et à la triste et humiliante condition de nos misères. Puis, attendons seulement quelques années, et l'âge nous réduira à la décrépitude et aux infirmités, si la mort ne l'a pas devancé, pour faire de nous une repoussante difformité. Riches et savants, mercenaires et ignorants partagent le même sort. Tel est donc l'homme, petit à sa naissance, petit à tous ses âges, petit dans toutes

ses vues s'il les concentre à la terre. En tous ses soins et tous ses travaux, il recueille la fatigue, qui n'en aboutit pas moins à la vanité et affliction d'esprit.

Donc, la réponse à la question qui nous occupe est humiliante s'il s'agit de la vie ; elle ne l'est pas moins s'il est question de la mort. Qui êtes-vous après ce triste événement ? Un cadavre défiguré ; et, bientôt, hélas ! un amas de pourriture ; puis, un monceau de poussière. Oh ! oui, il faut descendre dans la maison de son éternité : c'est la tombe silencieuse où toutes vous irez, mes sœurs, vous confondre indistinctement. Là, on repose inconnu peut-être, mais du moins non oublié........ Les fleurs couvriront votre sépulcre. Le souvenir de vos vertus, si vous avez été religieuses fidèles, réjouira vos sœurs, et ranimera leur courage au milieu des épreuves qu'elles auront à subir.

Là, la dissolution opère bientôt son travail, et il ne reste plus qu'un squelette, et quelques grains d'une poussière fétide. Ah ! voilà la réponse saisissante à la question contenue dans ces paroles : *Qui êtes-vous?* Souvenons-nous-en. Ce qu'il restera de nous au fond de la bière, est déjà une portion intégrante de nous-mêmes. Oui, c'est bien là tout ce qui restera de nous dans la mort. C'est là tout ce que nous sommes, lorsque nous nous considérons dans nos rapports avec le temps passé, présent et futur.

IIe Point.—Examinons maintenant ce que nous sommes dans l'ordre de la *grâce*, et par rapport à l'*éternité*.

D'abord, à notre entrée dans la vie, nous sommes enfants de colère et esclaves de Satan. Il faut qu'une

seconde naissance nous réhabilite. Cette réhabilitation dans le bain sacré du Baptême, est un bienfait tout gratuit ; et nous sommes encore, après l'avoir reçu, sans aucun mérite de notre part, et, malgré les dons qui l'ont accompagné, des êtres pleins de misères et environnés de mille périls.

Notre esprit est ignorance, ténèbres et vaines idées. Notre cœur nous trahit et nous livre à nos plus mortels ennemis. Nos sens sont des voies par lesquelles l'ennemi peut pénétrer au plus intime de nous-mêmes. Il s'ensuit que notre vie est une guerre continuelle, exposée à être surprise par le mal. Et, en vérité, qu'il est grand le nombre de ceux qui, devenus enfants de Dieu par le saint Baptême, ont succombé ensuite au péché, et à la corruption originelle ont ajouté celle du péché actuel, volontaire et délibéré ?

Qui *sommes-nous* donc ? devons-nous nous demander sérieusement à nous-mêmes.

Nous sommes-nous révoltés contre notre Créateur, en commettant volontairement le péché ? Avons-nous fait servir ses bienfaits mêmes à l'offenser et à l'outrager, et avons-nous, par cet excès de démence, perdu la vie de la grâce et mérité d'être ensevelis dans la mort éternelle ? Si oui, approchons des bords de l'enfer, et contemplons-y la demeure que nous y a méritée notre péché ; suspendus au-dessus du gouffre béant, réfléchissons donc à notre situation.

Nous nous rassurons peut-être sur ce que nous avons reçu l'absolution dans le sacrement de Pénitence. Mais savons-nous bien si cette absolution a été accompagnée du pardon de nos fautes ? Que nous

ayons encouru le courroux de Dieu, ce n'est que trop certain. Mais que nous ayons recouvré son amitié, c'est peut-être douteux, surtout si nos promesses ont été vite violées, si notre douleur a été froide et passagère ; car, de telles dispositions peuvent peut-être rendre illusoire notre confiance dans le pardon.

Que conclure de ces réflexions ? Voici la grave conclusion que nous devons en retirers : c'est que nous devons souvent, souvent nous renouveler à nous-mêmes cette sérieuse question : *Qui sommes-nous ?* et profiter de la connaissance de nous-mêmes pour nous mettre en garde contre les séductions et les illusions d'une fausse conscience.

Souvenons-nous de ce que nous sommes dans nos rapports avec le temps et avec l'éternité ; avec la nature et avec la grâce ; et ce sera le moyen de tenir une conduite sage et digne de notre état... Ayons recours à ce même souvenir contre les séductions des passions ; et, par cette pratique, nous marcherons plus sûrement dans le sentier du bonheur, ici-bas, et nous arriverons plus infailliblement au bonheur éternel du ciel.

(Ici doit suivre l'expression des sentiments, des propos et des résolutions conformes à la nature de cette utile et importante considération.)

QUELQUES MOTS SUR LES QUATRE-TEMPS.

Les Quatre-Temps sont les saints jours où, quatre fois l'année, l'Église impose à ses enfants des devoirs particuliers et conformes à la fin salutaire pour laquelle

elle les a institués. Voici, en peu de mots, les devoirs et les motifs sur lesquels ils sont fondés :

1° Les Quatre-Temps sont des jours de pénitence. Pendant ces jours, l'Église se dépouille de ses ornements de joie, pour prendre ceux de deuil et de pénitence. Elle suspend la plupart de ses cantiques et de ses chants d'allégresse, et les remplace par des prières et des supplications tout animées de l'esprit de douleur et de componction. Elle joint à cela des pratiques propres à mortifier l'esprit et la chair. Ces pratiques sont surtout celles de la prière, de l'abstinence et du jeûne. La prière, cet humble sacrifice des lèvres et du cœur qui pénètre les cieux, attire les grâces du repentir et du pardon : *Oratio humiliantis se penetrat nubes et non descendet, donec Dominus aspiciat.*

2° Ce sont des jours prescrits par l'Église. Les exercices de pénitence de ces saints jours sont des devoirs réels, des obligations étroites, et non de simples conseils, ni des œuvres de surérogation, et tous les chrétiens y sont assujettis, selon leurs forces et leur situation.

3° Les Quatre-Temps, quant à leur origine, remontent probablement aux temps apostoliques, puisque selon le principe de saint Augustin, *quod universa tenet Ecclesia, nec conciliis constitutum, nec a Patribus sancitum, sed semper retentum est, non nisi auctoritate apostolica traditum rectissime creditur.*

4° Les Quatre-Temps sont assignés aux mercredi, vendredi et samedi d'une même semaine, parce que les mystères douloureux de la trahison, du crucifiement et de la sépulture du Sauveur, ayant été opérés

à pareils jours, l'Église espère que le souvenir touchant de ces augustes mystères deviendra pour ses enfants un nouveau motif de douleur et de mortification.

3° La tradition, après saint Léon, assigne trois fins principales de l'abstinence des Quatre-Temps. La première pour expier, par la pénitence, les fautes commises dans chaque saison et prévenir les chutes à venir; la deuxième, c'est pour demander à Dieu la conservation des biens de la terre et le remercier de ceux qu'il a déjà donnés; la troisième, c'est pour prier le Seigneur de donner à son Église des ministres selon son cœur, puisque c'est alors que se font les ordinations.

1° Expiation des péchés, fautes, infidélités... Penchants flattés... Grâces perdues... Bons mouvements, inspirations saintes, pieuses résolutions étouffées et sans effet... Sacrements reçus sans fruit et sans piété... Devoirs négligés... Enfin, péchés contre Dieu, contre le prochain et contre soi-même.

2° Conservation des fruits de la terre... Demande et remerciements... Prescription faite par Moïse aux Israélites, au nom du Seigneur, de jeûner, prier, faire l'aumône, au commencement de chaque saison, en action de grâces pour les biens reçus, et pour en solliciter de nouveaux... La même prescription a été continuée par les Apôtres, comme l'atteste saint Léon. " Ne serait-il pas honteux, dit ce saint pape, pour des disciples de Jésus-Christ, de se laisser surpasser en reconnaissance par les enfants de Jacob ? Nos besoins ne sont-ils aussi pressants que les leurs ?" Imitons

donc leur gratitude et leur ferveur. Demandons le pardon de nos fautes, et les biens temporels et spirituels nécessaires à notre salut.

3° Demander à Dieu de bons ministres.—*Et erat pernoctans in oratione, et elegit duodecim*, dit saint Luc. Ainsi doit faire l'Église, dans l'élection et l'ordination de ses ministres... Aussi, les Apôtres firent-ils précéder de la prière et du jeûne l'élection des sept diacres (Act. des Apôtres), et, quelque temps après, l'ordination de Paul et de Barnabé : *Tunc jejunantes et orantes imposuerunt eis manus*. Ce fut à Antioche. L'Église a constamment et invariablement conservé cette pieuse pratique, au temps des ordinations.

DU RENOUVELLEMENT DE LA FERVEUR D'ESPRIT, A L'OCCASION DE L'AVENT.

Il faut un soin toujours nouveau pour conserver et augmenter la ferveur d'esprit ; car, sans ce soin, l'esprit de dévotion se relâche et se refroidit, même chez les âmes les plus pieuses. Notre nature tend toujours à retourner vers ce néant d'où elle est sortie. Elle est comme l'eau qui se refroidit, si on ne la tient constamment sur le feu... Et puis, la grâce est dans notre cœur comme la semence dans un sol rempli d'épines et de mauvaises herbes qui l'étouffent. Les vents et les tempêtes spirituelles font effort pour la déraciner. En outre, nous cédons à la légèreté et à l'inconstance. Le démon ne se lasse jamais de nous tenter. Nos passions menacent constamment de saper en nous les fondements de la vertu. Les habitudes veulent renaî-

tre, après être abattues, et on se lasse et on s'ennuie de les combattre. Enfin la lutte contre une nature gâtée constitue un état violent ; et, à moins de vigilance et de courage, cette lutte n'a pas de durée et se ralentit. De là, la perte de la ferveur, et ensuite la tiédeur.

Il faut servir Dieu avec ferveur. Il le mérite pour son amour constant, éternel, infini pour nous... Il est infiniment aimable... Il nous comble de ses biens... Notre amour ne doit pas se relâcher ; car l'amour doit toujours croître ; c'est dans sa nature... Les âmes lâches font soulever le cœur de Dieu. — Dans le chemin de la vertu, il n'y a aucun point d'arrêt... Il faut avancer, monter toujours ; du moins le vouloir et y tendre, sous peine de reculer et de descendre. Car la vie est un fleuve dont le courant nous entraîne. Les passions sont des torrents à l'impétuosité desquels il faut résister.

Les Religieuses doivent s'adonner à la ferveur d'esprit dès le commencement de leur carrière et toujours. C'est sur ce fondement nécessaire qu'il leur importe d'élever l'édifice de leur spiritualité.

Durant le saint temps de l'Avent, elles doivent s'efforcer de bien travailler à accroître cette ferveur d'esprit, qu'elles se renouvellent donc dans leur intérieur... Qu'elles soient altérées de leur perfection.... Qu'elles aient faim de l'augmentation de la *grâce sanctifiante* en elles. Enfin, qu'elles sortent de l'apparence même de l'assoupissement spirituel. *Revêtons-nous*, dit saint Paul, *des armes de lumière. Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Des Religieuses se revêtent des armes de lumière par le soin qu'elles mettent à multiplier leurs actes vertueux, en tâchant de remplir, avec tendance à la perfection, tous leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers elles-mêmes. Ces actes saintement accomplis, sont les habits qui les recouvrent devant Dieu, et les armes qui les défendent contre les ennemis du salut.

Comme il a été dit dans la seconde méditation, au 1er Dimanche de l'Avent, se revêtir de Jésus-Christ, veut dire imiter si bien ses vertus, qu'elles soient comme les vêtements de l'âme. Cela veut dire aussi non seulement avoir l'esprit de Jésus-Christ, mais encore l'exprimer dans sa conduite. Cela veut dire enfin, s'efforcer de se renouveler en Jésus-Chrtst, et, en quelque sorte, de se transformer en lui ; afin de pouvoir dire :

Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi.

IVe DIMANCHE DE L'AVENT.

Dieu fit entendre sa parole à Jean, et il vint dans tout le pays qui est aux environs du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence.

(SAINT LUC, III.)

MÉDITATION.

Ier POINT.—Jésus-Christ allait commencer sa carrière évangélique. Il se préparait à sortir de l'obscurité où il avait vécu jusqu'à 30 ans. Ce soleil de vérité allait s'élever au-dessus de l'horizon, et chasser devant lui

cette nuit de 40 siècles, dans laquelle le genre humain était endormi. Avant de se montrer, il se fait annoncer : il fait briller son étoile du matin ; il envoie son précurseur déclarer à la nation qui soupire après sa venue, qu'il va s'offrir à ses regards. Jean-Baptiste quitte le désert où se sont écoulées ses premières années; il vient sur les bords du Jourdain, faire retentir la proclamation de la prochaine arrivée du libérateur d'Israël.

Or, le premier objet de la prédication du saint Précurseur est la pénitence. " Faites pénitence, disait-il, " car le royaume des cieux est proche. Faites de " dignes fruits de pénitence. Déjà la cognée est à la " racine des arbres. Tout arbre qui ne porte pas de " bons fruits sera coupé et jeté au feu. "

La pénitence est la porte du ciel. Pour aller à Dieu, il faut, avant tout, quitter la route qui éloigne de lui. Pour obtenir d'être justifié, le préambule indispensable, c'est de chasser de son âme les vices qui s'y opposent. Il faut que la douleur les en fasse sortir. La pénitence est un devoir universel. Dieu ordonne aux hommes, par le ministère de son Apôtre, que tous et en tout lieu fassent pénitence. (Act., xvii, 3.) Aux pécheurs, le sacrement de Pénitence est nécessaire. Aux justes, la vertu de pénitence est essentielle. Comme il n'y a personne qui puisse se juger exempt de péché, il n'y a personne non plus qui doive se croire dispensé de la pénitence. Et ne voyons-nous pas que les plus grands saints sont ceux qui font la pénitence la plus austère? Il est essentiel d'embrasser la loi chrétienne avec le degré de sévérité qu'elle com-

porte. C'est à ce prix seulement qu'on peut participer aux fruits de l'Incarnation du Verbe. Comme au temps de saint Jean-Baptiste, le baptême de la pénitence est nécessaire. Il nous faut laver nos âmes par la pénitence, pour les préparer aux grâces de l'Incarnation, déposées au sein de la religion. Mais il n'y a pas de vraie pénitence pour ceux qui ne voudraient pas admettre, avec tous les saints, que l'Évangile est une loi de mort pour la nature corrompue par le péché originel, et qui est toujours en révolte contre la vertu. En un mot, la doctrine de la pénitence chrétienne, c'est la doctrine des combats à livrer contre soi-même ; c'est la doctrine du renoncement à ses mauvaises passions, c'est la doctrine des sacrifices et de l'immolation de tout ce que la chute originelle a mis en nous d'inclinations dépravées et de penchants vicieux.

Pendant ce saint temps de l'Avent, aux approches de la grande fête de Noël, embrassons tout de nouveau cette doctrine dont saint Jean-Baptiste faisait retentir les bords du Jourdain. Faisons de dignes fruits de pénitence. Le saint Précurseur nous en donne les conditions. "Toute vallée, dit-il, sera comblée, et toute "montagne et toute colline seront abaissées, les che- "mins tortueux, redressés, et les raboteux, unis."

IIe POINT. DISPOSITIONS A RECEVOIR NOTRE-SEIGNEUR.

Exemption de péché et de mauvaise habitude volontaire... 1° Pour faire naître Jésus-Christ dans son cœur, il faut s'abaisser et s'humilier... Pas de

grâces pour les âmes orgueilleuses... Marie a plu à Jésus par sa virginité, mais elle l'a conçu par son humilité. Elle l'a conçu dans son esprit, avant de le concevoir dans son sein... Jésus a voulu naître dans une petite bourgade, à Bethléem, dans une étable... Il s'est manifesté d'abord à de pauvres bergers.

2° Pour faire naître Jésus dans son cœur, il faut être doux, tranquille et paisible. Il faut abaisser l'amour-propre et l'orgueil, qui s'élèvent comme des montagnes et des collines... Jésus ne naît qu'au sein de la paix. “ Paix aux hommes,” chantèrent les anges. Pour le recevoir, il faut réprimer toute fierté, tout trouble et agitation violente de caractère ; toute humeur rude et importune à ceux avec lesquels on vit. Humilions donc notre esprit et adoucissons notre cœur. Écrasons-les, comprimons-les sous les sentiments de l'humilité ; bannissons l'orgueil dans nos manières, — prétentions, — conversations, etc., etc.

3° Pour faire naître Jésus dans notre cœur, il faut combler les vides que les omissions dans nos devoirs laisseraient dans notre conduite. Il faut nous mettre à la hauteur de notre vocation ; des religieuses doivent employer leur temps suivant les exigences de la sainte pauvreté et de l'obéissance, et toujours en conformité à la volonté et aux prescriptions de la Supérieure, et non à leur propre choix ; car c'est à la Supérieure que les religieuses font leurs vœux, à leur profession. Il faut éviter l'indolence et la lâcheté, et mettre en tout de la bonne volonté, afin de gravir la montagne sainte de la perfection, suivant la mesure des grâces

de Dieu. Il faut éviter ces désirs qui ne sont que des velléités ; ces résolutions qui sont tout de suite abandonnées ; ces langueurs du cœur et de la volonté, qui font que l'on ne s'élève jamais à des efforts généreux pour son amendement.

4° Pour faire naître Jésus en nous, il faut en agissant, mettre de la droiture dans nos intentions ; pratiquer la simplicité et la sincérité dans notre soumission, et en toute notre conduite. Agir pour des motifs purs et surnaturels, pour la gloire de Dieu et son bon plaisir. L'Écriture dit que " le Saint-Esprit dirige le juste par des voies droites," et encore : " La simplicité des justes les conduira." — Point d'artifices donc; point de duplicité ni de ruse, mais amour vrai et sincère de ce qui est conforme au cœur de Notre-Seigneur.

5° Pour que Jésus entre dans nos âmes, il faut en régler l'intérieur selon son esprit, selon les saintes maximes, qui sont comme l'abrégé de sa morale évangélique, telles que les *Huit Béatitudes*, etc. A ces conditions seulement, *nous verrons le salut de Dieu* à Noël. Cette grande solennité nous apportera paix, joie et salut.

L'APPROCHE DE LA FÊTE DE NOËL.

MÉDITATION.

Ier Point.—Nous arrivons à cette fête pleine de charmes où le Verbe éternel prend naissance dans sa nature humaine, pour être engendré sans cesse en chacun de nous. Abandonnons-nous entièrement à

Dieu et anéantissons-nous devant lui du fond de notre âme. Pour arriver à ce but, fermons nos sens, vidons notre esprit de toute vaine image, méprisons-nous nous-mêmes, et aimons Dieu plus que toute chose. Fuyons les choses *nuisibles*, qui sont les créatures que nous voyons avec plaisir et complaisance, et dans lesquelles nous cherchons ou nous goûtons un bien-être déréglé ou coupable. Ces choses forcent Dieu de se retirer de nous pour leur faire place, lors même que nous n'avons pas l'intention de pécher en nous attachant à elles. Il ne peut plus alors goûter la joie et le plaisir dans nos âmes. Sa vigne précieuse est souillée ainsi, comme par un fumier infect.—Si pourtant une âme qui aime Dieu ressent, malgré elle, les atteintes des créatures, qu'elle prenne patience et qu'elle s'abandonne à lui, pourvu qu'elle ne pose pas elle-même la cause de ses tentations.

IIe POINT. POUR LES AMES RELIGIEUSES.

Le Seigneur daigne appeler certaines âmes à sa divine école, à jouir de sa familiarité et à apprendre de lui à l'aimer tendrement et à goûter ses douceurs. Celles qu'il appelle ainsi sont les âmes religieuses, et, en général, celles qui tendent à la perfection. Son école, c'est la vie spirituelle, où en se séparant du monde, on se délivre d'une multitude de peines et de soucis, afin d'aimer Dieu plus parfaitement, d'avoir les yeux sans cesse sur lui et sur soi-même, et de mourir entièrement à la nature, aux sens et au monde. Le Seigneur s'occupe singulièrement du

soin de ces âmes : il les avertit, il les punit même ; mais c'est à condition qu'elles profitent de ses avertissements, de ses leçons et de ses punitions, sans quoi il les abandonne et les laisse dans un état vraiment inquiétant et dangereux.

Les personnes *spirituelles* doivent soupirer uniquement après Dieu, oublier toutes les créatures, et elles-mêmes. Elles devraient être tellement enflammées du feu divin et devenir tellement divines elles-mêmes, au dedans et au dehors, qu'on ne vît plus que Dieu en elles, et qu'il n'y eût point de cœur assez froid qui ne se réchauffât en leur présence, comme on voit des charbons éteints se rallumer au contact d'un autre qui est enflammé, et recevoir de lui la lumière et la chaleur.

Il n'y a point d'instants où Dieu ne nous communique quelque influence divine. Montrons-nous attentifs à ses communications. Il est notre principe et notre fin. Attendons tout de lui. Soyons à son égard comme le ruisseau est à la source. Ne nous laissons pas entraîner hors de nous-mêmes, et hors de lui, par nos sens et notre imagination.

MÉDITATION.

Ier POINT. IL FAUT S'EXERCER DANS LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

Il y a une image que nous devons graver fortement en nous. Pour cela, entrons dans notre intérieur; de là, prenons notre vol jusqu'au cœur de Dieu ; prenons-y cette image qui se forme éternelle-

ment, et qu'il tire de l'abîme de sa divinité. Imprimons cette image ravissante bien avant dans notre esprit, comme dans un miroir, afin qu'elle pénètre toutes les puissances de notre âme. Que nous marchions ou que nous nous arrêtions, que nous mangions ou que nous buvions, que nous dormions ou que nous veillions, il ne faut pas que cette chère image s'échappe un instant de notre esprit ni de notre imagination. Dirigeons et disposons d'après elle tout notre être et toute notre vie, soit au dedans, soit au dehors... Regardons-la et dans sa divinité et dans son humanité sainte. Ayons toujours ce miroir devant les yeux. Agissons et parlons comme en sa présence. Si nous mangeons, trempons chaque bouchée dans le sang précieux du Cœur de Jésus ; si nous buvons, pensons que c'est lui qui nous donne à boire du Sang de ses plaies sacrées ; si nous dormons, nous reposons sur son cœur ensanglanté ; si nous parlons, représentons-nous qu'il est là tout près de nous et qu'il entend nos paroles ; qu'il est en notre présence et qu'il voit tous nos gestes et toutes nos pensées ; et abîmons-nous ainsi dans la contemplation de ce divin exemplaire.

2e Point.—Nous devons nous préparer à voir s'opérer en nous cette naissance mystérieuse, qui s'accomplit à tous les instants dans les âmes saintes qui s'y disposent par une grande attention, par un amour sincère, et par le recueillement de toutes leurs puissances. Par cette nativité, Dieu est engendré continuellement en nous et il se donne à nous si complètement, que nous ne possédons rien en propre plus que lui. Il est à nous tout à fait et partout. Voici comment s'opère

cette naissance de Dieu en nous. Notre âme a trois facultés : la mémoire, l'intelligence et la volonté. Par ces facultés, elle est capable de recevoir Dieu avec tout ce qu'il est, ce qu'il a et ce qu'il peut donner. Malheureusement, il y a en elle la partie inférieure qui lutte contre la partie supérieure, c'est-à-dire qu'il y a ses puissances sensibles et animales qui l'inclinent à s'épancher sur les choses sensibles du temps, tandis que, par sa partie la plus élevée, elle peut regarder noblement le ciel et s'épancher vers les choses de l'éternité. Pour que la régénération divine s'opère en elle, il est nécessaire qu'elle rentre énergiquement en elle-même, ramassant et recueillant toutes ses puissances inférieures et supérieures dans le fond le plus intime et le plus élevé d'elle-même. Puis, renonçant à toute volonté, appétit et activité propre, il faut qu'elle ne cherche que Dieu et sa gloire, par une intention pure et simple, voulant confondre toute sa volonté avec la sienne, et plonger dans son être divin toute son existence. Il est nécessaire qu'elle veuille être à lui de la manière la plus élevée et la plus parfaite, lui laissant en elle la place dont il a besoin pour y opérer et pour y naître sans obstacle.

3ᵉ Point.—Lorsque notre âme prépare ainsi à Dieu une place en elle, en se versant au dehors et se vidant de tout ce qui n'est pas lui, Dieu la remplit tout entière. Quand elle sort, il entre ; quand elle se tait, il parle. La génération divine a lieu en elle, lorsqu'elle se vide des désirs et des concupiscences du corps ; lorsqu'elle renonce aux inclinations de ses puissances sensibles et à leurs images, qui l'entraînent après elle,

et mettent en mouvement dans le cœur, l'amour et la haine, la joie et la tristesse, le désir et la crainte, l'inquiétude et la légèreté.—Quiconque ne sort point de sa nature, et ne s'élève point au-dessus des choses que les sens peuvent offrir, voir, entendre, goûter ou mettre en mouvement, ou qui n'a pas encore su s'élever au-dessus des choses naturelles, ne peut avoir l'intelligence des choses sublimes et divines.

Marie a donné naissance au Verbe, Fils de Dieu. Selon saint Augustin, elle a été bien plus heureuse de la génération spirituelle de Dieu dans son âme que de sa maternité divine. Quiconque veut que cette génération spirituelle s'accomplisse en lui, doit reproduire, autant que possible, les qualités de Marie : pureté, chasteté, garde des sens, esprit intérieur et recueillement, détachement de ses aises, retraite, immuable attachement à la volonté de Dieu, silence intérieur et profond,—pour une Sœur contemplative surtout.

LES GRANDES ANTIENNES APPELEES LES O.

PROLOGUE.

Dans ces antiennes est renfermé comme un catéchisme abrégé, qui apprend ce que Jésus-Christ a fait pour sauver le genre humain. Les *titres* augustes que l'Écriture donne au Sauveur, les *qualités* qui lui méritent nos hommages et notre reconnaissance, y sont énumérés. Pour participer aux fruits de l'Incarnation et de la Rédemption, il faut entrer dans l'esprit avec lequel Jésus-Christ a opéré ces mystères pour nous.

La méditation des Grandes Antiennes est bien propre à nous inspirer les sentiments qui doivent rendre nos cœurs semblables au sien. Ces sentiments seront réveillés en nous par les vérités sublimes qui brillent du plus vif éclat, dans les divers ministères que Jésus-Christ est venu remplir au milieu des hommes.

PRATIQUE.—Réciter ces Antiennes avec une foi vive. Insister avec ferveur sur la demande par laquelle chacune se termine, demande toujours en rapport avec les qualités de Jésus-Christ qui y sont énoncées.

PREMIÈRE MÉDITATION (le 17 décembre).

O Sagesse sortie de la bouche du Très-Haut, qui vous étendez d'une extrémité à l'autre, et qui disposez tout avec force et avec douceur, venez nous montrer la voie de la prudence.

Le Très-Haut, c'est Dieu le Père. Il connaît, il contemple ses perfections infinies, sa nature, lui-même. Cette connaissance est parfaite, elle est substantielle. C'est la seconde personne de la sainte Trinité ; l'image de la première, c'est-à-dire du Père, l'image de sa substance, ayant sa nature, toutes ses perfections.

Elle s'appelle Sagesse du Père, Sagesse éternelle. Sagesse renferme l'idée de science avec goût, avec saveur de connaissance, avec bonheur.

Dieu est la souveraine perfection, la souveraine amabilité. La connaissance parfaite, infinie, qu'il a de lui-même, est pour lui le principe de sa souveraine félicité.

La Sagesse sort de la bouche du Très-Haut, c'est-à-dire, qu'elle est produite par la pensée du Très-Haut,

par la science et la connaissance qu'il a de lui-même. C'est une pensée éternelle, substantielle, qui est un même Dieu avec le Père.

Dieu engendre son Fils par voie de connaissance. Il est sa raison, sa sagesse, sa pensée, sa parole intérieure. Au ciel, nous contemplerons cette sagesse, nous nous y plongerons comme dans un Océan sans bornes de lumière ravissante. Consacrons nos facultés à la contempler maintenant, à travers le voile qui la cache.

La divine Sagesse, le *Verbe*, s'est fait chair; il s'est revêtu de notre nature ; il a habité parmi nous. Adorons-le dans le sein de Marie, où il s'est incarné.

La Sagesse s'étend d'une extrémité à l'autre, c'est-à-dire qu'elle est éternelle, immense. Elle gouverne le monde, dans tous les ordres, disposant tout avec force et avec douceur. Avec *force* : rien ne lui résiste ; elle fléchit et conduit la volonté humaine, sans contrainte cependant, librement, avec *douceur* et onction. Oh ! abandonnons-lui notre volonté, notre liberté. Heureux ceux que la divine sagesse possède, sur lesquels elle exerce un souverain empire !

1er Point.—L'homme avait perdu la sagesse. Par le péché d'Adam, l'homme avait vu s'éclipser la lumière que Dieu avait mise dans son esprit pour le diriger. Cette lumière surnaturelle, c'était la vraie sagesse. Son cœur avait aussi perdu l'amour de la vérité, principe du bonheur de l'intelligence. Les ténèbres remplacèrent chez lui la lumière ; le mensonge et l'erreur, la vérité. Il suivait une lumière trompeuse et ses perfides leçons. Il était plongé dans les

ombres de la mort, dans la nuit de l'erreur. De là, le déplorable état dans lequel était tombé le genre humain, sa dégradation, son esclavage sous les humiliantes chaînes du mensonge et du péché. De là ces paroles du Saint-Esprit : *Le nombre des insensés est infini.* " (Eccl., i.) " Vous avez abandonné la souree de la sagesse," dit Baruch aux hommes. (Baruch, iii.)

Les vérités avaient, hélas ! étrangement diminué, sur la nature de Dieu,—ses perfections,—ses attributs, touchant la nature de l'homme, ses destinées, ses devoirs. Oh ! où en serait le genre humain aujourd'hui, sans la lumière due au Messie ? Mais, ô miséricorde ! le Verbe est descendu parmi nous. Il nous a rendu la sagesse. Il a dissipé les ténèbres de notre ignorance, lui, la " lumière du monde, " lui, la vérité même. O vérité increéée, je vous adore, vous aime, vous embrasse ; chassez les ténèbres de mon cœur.

2e Point.—*La sagesse s'est communiquée à l'homme pour dissiper la folie amassée dans le cœur des enfants d'Adam.*—Dans le ciel, nous verrons parfaitement la lumière. Nous pourrons nous plonger dans le sein de la lumière increéée. Mais déjà nous voyons la vérité et la lumière dans la lumière même de Dieu : *In lumine tuo videbimus lumen.* (Ps. 35.) Jésus-Christ, la sagesse éternelle, est bien cette lumière, et il est aussi la lumière de l'homme. Sa parole est *esprit et vie.* (Jean, vi.) Elle éclaire délicieusement notre intelligence, et nous rend sages de la sagesse même de Dieu ; raisonnables de la raison même de Dieu, dans nos pensées, paroles, jugements, du moins si nous

sommes fidèles à étudier la vérité à l'école du Sauveur. Il y en a qui demeurent dans leurs ténèbres, en dépit de la lumière qui brille avec un si divin éclat : ce sont les faux sages et les faux savants du siècle. *Ils ne cherchent pas Dieu*, ni la vérité et la lumière, en Jésus-Christ qui l'a apportée au monde. Voilà pourquoi ils restent dans l'erreur et dans le mensonge... La lumière et la vérité se trouvent dans les maximes de l'Évangile, règles immuables, principes éternels du vrai et du bien. Elles se trouvent en particulier dans les *Huit Béatitudes* : dans la pauvreté d'esprit, la douceur, la patience, les persécutions du monde, l'amour des ennemis, le pardon des injures. C'est l'Évangile qui nous découvre cette lumière par laquelle nous croyons à la nécessité de nous renoncer, de porter la croix avec Jésus-Christ, de crucifier la chair, d'entrer par la porte étroite, de ravir le ciel à force de violence, etc.

O Jésus, faites que nous profitions de la lumière et de la sagesse que vous êtes venu nous communiquer ; dirigez-nous dans la voie droite ; enseignez-nous vos sentiers, corrigez nos erreurs, dissipez nos illusions.

3e Point.—*La sagesse, c'est la science que l'on goûte, la lumière qui réjouit et rend heureux, la vérité que l'on aime et dont on fait ses délices.*—La vérité est un bien qui est au-dessus de tous les biens. Jésus-Christ, la sagesse, nous apprend à en faire nos délices. Il est donc essentiel que nous inclinions volontairement nos cœurs vers les enseignements divins de son Évangile. Notre volonté doit embrasser la lumière que notre intelligence a comprise. Repousser cette lumière, c'est le

plus grand des malheurs. Le Verbe est venu habiter parmi nous, plein de grâce et de vérité, pour nous communiquer le goût de la vérité par l'onction de cette grâce que le Saint-Esprit répand dans les âmes.

Il parle, sa lumière éclaire l'intelligence, sa grâce descend doucement dans les cœurs pour les remuer et les rendre dociles à la voix de la sagesse.

La sagesse se communique à notre être tout entier; elle éclaire l'esprit, elle sanctifie le cœur. Elle agit *avec force*. Voyez le fait de saint Paul éclairé et converti sur le chemin de Damas... Elle fait surmonter les obstacles, vaincre les difficultés, évanouir les prétextes; elle passionne pour la vérité,... elle fait marcher au combat et triompher. Elle agit aussi *avec douceur*. Elle met dans l'âme une délicieuse onction, un doux attrait intérieur pour le bien, un goût céleste pour la vertu, pour l'innocence et pour la piété. Quand elle fait pénétrer ainsi l'influence de son action dans l'âme, tout lui devient facile, tout lui devient agréable, même ce qui est révoltant pour la nature.

Seigneur, versez dans mon âme le vin délicieux de l'amour; communiquez-lui les douceurs enivrantes de l'espérance, afin qu'elle trouve en vous le repos, la paix, et tous les biens que votre cœur promet aux cœurs fidèles.

DEUXIÈME MÉDITATION (18 décembre).

“ O Adonaï, chef et conducteur de la maison d'Israël, qui avez apparu à Moïse dans la flamme d'un buisson ardent, et qui lui avez donné la loi sur le mont Sinaï, venez nous racheter par la force de votre bras.”

Hier, le Messie était considéré comme Fils de Dieu, sagesse éternelle. Aujourd'hui, l'Église, transportée de joie, inondée d'espérance, l'adore comme le Dieu Très-Haut, qui, après avoir créé le monde, vient le sauver par sa bonté puissante. *Adonaï*, c'est le nom que Dieu s'est donné à lui-même. (Exod., vi.) Ce mot exprime la grandeur infinie. Il convient à Jésus-Christ, le Dieu trois fois saint... L'antienne présente l'appelle " Chef de la maison d'Israël." Pour comprendre cette antienne, il faut se rappeler ce que l'Écriture raconte de la délivrance du peuple juif, sous la conduite de Moïse, de sa sortie d'Égypte, de son séjour dans le désert, de son entrée dans la terre promise, etc. Toute cette histoire est une figure de l'Église et de Jésus-Christ. Le vrai peuple de Dieu, c'est le peuple chrétien délivré par son chef, Jésus-Christ, de l'esclavage du péché, et conduit à travers le désert de cette vie, vers le ciel, la vraie terre promise.

L'Église veut que ses enfants méditent, durant l'Avent, sur l'*esclavage* de l'homme, sur sa *délivrance*, sur l'*état de liberté* où il a été rétabli.

Ier POINT.—L'ÉTAT D'ESCLAVAGE.

C'est l'assujettissement aux conséquences du péché d'Adam et d'Ève ; c'est l'asservissement à la triple concupiscence, et aux lourdes chaînes qu'elle fait porter à ceux qui s'abandonnent à ses convoitises. Jésus-Christ seul peut délivrer l'homme de cet esclavage, et détruire à son égard la tyrannie du démon.

" Quiconque est vaincu, est l'esclave de celui qui

l'a vaincu " (II Petr., xi), et celui qui pèche, subit l'esclavage du péché et des passions.

" Tout homme qui commet le péché est esclave du péché. " (Rom., vii.) Oh ! qu'il y a, même parmi les chrétiens, d'esclaves de Satan, et du péché et des vices, qui gémissent sous cette tyrannie, comme Augustin avant sa conversion ! Voici le Libérateur qui vient : voici l'anniversaire de sa venue dans le monde ; que tous ceux qui gémissent dans cette servitude, lui fassent entendre la voix de leur cœur demandant le pardon et la délivrance.

IIe POINT.—LA DÉLIVRANCE.

Quarante siècles ont prouvé que l'homme ne pouvait, seul, briser ses chaînes. Le Dieu incarné seul pouvait le tirer de l'esclavage et de l'affliction. Il l'a fait dans sa toute-puissance, en opérant les merveilles et les prodiges... La virginité de Marie l'a donné au monde. Il s'est fait petit enfant, pauvre, faible, et il a vaincu ainsi l'orgueil et la puissance du diable. Il a réparé ainsi nos maux.

Par sa faiblesse, son humilité, ses ignominies et sa mort, il a fondé son royaume... Il a enchaîné le démon, vaincu la mort, détruit le péché, ouvert le ciel. Tel est le grand mystère de notre délivrance. Nous sommes libres maintenant. Nous pouvons éviter les pièges, mépriser les séductions du monde et des passions, réduire et captiver la chair.

O mon Sauveur, s'il y a encore en moi quelque reste de servitude, j'ai confiance que vous allez m'aider à

m'en délivrer. Vous allez me mettre en liberté par la force de votre bras.

IIe POINT.—L'ÉTAT DE LIBERTÉ.

Sortis de l'Égypte, les Israélites n'y retournèrent plus. S'ils y fussent rentrés, ils seraient retombés dans leur honteux esclavage. L'Égypte, pour les chrétiens, c'est le monde aux fausses maximes, aux doctrines de mensonge, aux plaisirs dangereux et aux joies criminelles. Délivrés de la servitude de ce monde ennemi de Jésus-Christ, et dont Jésus-Christ les a tirés, les chrétiens ne doivent plus s'y rengager, mais s'acheminer vers le ciel, à travers le désert de cette vie, en mangeant le pain miraculeux, et, en faisant de ce pain les délices de leurs âmes. Inondés des eaux de la grâce qui sortent de Jésus-Christ, la véritable pierre d'Horeb, s'ils aiment la vérité révélée par lui, et s'ils l'écoutent, elle les délivrera de tous les genres de servitude : servitude des fausses doctrines, du respect humain, des préjugés et des vaines opinions. Haïr cette vérité, s'en écarter sous le rapport de la foi ou des mœurs, c'est rentrer dans l'esclavage. Car là " où est l'esprit de Dieu et sa science et sa lumière, là seulement se trouve la liberté. " O précieuse liberté, je désire ardemment vous posséder tout entière. O vous, divin Libérateur, j'en attends de vous la grâce.

TROISIÈME MÉDITATION (19 DÉCEMBRE).

O rejeton de Jessé, qui êtes exposé comme un signe et un étendard devant les peuples ; devant qui les rois demeureront

dans le silence, et à qui les nations adresseront leurs prières, venez nous délivrer, ne tardez pas davantage.

Dans cette Antienne, l'Église nous fait considérer le Messie comme fils d'Adam, comme fils de David, dont le père fut Jessé. C'est le fils de l'Éternel qui devient le Fils de l'homme. Mais sous quels traits de puissance et de majesté il est présenté, dans les magnifiques paroles de cette Antienne.

Ier POINT.—LE MESSIE EST PRÉSENTÉ COMME UN SIGNE A TOUS LES PEUPLES.

Il doit être grand, élevé au-dessus de tout ce que les Juifs pouvaient se représenter de plus glorieux. Il doit attirer les regards de tout le monde. Mais sa gloire et sa grandeur ne doivent pas être celle à laquelle s'attendait la nation juive. Notre-Seigneur fait comprendre lui-même comment il doit être un *signe* présenté à tous les peuples, en se donnant comme figuré par le serpent d'airain élevé dans le désert, pour la guérison de tous ceux qu'avaient blessés les serpents de feu. Le *signe* donné à tous les peuples, c'est Jésus-Christ, mais Jésus-Christ sur la croix. Tous les hommes doivent regarder ce Dieu crucifié et croire en lui, et attendre de lui leur salut, les petits et les grands, les rois et les sujets. La Croix, c'est le drapeau de Jésus-Christ, Roi et Conquérant du monde. Tous doivent vaincre par ce signe, et pas autrement, en s'enrôlant à sa suite sous cet étendard. Par la Croix, Jésus-Christ doit soumettre tout le monde à son empire. Les hommes doivent tomber à

genoux devant elle... Elle doit s'élever au milieu des sociétés, comme leur sauvegarde, leur gloire, leur salut. C'est par la vertu de la Croix, au nom des mérites de la Croix, que l'Église continue la mission du Sauveur dans le monde. Jésus-Christ en croix est véritablement le *signe* présenté à tous les peuples, pour leur conversion à l'Évangile, et pour leur régénération par les Sacrements. Partout l'Église place le crucifix. Sans cesse, à l'autel et dans l'administration des Sacrements, elle multiplie les signes de croix. Sans cesse, par ses mains, Jésus-Christ est vraiment élevé comme un signe à tous les peuples, comme un signe de salut.

2e POINT.—*Devant Jésus-Christ, les rois de la terre doivent être réduits au silence.*—Le Messie a réduit au silence les princes et les grands de deux manières : soit en les écrasaut sous son bras puissant, et en les terrassant comme l'histoire le constate, soit en les convertissant et en s'en faisant adorer par sa miséricorde et sa bonté. Muets d'admiration, les princes et les chefs de la puissance, comme du génie et de la pensée, se sont abaissés sous son sceptre divin, et ont reconnu amoureusement le *Crucifix* comme le Maître de la puissance, de la sagesse et de la science.

3e POINT.—*Les nations lui adresseront leurs prières.*—D'une extrémité du monde à l'autre, le Messie est adoré : des temples lui ont été élevés ; du Septentrion au Midi, de l'Orient à l'Occident, l'encens fume en son honneur, des chants d'hommages et de reconnaissance s'élèvent vers lui. Son nom adorable est confessé par toute langue, toute tribu et toute nation. Ainsi

s'accomplit la prophétie : " Les nations de la terre lui adresseront leurs prières."

QUATRIÈME MÉDITATION (20 DÉCEMBRE).

" O clef de la maison de David, sceptre de la maison d'Israël, qui ouvrez sans que personne puisse fermer, et qui fermez sans que personne puisse ouvrir, venez, et tirez de prison le captif qui est assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort."

Ces mots *clef* et *sceptre* sont figuratifs, et désignent la souveraine puissance et la suprême autorité. La véritable *maison* de *David* et *d'Israël*, c'est l'Église. L'autorité, le pouvoir désignés dans l'antienne *O clavis*, ne sont autres que la royauté de Jésus-Christ et sa puissance suprême, et c'est le peuple chrétien qui forme son royaume. Heureux les hommes qui reconnaissent sa puissance et qui apprécient le bonheur de vivre sous son gouvernement. Malheur à ceux qui secouent son joug doux et aimable ! Ils sont les esclaves de Satan.

1er Point.—*L'empire de Jésus-Christ sur son Église.* Le Messie a reçu la clef de la maison de David. Il ouvre et personne ne ferme, il ferme et personne n'ouvre. Jésus-Christ appelle seul qui il veut, gratuitement, dans son Église, par sa grâce miséricordieuse. Il m'a appelé, moi, il m'a donné la foi, la vocation et tous les dons que l'Église distribue. O bienfait ! ô sujet de reconnaissance et d'actions de grâces ! Tant d'infortunés sont encore plongés dans les ténèbres de l'infidélité et assis à l'ombre de la mort !

Jésus-Christ gouverne son Église, rien ne s'y fait que par lui et sous son autorité. Le Pape, les Évêques, etc., sont ses représentants. Lui, il est le chef invisible : il y est toujours présent, parlant, instruisant, corrigeant, éclairant par les pasteurs. O mon Sauveur et mon maître, donnez-moi toujours la docilité d'un vrai enfant envers ma mère la sainte Église qui me gouverne sous vous.

2e Point.—*L'empire de Jésus-Christ sur nos âmes.* Jésus-Christ règne sur le cœur de l'homme en le fermant au péché, et en l'ouvrant à la vertu. Malgré que le cœur humain soit naturellement ouvert au mal, exposé aux incursions et aux ravages des passions, cependant les cœurs d'une infinité de personnes sont inaccessibles à tout désir volontaire et à toute affection contraire à la vertu et à l'innocence. Oh ! c'est que Jésus-Christ règne sur ces âmes, et les ferme au mal. Faites la même faveur à mon propre cœur, ô mon souverain dominateur. Fermez-le au plaisir sensible du péché ; ouvrez-le à l'amour de la perfection et de l'esprit de sacrifice qui peut m'y conduire. Fermez-le à tous les désirs et à toutes les satisfactions contraires à la sainteté de mon état.

Jésus-Christ ne se contente pas de fermer nos cœurs au mal : il les ouvre aussi à la piété, par la grâce ; c'est-à-dire par une lumière qui les éclaire, par une onction qui les fortifie, par une chaleur qui les entraîne. Avec cette grâce, tout ce qui est bon et bien pénètre facilement dans l'âme. C'est là la condition des élus de Dieu. Faites que ce soit aussi la mienne. Faites qu'il me suffise d'entendre parler des charmes de la

vertu, de la nécessité de l'humilité, des douceurs et des amabilités de l'innocence et de la pureté, des délices de la prière et du recueillement, du silence et de la solitude, etc., pour en être tout pénétré et enchanté, etc.

3[e] POINT.—*La puissance de Jésus-Christ pour briser nos chaînes.* Les prisons et les cachots n'ont rien de comparable à l'état dans lequel se trouvait le genre humain avant la venue du Messie, plongé qu'il etait dans l'ignoble esclavage du péché. Dieu eut pitié de cet état, et le mystère de la Rédemption fit tomber ses chaînes et le rendit à la liberté. Mais l'homme peut encore reprendre ses vils biens. Il peut encore s'enfoncer dans l'abîme de boue du péché. Et, en effet, j'aperçois, hélas! partout des esclaves dans le monde. Et moi, à qui dois-je le bonheur de la liberté dans laquelle je me maintiens ? C'est à votre grâce, mon doux Sauveur ; c'est à la puissance miséricordieuse que vous exercez à mon égard. Sans elle, je serais retourné à la servitude. Oh ! comment acquitterai-je ma reconnaissance pour un si grand bienfait ? Je contribuerai autant que je pourrai au salut de mes frères ; je me ferai réparateur et victime ; j'offrirai pour cela au ciel mes faibles œuvres, en union avec le Sang précieux de la divine victime, du céleste Réparateur. Oh ! bon Sauveur, affermissez ma détermination, en ne cessant jamais d'exercer sur mon cœur votre empire absolu en le fermant pour jamais au mal, et en l'ouvrant pour toujours aux goûts et aux délices de la vertu.

CINQUIÈME MÉDITATION (21 DÉCEMBRE).

" O orient, splendeur de la lumière éternelle, et soleil de justice, venez éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort."

C'est le Saint-Esprit lui-même qui, dans l'Écriture, représente Jésus-Christ sous l'image du soleil levant. " Je m'en vais faire venir l'Orient qui est mon serviteur, etc.,' dit le prophète Zacharie (3, 6).

"L'Orient est venu nous visiter d'en haut," dit le père du saint Précurseur, pour désigner le Sauveur du monde. (Luc, 1.)

Et, en effet, de même que le soleil est l'astre le plus beau, que sa clarté illumine toute la nature, lui donne la vie, Jésus-Christ est l'astre ravissant de beauté des intelligences, qui leur donne à toutes la lumière, qui dissipe, à son lever, toutes les ténèbres, et qui communique la vie surnaturelle, la vie de Dieu. Le Messie est aussi appelé Soleil de justice, parce qu'il n'éclaire pas seulement les esprits, mais qu'il touche aussi les cœurs et entraîne les volontés, et qu'il répand ainsi dans les âmes la justice et la sainteté.

1er POINT.—*Le Messie est le Soleil levant qui éclaire le monde.* Il a dissipé les ténèbres qui obscurcissaient l'intelligence. Il s'est levé sur le monde spirituel ; et ses rayons ont lui, et la lumière s'est faite, et la nuit sombre qui enveloppait l'esprit humain a fait place au jour, qu'a fait briller sur le monde la prédication de l'Évangile. L'homme ne cherche plus à tâtons le bonheur, comme avant la venue du Messie. Il sait le trouver en se mettant en prossession de la vérité révélée

au monde par Jésus-Christ. Saint Jean appelle le Messie la vraie lumière, la lumière des hommes. Oui, il est la vraie lumière, la lumière de la partie la plus noble de notre être, la lumière de l'âme. Il est la seule vraie lumière, seul il enseigne la vérité sur Dieu, sur l'homme, sur le bien et le mal, le juste et l'injuste, le vrai et le faux, et la lumière répand une ctarté admirable. Les prophéties sont accomplies: *la lumière s'est levée, brillante comme le soleil à midi.* (Isaïe, 18.) *La rosée de lumière.* (Isaïe, 26.) Quel bonheur, quelle grâce pour les vrais disciples de Jésus-Christ! Mais hélas! qu'il y a encore d'hommes qui refusent de voir la lumière et qui lui préfèrent les ténèbres. O Jésus, soleil de justice, lumière éternelle des intelligences, faites de tous ces infortunés *des enfants de lumière*.

2e Point.—*Le Messie est le soleil levant dont la chaleur donne la vie au monde.*

Le soleil, par sa chaleur, est pour le monde un principe de vie et de félicité. Sans sa présence tout serait glacé et dans un état affreux. Il en serait de même pour les intelligences, sans la chaleur que leur communique l'amour éternel, le Verbe fait homme. Ce divin principe de chaleur, ce soleil fécondant et vivifiant communique aux âmes le feu sacré de la charité. Il veut les embraser toutes. Comme une sève divine, son actiom pénètre notre être, et lui fait produire des fruits de justice. Hélas! que serions-nous sans cette chaleur bienfaisante? Nous serions glacés par l'orgueil. Mais le soleil de justice fait pénétrer son feu dans nos âmes, et leur donne, avec la lumière, la chaleur, la fécondité et la vie. O divin soleil, péné-

trez-moi de vos ardeurs. Du nuage où vous vous enveloppez, dans votre humanité et dans votre Sacrement, venez à moi ; percez le voile qui vous recouvre, pénétrez-moi, purifiez-moi, vivifiez-moi, fécondez-moi.

3e Point. — *Le soleil parcourt sa carrière.* Jésus-Christ est le soleil du monde spirituel. Tous les peuples verront la lumière, mais pas dans le même temps. Quand cet astre divin se lève pour une nation, au même moment il peut se coucher pour une autre. Sa clarté peut briller et s'éteindre en même temps. Une nation peut perdre la foi, quand une autre commence à être éclairée de sa lumière. C'est la justice de Dieu qui règle ces alternatives. C'est là la conséquence de ses terribles jugements. C'est ainsi qu'au moment de la vocation des gentils, les Juifs furent l'objet de sa réprobation, et le même redoutable fait s'est renouvelé dans tous les siècles. Et ce n'est pas seulement sur les nations que s'exercent les jugements de Dieu, ils s'exercent encore sur les âmes considérées individuellement.

La lumière de Jésus-Christ se lève sur les unes, et s'éteint pour les autres. Craignons de négliger la grâce (1 Tim., 4), si nous ne voulons pas voir " transporter ailleurs son flambeau." (Apoc., 2.) Si nous ne voulons pas voir notre soleil se coucher et notre lumière s'éteindre, maintenons-nous dans un état de ferveur. Fuyons le relâchement et la tiédeur qui seraient cause que Dieu s'éloignerait de nous.

Et, à ce sujet, les âmes religieuses ont une considération particulière à faire : c'est que de même qu'il y

a des régions de la terre qui sont plus favorisées que d'autres de la lumière et de la chaleur du soleil, ainsi les communautés religieuses sont l'objet de faveurs toutes singulières de la part de Jésus-Christ, qui éclaire les esprits et réchauffe les cœurs des Religieuses, si bellement et si constamment, et qui leur fait sentir si continuellement ses divines influences. Malheur donc à ces âmes, si elles étaient stériles en fruits de sanctification et de perfection.

SIXIÈME MÉDITATION (22 DÉCEMBRE).

"O Roi des nations, et l'objet de tous les désirs, vous êtes la pierre angulaire qui réunissez en vous les deux peuples. Venez sauver l'homme que vous avez formé de terre et de boue."

D'après les promesses de Dieu et les prophéties, le Messie devait être envoyé pour tous les peuples. Toutes les nations devaient être bénies en lui (Gen.); toutes les nations devaient lui être données en héritage (Ps. 2); le Désiré des nations (Agg., 2).

Les Juifs et les Gentils devaient concourir à former son peuple. La vocation de la gentilité à la connaissance du Messie était clairement annoncée. L'empire nouveau qu'il devait se former, ne devait être borné ni par les nationalités, ni par les temps, ni par les lieux. Jésus-Christ est donc appelé à bon droit Roi des nations, puisqu'il devait les régir toutes sous le même sceptre.

1er POINT.—*Le Messie réunit sous son empire tous les peuples de la terre.* Le royaume de Jésus-Christ est représenté comme un temple spirituel, où sont réunis tous les hommes soumis à sa doctrine et à son gouver-

nement. Jésus-Christ est lui-même le fondement de ce temple, composé de pierres vivantes, qui sont ses adhérents. En d'autres termes, c'est l'Église qui est le royaume de Jésus-Christ ; l'Église que Jésus-Christ seul soutient, parce qu'il est seul la vérité éternelle. Elle se compose de l'union de deux peuples, les Juifs et les Gentils. Jésus-Christ est la pierre angulaire de cet édifice spirituel : il en unit les différentes parties. Sous lui tous les peuples sont unis dans son Église ; Juifs et Gentils, circoncis et incirconcis, esclaves et hommes libres. Ils reconnaissent en lui leur Roi commun. Oh ! comme nous, descendants des Gentils, nous devons être reconnaissants d'avoir été appelés à entrer, comme pierres vivantes, dans l'édifice saint et sacré dont Jésus-Christ est le fondement inébranlable !

2e Point.—*Caractère de la royauté du Messie.* Jésus-Christ est venu sur la terre " pour rendre témoignage à la vérité " (Jean, 18), pour mettre en possession de la vérité les nations qui doivent former son empire. Il est venu pour faire connaître aux hommes qu'ils étaient dans l'erreur, pour bannir le mensonge, détruire la tyrannie du père du mensonge, et établir le règne de la vérité, qui n'est autre chose que Dieu même. La royauté du Messie a donc pour objet les intelligences ; et lui seul a droit de régner sur elles et de leur imposer des croyances. C'est dans le sein de Dieu même que se trouve l'origine de cette royauté, elle n'est pas d'ici-bas. Ce royaume de Jésus-Christ sera transporté un jour dans le ciel, où les Élus formeront éternellement la cour du Roi de gloire, et s'enivreront à la source de tous les biens, en contemplant et en aimant ses perfections infinies.

O Jésus, vous êtes véritablement le Roi de mon âme. Vous l'avez conquise par l'effusion de votre sang. Régnez donc sur elle, sur ses pensées, sur ses jugements, sur toute sa volonté. Faites qu'elle n'aime que les biens de votre royaume, et non ceux de ce misérable monde. Rendez-moi capable d'endurer ici-bas les combats et les épreuves, afin d'obtenir les joies et la gloire du ciel. Le caractère de votre royauté, c'est la paix, c'est la douceur, c'est l'amour. Votre grâce répand dans le cœur une onction divine qui rend les sacrifices faciles, et même consolants et doux. Veuillez en pénétrer le mien, et lui faire toujours trouver des délices ineffables dans la soumission la plus absolue à l'autorité de votre céleste royauté.

3e Point.—*L'âme fidèle appelle le règne de Jésus-Christ. Ce Roi des âmes est appelé l'attente des nations, le désiré de toutes les nations.* Les Juifs soupiraient pour que *les nuées fissent pleuvoir le juste*, et pour que *la terre s'ouvrît pour germer le Seigneur.* Tous les justes qui vivaient dans la gentilité, soupiraient, comme les Juifs, après la venue du Rédempteur annoncé dès l'origine du monde. Depuis le commencement de l'Avent, l'Église nous invite à demander le Messie, à le désirer, à l'appeler par les prières les plus ferventes.

Oh ! entrons dans son esprit, dans ses intentions, désirons vivement, appelons de nos vœux la visite du Dieu Sauveur. Imitons les sentiments du Roi Prophète. "Comme le cerf altéré, s'écriait-il, désire une "source d'eau vive, mon âme soupire après vous, ô "mon Dieu." (Ps. 41.) "Mon cœur a soif de vous "qui êtes une source d'eau vive. Mon Dieu, mon

" Dieu, dès le matin mon âme vous cherche ; elle est " brûlée d'une soif ardente, et ma chair se consume " pour vous dans cette terre inculte, déserte et aride, " jusqu'à ce que je contemple votre puissance et votre " gloire." (Ps. 62.) Ces sentiments ont toujours été ceux des âmes choisies de Dieu ; toujours elles ont nourri un grand désir de voir ce Dieu, principe de leur bonheur, de le posséder, de lui être unies. Faites que nous les imitions, ô divin Roi des cœurs. Faites-nous soupirer ardemment après les biens si délectables que vous vous préparez à nous apporter, lorsque vous viendrez bientôt en nous par votre avènement spirituel.

SEPTIÈME MÉDITATION (23 DÉCEMBRE).

" O Emmanuel, notre Roi et notre législateur, l'attente et le Sauveur des nations, venez nous sauver, Seigneur notre Dieu."

Isaïe, en prédisant que la Vierge concevrait et qu'elle enfanterait un fils, ajoute : " Et il sera appelé Emmanuel." (Isaïe 7.) Emmanuel, tel est le nom du Messie. Ce nom veut dire, Dieu avec nous. (Math., 1.) Il dévoile à lui seul l'immense étendue et les richesses incompréhensibles de la divine miséricorde contenues dans le mystère de l'Incarnation. Emmanuel, un Dieu présent au milieu de nous ! Ce mot dit plus que ce que les Prophètes ont écrit de plus admirable touchant la personne du Messie. Ici, répétons avec saint Paul : " O profondeur ! " Livrons-nous à l'admiration et à l'adoration la plus vive, ouvrons nos cœurs, en même temps, à la joie, à l'espérance, à l'amour.

1er POINT.—*Dieu avec nous par l'Incarnation.* Le Verbe, le Fils unique de Dieu, s'est fait chair. Il a pris notre nature. Un Dieu est homme! Voilà, pour l'homme, la glorieuse conséquence de ce mystère. Dieu est avec nous : il s'est allié à notre nature, il l'a unie à la sienne ; et, de cette union, il est résulté une seule et unique personne qui est Dieu ! Jésus-Christ réunit vraiment en sa personne l'humanité et la divinité. Pouvait-il donner à l'homme une plus grande gloire, une plus grande félicité?... L'âme de Jésus-Christ est une âme d'homme ; son cœur est un cœur d'homme. Il est constitué homme comme nous, par l'union d'un corps et d'une âme semblables aux nôtres. Il est donc vraiment un Dieu homme, habitant parmi les hommes, les traitant et les aimant comme ses frères, souffrant et mourant pour eux, cachant toutes les splendeurs de sa divinité, etc., etc. O Dieu caché, abaissé jusqu'à paraître comme un simple homme, qui nous avez aimés jusqu'à entrer dans la famille humaine pour ne jamais vous en séparer, et cela par un amour incompréhensible pour nous, faites que nous vous accordions amour pour amour ; faites que nous ne prononcions qu'avec des cœurs débordants de reconnaissance votre doux nom d'Emmanuel.

2e POINT.—*Dieu avec nous par la divine Eucharistie.* Jésus-Christ étant Dieu, quand il est avec nous, c'est Dieu qui est avec nous. Or, dans le mystère de l'Eucharistie, Jésus-Christ est avec nous : il est dans nous, caché en nous, anéanti en nous, lorsque nous le recevons dans la communion ; il est avec nous par sa pré-

sence perpétuelle au tabernacle...Par cette amoureuse merveille, il demeure continuellement avec les enfants des hommes ; il fait ses délices d'être avec eux...Il nous témoigne, dans ce mystère, un amour qui ne connaît point de limite, qui n'est borné ni par le temps, ni par l'espace. Il est partout et toujours avec nous. Nous avons le bonheur de pouvoir converser avec lui, de vivre avec lui dans une ravissante intimité...Oh ! c'est dans son sacrement que nous avons surtout sujet de reconnaître, et de bénir et d'aimer l'Emmanuel, le Dieu avec nous. Là s'accomplit entre lui et nous la plus amoureuse union que nous puissions goûter en cette vie...Merci mille et mille fois, à vous, divin Emmanuel, pour votre bonté et votre tendresse incomparable.

3e Point.—*Dieu avec nous dans sa gloire.* " Quand Jésus-Christ, dit saint Paul aux Colossiens, apparaîtra, vous apparaîtrez avec lui dans la gloire." (Colos., 3.) Cette gloire, les élus de Dieu la trouveront dans le sein même de la divinité, qui leur découvrira ses amabilités infinies, en les plongeant dans un océan de bonheur qui n'est autre que l'union avec l'Être souverainement parfait et la possession de sa propre félicité. Cette félicité, nons en devons la jouissance à l'Incarnation du Verbe. Nous nous en enivrerons, sous les yeux de notre doux Sauveur, dans une union à jamais inséparable. Et, alors. sera consommé le mystère de Dieu avec nous, de l'Emmanuel ; alors Dieu sera avec nous et nous serons, suivant la parole de Jésus-Christ, consommés en l'unité (Jean, 17) par le médiateur qui nous unira à Dieu dans sa gloire.

Cette union sera le fruit de l'Incarnation ; elle aura

son principe dans l'union du Verbe divin avec la nature humaine, dans l'union de l'âme fidèle avec Jésus-Christ par la foi, la grâce et la sainte Eucharistie. Telles sont les pensées dont nous devons nous bien remplir, comme préparation à Noël, afin qu'au jour de cette grande solennité nous puissions témoigner notre reconnaissance et notre amour à Jésus, auteur de tous les biens de la grâce et de la gloire. Certes, quand l'ange dira : Je vous annonce le sujet d'une grande joie (Luc, 2), nous devrons être bien préparés à comprendre l'émouvante vérité renfermée dans ses paroles.

LA VEILLE DE NOEL!!!

1° Cœurs, bondissez d'espérance et d'amour ; votre longue attente va finir ; le Messie va paraître : Jésus naît enfin, il vient combler nos vœux...Quelle nouvelle grande !...réjouissante !...Les siècles passés n'ont jamais vu, et l'avenir ne verra jamais un tel événement. Le Fils de l'Éternel, la splendeur de la gloire de son Père et la forme de sa substance, naît sous les traits d'un enfant ordinaire, après s'être incarné dans le sein d'une Vierge, et avoir uni dans une même personne la divinité et l'humanité. O prodige aussi doux et consolant qu'incompréhensible ! Aussi, l'Église demande-t-elle à ses enfants une joie vive et sainte, une disposition à la plus amoureuse adoration.

L'ÉDIT DE CÉSAR AUGUSTE.

2° D'après les prophéties, le Messie devait naître à Bethléem ; cependant, depuis la révélation du mystère

de l'Incarnation faite par l'ange à saint Joseph, le saint patriarche continuait de demeurer à Nazareth, sans songer à changer de résidence. La Providence se chargea de pourvoir elle même à l'exécution des prophéties. L'empereur Auguste publia un édit ordonnant le dénombrement de tous les sujets du vaste empire romain. C'est en obéissance à cette ordonnance, qui réglait que chacun se fît enrôler en son pays, que Marie et Joseph firent le voyage de Nazareth à Bethléem, précisément au moment où l'Enfant-Dieu enfermé dans le sein de Marie allait prendre naissance. Voies admirables de Dieu qui se sert de la volonté des hommes, même mauvaise, pour arriver à ses fins ! Auguste, par son édit, veut satisfaire son orgueil, et sans le vouloir, il prouve l'accomplissement du *décret* divin.

LE VOYAGE DE NAZARETH À BETHLÉEM.

3° Ce voyage est une grande leçon d'obéissance, de mortification et de sainte pauvreté...Obéissance prompte, et à qui ? A un prinee païen, ambitieux, etc. ;— malgré la rigueur de la saison et l'état de Marie...

O mon Dieu, l'homme s'était perdu par l'orgueil et la désobéissance. Vous avez voulu le sauver par votre humilité et votre obéissance. Faites, mon Sauveur, que je comprenne la leçon donnée ici au monde, et que je la mette en pratique, en vous imitant.

BETHLÉEM.

4° " Il était dans le monde, dit saint Jean, en parlant de son divin Maître, et le monde ne le connut

“ pas ; il vint au milieu des siens, et ceux-ci refusè-
“ rent de le recevoir.” (I, 1.) Ces paroles sont déjà justifiées par la conduite de la ville de Bethléem. Il n'y avait point de place pour Marie et Joseph dans l'hôtellerie. Sans doute que leur pauvreté leur fit éprouver l'humiliation d'être refusés partout... Ce mépris retombait sur Jésus caché et anéanti dans le sein de son humble Mère... Aussi, en punition, les habitants de Bethléem ne connaîtront pas le Sauveur.

Ce Soleil de justice va se lever, et ses rayons ne les éclaireront pas.—Marie et Joseph, rebutés partout, sortent de la ville, et se dirigent vers la campagne. Une grotte se présente à eux. Là se trouve une ancienne étable. C'est le réduit qui va renfermer toute la majesté des cieux. C'est là que le mystère du salut va s'accomplir. C'est ici le lieu que la Reine du ciel est forcée de choisir pour donner naissance au Fils de Dieu... O prodige d'abaissement amoureux de la part de notre Sauveur ! En retour, entrons en esprit dans l'étable de Bethléem, et adorons, louons, remercions.

NOËL !!!

Grande et solennelle est la Fête de Noël ! C'est l'anniversaire de la naissance temporelle du Fils de Dieu, du Sauveur du monde. — Chaque prêtre dit trois messes ce jour-là : la première, pour célébrer la naissance éternelle du Fils de Dieu dans le sein de son Père ; la seconde, sa naissance temporelle dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie ; la troisième, sa naissance spirituelle dans nos âmes par la foi et la charité.

La première messe se dit à minuit, pour rappeler les ténèbres dans lesquelles le monde était plongé, avant la venue de Jésus-Christ... C'est aussi pour rappeler que le Sauveur est né pendant la nuit, et que son Incarnation est, pour notre entendement, aussi obscure, aussi incompréhensible que sa naissance éternelle dans le sein de son Père.—La seconde messe se dit au lever de l'aurore, pour signifier que la naissance temporelle de Jésus-Christ donna au monde la lumière qui devait éclairer les Gentils, et que leur rédemption était proche.—La troisième messe se dit en plein jour, pour montrer que Jésus-Christ a fait succéder le grand jour aux ténèbres de l'ignorance, en y substituant la connaissance de Dieu, et que le chrétien, revêtu de Jésus-Christ, qui l'a régénéré, doit marcher à la lumière de ce divin Sauveur.

ORAISONS ET ASPIRATIONS POUR NOËL.

O Dieu, qui avez éclairé cette nuit sacrée par la splendeur de la vraie lumière, faites-nous la grâce que, ayant connu sur la terre les mystères de votre divine lumière, nous jouissions dans le ciel de la joie éternelle de celui qui, étant Dieu, vit et règne avec vous dans les siècles des siècles.

POUR LA PREMIÈRE MESSE DE NOËL.

Aspirations.—Soyez béni, ô mon divin Sauveur, qui avez daigné descendre du ciel et vous revêtir de notre chair mortelle, pour venir m'enseigner le chemin de la justice! En reconnaissance d'un si grand amour, et

pour profiter d'un si grand bienfait, je renonce à tout plaisir défendu et à toute action, toute parole, toute pensée qui pourraient vous déplaire, et je prends la ferme résolution de vivre avec tempérance, avec justice, et avec piété ; que votre grâce, ô mon Dieu, me rende fidèle au dessein qu'elle m'inspire !

POUR LA SECONDE MESSE DE NOËL.

PRIÈRE A DIEU LE PÈRE ET A JÉSUS-CHRIST.

Faites, Dieu tout-puissant, que par la naissance de votre Fils unique, qui s'est revêtu de notre chair mortelle, nous jouissions d'une liberté parfaite, après avoir langui si longtemps sous la servitude et sous le joug du péché. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur, etc.

O Sagesse de Dieu ! O Racine de Jessé! O Clef de David ! O Emmanuel ! O Législateur et réparateur du monde ! faites-nous part de la grâce de votre naissance : délivrez-nous de Satan et de nos passions. Venez, beau Soleil, nous éclairer de vos lumières, et nous embraser de votre amour. Nous vous désirons ardemment, nous soupirons après vous. Venez, o divin Sauveur, rompre toutes nos chaînes ; venez effacer *l'iniquité de la terre*, et régner sur le monde. Venez chasser vos ennemis de nos cœurs, effacer nos péchés par votre grâce, et régner paisiblement sur nous.

LE JOUR DE NOËL.

MÉDITATION SUR LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST A BETHLÉEM.

“ Lorsque tout reposait dans un silence paisible, et “ que la nuit était au milieu de sa course, est-il écrit “ au livre de la Sagesse (ch. 18), votre parole toute-“ puissante vint du ciel, du trône royal, et fondit tout “ d'un coup sur cette terre,” etc.—Ces paroles reçoivent aujourd'hui leur accomplissement. La nuit merveilleuse qui devait être pour le genre humain un jour resplendissant de lumière, est enfin arrivée. Nations de la terre, tressaillez. Celui qui faisait depuis si longtemps le sujet de votre attente, vous est venu. “ Un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné,” selon la prophétie d'Isaïe...C'est l'Agneau sans tache immolé dès l'origine du monde..Cœurs fidèles, volez au-devant de lui...Il vient plein de bénignité et de miséricorde,..rempli de compassion pour nous. Il vient répandre sur nous les richesses de sa bonté. Revêtu de notre nature, il vient faire ses délices d'être avec nous, nous traiter comme ses frères...semer sur chacun de ses pas les plus abondantes bénédictions. *Sic Deus dilexit mundum,* etc ! L'esprit humain ne saurait jamais sonder l'abîme profond de ce mystère d'amour. . Du moins, dociles à l'invitation de l'Église, adorons ce Dieu qui est né pour nous. .Dirigeons-nous en esprit vers Bethléem, pleins d'une joie pure. .C'est un jour de réjouissance.. Tandis que les justes ont sujet de pleurer d'amour, les pécheurs ont lieu de livrer leurs âmes à l'espérance...C'est aujourd'hui la fête de *l'Emmanuel,*

de Dieu avec nous !...qu'il y a de douceur à savourer dans la méditation de la délicieuse vérité renfermée sous ces mots ! — O Marie, introduisez-nous vous-même auprès de la crèche et du berceau de l'Enfant-Dieu. Aidez-nous à contempler le spectacle de Bethléem comme vous l'avez contemplé vous-même.

1er POINT.—JÉSUS.—Venez voir, âmes pieuses et fidèles, l'étonnant spectacle de la naissance de l'Enfant-Dieu. Quels merveilleux contrastes s'y rencontrent ! quel humiliant abaissement, et quel signe de puissance tout à la fois ! Jésus naît dans l'étable ; mais Marie l'enfante sans douleur—avec une joie ineffable—sans cesser d'être vierge. Il paraît comme la lumière, comme un rayon du soleil qui traverse le cristal le plus pur, sans qu'il en reçoive la moindre atteinte. Miraculeusement conçu, il naît d'une manière encore plus miraculeuse...Nous vous adorons, Seigneur, au moment de votre naissance. En union avec Marie et Joseph, nous nous prosternons avec une foi vive et un sentiment de respect profond devant votre majesté infinie, voilée et cachée sous les traits de la divine enfance. Ni l'étable que vous habitez, ni les langes qui vous servent de vêtement, ni la crèche où vous êtes couché, ne nous empêchent de vous reconnaître et de vous adorer comme le Roi immortel des siècles. Sous ces dehors, nous croyons que vous êtes le Dieu fort, grand, magnifique et digne d'éternelles louanges. Discernant votre gloire à travers les voiles qui nous la dérobent, nous voudrions pouvoir emprunter aux anges leurs sublimes cantiques, pour exalter votre puissance et votre grandeur infinies...Quand nous considérons

que vous vous êtes rendu si petit, si humble, si pauvre, nous n'éprouvons, ô divin Enfant, qu'un seul sentiment, celui de l'enchantement avec lequel nous sommes .ravis de vos infinies amabilités. Et puis, quelles consolantes lumières nous puisons auprès de votre berceau ! Nous vous y voyons non pas environné, comme les enfants des grands, d'une sorte de gloire qui éblouit ; vous êtes enveloppé de langes, et ces langes signifient qu'en prenant notre mortalité, vous avez pris aussi nos infirmités. En vous faisant ainsi semblable à vos frères (Hebr., 2), vous nous consolez, parce que vous nous donnez la garantie que, ayant voulu goûter nos maux et en faire la douloureuse expérience, vous serez plein de compassion et d'amoureuse tendresse pour nous, lorsque nous éprouverons les douleurs et les misères de la vie. O Dieu Enfant ! ô langes ! ô crèche ! que vous parlez éloquemment à notre esprit et à notre cœur !

2e Point.—Les Anges. — Le Roi du ciel s'est fait petit enfant. Ses ministres, les Esprits bienheureux, descendent pour l'adorer, et pour annoncer sa naissance miraculeuse. Ce n'est pas aux grands, aux riches, aux puissants qu'ils s'adressent d'abord ; ce ne sont pas ceux qu'ils amènent à son berceau divin comme les premiers disciples de l'Homme-Dieu. Comme c'est dans la personne d'un petit enfant que la terre va reconnaître son nouveau Roi, c'est dans la personne d'humbles bergers qu'elle va reconnaître ses premiers partisans. C'est à ces hommes simples et pauvres que les anges apprennent le grand événement de la naissance du Messie...Une clarté brillante comme la lumière du soleil les environne, pour faire comprendre que

celui qui est né, est la lumière des intelligences,—le soleil des âmes,—la splendeur de l'éternelle clarté...O lumière précieuse, descendue du ciel, venez inonder nos âmes. Venez y répandre cette joie que l'ange nous annonce : *annuntio vobis gaudium magnum.* Là où naît la vie, il ne doit plus y avoir lieu à la tristesse.—Chose étonnante ! au milieu de cette clarté, l'ange annonce aux bergers qu'il leur est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur, et il ajoute : " Voici le signe que je " vous donne pour le reconnaître : Vous trouverez un " enfant enveloppé de langes et couché dans une " crèche."—Voilà tout le signalement, voilà tout le royal appareil du Roi des nations.—Oh ! j'en comprends la raison. Ce n'est pas un royaume temporel que ce grand roi vient se former : c'est un royaume tout spirituel. C'est le signe de toutes les vertus qu'il vient inaugurer ; et pour cela, il abat d'abord tous les vices, il stigmatise l'orgueil, la volupté, l'avarice, l'amour des grandeurs, des plaisirs. Voilà la signification de l'étable, des langes, de la crèche...Il en sort une voix qui foudroie les vices de l'ancien monde, et qui prêche et met en honneur les vertus du monde nouveau que le Messie vient faire surgir de ses doctrines...O étable ! ô langes ! ô crèche ! puissé-je bien comprendre et pratiquer tout ce que vous me prêchez d'humilité, de mortification, de renoncement aux plaisirs, etc. Les vrais disciples du Dieu fait homme doivent ressembler à leur maître, et se faire reconnaître aux mêmes signes que lui.

3 POINT. — LES BERGERS.—" Heureux les pauvres par le cœur," dira un jour Jésus-Christ, " parce que le royaume des cieux leur appartient." Déjà le choix des

bergers pour être les premiers adorateurs du Messie nouveau-né, de préférence aux riches et aux savants, fait anticiper quels sont ceux que ce divin Roi doit choisir pour son royaume... Heureux pasteurs de Bethléem ! ravis de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, ils se hâtent de répondre à l'appel céleste. " Allons jusqu'à Bethléem, se disent-ils les uns aux " autres, et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Sei- " gneur nous a fait connaître." Bel exemple de prompte fidélité à répondre à la grâce ! Quand il s'agit de se laisser attirer par Jésus, de le chercher, de le contempler, il ne faut pas se permettre le moindre délai. Nous nous joignons à vous, premiers adorateurs du Verbe fait chair, nous voulons partager votre empressement, et nous hâter aussi vers Bethléem, pour contempler, admirer, aimer avec vous l'Enfant de la crèche. Animés de votre foi, nous vous accompagnons dans son humble demeure, pour adorer ses abaissements, pour reconnaître son amour infini pour nous, et pour étudier les divines leçons qu'il nous y donne.

AFFECTIONS DE TENDRESSE ENVERS L'ENFANT JÉSUS.

1° O Dieu la Sagesse même, vous avez choisi une étable pour le palais de votre grandeur, et une crèche pour le trône de votre gloire ! En voyant votre divine majesté ainsi anéantie et humiliée, comment pourrais-je être épris de l'amour des richesses et des grandeurs ? Oh ! je veux, au contraire, n'estimer que ce que vous avez estimé, et mépriser ce que vous avez méprisé.

Je veux aimer la pauvreté et l'humilité ; je veux mépriser la vaine fumée de l'orgueil.

2° O Dieu de bonté, que vous avez caché votre grandeur en vous rendant enfant ! mais que vous avez fait éclater votre bonté et votre miséricorde ! Jamais vous ne vous êtes rendu plus aimable, que lorsque vous avez paru pauvre et misérable. Jamais votre bonté n'a paru plus grande que lorsque vous avez anéanti votre majesté. *Le petit enfant* calme la *crainte* en répandant ses amabilités sur le *Dieu grand et terrible* : il fait naître, il sollicite l'amour.

3° O petit enfant, on se sent attendri par vos larmes, vos pleurs excitent la compassion, mais non la crainte : ils relèvent notre espérance et bannissent la défiance. —Enfants des hommes, faites-vous enfants de Dieu.

4° Vous êtes grand, admirable, vous êtes le Roi des rois, mais vos grandeurs me surprennent moins que vos abaissements. Les éclats de votre tonnerre m'émeuvent moins que vos gémissements et vos larmes. J'ai pu résister à votre puissance et à votre grandeur, je ne puis résister à votre infirmité et à votre humilité. Elles me ravissent et m'enlèvent ! Si vous n'étiez que Dieu, j'aurais peut-être le triste courage de combattre contre vous, mais parce que vous êtes Dieu-Homme, vous triomphez de mon cœur sans combat. Les charmes de votre amour font sur ma volonté ce que la crainte de votre colère n'aurait pas opéré. Ils excitent un plus grand feu dans mon âme que n'en allumeraient les éclairs du Sinaï.—O divin Enfant, j'attends de vous tous vos biens, parce que vous avez pris sur vous tous mes maux. J'espère que vous

m'enlèverez au ciel, puisque vous êtes descendu pour moi sur la terre.

O cher enfant de Marie! venez entre mes bras; reposez-vous sur mon cœur, baignez-moi de vos larmes, bénissez-moi de vos petites mains, baisez-moi de votre bouche sacrée! Si, ici, je m'oublie vis-à-vis de vous, si je manque au respect que je vous dois, c'est bien votre amour qui en est la cause. Si vous ne voulez pas être ainsi aimé, pourquoi vous seriez-vous rendu si aimable?

O mon juge et mon Sauveur! si l'éclat de votre trône me pénètre de frayeur, la crainte fait place à la joie, à l'amour et à la confiance, lorsque je vous contemple emmailloté dans une crèche! Vous ne vous êtes pas fait enfant pour vous faire craindre. Vous ne vous êtes pas fait homme pour me perdre. Aussi espéré-je vivement que votre miséricorde va me sauver.

PENSÉES QUE DOIT INSPIRER L'ÉTABLE DE BETHLÉEM.

L'étable de Bethléem a été et sera toujours un objet d'étonnement et d'admiration pour tous les saints. Ils y ont contemplé l'union surprenante des choses qui paraissent les plus incompatibles : l'Éternel, né depuis un moment; le Tout-Puissant, lié, enveloppé et comme enchaîné de bandelettes; l'Immense resserré dans la pauvreté d'une étable; le régulateur du monde, dépendant de la conduite d'une mère; la joie du paradis versant des larmes en abondance; le nourricier des hommes et des animaux, ayant besoin de lait pour

sa nourriture ; et le Sauveur du genre humain, incapable de se procurer aucun secours. Ils y ont reconnu en même temps les plus hautes leçons de la doctrine de l'Évangile, et la pratique de toutes les vertus que Jésus-Christ veut enseigner au monde : de la pauvreté, de l'obéissance, de l'humilité, du désir des croix et des souffrances, de la simplicité du cœur, du mépris et du détachement de toutes les choses de la terre, de l'amour de Dieu, de la miséricorne envers le prochain, et de plusieurs autres. Enfin, ils y ont admiré la force incomparable et les effets surprenants que cet état humilié du Fils de Dieu produit en nous, puisque sa pauvreté nous enrichit, que sa simplicité nous éclaire, que sa faiblesse nous fortifie, que son anéantissement nous relève, et qu'il n'est pas moins terrible au démon et aux rois superbes dans sa crèche qu'il ne le sera en faisant des miracles au milieu de Jérusalem.

LES CONSOLATIONS DE LA CRÈCHE.

1° Le Verbe incarné a voulu habiter parmi nous plein de grâce et de vérité : il a été annoncé comme le sujet d'une grande joie..paix, miséricorde, règne de l'amour.—Voici comme les Anges annoncent et signalent celui qui doit être pour l'univers l'occasion de tant de paix, de joie et de félicité : "*Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.*"

L'enfant cache le Dieu, les langes couvrent la gloire de Dieu, la crèche est le trône de sa gloire.—O amabilité infinie, et motif du plus violent amour !

Mon Dieu se rend aimable, épuise son industrie divine, pour se rendre aimable..il prend notre nature ; ce que nous aimons.—Il se fait enfant tout aimable ! Impossible de ne pas lui donner son cœur, de ne pas porter sur lui ses affections.

Vous trouverez un enfant. C'est cet enfant qui est le sujet d'une grande joie, et qui en est le signe...Cet enfant, Isaïe l'avait nommé grand, admirable, fort, Ange du grand Conseil, Père du siècle futur, Prince de la Paix, enfin Emmanuel.—Cet enfant est l'union, la réconciliation, le rapprochement de Dieu avec l'homme !—Motifs de transports de joie !—Dieu est infiniment éloigné de l'homme par sa nature ; il est la souveraineté, la toute-puissance ; l'homme est la servitude, l'extrême faiblesse.—Par le péché, l'homme n'offrait plus, ce semble, à la bonté de Dieu que dégoût, aversion, mépris.—Dieu est une lumière qui éblouit, une majesté qui étonne l'homme enfoncé dans la nuit du péché.—Un espace immense le sépare de lui.—Sa grandeur et sa majesté écrasent sa faiblesse, son impuissance, son néant.—La justice le repousse.—Misère, excès de malheur ! abaissement,—malédiction,—éloignement et séparation de la source et du principe de tout bien ! *Un petit enfant nous est né ; un fils nous est donné.* C'est ce petit enfant qui change notre malheureuse condition....La majesté, la justice de Dieu n'ont plus rien qui nous épouvante...Jésus se fait enfant d'Adam...Il comble l'espace qui nous sépare de son Père Plus de crainte, plus de terreur.—*Vous trouverez un enfant.* Il abaisse sa grandeur, cet Enfant-Dieu, il éclipse sa majesté, il cache sa gloire...

Il ne laisse voir que sa grâce et sa bénignité...Il est semblable à nous, faible, petit comme nous. *Dieu*, il est *homme*, souffrant comme nous. O sujet d'une amoureuse confiance ! Faiblesse, imperfections, misère, néant de l'homme, vous n'êtes plus un sujet d'épouvante et de découragement. Car vous êtes pris en pitié, en commisération par le Dieu qui se fait homme,—qui est en tout semblable à vous, à l'exception du péché..Tout est commun entre ce Dieu homme et nous..nature, faiblesse ;—et par suite, divinité : *divina cousortes natura*. Jésus est homme avec nous, et nous sommes, en quelque sorte, Dieu avec lui.—O mystère d'un Dieu enfant, que vous nous apportez de bonheur et de consolation, d'espérance et de gloire. Élevez-vous, mes pensées ; dilatez-vous, mes sentiments. O Enfant divin, que mon âme s'écoule tout entière dans la vôtre comme une cire fondue. Puisque pour mon amour, vous avez voulu devenir homme, vivre et agir en homme, je veux vivre et agir en Dieu : aux sentiments je veux joindre l'action.

LES CONSOLATIONS DE LA CRÈCHE.

2° La vue d'un petit enfant que je sais bien être le Fils du Très-Haut, engendré éternellement dans les splendeurs de sa gloire, l'image de sa substance, sa sagesse, son Verbe,... mon Sauveur et mon Dieu, remplit mon âme de joie. Ses langes me remplissent de confiance. Ils me disent comment il a voulu prendre mes infirmités, porter le poids ne mes misères, savourer l'amertume de mes douleurs. Ils me conso-

lent. Les faiblesses et misères d'un Dieu sont l'unique et souverain remède à mes faiblesses et misères. Pour sentir les peines des autres, il faut en avoir éprouvé de semblables. Jésus sait compatir à nos infirmités ; il en a fait l'expérience. Les langes de Jésus me consolent, ils me rappellent ses douleurs, et par conséquent sa compassion pour les miennes. Il a tout éprouvé : souffrances, peines. Il me soulagera, du ciel où il triomphe après ses douleurs et ses humiliations. Il me plaindra avec tendresse comme compagnon d'infortune, puisqu'il a voulu passer par les mêmes épreuves. Sa *chair* a été sujette à la *douleur* ; son *corps*, soumis aux incommodités de la vie ; son *cœur* a connu toutes les angoisses de l'agonie.

Il fera plus que me porter compassion, il guérira mes infirmités, il me fortifiera contre mes appréhensions et mes faiblesses, il me consolera dans mes ennuis et mes langueurs. Tous mes maux, il les changera en biens.

Les langes de mon Jésus, en m'indiquant ses infirmités, me donnent de la joie et de la consolation ; ses faiblesses sont et mes misères et ma grandeur.

O langes, je vous aime, vous êtes ma consolation, mon espérance, vous m'attirez doucement et vous avez pour moi des charmes ; vous êtes le remède à mes maux ; vous êtes le signe par lequel je vaincrai mes ennemis, vous êtes le trophée de mes victoires.

LES CONSOLATIONS DE LA CRÈCHE.

3° Comme Jésus, par la pauvreté de sa crèche, apporte de la joie et de la consolation aux infortunés

enfants d'Adam ! L'immense majorité était dans un état de pauvreté, souffrance, humiliation inconcevable, lors de sa naissance. Il se rapproche d'eux. Il dédaigne le cortège des grandeurs, des richesses, de a puissance, afin de ne pas abattre ni consterner les lpauvres par l'éclat de la grandeur et de la gloire.

Pour prêcher plus efficacement l'humilité, la douceur, la pauvreté, les souffrances, il en a donné l'*exemple*, la plus persuasive de toutes les leçons.—Jésus eût-il préféré les richesses, la gloire, la puissance, son exemple eût irrésistiblement porté l'homme à l'imiter, quand même il eût magnifiquement exhorté à la pratique contraire...Dans sa sagesse, il n'a pas voulu naître riche, glorieux, puissant.—Son choix devait avoir tant d'influence. Il a choisi l'humiliation, la pauvreté... Il en a ainsi porté un jugement favorable...Il a fait ainsi comprendre que le véritable bonheur s'y trouve, et il a détruit dans le cœur de l'homme, le principe d'une excessive agitation et inquiétude, pour arriver à la richesse,—à la puissance,—à la gloire... Famille humaine, condamnée aux privations, aux larmes, aux souffrances, livre-toi à la joie, entoure la crèche de ton Sauveur.

Maintenant quiconque est condamné à la pauvreté, à l'humiliation, aux douleurs, peut se consoler : il est semblable à son Dieu incarné. Ambition, avarice, amour des richesses, de la gloire, Jésus vous a couverts de défaveur...

La crèche est donc bien éloquente. Elle prêche la miséricorde de mon Sauveur, qui a guéri mes plaies, soulagé mes maux. Le remède, il l'a placé dans ses langes, dans sa crèche.

FÊTE DE SAINT ÉTIENNE.

MÉDITATION.

Ce que cette fête *nous offre* à méditer.

1er PRÉLUDE. — Se rappeler l'abrégé de la vie de saint Étienne, premier martyr.

2e PRÉLUDE.—Se représenter vivement saint Étienne défendant courageusement son divin Maître contre les ennemis de sa doctrine, puis traîné par eux hors de Jérusalem, et lapidé.

3e PRÉLUDE.—O intrépide disciple de Jésus, je veux apprendre de vous à demeurer fidèle à ce doux Sauveur jusqu'à la mort, et obtenir par votre intercession le bonheur d'imiter vos vertus.

1er POINT.—Instruction à tirer du martyre de saint Étienne. Il y a un grand enseignement dans le rapprochement que l'Église, inspirée de Dieu, a établi entre la solennité de Noël et la fête du premier martyr, saint Étienne. Il ressort de ce rapprochement comme une notion de tout le christianisme. Noël présente à notre contemplation un Dieu petit enfant, enveloppé de langes, couché dans une crèche, avec tout le cortège des faiblesses et des peines de notre nature, à laquelle il a bien voulu s'unir. — La fête de saint Étienne nous offre le spectacle de la haine et de la persécution à laquelle ce saint et fidèle disciple a été en proie : elle nous rappelle ses combats et son cruel martyre.

De la crèche, c'est-à-dire, de l'état d'humiliation, de faiblesse et de pauvreté, le Dieu incarné s'est élancé

dans une carrière de larmes, d'opprobres et de douleurs, mais qui aboutit à un trône où il est assis, dans une majesté divine, au plus haut des cieux. C'est de la gloire dont il jouit à la droite de Dieu son Père, qu'il se montre au premier martyr de son Évangile, au moment où celui-ci allait être traîné au supplice. "Je vois les cieux ouverts," s'écria le courageux athlète, "et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu son Père." (Act., V, 1.) Ainsi nous sommes élevés et ravis jusqu'au ciel, et nous pouvons y contempler le triomphe qui y attend saint Étienne, après les violences, le supplice et la mort qui lui sont infligés. Car ceux qui auront été associés aux souffrances de Jésus-Christ, seront aussi associés à sa gloire, comme le dit saint Paul. La carrière de l'héroïque disciple aboutit à un trône dans le ciel, comme celle de son céleste Maître. C'est là la récompense qui lui est assurée pour les peines qu'il a subies, et les vertus pour la pratique desquelles il est devenu l'admiration de tous les siècles.—Le vrai chrétien, l'âme vraiment religieuse trouve tout à la fois dans la vie et la mort du premier martyr de l'Évangile de Jésus-Christ, son modèle et son encouragement.

Qu'elle imite la foi, le courage, l'amour et la générosité de ce grand saint, et l'espérance la fortifiera au moment suprême. Le ciel lui apparaîtra avec ses éternelles félicités...O Jésus, plein de reconnaissance de tout ce quė vous avez fait pour mon salut, comme pour celui de saint Étienne, je veux comme lui vous payer de retour, par un amour vif, fort et constant, et par un inébranlable dévouement à votre service et à votre gloire.

2e POINT. — *Vertus offertes à notre méditation par saint Étienne. Saint Étienne était rempli de foi*, c'est-à-dire, qu'il avait une foi vive, agissante, parfaite ; une foi forte, constante, inébranlable. Il le prouva par une défense si hardie de la cause de Jésus-Christ, et en déployant tant de vigueur à confondre et à couvrir de honte ses ennemis.—Imitons-nous cette foi ? Embrassons-nous volontiers, dans la pratique, les maximes et les devoirs qu'elle enseigne ? Croyons-nous aussi fermement au sein des ténèbres et de la tempête, que dans le calme et au milieu des lumières de la grâce ? La foi nous fait voir Jésus-Christ partout dans son Église...nous le montre-t-elle caché sous la personne des pauvres ?

Saint Étienne était *rempli de grâce :* pur dans son corps, pur dans son âme. Aussi parut-il comme un ange dans la Synagogue...Les âmes pures ont un éclat, une splendeur, une beauté angéliques...Le péché rend les âmes affreuses. En quel état sont les nôtres ? Sont-elles entachées d'orgueil, de vanité, d'envie, d'impatience, etc. ?

Saint Étienne était *rempli de force*. Voyez son courage à combattre, jusqu'au martyre...Et nous, peut-être sommes-nous pleins de lâcheté, et remplis d'une excessive tendresse sur nous-mêmes... nous laissant facilement abattre par la moindre adversité. Saint Étienne supporta une grêle de pierres, sans faillir ! sommes-nous capables d'endurer, du moins, quelques paroles mortifiantes ?

Saint Étienne était rempli du St-Esprit, plein de charité envers Dieu et envers le prochain. Son amour

pour Dieu alla jusqu'à lui faire endurer un cruel martyre. Son amour pour le prochain le fit prier pour ses bourreaux, au moment où ceux-ci l'assommaient à coups de pierres. Saint Étienne a été martyr de corps et de cœur, en souffrant la mort et en pardonnant à ses ennemis !... Ressemblons-nous à ce grand modèle ? Avons-nous l'esprit de Dieu ? Pardonnons-nous volontiers, etc.? O illustre saint, obtenez-nous un désir efficace d'imiter vos vertus.

MEDITATION SUR SAINT JEAN L'EVANGELISTE.

1er PRÉLUDE.—Rappelez à votre mémoire les dons que le Sauveur a faits à saint Jean, en témoignage de l'amour de prédilection qu'il lui portait. 1. Il lui a donné son calice. 2. Il lui a donné son cœur, et de hautes connaissances sur des mystères incompréhensibles de la religion, sur sa divinité, son incarnation, etc. ; enfin, il lui a donné sa sainte Mère au pied de la croix, et l'a substitué à sa place.

2e PRÉLUDE.—Seigneur, par l'intercession de saint Jean, daignez m'accorder la grâce de vaquer pieusement à cette méditation, afin qu'elle m'aide à acquérir les qualités et les vertus qui lui ont attiré votre amitié et les faveurs de votre cœur.

1er POINT.—En témoignage de son amitié pour saint Jean, Jésus-Christ lui a donné son calice.

Une amitié sincère doit se montrer généreuse. Celle de Jésus-Christ pour son disciple bien-aimé dut

être empreinte de générosité... On doit donc pouvoir reconnaître combien Jésus a aimé ce disciple par les dons dont il l'a gratifié. Mais pour apprécier ce qu'ont de précieux les dons accordés par Jésus-Christ à saint Jean, il faut les considérer avec l'esprit éclairé par la foi. Il faut se rappeler qu'" il a fallu que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire," et que ce que notre divin Sauveur a souffert est la vraie source de la grâce et le principe de la gloire. Quand donc Jésus-Christ fait participer une âme à son calice, il s'engage par là même à lui faire part de sa gloire. Et plus une âme est appelée en participation de ce calice, plus elle peut espérer un haut degré de bonheur et de gloire.

Être appelé à boire au calice de l'Homme-Dieu, c'est donc recevoir de lui un gage d'amour, puisque c'est recevoir l'assurance d'une gloire proportionnée à ce que l'on soufre. Être associé aux souffrances du Sauveur, c'est donc un motif puissant de joie et de consolation. C'et en réalité être l'objet de l'amicale libéralité de son Dieu, c'est recevoir de lui le don le plus riche, le plus précieux et le plus avantageux. Or, saint Jean a bu à longs traits à la coupe du Sauveur. Sur le Calvaire, au pied de la croix, à côté de Marie, il fut témoin des dernières douleurs de son Dieu, il vit couler son Sang, il entendit ses paroles, il le vit expirer. Quand l'âme de Marie était percée d'un glaive de douleur quelle douleur n'éprouva pas aussi l'âme sensible de Jean, toute remplie des feux du céleste amour qu'elle avait puisés, la veille, dans la poitrine embrasé de Jésus! Oh ! sans doute le cœur

de ce disciple aimant souffrit, en présence du spectacle du Calvaire, ce que tant d'âmes saintes et amies de leur Sauveur ont ressenti en méditant sur sa passion et sur sa mort, c'est-à-dire des douleurs que ne peuvent pas comprendre ceux qui n'en ont pas fait l'expérience.

En outre, saint Jean dut désirer, aussi ardemment qu'aucun des autres apôtres, le bonheur de répandre son sang pour la gloire de Jésus-Christ, et de subir le martyre...Mais ce désir ne fut pas exaucé...Le disciple bien-aimé était destiné à un martyre qui surpasse en douleur celui du corps : il devait subir le lent et cruel martyre du cœur, à l'exemple de Marie, la reine des martyrs.—Tous les apôtres versèrent leur sang pour la cause de leur Maître. Saint Jean eut, un moment, l'espoir de donner sa vie au milieu d'un douloureux martyre, lorsqu'il fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante, à Rome près de la porte laine. Mais Dieu ne permit pas qu'il consommât son sacrifice ; et il lui fallut demeurer longtemps encore dans l'exil de cette terre, loin de Jésus, loin de Marie, précédé dans la tombe par tous les premiers disciples. Il lui fallut être témoin des combats de l'Église, voir le sang des chrétiens couler à grands flots.

Dans cette existence prolongée, il se rappelait les délices du ciel, dont il avait fait la description dans son Apocalypse...Mais tandis que son imagination lui en retraçait les magnifiques tableaux, les enivrantes beautés, il se voyait condamné à vivre loin de ce séjour objet de ses désirs, accablé de vieillesse et d'infirmités. Il soupirait, il gémissait, il souffrait. Il ne

savait plus que dire : " Venez, Seigneur Jésus, venez ;" noces éternelles de l'Agneau sans tache, quand serai-je enivré de vos joies ! Eaux vives et délicieuses qui sortez du trône de Jésus, quand me sera-t-il donné de me plonger dans le fleuve de vie ! Mais inutiles aspirations ! Son exil, sa tristesse, son ennui se continuaient ! Il buvait jusqu'à la lie le calice ! — O Jésus, j'ose vous demander, comme à votre apôtre, des témoignages de votre amour : faites-moi aimer, ou du moins, rendez-moi capable, par votre grâce, de supporter en toute abnégation, la souffrance, les sacrifices, l'immolation du cœur.

2e Point.—En témoignage de son amitié, Jésus a fait à saint Jean l'incomparable faveur de lui donner sa Mère.— L'amour avait conduit Marie au sommet du Calvaire. L'amour amena aussi Jean au pied de la croix. Ici s'est passée une scène touchante, mais pleine de grandeur et de mystère ! Jésus allait mourir. Sa tendresse pour sa sainte Mère, qui était le témoin de sa passion et de son agonie, ne pouvait lui permettre de la quitter sans lui laisser un témoignage d'amour digne de son cœur de Fils. Il ne pouvait l'abandonner, sans se faire remplacer, autant que possible, auprès d'elle ; sans lui donner quelqu'un qui s'acquittât envers elle des devoirs d'honneur, de respect et de dévouement dont il s'était acquitté lui-même pendant sa vie mortelle.

Sur qui sa sagesse a-t-elle pour cela jeté les yeux ? Sur son disciple bien-aimé. Il verse dans l'âme de celui-ci tout ce que la piété filiale a de plus doux, de plus suave. Il enrichit son cœur de tous les dons les

plus précieux ; il moule, en quelque sorte, ce cœur sur son divin cœur.—Mais le bienheureux disciple va-t-il recevoir aussi, de son doux Maître, quelque témoignage sensible de l'affection dont il a été l'objet? Oh! oui ; et Jésus, en acquittant ses sentiments de fils et ceux de l'amitié, le fait d'une manière digne tout à la fois de sa sagesse et de sa bonté. Il donne saint Jean à Marie : " Femme, voilà votre fils." Il donne Marie à saint Jean : " Voilà votre mère."—C'est du cœur de celui-ci que Marie recevra désormais ces sentiments de piété filiale humaine, qu'elle a reçus jusqu'alors de Jésus. C'est Jean qui va lui offrir une image vivante de son Jésus, par sa pureté, par son amour, par toutes les qualités précieuses dont son âme est ornée. —Et quant au disciple privilégié lui-même, comment son bonheur pourrait-il être assez apprécié? Le voilà dans l'intimité de Marie. Il parle à cette Reine des anges comme à une mère. Il jouit sans cesse des délices de ses entretiens! Et qui dira tous les célestes secrets qu'il apprit d'elle touchant Jésus,—sa naissance,—ses premières années,—l'émigration en Égypte,—le séjour à Nazareth ! Ici l'âme fidèle peut s'abîmer dans la contemplation, et y trouver des trésors de grâces, de consolations, d'amabilité de tout genre.

Nous trouvons bienheureux l'apôtre bien-aimé à qui Jésus a donné sa Mère! Mais ne pouvons-nous pas dire, chacun individuellement : je suis bienheureux moi aussi, puisque Marie m'est donnée pour mère? Lorsque je suis dans l'affliction, surtout, et au pied de la croix, Jésus me dit à moi aussi : " Mon enfant, voilà votre mère"—Oui, Marie est vraiment notre mère.

—Nous pouvons la prier, l'invoquer comme telle, et mettre en elle toute notre confiance, sans crainte de n'en être pas écoutés.

3e Point.—En témoignage de son amitié pour saint Jean, Jésus-Christ lui a donné son cœur, et de hautes connaissances sur des mystères incompréhensibles de la religion, sur sa divinité, sur son incarnation, etc. A la dernière cène, Jésus prit de ses mains divines la tête de saint Jean et la plaça doucement sur sa poitrine : c'est là que l'heureux disciple reposa délicieusement et qu'il prit possession du cœur de son Maître. Jésus, en lui faisant cette faveur, lui donna tout ; il épuisa à son égard sa générosité, puisqu'il lui livra la source même d'où coulent toutes les grâces, tous les biens spirituels. D'abord, en lui donnant son cœur, il l'établit le confident de tous ses secrets, et l'institua héritier de tous les trésors de sa sagesse. Car le Cœur de Jésus est la source de toute lumière, de toute clarté, puisque la plénitude de la divinité y réside, et par là même, tous les trésors de la sagesse et de la science éternelle. En prenant possession de ce divin cœur, saint Jean dut donc entrer en participation de cette science admirable, dont il est comme le réservoir. Il dut être initié à tous les secrets de la génération éternelle du Verbe, à tous les secrets de sa naissance temporelle. Aussi a-t-il pu dire le grand mot de l'Incarnation au monde ravi de l'entendre. Il a pris son essor comme un aigle, dans sa prédication ; il s'est élevé au-dessus de l'armée des Anges, au-dessus de toute puissance invisible, et est parvenu jusqu'à celui par qui tout à été fait. Voilà donc ce qu'eut de pré-

cieux la faveur que Jésus fit à Jean, en le faisant reposer sur son cœur. Il lui permit de plonger dans un océan de lumière ; il réjouit sa vue des célestes clartés.

Mais le cœur de Jésus ne fut pas seulement pour son disciple bien-aimé la source des plus grandes lumières, il fut encore pour lui le principe de la charité la plus ardente. Jean vit à découvert, dans ce divin cœur, l'amour qui embrasait le Sauveur, et qui impreignait ses paroles, ses actions et ses démarches. En s'échauffant à ce brasier, il devint tout brûlant d'amour. Aussi, dans son Évangile, est-il, en quelque sorte, l'historien de l'amour de son Maître. Lisez, en preuve, l'évangile de Lazare, de la Samaritaine, du bon Pasteur, de la brebis égarée... Lisez le discours sur l'Eucharistie, le sermon de la cène tout étincelant des feux de l'amour... Ses Épîtres encore ne respirent que la divine charité.

Ah ! Seigneur, vous me rendez participant du bonheur de saint Jean. Bien souvent l'amour vous fait entrer dans mon cœur par la communion. Vous me faites alors reposer sur votre sein. Oh ! faites-m'y puiser comme lui la science des choses célestes et votre saint amour. Enivrez-moi aussi à la source du souverain bien.

FÊTE DES SAINTS INNOCENTS.

MÉDITATION.

1er PRÉLUDE.—Considérez l'Enfant Jésus, encore à son berceau, entouré d'une cour formée d'une troupe nombreuse d'innocents, qui se jouent, pour ainsi dire, avec leurs palmes et leurs couronnes, autour de lui.

2e PRÉLUDE.—O gracieux et tendres Martyrs, enlevés comme des roses naissantes ! prémices de ces millions de martyrs immolés dans la suite des siècles, pour la gloire du nom de Jésus, que j'aime à vous contempler souriant à l'Enfant divin, qui pose joyeusement sur vos fronts une immortelle couronne, en même temps qu'il vous couvre d'une robe dont la blancheur est plus éclatante que celle du lis ! Obtenez-moi de célébrer pieusement cette fête instituée en votre honneur, et d'y puiser l'instruction et les pieux sentiments qu'elle est propre à me donner.

1er POINT.—*Hérode.*—Jésus devait être " un signe de contradiction," d'après la prophétie du saint vieillard Siméon. Cette prophétie commence à s'exécuter avec la vie mortelle du Sauveur. Hérode, prince ambitieux et impie, a appris par les Mages la naissance de ce nouveau Roi des Juifs. Aussitôt, il est troublé sur son trône. Son ambition jalouse lui fait prendre la détermination la plus barbare. Il ordonne un massacre affreux et général des petits enfants de Bethléem et des environs, croyant, dans sa fausse sagesse, se défaire ainsi de Celui qu'il redoute comme un rival. Le

sang de ces innocents coule à grands flots. En vain leur mères font entendre leurs gémissements. Le tyran et les exécuteurs de sa barbarie n'ont aucun égard à leur désolation.

Oh ! qu'une passion désordonnée qu'on n'étouffe pas à temps, et que, au contraire, on entretient et on nourrit, peut se porter à des excès de crimes ! Hérode en offre un bien terrible exemple ! O orgueil et ambition ! ô cupidité et amour de la gloire et de la puissance, de combien de sang vous avez abreuvé la terre ! combien vous avez fait verser de larmes, sans être attendris par les douleurs et les gémissements de vos victimes !

Mais ce n'est pas seulement la passion d'un Hérode ou d'autres ambitieux qui peut produire de grands maux, ce sont toutes les passions déréglées qui inondent la terre de malheurs. O monde, dominé par les instincts pervers de la nature, que c'est à bon droit que tu as été maudit par le Dieu de douceur et de charité lui-même. Tu ne veux pas qu'il règne sur toi. Eh bien, moi aussi, j'ai horreur de te permettre de régner sur moi. Mes sentiments, mes désirs, mes idées, seront à jamais opposés à tes sentiments, à tes désirs, à tes idées. Je déteste ton esprit, j'en gémis. Je me réjouis de me faire victime pour tâcher que tu obtiennes de suivre les saintes doctrines et les vertus de l'Évangile... Oh ! que je vous rends grâce, mon divin Sauveur, de m'avoir séparé du monde méchant pour m'attacher à vous. Dans ma reconnaissance, je renouvelle et veux renouveler souvent ma résolution de combattre en moi, avec force et persévérance, les

moindres indices de l'esprit et des passions du monde en révolte contre votre esprit et vos saintes maximes.

2e Point.—*Les Innocents.* —Que ces enfants sont heureux d'être morts pour Jésus-Christ ! Oh ! si leurs mères plongées dans une douleur si profonde avaient pu apprécier leur bonheur, il est vraisemblable que leur désolation aurait fait place à de bien douces larmes. C'est pour Jésus-Christ qu'ils ont été massacrés. Oh ! sans doute ce Dieu persécuté en leur personne se sera révélé à eux et leur aura découvert l'honneur de leur martyre et la gloire dont il les ferait jouir, au ciel, lorsqu'il l'aurait rouvert par sa propre mort... L'Église nous élève à l'idée de leur félicité en citant, dans sa liturgie, ce passage de l'Apocalypse où saint Jean décrit la scène qu'il vit sur la montagne sainte où l'Agneau sans tache a établi son trône. " Et je vis... et " voilà que l'Agneau était debout sur la montagne de " Sion, et avec lui cent quarante-quatre mille, qui " avaient son nom, et le nom de son Père, écrit sur " leurs fronts... Et ils chantaient comme un cantique " nouveau devant le trône...et nul ne pouvait chanter " ce cantique, si ce n'est ces cent quarante-quatre mille, " qui ont été rachetés de la terre... Ceux-là suivent " l'Agneau partout où il va. Ce sont ceux qui ont été " rachetés d'entre les hommes, pour être les prémices " offertes à Dieu et à l'Agneau." (Apoc., 14.)

En bénissant, en glorifiant et en célébrant aujourd'hui, avec l'Église, la bienheureuse troupe des saints Innocents, apprenons à tourner nos yeux, nos pensées et nos cœurs vers la sainte montagne, et à ne pas manquer de louer et de remercier le Seigneur lors-

qu'il permet que l'affliction tombe sur nous. Car les peines qui nous arrivent ont peut-être sa miséricorde pour cause. Elles servent à nous purifier, et elles deviennent comme des garanties de salut quand elles sont endurées avec patience et soumission aux vues du ciel.

3e Point. —*Jésus.*— Il n'y a ni force, ni sagesse contre Dieu : ce n'est que de la faiblesse et de la folie. La sagesse divine confond tous les conseils de la prudence humaine, et elle arrive à sa fin par des moyens qui semblaient contraires... Hérode a voulu faire périr l'Enfant-Dieu ; et, en le faisant fuir en Égypte, son horrible plan n'a servi qu'à faire accomplir plus tard cette parole que le Seigneur avait dite par la prophétie : " J'ai rappelé mon fils de l'Égypte. " En sorte que ce prince impie est devenu simplement l'instrument de la Providence.

Les combats contre Jésus-Christ ne finiront jamais, mais ses victoires suivront toujours les attaques. Ses disciples ont donc lieu de se rassurer. Ce n'est pas en vain qu'il a dit : " Ayez confiance, j'ai vaincu le monde." (Jean, 16.) Dans tous les temps Jésus sera persécuté dans son Église. Les sages du siècle, les savants mettront tout leur esprit à tâcher de convaincre celle-ci de fausseté dans son enseignement. Les riches, les puissants essaieront de lui porter des coups mortels, mais en vain. En dépit de toutes les haines et de tous les efforts, après dix-huit siècles, le Christ règne, il est victorieux, il commande. Ses combats perpétuels perpétueront ses triomphes ; ils prouveront sa divinité, la vérité de sa religion et l'infaillibité de

ses promesses. En sorte que le vrai chrétien a droit de s'écrier, plein de sécurité, avec saint Paul : Je sais qui est celui auquel je me suis confié, et j'ai une entière et parfaite certitude qu'il accomplira fidèlement ses promesses.

Dans cette consolante pensée, il s'abstient de toutes plaintes, s'il éprouve des peines et contradictions de la part du monde. S'il est persécuté dans ses paroles, dans ses vertus, dans ses œuvres, il songe que c'est Jésus qui est persécuté en lui ; et à la vue de la malice du monde, il se console par l'abandon et la confiance envers Celui qui distribue, au ciel, les palmes et les couronnes. O mon Jésus, voilà quel sera le principe de ma paix et de ma sérénité, dans tous les déboires qu'il pourrait m'arriver d'éprouver de la part des hommes.

MÉDITATION

POUR LE NOUVEL AN.

S'il est une époque remarquable par l'abondance des sentiments qu'elle réveille, et par la sagesse et le sérieux des réflexions qu'elle fait naître, c'est bien sans doute le moment où une année finit, où une nouvelle année commence ; et pour tourner nos regards et reporter notre pensée vers celle qui nous échappe et vient de s'évanouir, qui n'est d'abord frappé de sa brièveté et de sa fuite rapide ? Quoi ! elle est déjà close sans retour ! Comme un torrent, elle

s'est déjà écoulée dans l'océan de l'éternité ! Toutes nos années s'écouleront avec la même rapidité. La vie humaine n'est qu'une fleur qui se dessèche, une ombre qui passe, un vent qui s'évapore, une vapeur qui se dissipe. Le fil de nos jours est aussi promptement tranché que la toile l'est par le tisserand. Le nombre de nos jours est compté dans les décrets divins et il nous en est accordé une bien petite mesure. Du sein de notre mère au tombeau l'intervalle est court. C'est l'éclair qui paraît et disparaît aussitôt.

Et notre vie, déjà si fugitive et si courte dans son ensemble, est encore raccourcie pour un grand nombre. Que d'existences moissonnées à leur aurore ! L'année a été bien courte, et, dans cet espace si court, que de jeunes personnes sont passées du temps dans l'éternité ! Vous en avez peut-être connu plusieurs. Elles étaient jeunes, fortes, joyeuses ; elles regardaient l'avenir avec espérance ; elles comptaient sur la vie, et elles sont descendues dans la tombe, parce que leurs jours leur ont manqué, que les années ont fui, que le temps leur a été ôté... Hélas ! qui peut dire que ce premier de l'an n'est pas le commencement de sa dernière année pour quelqu'une d'entre vous, quelque florissante que puisse être sa santé ? Oh ! songeons donc à bien remplir la fin pour laquelle le temps nous a été accordé. Efforçons-nous donc d'attacher les bonnes œuvres d'une vie sainte aux ailes rapides du temps, pour que nous recueillions, un jour, ce que nous aurons semé !

Aussi bien, voyez comme dans l'espace si court de l'année qui va s'écouler, les trésors des grâces et des

bénédictions du ciel vont être abondamment versés sur vous !

Que de fois vous allez recevoir dans vos cœurs, la semence féconde des vertus, avec ces enseignements de votre vie religieuse, qui vont vous être prodigués ; avec le pain des Anges ;... avec le retour fréquent de vos belles et pieuses solennités religieuses !... Outre les grâces générales,... que de grâces particulières et toutes privilégiées vont être dispensées à chacune de vous !... Secours spirituels assez abondants pour sanctifier une longue vie !... Oh ! n'allez pas faire en sorte que l'abus de tant de faveurs vienne tromper les desseins miséricordieux du Seigneur qui vous les avait dispensées.

O années, nous nous plaignons de votre brièveté ; mais que vous êtes longues si nous vous mesurons sur le nombre et la grandeur de nos manquements ! Aussi, est-ce bien le temps, pour des Religieuses, de se renouveler dans la méditation de ces sujets d'une si haute importance : l'*abus des grâces* et le *mépris* ou la *simple négligence* des *petites choses*. D'autant plus, hélas ! qu'elles voient s'accomplir à la lettre, dans le monde, la prophétie du saint vieillard Siméon sur l'enfant de Bethléem, quand il dit à sa mère qu'il était placé comme un *signe* de *contradiction* et qu'il serait en butte à la contradiction des hommes. Pendant sa vie, quel genre de contradictions n'a-t-il pas éprouvé ! Et les contradictions n'ont pas cessé avec sa mort sur le Calvaire. Elles l'ont poursuivi jusque dans le ciel. Sur le trône de sa gloire, il les éprouve encore. Il les éprouve par l'*incrédulité* et l'*infidélité ;* par l'hérésie

de tant de sectes qui tendent à briser l'admirable unité qu'il a voulu établir dans son Église. Il les éprouve par la vie d'une multitude de mauvais chrétiens, qui l'offensent à chaque instant, au lieu de le prendre pour modèle. Il les éprouve de la part de ceux-là, en particulier, qui contredisent son humilité par un orgueil coupable ; sa douceur et sa patience par des aigreurs et des murmures ; sa docilité et sa soumission par les vices tout contraires ; sa divine et céleste pureté, par le vice honteux dont l'Apôtre ne veut pas même que le nom se trouve parmi les chrétiens.

Oh ! à la vue de l'abus si commun de ces précieuses années *du temps* qui ne sont accordées que pour gagner celles de l'éternité, des Religieuses doivent réfléchir sérieusement qu'elles ont le bonheur, par le fait même de leur vocation, de pouvoir être plus stables et plus affermies dans le saint emploi du temps et des années.

Qu'elles demandent donc, avec confiance, une nouvelle année *pleine* de *foi* et de mérite ; la résignation et la soumission aux épreuves et afflictions ; l'énergie et le courage dans les tentations ; la fuite des occasions propres à les distraire de leur esprit de contemplation et de prière ; la répression des penchants opposés à la perfection ; la douceur et l'humilité de Jésus-Christ ; la ferveur et le recueillement ; enfin, le bonheur de marcher sur les traces de leur céleste Époux, afin de pouvoir, un jour, partager sa gloire.—Expression de sentiments, et résolutions pour la nouvelle année, etc., etc.

FÊTE DE LA CIRCONCISION.

PREMIER DE L'AN.

Trois circonstances bien remarquables donnent une haute importance à la solennité de la Circoncision. Ces trois circonstances sont 1° la circoncision elle-même qui fut donnée à l'Enfant de Bethléem ; 2° le nom de Jésus, c'est-à-dire *Sauveur*, qu'il reçut à pareil jour, et dont l'Église s'occupera le deuxième dimanche après l'Épiphanie ; 3° enfin, l'ouverture de la nouvelle année, dont il est question dans la méditation qui précède. Nous allons méditer sur la première de ces circonstances. Puisse ce *premier Sang* que Jésus répand sous le couteau de la circoncision, être apprécié à sa divine valeur, par les Sœurs de cette communauté, et les pénétrer d'amour et d'une vive reconnaissance !

Le *premier Sang* répandu par l'Enfant divin, dans le mystère de la Circoncision, c'est là, à proprement parler, ce qui fait l'objet de la solennité de ce jour.

La circoncision était une cérémonie sanglante et pleine de mystère, que Dieu avait imposée à Abraham et à toute sa race, comme la marque extérieure de l'alliance du peuple juif avec le Seigneur. On était agrégé, par ce rite, au peuple de Dieu, comme nous entrons nous-mêmes dans l'Église par le baptême qui l'a remplacée.

On comprend facilement que Notre-Seigneur étant le Fils de Dieu, n'était nullement obligé de se soumettre à une loi qui regardait les enfants des hommes.

Pourquoi donc s'y est-il soumis, et y a-t-il reçu le nom de Jésus, c'est-à-dire *Sauveur*? Pourquoi, demande le grand saint Bernard, ce nom si auguste de Jésus est-il attaché à la circoncision, qui était une cérémonie douloureuse et humiliante? Quels rapports existe-t-il donc entre le nom du *Sauveur* et la circoncision de l'*Enfant*? 2° Eh bien, la voici : c'est que ce fut dans cette cérémonie que le Sauveur commença à opérer ce grand mystère qu'il s'était proposé pour fin dans son *Incarnation*. Je veux dire le mystère de la *Rédemption* du genre humain, par l'*effusion* de son *Sang*, mystère distinct de celui de l'Incarnation, bien qu'il n'en soit pas séparé. Par l'*Incarnation*, le Fils de Dieu s'est fait *homme* pour nous, par la *Rédemption* il s'est fait notre *Sauveur* et notre victime, en prenant sur lui nos péchés, et les misères, les souffrances, les humiliations, la mort même, qui sont la suite et la punition du péché. Or, par la circoncision sont signifiés tous ces services, toutes ces fonctions de Sauveur. Elle en est le gage. Car la Circoncision et la Croix ne forment qu'un seul mystère, quel que soit l'intervalle qui sépare le sanctuaire où ont été répandues les premières gouttes du Sang de Jésus, âgé de huit jours, et le Calvaire qui a été arrosé de la dernière goutte qui fût restée dans ses veines ; dès aujourd'hui, ils sont déjà réunis ; car le Fils de Dieu, qui en s'engageant sous le couteau de la circoncision, a rempli tout ce que la volonté de son Père lui imposait, s'engageait aussi aux affreux tourments de sa Passion ; il accepte dès lors la mort de la croix ; il est dès lors une victime dévouée au sacrifice, déjà frappée, déjà sanglante, et sur

qui le dernier coup est suspendu. L'œuvre ineffable de la rédemption du monde est commencée...

Jésus-Christ, en se soumettant à la circoncision, commença dès lors à faire de sa part tout ce qu'un Homme-Dieu pouvait faire pour nous sauver. En offrant les prémices de son Sang adorable, en vertu même de sa circoncision, il s'engagea à répandre tout son Sang sur la croix pour la réparation entière de nos péchés.

Il n'en faut, sans doute, pas plus pour nous inspirer une grande et haute idée du mystère de ce jour, qui a été pour nous le commencement du salut,... et pour nous engager à en bien profiter. Et le moyen d'en bien profiter, c'est de comprendre et de mettre en pratique les saints enseignements que renferme ce grand mystère de la Circoncision.

3° Jésus-Christ a voulu abolir ce rite de l'ancienne loi, pour y substituer la circoncision nouvelle, la circoncision du cœur. Celle-ci n'est pas seulement extérieure, mais elle pénètre, pour ainsi-dire, jusque dans les parties les plus intimes de l'âme. Elle consiste dans le renoncement aux vices et aux concupiscences de la chair. C'est une circoncision du cœur, qui se fait dans la ferveur de l'esprit.

A commencer donc du mystère qui fait l'objet de cette fête, le Fils de Dieu nous impose sa loi nouvelle qu'il est venu substituer à la loi de Moïse : c'est la loi de la circoncision spirituelle et les obligations qui l'accompagnent. Toute âme qui n'en sera pas marquée, qui ne pratiquera pas les devoirs auxquels elle soumet, sera privée du ciel.

Or, ces devoirs consistent à retrancher tout ce qui

déplaît à Dieu dans l'âme; à réformer entièrement toute affection vicieuse, toute inclination dangereuse. Ils consistent à dompter et l'humeur, et les passions et les penchants; à changer toute habitude mauvaise, et à extirper du cœur tout désir vicieux. Le chrétien vraiment circoncis de cœur doit comprimer l'orgueil et la colère; il doit étouffer la vengeance et la rancune, réduire les hideux penchants de la volupté; enfin arracher tous les germes de péché de son cœur, et s'éloigner de tous les objets, de toutes les occasions qui peuvent le pervertir.

Tels sont les importants sujets que la solennité du jour nous donne à considérer. La circoncision ancienne signifiait de grandes choses pour la loi de grâce. Elle signifiait la circoncision du *cœur*, siège de la triste concupiscence, et d'où vient tout le mal.

Cette grande solennité doit nous faire souvenir que Jésus-Christ, à sa Circoncision, a pris le titre de *Sauveur* (Jésus), parce qu'il s'engageait à racheter, plus tard, le genre humain au prix de son Sang. Cette fête nous rappelle également l'obligation que nous impose le Dieu qui s'est fait notre victime, de travailler à une circoncision générale de tout ce qui peut déplaire à Dieu ; de mener une vie pénitente ; d'observer l'Évangile avec docilité et obéissance.

Donc, quelle sérieuse méditation à faire, pour conformer notre conduite à ces notions ; pour embrasser le travail du détachement de toutes les choses de la terre ; pour n'aspirer plus qu'aux choses célestes ; pour toujours faire effort pour mourir à soi-même, et

pour tâcher de ne vivre qu'en Dieu seul et pour Dieu seul !

Expression de sentiments divers : retour sur soi-même ; bonnes résolutions souvent réitérées, et prière.

LE DIMANCHE ENTRE NOËL ET L'ÉPIPHANIE.

Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs, et pour servir de but à la contradiction.

(Luc, 11, 34.)

1° Telles sont les paroles prophétiques et dignes de la plus profonde méditation, que prononce le saint vieillard Siméon, en apercevant, au temple de Jérusalem, l'enfant Jésus, dont une inspiration divine lui dévoile la majesté sous les voiles obscurs qui la dérobent aux yeux. Éclairé d'une lumière céleste, il reconnaît le fils de l'Éternel dans le fils de Marie ; et, embrassant d'un coup d'œil tous les effets que produira sur la terre la venue du Rédempteur, tous les prodiges que sa justice et sa miséricorde opéreront dans le cours des siècles, il renferme tout dans ce peu de mots dont le sens est si étendu : *Positus est hic*, etc. “ Celui-ci “ est établi pour la ruine et pour la résurrection de “ plusieurs, et pour servir de but à la contradiction.”— Gloire de son peuple, flambeau des nations, salut du monde, souverain maître et unique arbitre du genre humain, de lui doit dépendre la perte ou le salut, l'élévation ou la chute des hommes et des États ; sur lui seul rouleront désormais les destinées de l'univers.

Tout cela est compris dans ces courtes mais profondes paroles : " Celui-ci est établi, etc."

Oh ! que c'est un spectacle saisissant d'intérêt que celui que présente dans toutes les parties de la terre l'accomplissement de cette grande prophétie !

D'un côté c'est la ruine, c'est-à-dire, la condamnation de ceux qui ne veulent pas faire usage du bienfait de son avènement ;—qui abusent de ses grâces et contrarient ses divins enseignements ; — qui ont la foi, et qui vivent d'une façon tout opposé à ce qu'ils font profession de croire.

De l'autre côté, c'est la résurrection, c'est-à-dire le salut de ceux qui, croyant en lui et recevant sa doctrine, s'y conforment dans leur conduite. Enfin, c'est ce spectacle de contradiction et d'opposition à Jésus-Christ, qui se produit, sans interruption, dans le monde, par la conduite de tant et tant de personnes, en révolte flagrante contre les vertus que ce divin Rédempteur a enseignées et qu'il a ordonné de pratiquer, sous peine de n'avoir point de part à sa rédemption.

2° Étudions donc ce fait incontestable que Jésus-Christ fait homme est devenu l'occasion de la perte d'un grand nombre d'hommes, malgré son désir de les voir tous mériter et obtenir le salut. Étudions comment ce Dieu incarné est devenu la pierre contre laquelle viennent se heurter et se précipiter beaucoup d'enfants d'Israël. Ils refusent de l'écouter, de lui obéir et de le suivre... Et, c'est en ce sens seulement qu'il est l'occasion de leur perte... Il est la véritable voie qui conduit au ciel... Il est le modèle divin qui

doit nous régler... il est la vérité... il est seul la vraie vie. *Ego sum via, veritas et vita : nemo venit ad Patrem nisi per me.* (Jean, 14, 6.) Nul n'arrive au Père que par lui, et il n'y a de salut possible aux hommes qu'en lui et par lui. Mais pour arriver au salut en lui et par lui, il nous faut obéir à ses enseignements, nous conformer à ses exemples... Il nous faut engager la lutte et remporter la victoire sur notre chair, nos sens, notre amour-propre, et l'amour du monde... Il nous faut combattre le démon, le monde et notre propre cœur, par la foi... la prière... l'humilité... la patience... le renoncement... la charité... le zèle ; agir suivant les pensées et les vues de Jésus-Christ et contrairement à celles de son ennemi mortel.

Or, si Jésus-Christ est établi pour la ruine d'un grand nombre, c'est que Satan a élevé son étendard contre celui de Jésus-Christ... C'est que sous ce drapeau du prince des réprouvés se rangent des légions nombreuses, — pour combattre contre Dieu et contre son Christ. Au lieu de suivre les enseignements de Jésus-Christ, tous ces égarés se laissent conduire par les artifices du grand séducteur des âmes. Ce perfide les prend d'abord par l'amour des richesses, puis par l'ambition, puis par l'orgueil, abîme sans fond, d'où sortent tous les vices comme de leur source.

Voulons-nous que Jésus-Christ ne soit pas pour nous une occasion de ruine, voulons-nous *par* lui et *avec sa grâce*, opérer notre salut, profitons de la grâce de ce divin Sauveur. Par son secours, *détruisons* ce que nous devons détruire, *édifions* ce que nous devons édifier, et *menons la vie* qu'elle est destinée à nous faire mener.

3° Or, pour opérer ainsi notre salut, il est nécessaire d'abord de renoncer à tout ce qui est opposé à l'enseignement du Dieu Sauveur... Cet enseignement est une doctrine d'abnégation et de renoncement. Il exige une circoncision spirituelle et intérieure, laquelle consiste à se corriger des vices du vieil *homme*, corrompu en Adam, et à se revêtir des sentiments et des dispositions de l'*homme nouveau*, régénéré par la grâce de Jésus-Christ. Ces dispositions doivent renfermer un changement, une réforme entière, dans l'esprit, dans la conduite et les mœurs. Elles doivent opérer le renoncement aux désirs du siècle, aux passions déréglées, à l'usage immodéré et coupable des choses créées, à l'esclavage de la concupiscence ; en sorte que les maximes de l'Évangile soient adoptées comme les seuls principes de la morale, les seuls guides de nos actions, et que nous évitions dans notre conduite ce mélange de bien et de mal, que saint Paul qualifie " de participation au calice du Seigneur et au calice " des démons."

Pour être sauvé par Jésus-Christ, il faut encore vivre avec sobriété, avec justice, avec piété. Jésus-Christ s'est livré pour les hommes, pour se faire un peuple à lui, qui fût son trésor et l'objet de son amour et de ses prédilections. Pour cela, le peuple doit être plein d'ardeur pour le bien ; aimer et rechercher le bien. — Il doit vivre dans la sobriété, c'est-à-dire dans la modération, évitant toute sorte d'excès, et renfermant ses désirs dans des bornes chrétiennes.—Sa conduite doit encore être réglée par la justice, c'est-à-dire être conforme aux devoirs

envers Dieu et envers les hommes.—Enfin, le peuple de Jésus-Christ doit vivre dans la piété ; et la vraie piété consiste à servir le Seigneur en *esprit* et en *vérité*. Elle demande l'union avec Dieu par la prière et la méditation de sa loi. Elle demande l'imitation constante des vertus de Jésus-Christ, l'amour sincère de son Église, et le désir de l'extension de son règne. —Voilà ce qu'il est indispensable de faire pour appartenir, de droit comme de fait, au peuple racheté, purifié par le Dieu Sauveur.

PRIERE.

Nous acceptons, ô Seigneur, ces conditions, et nous voulons de tout cœur les observer. Rien ne nous arrêtera dans la voie convenable du renoncement, de la tempérance, de la justice et de la piété... Bénissez, ô notre Rédempteur, et affermissez en nous ces sentiments créés par votre grâce, rendez-les indestructibles dans nos cœurs. Pour que nous gardions inaltérable notre détermination de rester fermes au milieu des combats, faites que nous l'appuyions sur la "bienheu-" reuse espérance et l'avènement glorieux de notre " grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ." Faites que nous comptions, et que nous jetions sans cesse les yeux sur la richesse infinie de la récompense qui nous est promise pour l'éternité.

FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

Après que Jésus fut né à Bethléem de Juda, des Mages vinrent d'Orient à Jérusalem.

(MATTH., II, 1.)

1° La grâce de l'adoption divine avait été, jusqu'à la naissance du Sauveur, un privilège exclusivement réservé aux enfants d'Israël. Mais le temps était venu où allaient s'accomplir les magnifiques prédictions qui promettaient au Messie toutes les nations pour héritage, où les peuples de toute langue et de toute tribu, d'Orient et d'Occident, devaient voir paraître une grande lumière au milieu de leurs ténèbres et dans ces régions de la mort où ils étaient si misérablement ensevelis. La vocation des Mages, ces prémices de la gentilité, est l'accomplissement de cette vision prophétique des conquêtes de l'Église parmi les gentils; conquêtes que le prophète Isaïe avait chantées, tant de siècles avant l'événement, par cet hymne de triomphe et de joie : " Lève-toi, Jérusalem, et brille d'un éclat " nouveau, parce que la gloire du Seigneur s'est re- " posée sur toi. Les nations marcheront à ta lumière, " et les rois, à la splendeur de tes rayons. Porte tes " regards autour de toi, et vois tous ces enfants qui " te viennent de loin. Dilate ton cœur pour recevoir " la multitude des peuples qui se tourne vers toi, et " la force des nations qui t'est donnée." (Épître de l'Épiphanie, 1, 8.) Une étoile paraît dans l'Orient. Qu'avait donc d'extraordinaire cette étoile ? Il est vrai

que Balaam, prophète parmi les gentils, avait vu Jésus-Christ se lever comme une étoile. Plusieurs siècles avant la venue du Fils de Dieu, il avait dit : " Une étoile se lèvera de Jacob, et le Prince sortira " d'Israël." Il est probable que la prophétie de Balaam s'était répandue dans l'Arabie ; les Mages ont donc pu voir dans cette étoile une figure et comme le signe de la naissance de Jésus-Christ ; mais une étoile qui ne paraissait qu'aux yeux, ne pouvait les attirer à la crèche du Sauveur ; il fallait sans doute que la véritable étoile, Jésus-Christ, se fût levée dans leurs cœurs. A la présence de ce signe extérieur, Dieu les toucha au dedans de sa grâce, et leur donna l'intelligence et le sentiment du mystère qui leur était annoncé.

2° L'étoile des Mages est aussi la nôtre. C'est le signe et la figure de cette grande et abondante lumière qui allait briller sur le monde. Le monde était devenu un abîme, les ténèbres le couvraient. Ténèbres dans l'esprit, erreurs les plus grossières au lieu des vérités primitives. Dieu était méconnu, défiguré.—L'homme, sa fin, sa destinée étaient oubliés. Ténèbres dans le cœur et dans la volonté. Là surtout la plaie était profonde. Ténèbres dans les sens, tout était chair et sang. L'âme était plongée dans la boue de la corruption et d'infâmes dissolutions. Une brume épaisse, des tenèbres presque palpables recouvraient ce monde. Une lumière pénètre cette atmosphère. Jésus, soleil naissant, paraît. *O Oriens !* Bientôt va briller une douce sérénité, une lumière pure.—C'est celle de la vraie foi.—Ce soleil fut invisible aux aveugles.—L'étoile

était aussi la figure des inspirations, des bons mouvements de la grâce. Dans nos ténèbres, notre corruption, notre aveuglement, tournons-nous vers cette étoile, vers Jésus-Christ, véritable *Orient*, bel astre qui éclaire la vérité, la vertu. La lumière se lève dans nos cœurs avec de saintes inspirations, de tendres reproches, et une clarté soudaine.—Allons, marchons où nous conduit la lumière, sans hésiter.—L'étoile brille dans ces saintes solennités... Allons à Jérusalem et jusqu'à Bethléem.

3° Les Mages arrivent aux portes de Jérusalem : l'étoile disparaît... Là, sont plusieurs mystères.—L'étoile était inutile à Jérusalem, là où brillait la lumière de la loi et des prophètes. La disparition de l'étoile est ici un symbole de l'aveuglement spirituel. Elle figure aussi la bonne inspiration, laquelle disparaît par intervalle pour exercer la foi et éprouver la fidélité. Si les consolations étaient durables, si l'on voyait toujours les choses de Dieu et les objets de la foi, comme pendant la ferveur, ah ! il n'y aurait pas de mérite, puisqu'il n'y aurait pas de combats, pas de violence. Mais être invinciblement entraîné par l'attrait de la grâce, c'est la félicité des élus, et non l'état des voyageurs. Douceurs de la piété mêlées de tribulations, c'est dans l'ordre.—Éclairs de bonheur et de joie, puis dégoût, aridités, ténèbres. L'âme éperdue par des épreuves douloureuses, s'avance incertaine dans des voies inconnues... Il lui faut se recueillir alors dans la prière, avoir recours à un directeur éclairé.... attendre avec résignation que l'étoile reparaisse...

L'étoile qui s'arrête sur Bethléem et sur l'étable, c'est la grâce qui descend sur les âmes qui la recherchent avec foi et vivacité de désirs.

Retour sur soi-même ; prières et résolutions.

PENSÉES ET NOTIONS SUR L'ÉPIPHANIE.

1° Trois manifestations du Verbe fait chair sont vénérées, au jour de l'Épiphanie : Manifestation aux Mages ; manifestation au Baptême de Jésus-Christ et aux Noces de Cana.

Quel est le dessein de Dieu dans le mystère du jour ? Faire connaître Dieu et glorifier Jésus-Christ, effectuer l'accomplissement des prophéties sur la vocation des Gentils. Dieu a deux moyens pour rappeler à lui : 1° la grâce *extérieure*, 2° la grâce *intérieure*.

Les Mages adorèrent l'Enfant-Dieu en *esprit* et en *vérité ;* en esprit, avec des sentiments intérieurs de la grandeur de celui qu'ils adoraient ; en vérité, croyant et confessant que Jésus-Christ était le Fils de Dieu.

2° L'*encens* est le symbole de la *prière ;* la myrrhe, celui de la *pénitence* ; l'or, celui de la *charité*. Par leurs présents, les Mages honorèrent la *royauté*, l'*humanité* et la *divinité* de Jésus-Christ. L'encens est le symbole de la prière. L'encens est détruit et consumé et il s'élève en embaumant le sanctuaire. La prière d'un cœur humilié et anéanti est forte, et s'élève par la confiance en Dieu.

La *myrrhe* est le symbole de la *pénitence*, qui fait mourir à soi-même et au monde, qui rend semblable à Jésus-Christ crucifié et enseveli.

L'*or* appartient à la *royauté ;* il est la force matérielle de ce monde. Il est le symbole de la charité, la force *spirituelle* du monde, et l'expression la plus belle et la manifestation la plus parfaite de la *vérité.*

3° La *foi* s'obtient par la *prière*, grandit et se fortifie par l'*espérance*, se manifeste au monde par la *charité.*

Elle est grande et auguste la solennité de l'Épiphanie. C'est le jour anniversaire de notre vocation à la *foi*, dans la personne des Mages. Grand bonheur ! ineffable bienfait ! Approchons de l'étable de Bethléem. Ouvrons nos esprits et nos cœurs aux douces influences de l'Épiphanie, c'est-à-dire de la manifestation du Seigneur. Jésus-Christ *appelle, justifie, couronne* ; c'est la manifestation par la *foi*, par la *grâce*, par la *gloire.*

Les Mages, c'est *l'infidélité* convertie, les Juifs, c'est la *fausse justice* condamnée, Hérode, *l'impiété* confondue.

L'étoile figure la naissance de la foi ; son progrès vers Bethléem désigne *l'accroissement* de la *foi ;* son arrêt sur l'Étable marque la perfection de la foi dans l'âme qui s'unit à Jésus-Christ.

Ier DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

SUR LA PERTE DE JÉSUS.

(Lecture de l'Évangile du jour.)

1° Quelle grande perte pour des religieuses, que la perte de Jésus ! Jésus pour elles, c'est *tout le bien*. Il est la source d'où coulent pour elles les vrais plaisirs, le vrai bonheur. C'est dans la jouissance de sa présence et de son amour dans leurs cœurs, qu'elles goûtent de délectables consolations. Mille mondes, avec tous leurs plaisirs, ne sont rien auprès de lui.

On perd Jésus par le péché grave ; on commence à le perdre par le péche véniel ; on s'en éloigne par les infidélités ; on le quitte par l'oubli, par la tiédeur et par la négligence. Jésus dans une âme s'unit à elle, la dirige, la protège, la console.

On perd entièrement ou en partie ces avantages ; on rompt tout à fait ou on commence à rompre avec la grâce d'union de Dieu avec l'âme,—avec la grâce de diréction, de protection et de consolation ; et l'âme qui se désunit ainsi d'avec Dieu par ses fautes, ses infidélités, etc., se sent bientôt affaiblie, parce que Jésus n'est plus en elle comme auparavant, et ne la dirige, ni ne la protège, ni ne la console plus. Quel malheur pour une âme religieuse !

2° Quand on a perdu Jésus, il faut s'efforcer de le recouvrer ; il faut soupirer pieusement sur sa perte. Il faut chercher Jésus comme Joseph et Marie, avec

douleur, diligence, humilité, dévotion, etc.... Il faut mettre tout à profit pour le retrouver : exercices spirituels, détachement, fidélité dans les petites choses, mortification, recueillement intérieur, silence, etc.....

O mon Jésus, préservez-moi de vous perdre jamais. Soyez toujours dans mon cœur, comme sur le trône de votre grâce, comme dans le temple de votre gloire, comme dans le sanctuaire de votre esprit, comme dans le lieu des délices de votre cœur. Faites-moi jouir sans cesse de votre douce présence. O fontaine d'eau vive, abreuvez mon âme, rafraîchissez-la, vivifiez-la.

1er DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

(SECUNDO.)

VIE CACHÉE DE JÉSUS À NAZARETH.

Il (Jésus) s'en retourna ensuite avec eux (Marie et Joseph) à Nazareth et il leur était soumis. (LUC, II.)

1° Ces paroles sont tirées de l'Évangile de ce jour, qui nous offre, dans une simple page, toute l'histoire de la vie de Jésus-Christ, depuis son retour d'Égypte, où la cruauté d'Hérode l'avait forcé de fuir, jusqu'au commencement de sa carrière évangélique. Le Sauveur n'a pas jugé à propos de nous en apprendre davantage sur les premières années de sa vie ; mais ce peu de mots renferme les instructions les plus importantes.

Après nous avoir fait contempler les admirables circonstances de la naissance du Sauveur, etc., etc. ; du mystère de la Circoncision, etc. ; du mystère de l'Épiphanie ou de la manifestation de Jésus-Christ aux Mages qui furent les premiers des gentils, l'Église nous donne, dans l'Évangile d'aujourd'hui, toute l'histoire des années de son divin Fondateur depuis l'âge de douze ans, jusqu'à l'histoire de sa vie *cachée* et *privée* dans la sainte maison de Nazareth. Or, voici le récit simple et instructif de l'évangeliste : "L'Enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui, etc." (Luc, 40, 152.)

2° Une pieuse curiosité souhaiterait un détail long et exact des paroles et des actions du Sauveur jusqu'à l'âge où il prêcha publiquement son Évangile ; mais le Dieu-Homme, qui devait instruire le monde de sa doctrine, et le sauver par le prix de sa mort, quand le temps serait venu pour lui de parler et de souffrir, n'a voulu d'abord que l'édifier par la retraite de sa vie cachée et par l'exemple de ses vertus domestiques.— Chose étonnante que celui qui pouvait faire les actions les plus éclatantes et les œuvres les plus recommandables, ne voulut rien faire qui pût lui attirer l'estime et les louanges des hommes. Il se rendait, au contraire, abject aux yeux de tout le monde. Sans doute ces abaissements ne lui étaient pas nécessaires ; mais les hommes en avaient besoin. O hardiesse et témérité de la jeunesse, quel contraste avec l'amour de la vie cachée de Jésus-Christ ! avec son amour de la retraite ! du travail ! de l'obéissance !

3° L'Évangile ne mentionne autre chose, dans la

vie cachée du Sauveur, que trois circonstances : 1° qu'il obéissait, *et erat subditus illis* (Luc. 2, 51) ; 2° qu'il travaillait de ses mains et du travail des artisans, *nonne hic est faber... fabri filius* (Marc, 6, 3, Math. 13, 55) ; qu'il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes (Luc, 2, 52). Ainsi, à Nazareth, Jésus *obéissait !* 1° Quel est celui qui obéit ? A qui obéit-il ? En quoi obéit-il ? Combien de temps obéit-il ? Comment obéit-il ?.. Obéissance d'action, d'esprit, de cœur. Retour sur soi-même.

2° Il *travaillait !* — Oui, lui le petit-fils de David ! lui le *Messie !* Il vaquait à un travail pénible et humiliant ! etc...

3° Jésus croissait en grâce, en sagesse et en âge. Oh ! quel triple sujet de méditation, de contemplation, d'étude et d'imitation !

Expression de sentiments d'étonnement, de confusion à la vue du modèle qu'un Dieu à offert à la terre !

IIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS.

Le huitième jour où l'enfant devait être circoncis étant arrivé, il fut nommé Jésus. C'était le nom que l'Ange lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.

(Luc, II, 2, 4.)

L'Église porte pour ainsi dire sur le front l'auguste Nom de Jésus... Elle nous dit que tout est amour,

charité dans ce Nom divin, ainsi que la loi de l'Évangile est une loi d'amour et qu'elle n'a que des préceptes de charité.

MÉDITATION.

1er POINT.—Le saint Nom de Jésus est le symbole, 1° de la *lumière surnaturelle* qui *éclaire* notre esprit ; 2° de la force surnaturelle qui nous aide à être vertueux.

1. Le saint Nom de Jésus est le symbole de la lumière surnaturelle qui éclaire notre esprit.—C'est par la prédication de *Jésus* qu'a été opérée cette étonnante révolution du changement des *ténèbres* du monde païen, en la brillante lumière du monde chrétien. L'Évangile a illuminé le genre humain alors plongé dans l'obscurité spirituelle, et assis à l'ombre de la mort. Dieu a été connu dans la perfection et les attributs de sa nature.

L'homme a été éclairé sur son origine, sa nature et sa destinée. Toute la doctrine du christianisme est apparue au monde, à la prédication du saint *Nom* de *Jésus ;* et c'est lui encore qui continue l'œuvre des Apôtres. Il porte la lumière aux nations... C'est en ce Nom que la pénitence est prêchée. A lui seul, il révèle et rappelle toute la doctrine de la religion.

2. Ce nom révèle et rappelle tous les devoirs de la *morale chrétienne*, avec sa *nature* qui est la charité, l'amour, la modestie, la chasteté, l'humilité, la miséricorde, l'abnégation, le dévouement... On sent qu'elle doit son enseignement à l'*Homme-*

Dieu, charitable, bon, humble, patient, miséricordieux, clément... Elle est douce, céleste, affectueuse, tendant à faire des hommes une famille de frères... Elle révèle un Dieu, type unique de sainteté, sur lequel tous les saints doivent se former. L'invocation du *Nom de Jésus* qui l'a enseignée, aide donc à inspirer les sentiments et l'esprit de l'Évangile dans les cœurs. Le Nom de Jésus suffit seul pour révéler et rappeler tous les *devoirs* de la *morale*.

3. Ce nom révèle toutes les *grâces* du salut : grâces, pour toutes les personnes, pour tous les états, circonstances et temps. Son invocation en ouvre le trésor et y fait puiser toutes les *richesses spirituelles*. Pour les tièdes, les *feux* sacrés de la charité, — pour les secs et les arides, l'*onction* de la dévotion ; pour les languissants et les faibles, la *vigueur* et le *courage*. *Tous* puisent au trésor de ce Nom : apôtres, martyrs, pontifes, docteurs, pénitents et vierges. Il est vraiment la *lumière surnaturelle* qui révèle toute la *doctrine* tous les *devoirs*, toutes les *grâces* de la religion.

IIe Point.—Le saint Nom de Jésus, symbole de la *force* qui nous aide à être vertueux.

1. Il est puissant contre les tentations des démons. Car Jésus, quand il vivait sur la terre, d'une parole chassait les démons... d'un signe de sa main, les faisait fuir ; d'un regard les faisait taire, et les tourmentait de sa seule présence... Comme des lions, ils peuvent tourner autour de ceux qui s'arment du Nom de Jésus ; mais ils ne peuvent les dévorer... Invoquons ce Nom contre leurs assauts, avec *foi*, *piété*, *confiance*. Méditons-le, goûtons-le. Gravons-le dans nos *cœurs*,

nos *mémoires*, nos *esprits*. Gravons-y les bienfaits, les grandeurs et les miséricordes de Jésus ; et à notre invocation confiante de son Nom, les démons reculeront.

2. Le saint Nom de Jésus est puissant contre les séductions du mal, et il adoucit la guerre des passions. Il abat l'orgueil, dit saint Bernard ; fait les cœurs humbles ; inspire la continence et la soumission ; arrête la colère ; rend complaisant et pacifique ; bannit les haines et les animosités, enfin, porte à la charité et à l'union. Une passion furieuse même peut être domptée par ce Nom. A peine le Sauveur dit-il à Saul terrassé : " Je suis Jésus que vous persécutez," que ce cruel ennemi des chrétiens prend des sentiments nouveaux, et devient le grand Apôtre des nations. Les séductions du péché perdent leur entraînement, quand le Nom de Jésus est invoqué ; quand le cœur se laisse éprendre de son charme, et s'arme de sa vertu.

3. Ce saint Nom est puissant contre l'accablement des souffrances et des peines. Il est alors un principe de force. Voyez-en l'exemple dans les premiers chrétiens. Dans l'exil, les fers, l'esclavage, pourquoi maintiennent-ils leur courage ? Dépouillés de leurs biens, en proie à des tourments cruels, pourquoi les voit-on si résignés ? Ah ! c'est qu'ils invoquaient le saint Nom de Jésus, le prononçant et le goûtant pieusement. De là leur force au milieu des persécutions, peines et souffrances. Remplis d'onction céleste, ils éprouvaient de la joie d'être jugés dignes de souffrir pour le Nom de Jésus... Retour sur soi-même. Application. Sentiments et résolutions.

MÉDITATION SUR L'ÉVANGILE DU IIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

LES NOCES DE CANA.

Ier Point.—Jésus ayant voulu assister avec ses disciples à des noces qui eurent lieu à Cana, en Galilée, s'y manifesta pour la première fois depuis son baptème. Il parut avec sa double nature *divine* et *humaine*. Désormais on lui verra faire les actions les plus grandes, les prodiges les plus éclatants, les plus propres à prouver sa divinité ; et d'un autre côté, ses actes seront marqués au coin d'une vie destinée, par sa simplicité, à montrer qu'il est venu pour donner le modèle et l'exemple de toutes les vertus que les hommes de la condition la plus commune et la plus ordinaire sont appelés à pratiquer. Ainsi, en prenant part aux noces de Cana, il apprend à faire saintement les actions du boire et du manger, etc. ; et en même temps, il manifeste sa gloire, et fait connaître sa toute-puissance, en opérant le premier de ses miracles, le changement de l'eau en vin.

IIe Point.—Il voulut aussi, du même coup, faire connaître le crédit que sa sainte Mère a auprès de lui, et comment il veut qu'elle coopère aux grâces qu'il fait au monde. Car le vin ayant manqué, sur l'observation que lui en fit l'auguste Vierge, il fit remplir six vases d'eau, et il la changea, par un des miracles les plus éclatants, en excellent vin.

Ici, Jésus prouve sa toute-puissance divine, en demandant de l'eau pour la changer en vin. Plus tard, il la manifestera en demandant du pain pour le multiplier au désert.

La sainte communion est un festin de noces. Jésus y contracte avec nous, au fond de notre cœur, une union divine... Invitons Marie à nous y être présente. Prions-la de représenter à Jésus nos besoins, notre misère, notre tiédeur... Le vin de l'amour et de la dévotion nous manque ; nous n'avons que de l'eau froide et insipide. Prions la sainte Mère de Jésus de nous obtenir que son Fils convertisse cette eau en vin. Demandons-le avec un vif désir et avec confiance... Marie est toute-puissante aujourd'hui dans le ciel et elle peut tout obtenir.

III[e] POINT.— "Le vin manque," dit l'Évangile. Tirons de cette circonstance une instruction bien essentielle, savoir, que partout où va Jésus, il y vient avec sa croix. Il ne faut jamais l'oublier, il est nécessaire de souffrir avec le divin Maître... Lors même qu'on a appelé Jésus à son aide en entreprenant une bonne œuvre, il faut y rencontrer des obstacles et des contradictions. L'œuvre de Dieu est traversée, persécutée... Voyons Jésus lui-même : combien il a été l'objet de persécutions ! Ces mêmes persécutions, il les a prédites à ses disciples. Et le grand Apôtre a écrit : "Tous ceux qui veulent vivre dans la piété, unis à Jésus-Christ, souffriront la persécution" (II Tim., III).

Il faut boire au calice de Jésus-Christ, les humiliations de l'esprit, les amertumes du cœur. C'est le moyen d'être digne de Jésus... Après les épreuves, viendra le vin des consolations célestes.

IIIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

GUÉRISON D'UN LÉPREUX ET DU SERVITEUR D'UN CENTENIER.

1er Point.—Les choses extérieures et sensibles sont une image des opérations intérieures qui ont lieu dans les âmes.

Il y a deux guérisons miraculeuses racontées dans l'évangile du troisième dimanche après l'Épiphanie. Ces deux guérisons, savoir : celle du lépreux et celle du serviteur du centenier, figurent la guérison des maladies et des infirmités de l'âme opérée par la toute-puissance de Jésus-Christ, par la grâce des sacrements surtout.

La lèpre figure le péché. Mais, comme la lèpre peut exister à différents degrés de laideur extérieure, de même, le péché dont elle est l'image, existe aussi à des degrés divers de répulsion et de faute. Ainsi, la lèpre peut figurer les imperfections dans les sens, dans les paroles, si surtout ces imperfections se trouvent chez des personnes appelées par état à tendre à une vie parfaite. Alors ces personnes doivent soupirer après la santé spirituelle. S'adresser à Jésus-Christ, leur Sauveur et leur Dieu... lui demander instamment leur guérison, avec foi, humilité et confiance, voulant sincèrement lui soumettre leur intelligence, leur volonté et leur cœur. En adorant sa bonté puissante, elles doivent lui dire en toute confiance : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez nous guérir, et Jésus, ayant pitié d'elles, leur dira : " Je le veux,

soyez guéries." Et il les purifiera de leurs imperfections.

II° Point.—La conduite du centenier fournit aussi l'exemple d'une prière exaucée, à cause de l'esprit de foi, d'humilité et de confiance avec lequel elle est faite. Cet homme qui appartient à la gentilité, croit à à la toute-puissance de Jésus pour guérir son serviteur. Il a confiance, et il joint à ces deux dispositions une admirable humilité. " Je ne suis pas digne, dit-il à Jésus, que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri." Oh ! quand on prie avec de tels sentiments, on ne peut manquer d'être exaucé.

Les paroles dont le centenier fait usage, outre leur sens naturel, offrent encore une belle figure. Cet homme qui tout à la fois obéit et commande, figure l'âme au milieu de sa domination intime. A l'âme de commander à toutes les facultés de l'intelligence, du cœur, des sens, en obéissant elle-même au souverain empire de Dieu. Or, trois commandements de l'âme résument l'exercice entier de sa royauté intérieure. Elle commande au vice pour l'éloigner : " Allez là, et il y va." Elle commande à la vertu pour l'appeler et la faire venir : " Venez ici, et elle vient." Elle commande à chaque faculté et à chaque puissance pour tracer à toutes leurs différents devoirs et leur œuvre spéciale : " Faites cela, et elle le fait." Ce gouvernement admirable n'est rien autre chose que la vie chrétienne.

Étudions la noble figure du centenier. Nous y trouvons de belles et parfaites leçons de conduite.

IVe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

JÉSUS APAISE UNE TEMPÊTE.

1er POINT.—Jésus était avec ses disciples, voilà pourquoi la tempête s'apaise... Notre-Seigneur, dans sa puissance et son amour, ramena le calme... Il ne faut pas s'exposer seul aux occasions des tentations, figurées par les tempêtes. Il ne faut aller que là où Jésus nous mène ou nous accompagne. Il faut qu'il approuve nos démarches et nos actions, et qu'il les bénisse. Lorsque Jésus-Christ est avec nous, nous n'avons rien à craindre des plus grandes tempêtes spirituelles, des afflictions, etc.

Ce sont nos passions qui soulèvent en nous des tempêtes, ce sont nos ennemis spirituels, ce sont les occasions dangereuses ; ce sont les écueils des compagnies qui ne nous conviennent pas ; c'est la chair, le bonheur et le plaisir tout mondains, la négligence, etc. Il faut s'examiner sur ces causes de tempêtes.

Au sein de la tempête, il faut recourir à Jésus, l'éveiller, en quelque sorte, sur nos dangers, le prier de nous sauver :—" Sauvez-nous, Seigneur, car nous sommes perdus." Il faut nous humilier, avoir confiance en son amour et en sa puissance, et il nous rendra le calme, quand il aura éprouvé notre foi et notre abandon. Il nous rendra la paix. Ses consolations succèdent à la peine, la paix au trouble, le calme à la tempête ; de même que l'été succède à l'hiver, et le jour à la nuit... Puis, si le danger dure, il faut per-

sévérer et s'adresser à Jésus : Voyez notre danger, et apaisez ces flots qui menacent de nous submerger. Et cependant, il faut nous rappeler sans cesse que notre Sauveur est avec nous, et qu'il ne peut permettre que nous périssions, puis il faut croire, espérer et aimer.

Du reste, les tempêtes des tentations sont utiles et même nécessaires. Les arbres s'enracinent et se fortifient par la tempête. L'agitation des eaux les empêche de se corrompre. C'est à l'aide du vent que le froment est séparé de la paille. Le feu épure l'or, la neige empêche la terre de geler ; le combat éprouve la vertu ; l'infirmité maintient dans l'humilité ; la tentation est une cause d'accroissement pour la charité. *Bonum mihi quia humiliasti me.* Ça été un bien pour moi que vous m'ayez *humilié ! Tenta me, Domine, et proba me.* " Permettez que je sois tenté, Seigneur, et éprouvez-moi." Mais si vous voulez que je sois tenté, donnez-moi la force de vaincre. Faites-moi ressembler à l'or, qui est purifié au feu, et non à la paille qui est consumée. Si je dois être en proie à la guerre, oh ! que ce soit pour être couronné ! S'il me faut être attaqué, que ce soit pour l'emporter sur mes assaillants. Que je ne sois éprouvé que pour n'être pas réprouvé. Ici, il faut faire des réflexions et un examen sur ses tentations et la manière de les faire servir à son salut. Quelle honte de céder la victoire ! Quelle perte que celle de la grâce qui procure la gloire ! *Omnia possum in eo qui me confortat.* " Je puis tout en celui qui me fortifie." L'humilité, la confiance et la prière, telles sont les armes qui servent à vaincre dans les combats de l'âme.

Tenons bon ; ne cédons pas, résistons. Il y a de la peine à combattre ; mais aussi il y a de la satisfaction et du plaisir à vaincre. La vertu profite par la fidélité et le courage ; l'amour y gagne des couronnes. Il s'enrichit de grâces et de mérites pour acheter la gloire et le paradis. Montez au ciel en esprit, et encouragez-vous par la vue de la récompense... Repoussez le plaisir pour n'être pas en proie au regret et à l'aiguillon du remords. Votre salut dépend peut-être de la victoire sur la séduction de la tentation. Dites à Dieu : Soutenez-moi, ne souffrez pas que l'ennemi se vante que je le préfère à vous, Seigneur.

Ve DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

LA PARABOLE DE LA SEMENCE DU BON GRAIN ET DE L'IVRAIE.

1r MÉDITATION.

1er Prélude.—Le sens de cette parabole a été donné par Jésus-Christ lui-même, à la demande de ses apôtres. Quelles vérités et instructions dont il convient que nous pénétrions nos cœurs y sont renfermées !

IIe Prélude.—Seigneur, faites-nous la grâce d'éclairer nos esprits à la lumière des vérités contenues dans cette parabole, et aidez-nous à imprégner nos cœurs des salutaires instructions qui en découlent.

1er Point.—Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son

champ. Jésus-Christ nous apprend que cet homme est lui-même, son champ le monde, le bon grain les justes.

Tout ce que Dieu a créé était juste et droit. Le mal répugne à sa sagesse, à sa sainteté, à sa miséricorde, à sa justice même. Si nous trouvons du mal parmi les œuvres de ses mains, c'est que nous en jugeons par les lumières trompeuses de notre raison et par ignorance du but de Dieu en les créant, ou bien encore, c'est que, le plus souvent, c'est par notre faute que ses ouvrages se changent en maux. C'est que nous en faisons un usage opposé à celui auquel sa providence les destinait, ou que nous n'en usons pas de la manière qu'elle voulait : c'est ainsi, par exemple, que notre défaut de patience et de résignation, nous fait appeler maux les privations, les pertes, les souffrances, les douleurs, les maladies qui, supportées suivant les vues de Dieu, seraient des sources abondantes de bien.

Il n'y a que le péché qui soit réellement un mal, et qui ne peut se transformer en bien. Le péché est essentiellement un mal, et c'est la seule chose dont Dieu lui-même ne peut faire un bien. Aussi le hait-il essentiellement !

Ah ! comment donc le péché existe-t-il, et comment a-t-il été introduit dans le monde ? Eh bien ! c'est que l'ennemi a sursemé, comme le dit la parabole, de l'ivraie parmi le bon grain, parmi le pur froment que Dieu avait semé dans son champ : et voilà la cause du mal. Son auteur, c'est l'ennemi de Dieu, qui est en même temps notre ennemi ; c'est Satan.

Il a semé l'ivraie, pour la première fois, au paradis

terrestre. Il a gâté là ce pur froment de Dieu, Adam et Ève, nos premiers parents. Il a fait faire le premier mal, commettre le premier péché. Et, depuis ce moment, ses séductions infestent la terre, ce vaste champ du Seigneur. Il s'efforce, sans cesse, de corrompre toutes les générations d'Adam.

2e Point.—C'est durant le temps du *sommeil* des gardiens que Satan *répand furtivement son ivraie*, et *puis se retire*. Il résulte des circonstances de l'acte malicieux de Satan, deux instructions d'une haute importance. La première, c'est qu'il faut être vigilant et qu'il faut veiller sans cesse, dans la vie spirituelle, pour ne pas devenir victime de la malice du démon, et ne pas voir le champ de son âme empesté de son ivraie.

Si donc les âmes religieuses avaient le malheur de laisser sommeiller leur sollicitude pour la tendance à leur perfection, ce serait le temps que l'ennemi choisirait pour les séduire. Toute négligence, tout relâchement volontaire dans leurs soins à cet égard, serait donc accompagné de danger plus ou moins éminent. Il faut éviter toute insouciance, et garder attentivement son activité spirituelle. "La vie de l'homme sur la terre, est une guerre continuelle" (Job). "Le démon veille sans cesse, cherchant qui dévorer" (1 Petr.). La vigilance est donc une des vertus les plus essentielles.

La seconde instruction à tirer de la parabole que nous méditons, c'est que le démon sème son ivraie furtivement et de manière à ne pas être découvert, et qu'il se retire après avoir satisfait sa malice. Il cache

son funeste piège à ceux qu'il veut y faire tomber. S'il laissait paraître ses séductions sous leur jour naturel, il ferait horreur... Ses attaques cesseraient d'être dangereuses. Il ne montre donc de ses séductions que ce qui plaît aux inclinations et aux penchants mauvais. Surtout, il attaque chacun par son côté faible. C'est donc à chacun de se mettre sur ses gardes, et de marcher comme quelqu'un qui se sait environné de filets.

3e POINT.—L'ivraie ne paraît et ne s'aperçoit que lorsqu'elle a déjà poussé des racines. Elle ne tarde pas à gâter le bon grain, et à menacer de l'étouffer. Ceci veut dire que le péché, cette ivraie des âmes, d'abord insensible et inaperçu, finit par faire périr la vertu, et par en prendre la place. Avec quelle attention il faut donc veiller sur le champ de son âme, et faire une guerre vigilante à ses inclinations ! Avec quel soin nous devons faire de fréquents retours sur nous-mêmes, pour reconnaître s'il n'y a pas quelque commencement de mélange d'ivraie dans notre bon grain ! Scrutons nos dispositions intérieures, de peur qu'il ne s'y glisse quelque chose d'imparfait, au milieu de la semence de sanctification et de vie que Dieu y a placée. Pour nous bien apprécier, jugeons-nous par nos fruits, c'est-à-dire, par nos œuvres. Du mauvais grain procède de mauvaise semence. De mauvais fruits accusent un mauvais arbre... Examinons donc, d'un côté, nos devoirs, et de l'autre, l'accomplissement que nous leur donnons. Voyons si, par exemple, comme Religieuses, nous remplissons l'obligation de tendre à la perfection par la fidèle observation des vœux et des

Constitutions et Règles. Voyons si nous avons la bonne volonté que le ciel demande de nous.

Jésus-Christ veut notre *sanctification*, mais c'est à la condition que nous usions bien des *moyens* qu'il nous *donne* de l'acquérir. Il nous ouvre la voie du ciel, mais il veut que nous y entrions. Il nous aplanit cette voie, mais il veut que nous la parcourions. Il dirige nos pas, mais il veut que nous le suivions. Il aide nos efforts, mais il veut que nous en fassions. Il nous tend la palme, mais il veut que nous l'atteignions. Le bonheur auquel il nous conduit est la dernière et la plus grande de ses grâces, mais il ne peut être que le prix de notre correspondance aux autres... La *grâce* qui est le bon grain, doit nous faire produire les *vertus* de notre saint état ; l'amour de la vertu des vierges ; la garde des sens, l'esprit intérieur et le recueillement ; le détachement des aises ; l'amour de la retraite ; l'attachement à la volonté de Dieu ; enfin le silence intérieur,—et l'établissement de nos âmes dans le vrai esprit religieux, etc.

—Réfléchissons sur ces dispositions... étude de la connaissance de soi-même... expression de sentiments... adoption de bonnes résolutions.

LA PARABOLE DE LA SEMENCE DU BON GRAIN ET DE L'IVRAIE.

IIe MÉDITATION.

(Les Préludes comme dans la 1re Méditation.)

1er POINT.—Les serviteurs du père de famille lui dirent : " Voulez-vous que nous allions la cueillir "

“ (l'ivraie)? Et le père de famille dit : Non, de peur “ qu'en cueillant l'ivraie, vous ne déraciniez en “ même temps le froment.”

Cette réponse fait bien connaître la patiente bonté de Dieu à l'égard de ceux qui abusent de ses bienfaits, et qui au lieu de produire des vertus, produisent des offenses contre sa divine tolérance... Cette réponse renferme, en même temps, une utile instruction au sujet du mélange des *justes* avec les *pécheurs* dans l'Église. Les *méchants* sont une source de peine, de désagrément, et même de danger spirituel pour les *bons*, par leurs mauvais exemples. Ceux-ci ont à souffrir de leur conduite ; mais aussi ils recueillent l'avantage et le profit d'une sage méfiance, d'une prudente et charitable tolérance à l'égard de ceux qui les font gémir par leur conduite malédifiante, si ce n'est même malveillante et persécutrice. Ils apprennent à pratiquer l'humilité et la vigilance. Ils mettent à profit les occasions de perfectionner et de consolider leurs vertus. Ils se précautionnent contre le danger de la contagion. Ils épurent leurs sentiments, et se fortifient contre les tentations, tout en pratiquant ce que prescrivent la douceur et la charité.

Toutefois, à cause du danger de perversion, il faut suivre une conduite préservative, pour le cas de *liaison nécessaire*, provenant de la communauté d'état de vie : le propre de l'ivraie est de gâter le bon grain. Le froment le plus pur a toujours la contagion à craindre... Il faut conserver sans doute de bons sentiments envers les personnes avec lesquelles il y a nécessité de vivre. Il faut user d'un esprit de con-

ciliation et d'aménité. Il faut plaindre ceux qui ont des défauts ; prier pour eux ; les traiter avec douceur ; prendre garde de les aigrir, et ménager plutôt leur caractère ; se rappeler enfin que c'est la bonté et la charité qui font la force et le succès...

Retour sur soi-même... Instante prière pour obtenir un juste milieu entre trop de vigueur et trop de tolérance...

II[e] Point.—Tout en laissant toute leur portée aux principes de conduite qui précèdent, il faut néanmoins en faire l'application à sa conduite, de façon à éviter ce qui peut être nuisible et dangereux. Il faut se souvenir que l'on est exposé à devenir semblable à ceux que l'on fréquente... Pour se conserver en santé, il ne faut pas respirer imprudemment et sans défiance un air malsain ; mais avoir recours à d'indispensables précautions. A l'aide de méfiance contre la séduction du mauvais exemple, on doit supporter charitablement ce qu'on ne peut supprimer, quand le devoir d'état ne permet pas l'éloignement et la séparation. Mais alors, on est autorisé à se borner à ce qu'exige la bienséance, et à s'abstenir d'égards, de prévenances, de civilités inutiles... En se tenant à une prudente distance, on se met à l'abri du danger, et en même temps on demeure assez proche pour se montrer toujours charitable... L'esprit religieux porte non à la rupture, mais à la réserve... etc...

O Seigneur, à quelle partie est-ce que j'appartiens ? Est-ce au bon grain ou à l'ivraie ? Si c'est à l'ivraie, ma séparation d'avec le bon grain sera terrible, un jour... j'aurai perdu une félicité éternelle ; et je serai condamné à une éternité de tourments, etc.

Pour pratique, des Religieuses doivent remercier Jésus-Christ d'avoir semé et fait germer dans leurs cœurs l'heureuse semence du précieux grain de leur vocation ; de les avoir ainsi soustraites aux funestes influences de l'ivraie et de la contagion du monde.

Mais qu'elles ne soient pas sans crainte et sans défiance. Qu'elles soient en garde contre toute tiédeur et torpeur spirituelle... Comme le grand saint Augustin, qu'elles demandent de se bien connaître elles-mêmes, afin de se préserver des suggestions et des ruses du tentateur.

Qu'elles comprennent profondément que le *bon grain* dans le champ d'une communauté religieuse, c'est la *ferveur* des âmes, qui, toutes remplies de l'esprit de leur vocation, vont toujours en croissant en vertu et en tendant à parvenir à la *perfection religieuse ;* et que *l'ivraie*, au contraire, c'est la *tiédeur* et le *relâchement*, qui *tendent* malheureusement à se mêler à la plus sainte régularité. C'est semer de *l'ivraie*, pour une religieuse, que de s'adonner à des défauts propres à faire souffrir ses compagnes. C'est semer de *l'ivraie* que d'agir de façon à exercer une influence funeste sur leur conduite, et à les faire dévier de la sainteté de leurs voies.

Retour sur soi-même... Affections et sentiments... Résolutions.

VIe DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.

PARABOLE DU GRAIN DE SÉNEVÉ.

(PRÉCIS.)

Le grain de sénevé est 1° la figure de Jésus-Christ, 2° la figure de l'Église, 3° la figure de la grâce.

(MATH., XIII, 31, 32 ; MARC, IV, 30, 32.)

1er POINT.—*Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé*, la plus petite de toutes les semences, puis une grande plante, aux branches fortes et si touffues que les oiseaux du ciel se reposent sous son ombre. Figure de Jésus-Christ, obscurité de sa naissance, travaux de sa vie, ignominie de sa mort, regardé comme moins qu'un homme, comme un ver de terre et l'opprobre des hommes. Mais, ensuite, de ce champ où a été semé le grain de sénevé, de ce jardin, de ce tombeau où Jésus-Christ a été enseveli, il est sorti triomphant, glorieux, l'espérance des nations, le bonheur des saints, la gloire des anges. Soyons sur la terre ce qu'il y a de plus petit, et dans le ciel, nous participerons à sa grandeur divine. Dans ce monde, le divin Sauveur, si petit et si méprisable en son extérieur, a eu dans son intérieur une vertu et une force infinie. Sa Passion a racheté le monde, ses grâces sont le principe de notre salut. Son Eucharistie est une source de joie, de force, de bonheur. Réjouissons-nous si, comme lui, nous sommes petits et méprisables aux yeux du monde.

Fit arbor magna.—Notre-Seigneur, d'abord si petit,

est devenu bien grand. Il est le Rédempteur du monde, le chef des hommes et des anges, l'objet des adorations de toute la terre, l'espérance de l'univers. Réjouissons-nous, remercions-le. Renouvelons notre engagement à son service, notre respect, notre amour. Les *branches* de ce grand arbre sont la doctrine évangélique, la loi nouvelle, les conseils, les sacrements, etc... Heureuses les âmes pieuses qui s'élèvent par leurs méditations fréquentes, qui vont chercher dans les vérités religieuses un repos inaltérable, une nourriture délicieuse et l'assurance d'un bonheur éternel. Heureuses les âmes qui vont se cacher dans les plaies de Jésus et jusque dans son sacré Cœur.

IIe Point.—Le grain de sénevé figure l'Église. Quoi de plus faible dans ses commencements, par le nombre et la qualité des personnes? humilité de sa foi, douceur de ses maximes, sévérité de sa morale. Mépris qu'en ont fait les hommes. Cependant le grain de sénevé a germé, poussé, s'est accru ; arbre majestueux qui a couvert toute la terre de ses branches et de son ombre. Sous cette ombre, les plus puissants monarques ont déposé leur sceptre et leur couronne, et ont trouvé dans l'humilité de l'Évangile, une gloire plus solide que celle qui environne leur trône. Les plus sublimes génies ont abaissé leur esprit et leurs lumières, et ont trouvé dans la soumission de la foi, des vérités plus consolantes que celles qui faisaient l'objet de leurs vaines recherches. Les plus grands pécheurs ont immolé leurs cœurs et leurs passions, et ont trouvé, dans les rigueurs de la pénitence, des délices plus pures que celles qu'ils recherchaient dans

les voies de l'iniquité. Humilions-nous. Mettons notre gloire dans la pratique de l'Évangile, notre science dans la soumission à l'Église, notre bonheur dans la mortification de la croix.

3 POINT.—Le grain de sénevé, figure de la grâce de Jésus-Christ dans nos cœurs. La première qui commence notre conversion et l'œuvre de notre salut est quelquefois comme imperceptible. Une bonne pensée, une sainte inspiration, une secrète impulsion, un mot relatif à Dieu, lu ou entendu, un accident, un saint exemple, la fuite d'une occasion, une démarche vers le bien, il n'en faut pas davantage. Quel accroissement ne reçoit pas cette première grâce ! vertus nombreuses, sublimes, solides, qui font l'ornement et l'édification de l'Église. Les petites fautes : *Qui spernit modica paulatim decidet. Qui timet Deum nihil negligit....* Soin des petites choses. Dans le service de Dieu il n'est rien de petit. Ce qui doit faire notre sainteté n'est jamais petit. Danger des passions. Une passion est toujours un mal dangereux ; immortifiée, elle produit le crime, puis l'habitude, puis l'impénitence, puis la réprobation. *Principiis obsta.*

Soyons fidèles et attentifs à profiter de la grâce. Prenons ce précieux grain que la miséricorde de Dieu nous offre, semons-le dans le champ de notre cœur, cultivons-le avec soin.

Seigneur, vos desseins nous sont cachés. Faites que nous usions bien de tous les moyens que vous employez pour nous faire opérer notre salut. O mon Dieu, faites que nous soyons fidèles à faire fructifier la première semence de votre grâce dans nos cœurs, afin que nous

devenions des arbres enracinés par toutes les vertus dans le champ de votre Église, arbres dignes d'être transplantés un jour dans le séjour de votre gloire.

DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

PARABOLE DES OUVRIERS ENVOYÉS POUR TRAVAILLER A LA VIGNE.

Ier Prélude.—Se rappeler brièvement le contenu général de cette parabole.

IIe Prélude.—Seigneur, faites-moi la grâce de bien comprendre et de bien méditer les importantes vérités cachées sous la lettre de cette parabole.

IIIe Prélude. — Surtout, ô Seigneur, faites que, m'appliquant à moi-même ces saints et utiles enseignements, je me décide à travailler mieux que jamais à la vigne de mon âme, et à pratiquer ce travail de la façon la plus propre à lui faire produire des fruits abondants.

Ier Point.—Le père de famille désigné dans la parabole, c'est Dieu, qui nous a créés et mis au monde. Sa vigne, c'est notre âme. Travailler à cette vigne, c'est travailler à l'acquisition des vertus ; c'est cultiver son âme, pour lui faire produire les fruits de sanctification et de sainteté. C'est, enfin, opérer ainsi notre salut, pour lequel Dieu nous a créés.

Notre vie, quelque longue qu'elle puisse être, n'est vraiment que comme un jour, à cause de la rapidité avec laquelle elle s'écoule ; et surtout, à cause de sa brièveté comparée à l'éternité.

Voilà pourquoi nous devons travailler depuis le matin de cette vie, jusqu'au soir, c'est-à-dire durant toute sa durée. Et c'est à la condition de ce travail que nous recevrons la récompense promise : le ciel.

Dieu est assez bon que de nous appeler, aux différentes heures du jour de notre vie, à travailler à sa vigne qui est notre âme. D'abord il sort de grand matin, puis à la troisième heure, puis encore sur la sixième, la neuvième et même la onzième heure, dans le même but. Et il dit, à chaque fois, à ceux qu'il trouve oisifs : " Allez, vous aussi, travailler à ma vigne et je vous donnerai ce qu'il convient."

Selon saint Augustin et saint Grégoire le Grand, il s'agit, dans cette parabole, comme il est dit plus haut, de l'appel que Dieu adresse à chaque âme, pour l'inviter à mériter le royaume éternel par les pieux labeurs de cette vie. Le matin, c'est l'enfance de chacun de nous ; la troisième heure, c'est la jeunesse ; la sixième heure, c'est l'âge mûr ; la onzième, c'est la vieillesse.

Oh ! que les Religieuses doivent s'estimer heureuses de leur vocation précoce, qui date peut-être de leur enfance. Qu'elles doivent se trouver favorisées, d'avoir été appelées à passer toute leur vie à l'ombre du tabernacle et du sanctuaire, là où un jour vaut mieux que des siècles dans les tentes des pécheurs. Et non seulement Dieu a épuisé pour elles sa puissance et sa bonté, dans la grâce de leur vocation ; mais il a mis en elles ses complaisances, et il a fait ses délices de séjourner dans leurs cœurs. Pour prix de leur travail, il leur donne les incomparables jouissances de la paix du

cœur et des délices de la vertu. De plus, il se donne tout entier à elles dans le sacrement de son amour, en attendant qu'il leur donne la possession de lui-même et de ses célestes amabilités, dans toute la plénitude de la jouissance *intuitive*.

2e Point.—Dieu appelle à travailler à sa vigne de différentes manières : par ses inspirations, par le ministère des anges, des prédicateurs et des confesseurs, par la lecture des bons livres, par les bons exemples, et même par les peines et les adversités. S'il aperçoit quelque lâcheté ou nonchalance dans ses Religieuses, il leur reproche leur *oisiveté*, et il les presse de travailler avec plus d'application à leur perfection. Jésus-Christ est venu dans sa nature humaine par l'Incarnation, pour inviter l'humanité égarée dans ses voies à travailler à sa précieuse vigne avec courage, constance et persévérance. Sa sortie pour inviter au travail, c'est le *lever de sa grâce*... Quels sont ceux qu'il trouve *oisifs* sur la place ? Ce sont les âmes tièdes, froides, sans amour et sans grâce. On est *oisif*, froid, stérile, inutile pour le ciel, tant qu'on demeure dans la *nature* sans entrer dans la *grâce*.

Dans la culture spirituelle de sa vigne, il faut imiter le vigneron. Il *travaille*, et il ne mange que pour mieux travailler ensuite. Il est, en cela, le modèle du *travail spirituel*, dans lequel il faut user des dons et des faveurs de Dieu, sans s'y attacher tellement qu'on s'attriste et se ralentisse dans le travail, si on en est privé.

Le vigneron *taille* sa vigne. De même il faut retrancher de son cœur tout ce qui est contraire à

l'ordre, toutes les inclinatious déréglées, tous les mauvais penchants... C'est une illusion de prétendre tailler sa vigne spirituelle et cepennant de laisser le mal, les mauvaises inclinations germer et croître au fond de son cœur.

Il faut étudier la Passion de Jésus-Christ, qui a été mis sous le pressoir des souffrances, pour en exprimer le vin précieux et délicieux de son Sang. Il faut méditer continuellement ses tourments... Comme le vigneron ploie et assujettit à son gré les branches de sa vigne, il faut de même ployer et assujettir sa nature, humilier son orgueil, s'abîmer dans l'abaissement de son âme ; réprimer la licence des sens et de la volonté propre,—et soumettre le tout à la volonté de Dieu.

Le vigneron bêche la terre de sa vigne, et en *arrache les mauvaises herbes*... C'est ainsi qu'il faut fouiller dans son propre fond, déraciner et arracher tout ce qui doit en être ôté.

De même que le soleil, après que le vigneron a travaillé sa vigne, l'échauffe et y fait pousser des fleurs parfumées, auxquelles succèdent des fruits excellents ; ainsi, le *Soleil* de *justice* fait épanouir au dedans et au dehors de l'âme bien cultivée, les fleurs odorantes de toutes les vertus, et y fait pousser et mûrir des fruits abondants de saintes œuvres.

III[e] Point.—Il y a trois classes de personnes qui travaillent à la vigne de leurs âmes.

1. La *première* se compose de commençants, qui se livrent à des efforts *extérieurs*, jeûnent, etc., mais qui n'observent pas assez leur intérieur. Ils se re-

cherchent eux-mêmes dans les satisfactions sensibles, et dans les faveurs dont ils jouissent. Ils conservent bien des défauts ;—s'adonnent à des jugements faux et injustes ;—à l'orgueil, à l'amertume, à la volonté propre, aux inimitiés, etc. Ces défauts éclatent dans les paroles et les actions,—et mettent un grand obstacle à la grâce. Pour réussir et pour avancer à quelque chose dans la culture de sa vigne, c'est-à-dire de son âme, il faut entrer soigneusement dans son intérieur,—reconnaître ce qu'il y a de mauvais dans ce fond, afin de le détruire et de l'extirper.

2. Une *deuxième* classe se compose de ceux qui ont, à la vérité, foulé aux pieds les défauts grossiers ;—qui ont même fait des progrès dans la perfection ;—mais qui sont néanmoins encore esclaves de l'amour des *plaisirs* de la vertu et de ses *délices*, et que cette disposition, semblable à un poids pesant, empêche de monter jusqu'au sommet de la perfection. Leur tort est de ne pas placer leur bonheur en Dieu seul, mais de le placer dans *les dons de Dieu* et leurs jouissances.

3. La *troisième* classe se compose d'âmes d'élite,—qui savent s'élever au-dessus des choses créées ;—qui *cherchent* et *aiment* Dieu purement, simplement, sans se faire comme un besoin de jouir de ses *dons* et des plaisirs qu'ils font goûter,—qui s'abîment en Dieu... ne désirant que son honneur et son bon plaisir. Ces âmes reçoivent tout comme venant de Dieu... souffrent tout... ne s'attribuent rien à elles-mêmes. Elles font remonter tout à Dieu... se dépouillent entièrement d'elles-mêmes... ne cherchant de repos qu'en Dieu, au dedans et au dehors. Ce-

pendant elles ne sont pas pour cela exemptes de combattre la nature et ses désirs, etc.

Examen de ses dispositions, et confrontation avec les principes spirituels énoncés dans les points de cette méditation. Puis expression de sentiments, suivie de résolutions pratiques.—Seigneur, du haut du ciel, regardez la vigne de mon âme, que vous aimez, et visitez-la.—Oh ! plutôt, ô Jésus, c'est vous qui êtes la vraie vigne, et je n'en suis qu'une branche. Je veux demeurer en vous, afin que je porte beaucoup de fruit.

POUR LE MARDI DE LA SEPTUAGÉSIME.

FÊTE DE L'ORAISON DE NOTRE-SEIGNEUR.

L'Église consacre un jour de chacune des semaines qui précèdent la Passion, à honorer d'un culte spécial une des parties de ce douloureux et ineffable mystère. Aujourd'hui, c'est l'Oraison de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, qu'elle offre à la vénération et à la méditation de ses enfants. Cette prière du doux Sauveur, par laquelle il prélude à endurer les tourments qui vont suivre, est tout à la fois pour nous un enseignement, un modèle, et un encouragement dans les luttes intérieures, inséparables de notre condition ici-bas.

Certes, aux approches de l'épreuve dernière, Jésus n'hésite pas, sa volonté n'est pas ébranlée un moment, mais le trouble envahit la partie inférieure de son

être ; il est en proie à un état d'âme plus terrible que le supplice même qui doit suivre. Il veut que ses disciples soient témoins et gardent le souvenir de ce qui va se passer, afin que dans les involontaires défaillances de la chair, ils y trouvent un appui, une force pour le sacrifice, et une consolation.

I

CE QUI PRÉCÈDE LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

Le sacrifice se rencontre à chaque pas sur notre chemin. Les angoisses et les souffrances sont notre partage sur la terre, tous, nous y sommes plus ou moins atteints par la peine et le malheur. Qui n'a pas ici-bas des croix à porter ?

Jésus a bien voulu avoir sa part, et quelle part ! ô grand Dieu ! aux souffrances humaines, afin de nous apprendre à les supporter, et de nous en mériter la grâce.

C'est par un amas de souffrances inouïes qu'il commence sa Passion ; il est accablé d'une profonde tristesse à la vue de nos misères ; il conçoit une profonde douleur de nos offenses contre son Père ; il éprouve une excessive confusion de se voir chargé des péchés du monde ; il est saisi de crainte à la vue des tourments, il ressent une excessive répugnance pour sa passion et sa mort : dans sa tristesse, il a recours à la prière. Sa tristesse est la principale cause de sa prière. Lorsqu'il tombe en agonie et qu'il sue le sang, il prolonge sa prière : *Factus in agonia prolixius orabat*. Il

montre à son Père son cœur torturé, il répand son âme dans le cœur de son Père.—C'est là l'exemple, le modèle que nous devons suivre dans nos afflictions. Nous devons avoir recours à la prière. Les créatures ne peuvent donner le calme et la paix. Dieu seul soulage le cœur.

Allons en esprit au jardin des Oliviers, où commence notre salut. Apprenons à connaître, à méditer, à apprécier la prière de Jésus, et la vertu de cette prière. Suivons l'esprit de l'Église, allons à l'école de notre maître et modèle. Il est à genoux, le visage prosterné contre terre, etc. Faisons un retour sur nous-mêmes et sur notre propre manière de prier.

II

LA NATURE DE LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

Cette prière respire la confiance : " Mon Père, tout vous est possible, si vous le voulez !" Dieu nous aime et il est miséricordieux. Vous voulez, devons-nous lui dire, tout ce qui procure votre gloire et notre salut, et vous le pouvez. C'est ce que nous vous demandons, exaucez-nous.

Jésus continue : " Si cela se peut, que ce calice s'éloigne de moi ; cependant que ce ne soit pas ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse." Tel est le modèle de ce que nous devons demander : la volonté de Dieu, le règne de Dieu sur nous.

Nous avons un grand sujet de consolation dans les répugnances et l'aversion naturelle de Jésus pour la

croix... Nous pouvons, comme lui, demander l'adoucissement, la cessation de nos peines, pourvu que nous ajoutions toujours : " Cependant, que ce ne soit pas notre volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse."

Nous devons prier avec une confiance parfaite. Qu'est-ce qu'une confiance parfaite ? C'est l'abandon absolu à Dieu, c'est le désir de n'être gouverné que par sa providence ; c'est la volonté forte et inébranlable de ne faire que la volonté de Dieu ; c'est la dépendance de cette volonté, dépendance libre et volontaire, dépendance absolue, sans limites, sans bornes.

Voilà la leçon de notre Jésus. Il exprime ses répugnances, il expose la volonté de la partie inférieure. Mais, dans la partie supérieure, il veut tout ce que veut son Père. Il a d'abord parlé comme nous, parce qu'il parlait pour nous. Il a ensuite parlé en Dieu, afin de nous mériter, avec le salut éternel, la grâce de parler comme lui et pour lui. Comme lui, en nous soumettant aux ordres de son Père, sans en excepter les plus rigoureux ; pour lui, en acceptant par un motif d'amour reconnaissant, le calice de ses humiliations et de ses souffrances, quand il nous fait l'honneur de nous le présenter. Voilà ce que nous apprenons en méditant la sublime prière de Jésus.

O mon Dieu, à vos pieds en ce moment, je vous dis, en union avec votre adorable Fils Jésus-Christ : " Mon Père ! mon Père ! qu'en toutes choses votre volonté soit faite, et jamais la mienne."

III

LA PERSÉVÉRANCE DE LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

La condition indispensable de la prière pour qu'elle soit exaucée, c'est la persévérance. C'est Jésus qui a dit : "Demandez, cherchez, frappez à la porte." Dans le jardin des Oliviers, il nous présente le modèle parfait de la prière plusieurs fois répétée, ou de la persévérance dans l'oraison... Trois fois il interrompt sa prière, pour aller trouver ses apôtres Pierre, Jacques et Jean... C'est par un motif de charité pour eux, et pour leur inculquer la nécessité de la prière. "Veillez et priez, leur dit-il, afin que vous ne tombiez pas dans la tentation." Et, trois fois, il recommence à prier, toujours dans les mêmes termes, *eumdem sermonem dicens*. Hélas ! si les Apôtres s'étaient unis de prière avec leur Maître au lieu de dormir, ils se seraient préparés au combat, et ils ne se seraient pas montrés si lâches et si peu fermes, Pierre surtout... Mais hélas ! ils s'abandonnèrent lâchement au sommeil et, au moment du combat, ils succombèrent, en s'enfuyant et en abandonnant leur Maître.

" Seigneur, qui, dans le jardin des Oliviers, nous
" avez appris, par votre parole et par votre exemple,
" à prier pour triompher des périls de la tentation,
" faites, dans votre bonté, qu'à travers les dangers et
" les obstacles de tout genre qui nous environnent,
" toujours appliqués à la prière, nous méritions d'en
" obtenir un fruit abondant, et par là de parvenir
" sûrement au royaume du ciel."

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

PARABOLE DE LA SEMENCE.

1er Prélude.—Écoutez en esprit Jésus assis dans une barque, et proposant cette parabole à la foule, qui l'écoute du rivage.

2e Prélude.—Faites, Seigneur, que je me rappelle bien l'explication de cette parabole, et que je m'en serve pour régler ma conduite à l'égard de la *parole de Dieu*, soit qu'elle me soit adressée *extérieuremement* ou *intérieurement*.

1er Point. — " Un homme sortit pour semer son grain." La vie chrétienne, et surtout la vie religieuse, exige et doit commencer par une *sortie :* c'est la condition indispensable pour faire quelque progrès. Il faut sortir de sa *volonté propre*, de son *jugement propre*, de la *complaisance en soi-même*. C'est là le chemin à suivre. Il faut n'aimer, n'avoir en vue que *l'honneur* et la *gloire de Dieu*.

Il faut s'observer avec un grand soin. Voit-on en soi, dans son esprit, dans son corps, quelque coin où l'on se trouve et se possède, on doit se hâter d'en sortir... Ainsi le *cœur* doit sortir du *monde*, des *choses mondaines*, de *l'attachement purement naturel* à tout ce qui est créé, soit spirituel ou matériel. Il faut vivre vraiment dans la solitude, loin du désordre et du tumulte des souvenirs du passé et de ses images ; loin des pensées et des affections opposées à l'entière solitude et séparation du monde.

A ces conditions, Dieu opère ses œuvres dans l'âme. Il faut bien *régler*, bien *diriger*, bien contenir l'activité de ses facultés, si l'on veut que rien n'entrave la marche de Dieu, n'arrête le changement des habitudes, et la réforme des affections. Si quelque chose oppose un obstacle à l'avancement spirituel, il faut le briser sans hésiter... Si la volonté, le cœur sont inclinés vers un objet créé, par un attrait trop naturel, il faut se réprimer dans ses inclinations et ses convoitises. Car il est essentiel que nous *sortions* de toute chose si nous voulons entrer et nous enfoncer en Dieu.

Par la volonté, il faut sortir de tout amour faux et mal réglé. Par exemple, il faut sortir de l'amour par lequel on se *recherche trop soi-même dans la piété.* Car se trop rechercher ainsi, c'est ne pas sortir de soi-même.

Sans doute que nous ne pouvons guère séparer le service de Dieu du bonheur que nous y trouvons, ni séparer ce que nous faisons pour Dieu de l'espérance de la récompense. Mais il ne faut pas moins s'efforcer de servir Dieu parce qu'il mérite en lui-même d'être servi et aimé. Il faut tâcher de s'oublier soi-même en l'aimant et le servant. Il faut faire en sorte de n'avoir en vue que lui, lui abandonnant le soin de toute chose. Tout ce que nous rapportons ainsi à Dieu, nous revient à nous-mêmes... sacrifices, oubli généreux de nous-mêmes, etc. Dieu compte tout, tient compte de tout. Et moins nous songeons à nous-mêmes pour chercher notre satisfaction, notre jouissance propre, plus il pense à nous. Si une âme se donne ainsi à Dieu avec un amour pur et désintéressé, elle

jouira délicieusement de ses immolations et de la générosité avec laquelle elle les accomplit.

2e POINT.—Méditons maintenant la parabole elle-même. " La semence, c'est la parole de Dieu," d'après la propre explication de Jésus-Christ lui-même. Et c'est aussi Jésus-Christ qui est le semeur. Il sème dans l'esprit de bonnes pensées, et dans le cœur de bons désirs... Le fruit que doit produire cette semence, c'est la paix, la joie, la sainteté. Il est encore une autre toute divine semence, c'est le corps de Jésus-Christ reçu saintement dans la communion! Oh! quelle paix, quelle joie, quelle consolation il produit dans un cœur bien préparé! Mais Satan s'efforce d'empêcher ces heureux fruits, par diverses mauvaises dispositions qu'il favorise. Prêtons attention au développement de cet important sujet.

Une partie de la semence, dit la parabole, tomba le long du chemin, fut foulée aux pieds, et mangée par les oiseaux. Une autre partie tomba sur les pierres, leva, et sécha, faute d'humidité. Une autre tomba au milieu des épines, qui l'étouffèrent. Une autre, enfin, dans une bonne terre ; elle porta du fruit, et rendit cent pour un.

La voie publique, le grand chemin figurent ces esprits légers et dissipés qui donnent entrée à toutes sortes de vaines pensées. Ils figurent ceux qui s'inquiètent à l'excès des biens et des commodités de la vie, ou qui sont préoccupés des plaisirs et des satisfactions des sens. Ces esprits, s'ils reçoivent la semence de la parole de Dieu, la laissent bientôt enlever avant qu'elle ait pu rien produire.

La *pierre* symbolise ceux qui n'offrent point à la semence assez de profondeur de sol pour lui permettre d'y prendre racine, c'est-à-dire, dont la foi et la vertu ne sont pas entrées assez avant dans leur âme. Le vent de la tentation, l'ardeur des passions font bientôt sécher leur courage, et, avec lui, la bonne semence de la vertu.

Les *épines* figurent ceux où les bonnes pensées et les bons sentiments sont étouffés dans leur esprit, parce qu'ils sont remplis de soucis et d'inquiétudes au sujet des choses de ce monde, des difficultés de la vie, de ses biens et de ses plaisirs.

Enfin, la bonne terre symbolise les esprits et les cœurs bien disposés, où la parole, bien accueillie, retenue et méditée avec soin, puis arrosée et fécondée par la grâce, rapporte, dans la *patience*, une riche moisson de vertus et de mérites pour le ciel.

Seigneur, daignez arroser et féconder de votre grâce la terre de mon cœur. Faites croître cette semence de lumière et de vérité que vous voulez bien répandre en nous, qu'elle produise ses fruits de vertus fortes, inspirées par la foi et servant de modèles d'édification et de sainteté.

DIMANCHE DE LA SEXAGÉSIME.

PARABOLE DE LA SEMENCE (Secundo.)

Cette parabole offre un sujet de méditation vraiment fondamental. Il s'étend à toutes les vérités de la religion. *Semen est verbum Dei.* "La semence,

c'est la parole de Dieu." Sortie du sein du Père, elle a été prêchée par Jésus-Christ, par les Apôtres et par l'Église. Écoutons-la. Que celui qui a des oreilles entende.

I

LA SEMENCE QUI TOMBE SUR UN GRAND CHEMIN.

Foulée aux pieds des passants,—emportée par le vent,—enlevée par les oiseaux,—elle ne saurait rien produire.

Les âmes figurées par un grand chemin, sont celles qui sont ouvertes à toutes les impressions, à tous les sentiments. Ce sont les âmes dissipées, légères, inconstantes, distraites par les pensées de leur esprit, et attirées même par une bagatelle. Ces âmes sont incapables de se fixer dans la méditation d'une vérité. Elles ne sont que variation et changement continuels d'une pensée, d'un sentiment à un autre. Aussi, leur vie n'est qu'une succession de craintes ou d'espérances... Le désir du ciel, l'amour de la vertu, les opérations de la grâce, ne peuvent tracer dans de telles âmes que de bien faibles sillons... Par suite, leur état est fâcheux, car tous les passants peuvent y entrer : amour-propre, vanité, désir des faux biens et de la vie des sens... De là sort l'endurcissement à l'égard du bien. De là naissent et se succèdent mille affections, accompagnées tout naturellement de sécheresses et d'aridités, et de fâcheux obstacles aux impressions de la grâce.

Le fruit de la *parole de Dieu* exige de la réflexion. Il a donc pour obstacle la dissipation de l'esprit et du cœur, qui rend incapable de rien approfondir, et qui livre l'âme à l'excès d'une foule de vaines pensées et de vaines images.

Les âmes religieuses doivent donc travailler à se préserver d'un tel empêchement à leur progrès spirituel, en s'appliquant à réfléchir et à se recueillir dans le silence et la prière.

II

LA SEMENCE QUI TOMBE SUR UN CHEMIN PIERREUX.

Ce terrain pierreux figure les cœurs qui ne sont pas absolument mauvais, où se trouvent même de bons désirs, des affections pures et droites. Mais malheureusement, d'anciennes affections, non tout à fait abandonnées, y forment un fâcheux mélange de bien et de mal. Des désirs et sentiments bons et purs, s'y trouvent à côté de regrettables petites ambitions, rivalités jalouses, amour déréglé du bien-être, et d'une certaine sensualité et immortification ; et encore un attachement excessif à la volonté propre et jugement propre, accompagné de raideur de caractère et de difficulté à obéir. Ces dispositions font d'un cœur comme un terrain pierreux qui se durcit au premier feu de la tentation et aux ardeurs des passions. De là, un manque de persévérance, de fermeté et de constance. Tout se dessèche et meurt dans l'âme, au moment où il faudrait du suc pour

nourrir les vertus. Le Saint-Esprit seul donne ce *suc*, mais non aux cœurs partagés, et qui ne sont pas “ enracinés et affermis dans la vertu,” comme dit saint Paul (Éphés., III, 17). Une épreuve, un événement malheureux, une injustice, une occasion de péché, font changer ces cœurs. Alors, adieu bons désirs, pieuses résolutions, attachement à la vertu, etc.

Il leur manque des dispositions assez profondes de foi, d'humilité et de patience... Les épreuves et les tentations raffermissent les âmes bien enracinées. C'est tout le contraire pour les âmes peu affermies dans le fond de la solide vertu.

III

LA SEMENCE QUI TOMBE AU MILIEU DES ÉPINES.

Les épines symbolisent les embarras du siècle : embarras provenant des richesses à acquérir ou à conserver, ou encore des désirs et de la recherche des plaisirs de la vie, et enfin des autres passions.

Une âme ardente, empressée, sensible, etc., et qui a des désirs multipliés, des affections peu surveillées et modérées, ressemble à une terre où croissent des épines. Elle est en proie à bien des soucis, à bien des inquiétudes. Le cœur est travaillé, absorbé par les objets divers par lesquels il se laisse attirer. Il se préoccupe, par exemple, de l'honneur, de l'estime, d'une amitié humaine, de la faveur d'une personne, et autres vétilles encore.

De telles âmes ne sauraient produire des fruits de

vertu et de sainteté. Le courage leur manque pour extirper des affections qui les tourmentent et les agitent, et qui étouffent les impressions de la grâce. Elles voient se dessécher en elles les purs et délicieux attraits d'une ferveur propre à nourrir leur courage et la constance à se réprimer.

IV

LA SEMENCE QUI TOMBE DANS UNE BONNE TERRE.

Cette bonne terre, c'est un cœur bien disposé, qui conserve la parole de Dieu et produit, *par* la *patience*, des fruits abondants.

Dans ce cœur, la précieuse semence prend racine ; elle pousse ses tiges, elle croît, elle s'élève. Rien ne la gêne, ni ne l'étouffe ; ni la dureté figurée par la pierre, ni les tracasseries des désirs des choses sensibles, représentées par les épines. Les fruits spirituels arrivent donc à leur maturité... Ces fruits, ce sont ceux de la charité et des saintes œuvres. Ils sont célestes et divins, comme la semence elle-même. Mais ils sont produits " dans la patience," et souvent, dans les épreuves et la tribulation.

Il en est de l'âme comme d'une bonne terre, qui, pour produire, doit être cultivée, labourée, déchirée. De même, l'âme, pour donner ses fruits, doit être, autant que Dieu le juge bon, remuée, bouleversée par les croix, par les tentations, etc.

Dans la nature, il n'y a pas d'été sans hiver, ni de jour sans nuit. Il faut de la sécheresse comme de la

pluie, des ténèbres comme de la lumière. De même dans le monde spirituel, il faut des épreuves, des aridités et autres peines que la paternelle volonté du Seigneur juge bon d'imposer ou de permettre.

O Dieu, faites que nous usions avec un égal profit des vents et du calme, de la pluie et de la sécheresse, des lumières et des ténèbres spirituelles, des consolations et de la désolation, et que nous voulions vous louer, servir et aimer avec une entière soumission à votre sainte volonté.

Retour sur soi-même. Affections, résolutions.

LE MARDI APRÈS LA SEXAGÉSIME.

LA MÉMOIRE DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

La vie éternelle consistera dans la connaissance parfaite et dans l'amour parfait de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette vie de connaissance et d'amour doit commencer ici-bas comme moyen d'arriver à la vie du ciel ; c'est-à-dire, qu'il faut connaître Dieu et son Fils Jésus-Christ pour posséder la vie de l'esprit, la vie toute surnaturelle qui seule peut conduire au ciel.

Pour bien connaître Jésus-Christ, il faut surtout étudier sa Passion. C'est dans cet exercice que se sont embrasées sainte Thérèse, sainte Gertrude et tant de saintes âmes.

I

LA CONTEMPLATION DES SOUFFRANCES DE JÉSUS-CHRIST.

Notre fin, c'est de contempler éternellement dans le ciel, Dieu, cette amabilité infinie, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle.

Mais Dieu s'est montré d'une manière sensible dans Jésus-Christ. Puisque le Verbe fait homme est véritablement Dieu, en le contemplant, en l'admirant, nous contemplons, nous admirons Dieu. La contemplation de Dieu nous est donc rendue facile par Jésus-Christ, et particulièrement par sa Passion. C'est un tableau saisissant, une description vive, naturelle, qui s'impose à l'imagination, qui touche et émeut le cœur.

Le mystère de Jésus crucifié est, tout ensemble, comme le miracle de la *force de Dieu* et de la *justice de Dieu*... On y reconnaît le dessein, ou plutôt l'ouvrage de Dieu. Dans ce mystère, le Sauveur a *fait paraître toute l'étendue de sa puissance. Dans ce mystère*, Dieu a *fait éclater le plus hautement sa sagesse.*

1° Puissance du Sauveur : il est mort après avoir prédit sa mort ; il est mort en faisant des miracles ; sa mort est le plus grand des miracles... Jésus-Christ est mort par son absolue puissance, ce fut lui-même qui se sacrifia... Enfin, l'infamie de sa mort a fait son triomphe : au seul nom de Jésus crucifié tout genou fléchit.

2° Sagesse d'un Dieu : par le mystère d'un Dieu humilié, épuisé de souffrances, expirant dans le supplice le plus infâme, la majesté et la justice d'un Dieu offensé ont reçu satisfaction. L'homme coupable a été réconcilié par le supplice de l'Homme-Dieu. L'homme perverti et corrompu a été réformé. La Passion de son Dieu a apporté un remède à sa triple concupiscence.

Aussi, Jésus-Christ a-t-il voulu que sa Passion devînt le sujet constant de nos méditations. Mon Dieu, vous nous avez laissé la mémoire, le monument de votre Passion, dans le sacrement admirable de la divine Eucharistie. Oh ! je veux contempler mon Jésus humilié, entre les mains de ses ennemis, attaché à la croix. Je veux faire de cette méditation mes entretiens, à la porte du tabernacle surtout.

II

LA RECONNAISSANCE.

Vous devez à Jésus-Christ votre vie toute entière, dit saint Bernard, car il a donné sa vie pour la vôtre, et il a souffert les plus cruels tourments pour vous préserver des tourments éternels. Lors donc que je lui aurai donné tout ce que je suis et tout ce que je puis, cela, comparé à ce qu'il a fait pour moi, ne sera-t-il pas ce qu'une étoile est au *soleil*, une goutte d'eau à un *fleuve*, une pierre à une *montagne*, etc. ? Les outrages de Jésus-Christ sont notre gloire, dit saint Jérôme, il est mort pour nous rendre la vie ; il est

descendu du ciel pour nous y faire monter. Il s'est fait folie pour nous rendre sages, etc. Il a donné, dit saint Augustin, bien plus que ce que peut valoir le monde. Il s'est fait lui-même victime : il s'est chargé de tous nos maux, afin de nous donner tous ses biens. Pour l'amour de nous, lui la sagesse, il a été tourné en dérision,— lui la sainteté, il a été flagellé,—lui la vérité, il a été immolé,— lui la justice, il a été condamné,— lui la bonté, il a été affligé,— lui la douceur, il a été enivré de fiel,—lui l'innocence, il a été crucifié,— lui la vie, il est mort pour les morts... O amour ! ô bienfaits dignes de la reconnaissance de toute notre vie ! " Nous sommes rachetés par le prix de son Sang." (Éph., 1). Jésus-Christ nous a aimés, et, comme témoignage de son amour, il nous a lavés et purifiés de nos péchés dans son Sang. (Apc., 1.) Reconnaissance donc pour ses souffrances, sa Passion. O ingratitude envers un Dieu crucifié, flagellé, couronné d'épines, abreuvé d'humiliation et d'ignominies, que tu es affreuse !

IL EST MORT ET A ÉTÉ IMMOLÉ POUR MOI !!

III

LA PARTICIPATION.

Participez à tous les sentiments de Jésus-Christ, surtout de Jésus-Christ souffrant et mourant, s'immolant à la gloire de son Père et pour votre salut. Soyez affectés comme lui, en méditant ses mystères, et sa

Passion, en particulier... Ses douleurs, son Sang, voilà le remède à nos maux. Appliquons-nous ce remède, incorporons-le-nous. "Il faut que je sois trouvé en Jésus-Christ, dit saint Paul, et que je connaisse Jésus-Christ, avec la participation de ses souffrances, etc."

Participer à la Passion du Sauveur, c'est éprouver ce qu'il a éprouvé lui-même dans son esprit, dans son cœur, dans sa chair. C'est être humilié, et consentir à l'humiliation; c'est avoir le cœur triste, contrarié, déchiré, et consentir à cette douleur intérieure; c'est souffrir dans son corps par le crucifiement de la chair et de ses penchants déréglés, et offrir ce corps à Dieu, comme une victime de mortification et de pénitence.

LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

JÉSUS-CHRIST PRÉDIT SA PASSION ET SA RÉSURRECTION, ET GUÉRIT UN AVEUGLE AUPRÈS DE JÉRICHO.

1er POINT.—Notre-Seigneur partant pour Jérusalem, avec les douze Apôtres, prédit sa Passion pour la troisième fois. Il leur dit donc: "Tout ce qui est "écrit par les prophètes au sujet du Fils de l'homme "sera accompli: il sera livré aux gentils, traité avec "dérision, fouetté et couvert de crachats, et après "qu'on l'aura fouetté, on le fera mourir, et il ressus- "citera le troisième jour."

Le moment était venu pour Jésus-Christ de consommer son sacrifice. Dans peu de jours, les Juifs allaient célébrer leur Pâque, et immoler l'Agneau

pascal, comme ils le faisaient depuis quinze cents ans. Le véritable *Agneau* allait être immolé, pour racheter tous les peuples de la terre de leur longue servitude, au prix des plus cruelles souffrances et de la mort la plus ignominieuse de ce Dieu incarné. Partant pour Jérusalem, où devait se passer cette lamentable scène, Jésus-Christ en renouvelle la prédiction à ses Apôtres. Et il était calme et serein !

Il était donc vraiment Dieu celui qui prédisait non seulement sa mort, mais encore sa résurrection. Quel autre qu'un Dieu aurait pu dire : Je vais à Jérusalem, où les Juifs vont me mettre à mort, et je ressusciterai le troisième jour ?

L'Église, dans l'Évangile de ce jour, rappelle cette prédiction de la mort du Sauveur, pour faire comprendre à ses enfants qu'elle désire qu'ils fuient la dissipation mondaine, et qu'ils commencent, sans délai, à se tourner vers la pensée des mystères de la Passion, qu'elle fera célébrer à la fin de la sainte quarantaine. Oh ! nous avons besoin d'avoir présent à l'esprit le souvenir de la Passion, afin de nous efforcer d'en tirer les fruits de grâce qu'il est si propre à produire. Et puis, c'est évident, le souvenir de sa Passion était doux au cœur de Jésus. Si nous voulons lui plaire, montrons que nous aimons la pensée de ce qu'il a souffert pour nous. C'est le moyen d'intéresser son cœur en notre faveur.—Sentiments, etc.

II[e] Point.—Jésus a voulu prédire sa Passion afin de soutenir ses apôtres, lorsqu'elle arriverait, puisque cette prédiction était une preuve de sa divinité ; et afin que cette prédiction convainquît ses amis que sa Pas-

sion était bien plus l'effet de son amour que de la fureur de ses ennemis ; et qu'il offrait ses humiliations et ses souffrances, pour obtenir les biens du ciel et de l'éternité qu'il leur avait promis.

Mais, pour faire un effet plus certain sur l'esprit de ses disciples, Jésus voulut fortifier davantage la persuasion qu'il était vraiment Dieu. C'est pourquoi il ajouta à sa prédiction le fait du miracle en rendant la vue à un aveugle, afin que cet acte évidemment divin rendît sa divinité indubitable.—Et Jésus voulut, en outre, faire comprendre qu'il était venu pour guérir le genre humain des ténèbres de ses erreurs, figurées par la cécité corporelle de l'infortuné auquel il rendit la lumière de ses yeux. Et ce bienfait il l'exercera en faveur de tous les pécheurs qui voudront recourir au pouvoir qu'il a conféré aux ministres de son Église, jusqu'à la fin des siècles.

Aux yeux des Pères de l'Église, la cécité spirituelle dans laquelle plonge le péché, rend l'homme, au milieu de la religion, ce qu'est l'aveugle au milieu de la nature, et quelque chose de pis encore, car ce que ne fait pas la cécité corporelle, l'aveuglement spirituel l'opère, puisqu'il va jusqu'à priver du sentiment du mal, et du désir de la guérison... L'aveugle spirituel s'enfonce dans ses ténèbres, et il se plaît à y rester, il éloigne les pensées salutaires, les rayons de lumière qui pourraient l'éclairer.

Et il faut réfléchir que l'aveuglement produit par des péchés graves n'est pas le seul qui soit à déplorer. Il y a un obscurcissement spirituel que peuvent produire les péchés véniels, l'abus des grâces, le relâche-

ment, la tiédeur, la négligence des petites choses, qu'il importe gravement de craindre, et dont il est essentiel de se préserver, par la fidélité et l'exactitude au devoir, par la vigilance et la ferveur de la prière, par le souvenir constant de la perfection à laquelle on est appelé, surtout quand on appartient au saint état religieux... Oh! comme l'aveugle de Jéricho, il faut demander à Jésus, quand il passe près de nous, de nous donner la claire vue de nos obligations. Or, Jésus passe sans cesse, pour ainsi dire, près des âmes religieuses. Il passe près d'elles par les bons exemples qu'il met sous leurs yeux; par de bonnes inspirations; par de pieux mouvements; par le spectacle habituel des saints exercices religieux; par la douceur qu'il sait attacher à son service dans les plus petites choses, etc.

O Jésus, je vous en conjure, guérissez-moi, faites briller aux yeux de mon âme votre céleste lumière, afin qu'elle me dirige sans cesse vers vous, pour que je tende constamment à la perfection que Dieu demande de moi. Je vous demande cette grâce avec un cœur plein de désir, de foi et de confiance. Oh! faites que je voie, Jésus, lumière des esprits; et, à l'instant, je veux vous suivre en glorifiant et louant le Seigneur. Je veux vous suivre, si Dieu m'y appelle, jusque dans la voie des humiliations, des souffrances et de la croix du Calvaire.

AUTRE SUJET D'INSTRUCTION

OU DE MÉDITATION POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

LES TROIS CROIX DU CALVAIRE.

Il y avait trois croix au Calvaire : celle du mauvais larron, celle du larron converti, et celle de Jésus-Christ. Ces trois croix rappellent trois sortes de dispositions et de peines par lesquelles on peut être spirituellement attaché à la croix.

LA CROIX DU MAUVAIS LARRON.

I

On peut dire de quelqu'un qu'il est crucifié sur la croix du mauvais larron, lorsque les travaux qu'il subit, les peines et les maux qu'il endure, ne lui portent aucun profit, à cause des dispositions vicieuses avec lesquelles il souffre : volonté toujours méchante, vices et défauts graves... orgueil... complaisance avec laquelle il s'approuve lui-même dans le mal, enfin, mépris des autres et préférence qu'il se donne à lui-même, etc. Celui qui est attaché à cette croix, ne peut manquer de tomber et de rester profondément plongé dans le péché, sans jamais se corriger... Il n'a aucun souci de s'unir à Dieu, mais il court après les jouissances du mal. Il s'enracine dans sa conduite dépravée ; il descend de plus en plus profondément dans l'abîme. Oh ! qu'elle est cruelle, cependant, sa croix !

Il a beau marcher par la voie large, vivre selon la chair, il est crucifié sans soulagement en sa conscience, sans adoucissement du côté de Dieu, sans confiance et sans espérance. Quel état que celui-là ! quelle amère existence ! Et ce qu'il y a de triste surtout, c'est que ce déplorable état dure souvent jusqu'à la fin.

Une bien pénible réflexion doit être ajoutée, ici, à ce qui vient d'être dit : c'est que les âmes tièdes, qui abusent des grâces de Dieu, et qui croupissent dans leur lâcheté spirituelle, en luttant contre les inspirations de Dieu et les reproches de leur conscience, sont en proie à un état qui ressemble à celui qui vient d'être décrit. Il est dur de combattre contre Dieu. Car, dans sa puissance, il sait infliger de sensibles châtiments à ceux qui lui refusent ce qu'il a le droit d'attendre d'eux. Dans sa divine vengeance, il leur retire sa joie et sa paix ; et, au lieu de consolation, il trouble leur conscience, il sature d'amertume les jouissances qu'ils prétendaient se donner. Oh ! que, par leur faute, ils subissent un dur et douloureux crucifiement, dont ils ne retireront aucun avantage.

II

LA CROIX DU LARRON CONVERTI.

L'autre croix est bonne : c'est celle du larron converti. Il l'avait bien méritée, et cependant sa conversion la lui rendit utile et avantageuse.

Ce larron représente les âmes vraiment pénitentes, qui, après avoir péché, se donnent à Dieu de tout

leur cœur, et subissent avec des sentiments d'expiation les souffrances et les austérités. En réparation de leurs fautes, de la satisfaction donnée à leurs inclinations et passions, ces âmes se soumettent avec abnégation à toutes les épreuves qu'il plaît au Seigneur de leur envoyer. Et, par ces belles dispositions, elles savent se rendre leur croix aimable, douce et consolante.—Une foi vive et une espérance ferme les soutiennent. Le souvenir de leurs fautes les maintient dans l'humilité et leur fait accepter avec soumission tout ce qu'elles ont à souffrir. Ces sentiments font que leur croix commence à fleurir et à porter du fruit. La considération des choses célestes et divines, l'espoir d'obtenir la possession des biens éternels, la confiance dans les mérites de la vie et de la mort du doux Sauveur, leur font trouver leur joug doux et leur fardeau léger. Leur charité sincère qui s'exerce envers tout le monde, couvre la multitude de leurs fautes.—Enfin, leurs efforts à se dépouiller de plus en plus de leurs défauts, leur persévérance à rechercher le progrès spirituel de la vertu, les préparent à recevoir la récompense, c'est-à-dire, à être éternellement avec Jésus-Christ dans le paradis.

III

LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST.

La troisième croix est celle de Jésus-Christ : elle représente les âmes parvenues à une haute vertu et auxquelles le Père céleste réserve une gloire toute particulière, en permettant qu'elles passent par une

multitude de contradictions, de troubles, de croix, et en leur donnant à boire le calice où a bu Jésus-Christ lui-même, son Fils unique. Les disciples ne sont pas plus grands que le Maître. Et puisqu'il a fallu que le Christ souffrît, et qu'il entrât par la croix dans le royaume de son Père, il est nécessaire aussi pour les amis de Dieu de souffrir quelque chose. Les âmes justes qui sont attachées à la croix de Jésus-Christ, se distinguent par une crainte filiale envers Dieu, par une continuelle attention à se laisser mouvoir et conduire par lui, et à éviter de l'offenser. Elles joignent à ces dispositions une espérance sincère du bonheur éternel, espérance non appuyée sur leurs propres mérites, mais sur une foi ferme et un abandon parfait à la sainte volonté de Dieu.

Leur charité est véritable et ardente. Elles aiment tendrement Dieu et le prochain, gardant l'union et la paix, et faisant à tous le bien qu'elles peuvent.

Dieu et son bon plaisir, voilà l'objet de leur complaisance. A l'imitation de Jésus-Christ, elles disent au Père céleste : " Que votre volonté se fasse et non la mienne."

Oh ! qu'il est avantageux d'être crucifié sur la croix de Jésus-Christ ! Heureuses les âmes qui s'y attachent elles-mêmes, et qui, pour augmenter la gloire de leur doux Sauveur, veulent y souffrir en union avec lui ! Dieu regarde ces âmes comme la prunelle de son œil.

Que sa grâce nous rende capables d'être attachés à la croix avec Jésus-Christ, afin que nous puissions aller partager son triomphe et sa gloire.—Réflexions. —Expression de sentiments, et résolutions pratiques.

INSTRUCTION À MÉDITER

SUR L'ÉPITRE DE LA MESSE DE LA QUINQUAGÉSIME.

DE LA NÉCESSITÉ ET DES QUALITÉS DE LA VERTU DE CHARITÉ.

RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

“ Quand je parlerais toutes les langues des hom-
“ mes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne
“ suis que comme un airain sonnant et une cymbale
“ retentissante.” (Cor. c. 13, V.)

“ La charité est la fin et la perfection de la loi ; ” c'est l'Esprit-Saint qui le dit : celui qui n'a pas la charité, n'est rien aux yeux de Dieu. “ C'est elle qui discerne les enfants de Dieu des enfants du démon,” dit saint Augustin. La vertu, c'est donc d'*avoir la charité;* c'est en cela que consiste toute perfection. Le salut est montré à la foi, il est *préparé* à l'espérance, mais il n'est donné qu'à la charité.

Depuis quinze jours, l'Église, par le caractère de ses offices, prépare ses enfants au Carême. Elle tend à ce but de nous faire parcourir, avec ferveur et avec mérite. la sainte carrière du jeûne et de l'abstinence. C'est pourquoi l'Épître et l'Évangile de la Septuagésime nous rappelaient la nécessité de travailler sans délai à notre salut, en nous remettant sous les yeux une des plus terribles vérités de la religion, le petit nombre des élus. L'Évangile de dimanche dernier renfermait la parabole de la semence, qui nous rap-

pelait la nécessité de faire fructifier les grâces, les lumières, les inspirations, toutes les saintes affections que Dieu nous envoie, pour ne pas nous exposer à la *malédiction* que l'Écriture prononce contre la *terre stérile* et *infructueuse*, image de l'âme infidèle aux inspirations de la grâce. (Héb., VI, 8.) L'Évangile d'aujourd'hui renferme la prédiction que J.-C. fit à ses disciples, de ses souffrances et de sa Passion, puissants motifs pour nous de componction et de pénitence.

Mais, pour nous aider surtout à mettre nos dispositions en rapport avec le saint temps de pénitence qui va commencer, l'Église, notre mère, dans l'Épître de ce jour, nous parle de la charité, de sa nécessité et de ses qualités. C'est, en effet, en Carême surtout qu'il faut s'appliquer à acquérir cette vertu et à s'y affermir, puisqu'elle est tellement essentielle qu'on peut dire que, seule, elle fait toute la religion, vu qu'elle est comme l'essence et le résumé de tout ce que la religion prescrit ; puisqu'elle est tellement essentielle, que, sans la charité, l'exercice de toutes les autres vertus ensemble ne saurait nous sauver.

Qu'est-ce donc que la charité ? C'est une vertu surnaturelle par laquelle nous aimons Dieu par-dessus toutes choses, parce qu'il est infiniment aimable, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu. Elle a pour objet Dieu et le prochain, elle est amour de Dieu et amour du prochain.

Bien que l'Apôtre saint Paul, dans l'Épître de ce jour, parle principalement de la charité que nous devons avoir les uns pour les autres, et non pas proprement de l'amour de Dieu, cependant, comme l'amour du

prochain est inséparable de l'amour de Dieu, pour lequel on aime le prochain, il est question, dans cette instruction, de son double objet, Dieu et le prochain. On y fait connaître la nécessité et les qualités de cette vertu, la première de toutes les vertus chrétiennes.

1° NÉCESSITÉ DE LA CHARITÉ.

Avoir la charité, c'est aimer Dieu pour lui-même, par-dessns toutes choses, et le prochain en vue de Dieu. C'est être dans la disposition de tout sacrifier, la vie même, plutôt que de commettre le péché mortel.— La charité est inséparablement unie à la grâce sanctifiante, et l'une n'existe pas sans l'autre. De sorte que la grâce sanctifiante, s'affaiblissant en nous par le péché véniel, et se perdant totalement par le péché mortel, la charité s'affaiblit et se perd de la même manière.

Cette vertu, Dicn nous l'a donnée dans le baptême ; mais c'est à nous, ensuite, à laconserver, avec son secours, sous peine de perdre le ciel. Car, il ny a pas de salut possible sans la charité. " Quand je parlerais, " dit l'Apôtre, toutes les langues des hommes et des " anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis que comme " un airain sonnant et une cymbale qui n'a qu'un vain " son qui se dissipe en l'air."

La seule langue du cœur, la charité, est ouïe de Dieu et lui est agréable.

Oui, quand vous auriez les dons les plus brillants : une sagesse qui vous donnât l'intelligence de tous les mystères les plus relevés de la religion, et une science

qui vous rendît capable d'expliquer et de rendre sensibles aux autres tous ces mystères ; quand vous auriez une si grande foi que vous puissiez transporter les montagnes, si, ayant tout cela, la seule charité vous manquait, vous ne seriez rien devant Dieu.

A cela, il faut ajouter, toujours avec l'Apôtre : quand vous auriez distribué tout votre bien pour nourrir les pauvres ; et quand, pour le secours des misérables, vous auriez livré vos corps aux flammes pour être brûlés, si vous n'avez pas la charité, toutes ces œuvres, quelque éclatantes qu'elles soient devant les hommes, ne vous serviront de rien pour la vie éternelle.—D'où vous devez conclure que la charité est une vertu d'une indispensable nécessité, que vous devez par conséquent la demander et la désirer sur toutes choses, surtout au commencement de la sainte quarantaine, car les œuvres que vous allez y pratiquer ne seront estimées de Dieu que pour la charité de vos cœurs.

II QUALITÉS DE LA CHARITÉ.

C'est à Dieu qu'il appartient de nous tracer le caractère de la vraie charité. Or, il en a manifesté les traits à son Apôtre, écrivant, sous l'inspiration divine, son admirable lettre aux Corinthiens. Allons donc en puiser la connaissance à cette source sacrée. Nous l'y trouverons tracée avec autant d'énergie que de concision.

Caritas patiens est, benigna est : La charité est patiente, elle est pleine de bonté.

Aimez-vous Dieu, vous devez être disposé à souf-

frir patiemment tout ce que Dieu peut vous envoyer d'épreuves ou d'expiations. Aimez-vous le prochain, vous devez être disposé à supporter avec tranquillité ses défauts, son humeur, ses fautes, quand c'est *vous seul* qui avez à en pâtir.— Vous devez saisir toutes les occasions de lui faire du bien. En effet, la patience pour souffrir de nos frères, la bonté pour les empêcher de souffrir, et pour leur procurer tout le bien que nous pouvons, c'est, au fond, ce qui fait toute la douceur, tout l'esprit, et presque tout l'exercice de la charité.

Caritas non æmulatur : La charité n'est point jalouse, envieuse.— Tout ce qui tient à l'envie et à la jalousie dénote l'esprit et l'inspiration de Satan, et ne saurait s'associer avec la charité. Celle-ci adore Dieu s'il accorde au prochain des avantages qu'il lui refuse : elle bénit sa providence, même si elle paraît l'oublier.— La charité ne connaît point l'envie maligne qui fait le tourment de l'amour-propre. Tandis que l'orgueil a plus de difficulté encore à souffrir sans jalousie, les dons, les avantages, les talents, les bonnes qualités de ceux avec qui il vit, que de supporter patiemment leurs défauts ; la charité se réjouit avec le prochain des grâces particulières et des faveurs que Dieu lui accorde.— Elle regarde tout le bien dont elle le voit jouir comme si elle en jouissait elle-même.

Not agit perperam: La charité ne fait rien mal à propos ; elle n'est pas téméraire et précipitée. C'est le caractère de ceux qui n'aiment pas Dieu, d'écouter plutôt le caprice, l'indiscrétion, la témérité, que la prudence et la sagesse. Aussi offensent-ils Dieu facilement par des actions inconsidérées, s'exposent-ils au

danger de l'offenser par des démarches imprudentes. C'est aussi le caractère de ceux qui n'aiment pas le prochain, que de ne pas craindre de faire quelque chose qui le gêne et le blesse.

Non est ambitiosa : La charité n'est point ambitieuse.— La preuve qu'on aime Dieu, c'est quand on met sa gloire à le servir — sans rechercher avec avidité les distinctions et les honneurs, etc. — La preuve qu'on aime son prochain, c'est quand on est éloigné de vouloir s'élever à ses dépens. L'ambitieux n'aime personne chrétiennement : ni ses inférieurs, qu'il méprise; ni ceux qui sont au-dessus de lui, il ne s'attache à eux que par intérêt ; ni ses égaux, s'ils peuvent prétendre aux mêmes honneurs que lui, il s'en défie, et tâche de les supplanter.

La charité ne s'enfle point d'orgueil.—Pour aimer Dieu, il faut être humble, et reconnaître que tout ce que nous avons vient de lui. Pour aimer le prochain, il faut être humble aussi, car l'orgueil n'inspire que du mépris pour les autres, et il fait prendre sur eux un air et un ton offensants... Se placer au dernier rang dans l'estime de sa propre personne.

Non quærit quæ sua sunt : La charité ne cherche point ses propres intérêts. Il ne faut pas prendre ces mots absolument à la lettre. Il est permis, sans doute, de ménager ses propres intérêts, mais dans de justes bornes... Dans la maladie, l'adversité, la persécution, il faut mettre au pied de la croix le désir bien naturel, sans doute, d'être plus heureux.

Il faut s'abandonner sans murmure à la conduite de la Providence ; ne vouloir aucunement que notre

prospérité nuise à la prospérité du prochain, ou que la nôtre lui coûte des larmes.

Non irritatur : La charité ne s'emporte point. Se servir avec patience de tout ce qui arrive pour avancer dans les sentiers de la justice et de la vertu ; regarder la main de Dieu dans les coups qui nous frappent ; ne pas s'irriter de l'indifférence, du mépris, des injures dont on est l'objet, ce sont là des marques de *charité.* La charité nous fait aimer nos ennemis mêmes. Il n'appartient qu'à l'amour-propre de se piquer, de se blesser, de s'irriter facilement.

Non cogitat malum : La charité ne pense mal de personne. Ce n'est pas à dire, que pour être charitable, il faille même consentir à être dupe... Il y a une méfiance qui n'est que de la sagesse et de la prudence. Mais ces paroles de l'Apôtre : " La charité ne pense mal de personne," sont contre ces censeurs malins, qui ont toujours les yeux ouverts sur les défauts de leurs frères, et qui soupçonnent le mal sur les plus légères apparences. Le zèle et l'amour de ses frères ne ressemblent en rien à cette malignité qui rend si attentif sur leurs démarches.

Non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritate : La charité ne se réjouit point de l'injustice, elle se réjouit de la vérité. Quand on aime Dieu, on s'afflige de le voir offensé. On se peine des désordres : on s'afflige même si on s'aperçoit qu'on a peu d'ardeur pour le service de Dieu. Quand on aime le prochain, on compatit à ses peines, à ses souffrances, à son malheur.

Omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet : La charité supporte tout, elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout.

III° QUALITÉS DE LA CHARITÉ, continuées.

Elle supporte tout. La simple amitié rend les peines légères : la charité va jusqn'à les faire aimer. Elle fait qu'on ne se rebute pas des grossièretés et des imperfections du prochain, mais qu'on attend le moment propice de le corriger de ses défauts.

La charité croit tout, espère tout. Une foi humble et soumise est l'accompagnement de cette vertu. Quand on est disposé à observer les obligations que la loi prescrit, on ne se fait pas incrédule. On est, au contraire, heureux de sa foi, parce qu'elle fait espérer des biens ineffables, éternels.

Enfin la charité souffre tout. Pour aimer Dieu comme il mérite d'être aimé, il faut supporter les épreuves.—Épreuves de l'âme,—ces désolations si tristes.—Épreuves du cœur,—ces tentations, etc.—Épreuves du corps,—ces infirmités,—ces langueurs.—La charité souffre tout.—Elle rend martyr de l'amour de Dieu et du prochain.

Oh ! que les qualités de la charité sont précieuses et saintes ! qu'il est important de les bien étudier, pour ne pas s'abuser, en prétendant avoir la charité sans en remplir néanmoins les devoirs. D'après ce que vous venez d'entendre, voyez donc si vraiment vous possédez ce premier des dons de Dieu.

Voyez, et dites vous-mêmes si vous avez vaincu en

vous les vices que la charité repousse loin d'elle ? Ne portez-vous envie à personne ? Ne mettez-vous pas dans vos actes de l'inconsidération ou une pétulance téméraire ? Ne vous enflez-vous pas d'orgueil ? L'ambition ne vous fait-elle rien faire d'odieux ou d'injuste ? Les intérêts de votre amour-propre ne passent-ils pas, dans votre conscience, avant ceux de Dieu ? Si l'on vous blesse, ne vous vengez-vous pas de suite ? Ne soupçonnez-vous pas trop facilement le mal ? Enfin, ne vous réjouissez-vous pas de l'adversité d'autrui ?

Voyez aussi si vous pratiquez ce que prescrit la charité ; si vous êtes patientes dans les contradictions, dans les peines et les souffrances de cette vie ; si vous êtes bonnes et bienfaisantes ; si vous vous réjouissez des avantages de votre prochain comme des vôtres ; si vous supportez ses défauts, etc.

La religion attend de vous que vous donniez des preuves de votre amour de Dieu, tous les jours de votre vie, et surtout dans ces jours que l'Écriture appelle " jours de salut, jours favorables."

En méditant ces qualités et caractères de la *vraie* charité, il faut s'exciter à des sentiments de regret d'y avoir souvent manqué, et peut-être d'être éloigné de les posséder. Il faut gémir sur les désordres du monde, et sur ses vices si opposés à la charité. Il faut s'adonner aux actes et à la pratique de la *réparation*, pour ses propres fautes, et pour les fautes contre l'amour envers Dieu et la charité *envers le prochain.*

Nunc autem manent fides, spes, caritas; tria hæc: major autem horum est caritas. (I. Cor., XIII, 13.)

La foi, dit saint Augustin, jette les fondements de la maison de Dieu, l'espérance élève l'édifice, la charité y met le comble et la perfection.

La vertu, dit saint François de Sales, c'est d'aimer Dieu; la perfection, c'est d'aimer Dieu; en un mot, c'est à aimer que tout consiste. Le salut est montré à la foi, il est préparé à l'espérance, mais il n'est donné qu'à la charité.

LES CARACTÈRES DE LA VRAIE PIÉTÉ, FAISANT NATURELLEMENT SUITE À L'INSTRUCTION ET MÉDITATION SUR LES CARACTÈRES ET LES QUALITÉS DE LA CHARITÉ.

Pour connaître les caractères de la vraie piété, il faut étudier ce que dit saint Paul des caractères de la charité. Car la piété chrétienne n'est autre chose que la charité et l'amour.—Sujet d'instruction vraiment important.

1° *La piété est patiente.* La pitié est produite par la charité. Elle est son fruit. Elle a donc sa nature, ses qualités, son caractère. Or, la charité est patiente, donc aussi la piété. Patience, mot d'un grand sens: signification d'une grande étendue. *Patiens* veut dire qui *souffre*, endure, supporte. Que faut-il souffrir, endurer, supporter, pour être vraiment pieux? Il faut commencer par supporter Dieu et sa volonté,— ses perfections adorables,—sa providence... souffrir ce qu'il fait,— vouloir ce qu'il veut,— être soumis à ses ordres, quelque pénibles à la nature qu'ils parais-

sent... Dieu règle tout... dans sa sagesse infinie.— Rien n'arrive que par sa volonté ou permission. Pas un cheveu ne tombe de notre tête sans sa permission. Il gouverne tout.

Mais nos désirs sont contrariés par les désirs de Dieu, par les ordres de Dieu, par la providence de Dieu.—Beaucoup de choses contrarient nos vœux, nos penchants, nos désirs. Il faut que notre volonté sache toujours dire : en me contrariant, mon Dieu, vous êtes sage, bon, miséricordieux.— Vous agissez pour votre gloire et pour mon bien : je supporte, c'est un devoir sacré.

La vraie piété ne se fâche pas contre Dieu, mais reçoit le bien et le mal en adorant... la pauvreté, la maladie, les douleurs, les pertes, les privations, les intempéries des saisons, les événements pénibles. Elle est toujours tranquille, patiente, résignée. *Sit nomen Domini benedictum !*

A ces caractères sont opposés les murmures, révoltes intérieures, plaintes ; enfin les sentiments et discours dénotant un manque de soumission à la volonté, aux ordres, dispositions et décrets toujours infiniment sages de la Providence.—La piété est patiente à l'égard du prochain, supporte ses défauts naturels, mauvaises qualités, procédés peu convenables... Elle travaille pour le bien du prochain malgré *peu* de goût et beaucoup d'*obstacles*. Elle voit en ses frères l'image de la personne de Jésus-Christ, les aime malgré leurs défauts, leur grossièreté, leur ingratitude. Elle imite Jésus-Christ, si bon avec ses apôtres, même avec ses ennemis les plus acharnés. La vraie piété supporte les supé-

rieurs, les égaux et les inférieurs, sans murmurer ni se plaindre ; elle souffre, supporte, endure tout.—Enfin, la vraie piété est patiente à l'égard d'elle-même. Elle souffre, avec calme, tout ce qu'elle ressent : propres misères, imperfections, faiblesses, moments de tristesse profonde, langueurs, difficultés, obstacles. Elle ne se rebute pas, ni ne fait entendre de plaintes amères, à propos même de ce qu'il y a de plus pénible dans la vie. Elle se console par l'attente des pures joies de l'éternité. O heureuse disposition ! sort enviable ! Les âmes où règnent une piété semblable sont de Dieu, sont de Jésus-Christ et à Jésus-Christ.

2° *La piété est douce.* — " Bienheureux ceux qui sont doux," a dit Jésus-Christ." " La charité est douce," a dit saint Paul. La douceur est fille de la bonté. La bonté est dans le cœur, dans l'âme ; la douceur, dans les formes extérieures. La bonté est la sève ; la douceur le fruit. La bonté est une qualité morale qui porte à faire du bien, à être facile, indulgent ; c'est la bienveillance du cœur.—L'objet de la bonté est tout le monde. La bonté de Jésus est répandue sur tous, méchants, pauvres, délaissés.— Le cœur de Jésus est le siège de la bonté parfaite, de la *bonté divine.*—Ce qui nous rend bons, de méchants par nature, ce sont les sacrements... Ils nous régénèrent par la grâce et font de nous des créatures nouvelles capables de *bonté.*

Mais la bonté est une vertu, il faut l'acquérir avec travail, par bien des violences ; par des combats soutenus. Ainsi l'homme devient *bon* comme il devient humble, patient, chaste :—comme il devient saint. Sans doute, sans travail point de sainteté, ni de véri-

table piété. La bonté doit se prouver par la douceur dans les discours, par les manières, par tous les mouvements. La douceur est dans le regard ; les yeux sont son siège ; elle est dans le geste, le maintien ; elle règne sur les lèvres qui distillent par elle un baume délicieux. Pour être une vertu, la douceur doit être produite par la bonté... Sans la bonté, la douceur n'est que ruse, finesse, hypocrisie.—La vraie piété est donc bonne, douce, à l'exemple de Jésus-Christ. Oh ! que de grâces, de trésors, de bénédictions elle renferme ! La bonté, c'est de l'amour ; de l'amour se répandant sur toute créature capable de glorifier Dieu. Elle est une ressemblance avec Dieu, avec Jésus-Christ.

La bonté n'est pas de la faiblesse, et la douceur encore moins.— Bon, doux, et fort — ferme contre le mal, voilà la règle. La bonté reprend, corrige,— punit, sans irriter,— faisant aimer les représentations, les reproches.

3° LA PIÉTÉ N'EST POINT JALOUSE.

La jalousie, c'est un sentiment pénible,un serrement, de cœur, un chagrin de l'âme, un certain dépit du succès, des bonnes qualités,—des biens de tout genre qu'on remarque chez autrui. On voudrait posséder seul ; on ressent de la peine de voir d'autres partager avec soi. La jalousie naît de l'orgueil, de l'égoïsme, de l'amour de préférence pour soi, pour sa communauté, qui font qu'on a pour odieux et insupportable ce qui est à l'avantage des autres, qu'on se chagrine, qu'on s'attriste en entendant louer, approuver, etc.—La jalousie dans le

monde est cause de grands maux. — Dans les cœurs pieux elle est une source de critiques, de manquements à la charité, — de blâme sans motif. — Elle s'excite à l'occasion des talents, qualités, succès, — considération, estime, — grâces mêmes et avantages spirituels dont jouissent les autres.

On est jaloux de la vertu, — de ses fruits, — des œuvres qui pourtant glorifient Dieu : on blâme, on censure, on nie.

La vraie piété n'est point jalouse, ne recherche que la pure gloire de Dieu, et s'en réjouit. Elle en est contente ; elle en est satisfaite, elle en éprouve du bonheur.

Pour être de Jésus-Christ il faut posséder son esprit... La piété et la charité sont inséparables, de même que le ruisseau ne se conçoit pas sans la source qui l'alimente... Saint Paul nomme la piété comme un fruit de l'Esprit-Saint renfermé dans la charité (Ép. aux Galates). Pour être ce qu'elle doit être (sincère et vraie), il faut qu'elle présente les caractères et qualités que le grand apôtre assigne à la vraie charité.

4° LA PIÉTÉ N'EST POINT TÉMÉRAIRE.

Elle doit nécessairement avoir pour compagnes et conseillères la sagesse et la prudence, afin de ne rien faire mal à propos. Pour être vraie — pour venir du Saint-Esprit, elle doit être circonspecte — mettre dans ses actions de la maturité et de la réflexion, — de la discrétion et de l'ordre. — La nature et la vraie piété n'ont pas la même manière d'agir. La nature est souvent

précipitée, téméraire, inconsidérée, légère.—La piété, fille du ciel, enrichit l'âme des qualités opposées. Elle évite le caprice, l'indiscrétion, la témérité. Elle ne fait rien mal à propos, ni imprudemment. Elle évite ce qui blesse et gène le prochain. Elle s'applique à connaître et à choisir les moyens convenables de faire le bien. Elle consulte la grâce et non les impulsions de la nature... Elle sait que tout ce qui est bon n'est pas toujours convenable ;— que ce qui est permis n'est pas toujours expédient... Il faut avoir l'attention d'agir comme il convient à son âme,—à la position,—au rang que l'on occupe.— La piété mal entendue est téméraire, imprudente ; ce qui est cause quelquefois qu'elle détruit la paix, empêche le bien, inspire contre elle-même des préjugés et de l'éloignement.— Les saints ont été remarquables par la sagesse de leurs paroles et de leurs démarches. Les âmes pleines de l'esprit de Dieu, se distinguent par la même vertu. Voilà les modèles qu'il faut suivre.

5° LA PIÉTÉ EST HUMBLE.

" La charité, dit saint Paul, ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est pas ambitieuse, elle ne cherche pas ses propres intérêts."

Donc la piété doit faire éviter l'orgueil, et tous les effets que produisent l'amour de soi, l'amour-propre. Elle doit être humble, éviter l'enflure morale, se faire petite, s'abaisser à l'exemple de Jésus. Elle doit chercher uniquement la gloire de Dieu et non les louanges, l'éclat, la gloire.

Elle n'est point *ambitieuse*, ne cherchant que le *mérite* et non l'honneur de la vertu.— Elle ne cherche pas ses *intérêts*, mais Dieu, et Dieu seul. Elle oublie et soi-même et sa propre satisfaction, son goût, son attrait naturel.

6° LA PIÉTÉ NE S'IRRITE POINT.

Elle s'attend aux contrariétés et oppositions.— Elle se rappelle alors Jésus-Christ, les apôtres, saint Paul en particulier.— Elle ne s'irrite pas — mais continue le bien avec douceur et patience.— Elle évite l'aigreur, l'aversion, la colère, les déclamations. Elle se tait, prie, pardonne.— Elle soumet ses vues à celles de la Providence;—elle cède aux lumières et à la volonté des supérieurs. Elle évite de se plaindre des autres et de les accuser. Elle se renonce, parce qu'elle ne cherche que la gloire de Dieu,— qui ne demande que la bonne volonté et non pas le succès.— Elle ne s'abandonne ni au dénigrement ni à la vengeance.

7° LA VRAIE PIÉTÉ NE PENSE PAS DE MAL.

Jusqu'ici on a vu que la vraie piété se reconnaît à sa patience, à sa bonté et douceur, qu'elle ne s'irrite pas, qu'elle n'est pas vaine, ambitieuse, superbe ; qu'elle ne cherche pas les intérêts de l'amour de soi ; qu'elle n'agit pas témérairement, sans prudence. Il faut ajouter qu'elle ne pense pas de mal. Lorsqu'une action du prochain est évidemment mauvaise, elle en gémit, cherche à diminuer les torts, tâche de trouver des excuses dans le caractère, dans un moment d'ou-

bli, dans une passion violente. Elle suppose que l'intention n'est pas si mauvaise que l'action. Elle couvre d'un manteau les péchés des autres, tâche de les dérober à la connaissance. C'est bien autre chose de la part de la fausse piété. Celle-ci est sévère à l'excès, implacable, sans égard à un moment de faiblesse... Elle déclame avec force... Elle raconte complaisamment... Elle noircit l'intention, etc. Quant aux actions douteusement coupables, la vraie piété prend à leur égard le parti de l'indulgence, évite les soupçons injurieux, les méfiances injustes, les jugements téméraires ou désavantageux... La fausse piété, au contraire, est dure, soupçonneuse, cruelle, précipitée, exagérée jusqu'à la calomnie. Elle juge, elle condamne, elle médit, elle critique amèrement, malignement, etc.

8° LA VRAIE PIÉTÉ A L'AMOUR DU BIEN ET LA HAINE DU MAL.

L'injustice, c'est le mal : la vérité, c'est le bien. " *La vraie piété, donc, ne se réjouit point de l'injustice, mais se réjouit de la vérité.* " Les joies et tristesses du monde sont bien différentes de celles du vrai chrétien. Le monde se réjouit d'un avantage, d'un événement, bien que Dieu et sa gloire en souffrent. Il est content qu'un concurrent ait été humilié ; qu'une fortune soit tombée ; qu'un établissement qui paraissait avantageux, n'ait pas réussi... Une injustice, un scandale le réjouit... La vraie piété s'afflige de tout ce qui afflige Dieu, l'Église, la vertu : elle compatit encore à ce qui

afflige le prochain... Ames religieuses, vous avez sujet de gémir, de pleurer, d'être saintement tristes ; car vos cœurs doivent éprouver ce qu'éprouve le cœur de Jésus.

9. LA PIÉTÉ CROIT, ESPÈRE ET SUPPORTE TOUT.

Elle est pleine d'une foi simple, sincère, sans méfiance. Elle est heureuse de croire aux merveilles de la grâce dans les âmes saintes.

Elle espère tout : la grâce, son salut, la miséricorde de Dieu.

Du côté du prochain, elle espère en la conversion des plus grands pécheurs, et ne se désiste pas d'y travailler.

Elle tolère tout, elle souffre tout, portant aussi bien que possible la vraie tolérance chrétienne vis-à-vis des personnes et de leurs actes. Elle est bonne, douce, miséricordieuse, patiente.

LE MERCREDI DES CENDRES.

La cendre était un symbole de pénitence dans l'Ancien Testament ; elle l'est aussi dans la Loi nouvelle... Elle est une marque sensible de deuil, d'affliction et de douleur... Dans l'ancienne discipline de l'Église, l'évêque ou le pénitencier imposait les mains sur les pénitents qui étaient condamnés à la pénitence publique ; il les arrosait d'eau bénite et couvrait leur tête de cendre... Cette dernière cérémonie s'est étendue à tous les fidèles, puisqu'ils sont tous pé-

cheurs, comme dit saint Augustin... On donne les cendres au Pape, sans rien dire, mais à tout autre chrétien, prêtre ou laïque, l'Église adresse ces paroles : " Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière." Dans le sens que Dieu les prononça contre Adam, au moment de sa désobéissance, ces paroles étaient des paroles de malédiction. Aujourd'hui, suivant les fins de l'Église qui les prononce, elles sont des paroles de grâce et de salut. Paroles terribles et foudroyantes pour le pécheur sans conversion, arrêt de sa condamnation à mort, ces mêmes paroles sont douces et consolantes pour le pécheur pénitent, puisqu'en lui rappelant la poussière, elle lui fait espérer aussi qu'il en sortira glorieusement, un jour, par la résurrection. La cendre répandue sur la tête des chrétiens, le premier jour du carême, dispose ceux-ci à l'humiliation d'eux-mêmes et les excite à des sentiments de pénitence propres à apaiser la colère de Dieu, à attirer sur eux ses grâces et ses faveurs, et à leur faire éprouver les effets de sa miséricordieuse bonté. La cérémonie des cendres est un reste précieux des anciennes cérémonies relativement à la pénitence publique... Cette pénitence, adoucie au VIIIe siècle, fut continuée néanmoins jusqu'au XIIe siècle. L'imposition des cendres sur la tête de tous les fidèles, n'eut pas lieu avant le XIe siècle. Comme toutes les cérémonies de l'Église, celle-là a son esprit propre. Elle est un signe de mort, et un symbole de pénitence... Il faut recevoir les cendres avec un esprit de sacrifice et d'expiation ; avec soumission à l'arrêt de

la mort, qui est un acte méritoire, lorsque cet arrêt est accepté comme le sacrifice anticipé de notre vie en expiation de nos péchés.

LE CARÊME.

L'ESPRIT DU SAINT CARÊME.

L'esprit du saint Carême est essentiellement un esprit de pénitence et de componction. L'Église inspire cet esprit par le caractère de ses offices, à commencer au dimanche de la Septuagésime. Elle veut disposer ses enfants à parcourir avec ferveur la sainte carrière. Dans ce but, elle se sert d'ornements de couleur sombre... Elle supprime les chants joyeux et l'usage de l'orgue... Ses prières sont en harmonie avec un temps de pénitence. Dans sa liturgie, elle rapporte l'histoire de la chute de l'homme et de ses suites... Elle nous parle du recours à la miséricorde de Dieu, de la nécessité de fléchir sa colère... du petit nombre des élus... de la parabole de *la semence* tombant sur des terres mal préparées, et, à cause de cela, figurant les âmes infidèles aux inspirations de la grâce, qui ne produisent point de fruit. (Héb., VI, 8.)

L'Évangile du dimanche de la Quinquagésime contient la prédiction que Jésus-Christ fit à ses Apôtres de sa Passion et de sa mort, comme il se rendait avec eux à Jérusalem. Cet Évangile fournit un puissant motif d'entrer dans de vrais sentiments de pénitence. C'est ainsi que l'Église conduit, comme par degrés, ses enfants à entrer dans l'esprit du Carême.

RAISON DE L'INSTITUTION DU CARÊME.

Tous les temps sont au Seigneur : *Le jour est à lui*, dit le prophète, *et la nuit lui appartient ; il a formé l'aurore et le soleil ; le printemps et l'été sont sortis de ses mains* (Ps. 73, 16, 17) ; c'est lui qui a réglé la succession des mois et des jours ; c'est lui qui distribue les saisons dans leur ordre, lui qui mesure à chacun de nous, dans la durée des siècles, cette part d'heures fugitives dont se compose notre vie.

Il n'existe donc point, à proprement parler, de distinction de temps et de jours, en ce qui touche la nécessité de lui en rapporter, de lui en consacrer l'usage ; et à ne considérer que le principe qui veut que le bienfait tourne à la gloire du bienfaiteur, tous les temps méritent d'être observés avec une égale religion. Il ne peut y avoir le temps du péché et le temps de l'expiation, le temps des fausses joies et le temps de la sagesse, le temps de la dissipation et le temps de la piété : l'homme n'a de temps ici-bas que pour la recherche et la poursuite du vrai bonheur par les voies de la vérité et de la vertu. Toutefois, sans nous dispenser de l'obligation générale de lui rapporter fidèlement tous les moments de notre existence, dans la succession des temps dont le Seigneur est le maître, il en est qu'il s'est spécialement réservés : ce sont ceux qu'il nomme lui-même les *temps favorables, les jours de salut* ; non que dans aucun temps sa grâce manque à la bonne volonté, ou que dans aucun jour le salut ne soit offert à celui que le désire avec sincérité et le re-

cherche avec ardeur ; car, dans ce sens, il est vrai de dire que tous les jours sont des jours de grâce, et tous les temps des temps de propitiation et de salut ; mais parce qu'à ces époques solennelles et privilégiées sa miséricorde se surpasse en quelque sorte elle-même, par une plus riche et plus généreuse effusion de secours spirituels et de faveurs célestes. Or, tel est le saint temps du carême : *temps favorable* par excellence, jours de salut entre tous les jours, si nous savons les observer avec une religieuse fidélité, et nous bien pénétrer des fins et des intentions que s'est proposées l'Église dans l'institution de cette sainte quarantaine.

Maintenant, quelles sont les intentions de l'Église quand elle nous ouvre la carrière quadragésimale ? Elles sont nombreuses, et toutes dignes, assurément, de sa sagesse et de sa maternelle bonté. Arrêtons-nous à celles qui ont un rapport plus direct à notre amendement et à notre instruction.

I

L'ÉGLISE VEUT FAIRE ACCOMPLIR LA LOI DE PÉNITENCE.

Prenons-y garde ; il y a une loi qui oblige à la pénitence tous les enfants d'Adam ; loi portée contre le premier homme au moment de sa chute : *Quia audisti vocem uxoris tuæ et comedisti de ligno, ex quo præceperam tibi ne comederes, maledicta terra in opere tuo ; in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ.*

(Gen. III,17). *In sudore vultus tui vesceris pane, donec revertaris in terram de qua sumptus es ; quia pulvis es, et in pulverem reverteris* (ib., 19) ; loi proclamée de nouveau dans l'Evangile au temps de la régénération de l'homme : *Facite ergo fructum dignum pœnitentiæ* (Math., III, 8) ; loi qui nous lie comme pécheurs, sous peine de la vie, et de la vie éternelle : *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis* (Luc, XIII, 3), loi que nous lie comme chrétiens, pour nous rendre conformes à notre modèle et à notre maître.

Une grande expiation a eté consommée sur le Golgotha. Chrétiens, enfants de la croix, fruits conçus dans les déchirements et les angoisses du Calvaire,... disciples d'un Dieu mort dans les tourments,... fils de roi, mais d'un roi couronné de douleurs ; nés dans la pourpre, mais dans la pourpre de son sang, notre vie ne doit pas démentir notre origine. Le sacrifice du Sauveur a été complet en ce qui regarde la personne et les mérites de la victime ; mais ce sacrifice doit se continuer dans ses membres, qui ne font avec lui qu'un même corps mystique. C'est la doctrine de saint Paul : " J'accomplis ce qui manque à la passion du Christ." *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.*

II

L'ÉGLISE VEUT NOUS FAIRE MÉDITER SUR LES SOUFFRANCES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

La mortification des sens est insuffisante pour notre salut. Il faut surtout la componction du cœur. Les



pratiques de pénitence sont à la pénitence véritable ce qu'étaient les sacrifices anciens des boucs et des génisses comparés au sacrifice d'un cœur contrit et humilié. Or, quoi de plus propre à l'exciter, à l'entretenir, cette componction du cœur, cet attendrissement de l'âme, que la méditation du mystère tendre et terrible de notre rédemption ? Voilà pourquoi l'Église, dès le mardi de la semaine qui précède celle du commencement du Carême, nous remet en mémoire, dans la fête de la *Commémoration de la Passion*, le souvenir de ce grand drame sur lequel, vers la fin de la sainte quarantaine, elle doit fixer nos regards et qu'elle offrira pendant plusieurs jours à notre méditation. Jésus-Christ a aimé les hommes à ce point, qu'il est venu sur la terre vivre de leur vie ; il a passé en faisant le bien ; et cette vie toute de condescendance, d'humilité et de tendresse, aboutit à un supplice infâme. Un peuple ingrat et pervers fait au Sauveur un crime de ses bienfaits, et met le comble à ses infamies en versant un sang innocent, et la divine victime est en proie à toutes les amertumes, son âme est triste jusqu'à la mort. Le poids de la malédiction de son Père pèse sur lui de toute sa pesanteur, le ciel est inflexible à ses prières et à ses douleurs. Mon Dieu, mon Dieu, s'écrie-t-il, pourquoi m'avez-vous abandonné ? L'Église espère que nous comprendrons les horribles scènes de la Passion, qu'alors nous briserons les liens qui nous attachent au péché, et que nous consacrerons la sainte quarantaine à les expier.

Elle compte que le souvenir de la Passion, de cette redoutable expiation du péché par la mort d'un Dieu,

amollira tous les cœurs, et leur fera comprendre combien ce sera une chose terrible pour les âmes coupables, de tomber entre les mains du Dieu vivant. En n'épargnant pas son Fils, il nous a donné la mesure de ce que devraient attendre de lui ceux en qui il trouverait le péché qui l'a contraint d'en user si impitoyablement envers ce Fils bien-aimé. Ces considérations sur la justice divine seront bien propres à faire haïr et fuir le péché, en développant dans les âmes une crainte salutaire, sur laquelle une espérance ferme et un amour sincère viendront s'appuyer comme sur une base inébranlable ; car le Sang du Christ coule pour laver tous les crimes. Pendant le Carême, tous pourront aller puiser aux fontaines du Sauveur, afin que leurs âmes en sortent pleines de vie. Ils pourront effacer les traces de toutes leurs souillures, et être aimés de Dieu du même amour dont il aime son Fils.

Le souvenir de la Passion est, en outre, bien propre à inculquer une importante leçon : c'est que rien de grand ici-bas ne s'accomplit que par la souffrance.

Quiconque veut faire le bien et marcher sur les traces du Sauveur doit, pour arriver au ciel, s'attendre à souffrir... Comme les fils de Zébédée, tous ceux qui veulent faire partie du royaume triomphant de Jésus-Christ, dans l'éternité, doivent s'attendre à boire le fiel qu'il a lui-même bu... Les Apôtres ont souffert... Les missionnaires, dans tous les temps, ont dû souffrir, et ils souffrent encore... Ce n'est qu'à ce prix que la parole du salut a pu germer dans les cœurs et y produire des fruits. Ce n'est qu'à ce prix que le règne de Dieu s'établit sur la terre.

Enfin, la Passion, le mystère de la Croix, est une école de sagesse. Les plus simples n'ont besoin que d'y jeter les yeux pour apprendre la vraie sagesse, et les savants eux-mêmes n'ont rien de mieux à faire que de l'étudier sans cesse, à l'exemple de saint Paul ; les plus habiles seraient sans doute ceux qui ne sauraient que ce seul livre, et qui le sauraient bien.

Voilà pourquoi l'Église en déroule à nos regards les pages sanglantes durant le saint temps du carême. Elle veut que ce grand mystère de notre rédemption nous soit présenté... pour nous empêcher d'oublier par quel Sang nous avons été rachetés, *de quelle pierre nous avons été tirés* (Ps. 51, 1) pour entrer dans la construction de la cité de Dieu... Durant ce temps de saint recueillement, ses prières, ses lectures, ses cérémonies ont pour objet les travaux de Jésus-Christ, ses jeûnes, ses tentations dans le désert, puis ses douleurs, ses tourments, sa mort...

Le souvenir de la Passion gagne nos cœurs, en nous rappelant un amour immense. La Passion c'est un océan de douleurs et d'ignominies pour Jésus-Christ.

Les plaies de ce Dieu immolé sont les fournaises ardentes où s'embrasent les âmes... où se consomment les sacrifices les plus héroïques... où se surmontent toutes les difficultés... Rappelez-vous, dit saint Paul, celui qui a soutenu une si rude contradiction des pécheurs contre sa propre personne, afin de ne pas vous lasser ni de perdre courage. (Héb., XII, 3.)

Voilà, d'après lui, l'utilité du souvenir de la Passion. Aussi, saint Augustin, transporté d'amour, s'écrie : " Écrivez, Seigneur, vos plaies dans mon cœur, afi

qu'en elles je lise votre douleur et votre amour : votre douleur, afin que je supporte pour vous toute douleur ; votre amour, afin que je méprise pour vous tout amour."

" Si tu veux, ô homme, croître de vertu en vertu et de grâce en grâce, médite, chaque jour, la Passion du Seigneur."

" Rien n'est propre à opérer une sanctification universelle dans une âme, comme la méditation de la Passion du Christ."

LE MERCREDI DES CENDRES.

(SECUNDO)

" Convertissez-nous à vous, Seigneur, et nous serons convertis." (JÉRÉMIE, 5.)

Trois motifs peuvent conduire à la conversion et à la fuite du péché : 1° la crainte des châtiments éternels du péché ; 2° le désir des joies de la vie éternelle ; 3° la considération de l'immense charité de Dieu envers nous.

PREMIÈREMENT.

Ceux qui ne se convertissent et ne fuient le péché, que par la crainte de l'enfer, n'ont nulle crainte du péché véniel—nul repentir... Ils sont sans courage pour la penitence—sans ferveur pour acquérir la vertu. Ils sont sans amour,—comme des esclaves au service de Dieu,— avec toute sorte de défauts : immortifications, aigreurs, chagrins... Gais lorsque tout va bien, tristes,

troublés, à la moindre épreuve. — Sévères vis-à-vis les défauts des autres.

Éviter le péché, même simplement véniel, par la crainte du purgatoire, — c'est une disposition bonne, mais encore imparfaite ; car on s'y recherche soi-même : le repentir et la pénitence ont pour motif la crainte, et non l'amour de Dieu. Aussi cette disposition fait-elle passer par les peines et souffrances du purgatoire.

Éviter même toute imperfection, comme pouvant retenir dans le purgatoire, et cela, par conséquent, plus pour soi-même que pour la gloire de Dieu, n'est pas une disposition exempte de blâme, et elle mérite le purgatoire, — lors même qu'on aurait travaillé fortement à se vaincre, et qu'on aurait pratiqué tous les exercices de la pénitence.

SECONDEMENT.

Il en est qui se donnent à Dieu par le désir de la gloire du ciel.

Ames vives, ardentes, elles sont susceptibles de fortes impressions. Charmées, elles quittent le monde, les choses extérieures et sensibles, les plaisirs, etc., et servent Dieu sérieusement. C'est bien. Dans la vie religieuse, elles s'appliquent à acquérir toutes les vertus — et une ample provision de mérites. La pensée et le désir des biens éternels leur rendent supportables et faciles le travail et les souffrances... Elles ont une grande ferveur, — et cependant leur état est encore imparfait. Aussi, elles devront passer par le purga-

toire, pour avoir moins recherché la gloire de Dieu qu'elles-mêmes.

Heureuses si les épreuves et les tentations viennent faciliter leur progrès. C'est alors qu'elles se connaissent, ainsi que leur trop grande attache aux biens spirituels et à elles-mêmes, au détriment de l'amour de la gloire de Dieu. Heureuses donc, si elles sont éprouvées par beaucoup de souffrances. C'est par ce moyen qu'elles peuvent se dépouiller d'elles-mêmes et approcher de la justice de Dieu.

Plus heureuses encore, si elles peuvent avoir le temps d'avancer dans la justice, par les souffrances et le mépris ; car, alors, elles acquièrent une grande force, ne craignent ni tentations, ni peines. Elles entrent dans le dépouillement et dans un vrai repentir.

TROISIÈMEMENT.

Le troisième et le plus parfait motif de se donner tout à Dieu, est celui qui vient de la considération de la bonté de Dieu, et de ses immenses et gratuits bienfaits. De là une profonde reconnaissance, un tendre désir de servir Dieu éternellement.— " Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?"— *Domine, quid me vis facere ?* dit une âme dans cette disposition. Que voulez-vous que je fasse ? Souffrir ? tout quitter ? Accomplissez en moi, Seigneur, votre volonté. L'amour de Dieu meut uniquement cette âme. Son repentir, sa pénitence vient de ce qu'elle a été infidèle envers un Dieu si bon. Cette négligence la fait gémir, et non pas la crainte de l'enfer ou le désir du ciel. Elle ne sait

par quels châtiments réparer son malheur. Elle veut l'expier de tout son pouvoir par les exercices de la pénitence. Un haut degré de gloire l'attend au ciel. Si elle vit longtemps dans cette justice parfaite, elle acquiert une vertu qui lui permet de dire avec le Prophète : *Paratum cor meum, Domine :* " Seigneur, mon cœur est prêt à aimer ou à souffrir,— à faire ou à laisser,— à accomplir votre volonté et non la mienne, en voulant tout ce que vous voulez de moi."

Avec plus de temps encore, une telle âme s'élève à un état de charité qui lui fait dire avec saint Paul : Qui me délivrera de ce corps de mort? Je désire la dissolution de mon corps afin d'être avec le Christ. Et cependant, dans l'ardeur de son zèle, l'Apôtre ajoute qu'il est prêt à être exilé du Christ — anathème — pour ses frères. Ce désir d'être utile aux autres est un désir surtout agréable à Dieu. Cette abnégation est si belle que Dieu en est épris, et qu'il descend en cette âme et s'unit à elle intimement. Alors, elle s'écrie encore avec saint Paul : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.* " *Je vis, non pas moi, mais le Christ vit en moi.*"

LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

LA COURONNE D'ÉPINES.

Les soldats du gouverneur ayant amené Jésus dans la cour du prétoire, rassemblèrent autour de lui la cohorte entière, et après lui avoir ôté ses vêtements, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre ; ensuite, ils entrelacèrent des épines en forme de couronne et

la lui placèrent sur la tête, et lui mirent dans la main droite un roseau ; ils venaient ensuite l'adorer, et se mettant à le saluer, et à fléchir le genou devant lui, ils lui disaient par dérision : " Roi des Juifs, je vous salue." En même temps, ils lui donnaient des soufflets, ils le couvraient de crachats, et prenant le roseau, ils lui en frappaient la tête. (Math., XXVII, 29, 30.) Récit simple, sans réflexion, sans ressentiment, ni haine, ni passion. C'est la vérité livrée à nos méditations.— Malice du démon excitant les soldats à tourmenter Jésus-Christ! Ce sont les gentils qui couronnèrent d'épines le Sauveur: sans le savoir, ils servirent à l'accomplissement des desseins de Dieu, et furent les instruments de sa miséricorde. Les Juifs furent responsables, néanmoins, par leur cri de haine à la vue Jésus couronné d'épines.

Le but de l'Église en honorant la couronne d'épines, est de faire entrer ses enfants dans la contemplation de l'amour de Jésus consentant à être traité comme un roi de théâtre, et à endurer toutes les ignominies et tous les opprobres dont il fut l'objet: c'est de leur inculquer le devoir de méditer sérieusement les grandes leçons qui leur sont données.

I

LA GLOIRE DE JÉSUS COURONNÉ D'ÉPINES.

Jésus-Christ est roi, mais non à la façon des rois de la terre. Sa royauté est du ciel : elle s'exerce sur les intelligences, les cœurs et les volontés. Ses richesses et

sa gloire ne sont pas de ce monde. Il appelle ses sujets à les partager, mais après les avoir conquises par des combats. Pour gagner la victoire, il faut fouler aux pieds les biens de ce monde,—vaincre l'orgueil,—la sensualité,—l'avarice, par l'humilité, la pauvreté, le crucifiement de la chair.

Une royauté du caractère de celle de Jésus-Christ, demande des insignes analogues... Un manteau royal ordinaire, une couronne enrichie de perles, un sceptre magnifique, signe d'une royauté temporelle, ne pouvaient convenir à Jésus-Christ. De là, le choix tout extraordinaire de son manteau, de sa couronne et de son sceptre. Ses intentions,— le caractère de l'empire qu'il vient établir,—la nature des biens qu'il promet à ses partisans, sont nettement proclamés par ce genre d'insignes. Rien de glorieux pour lui comme son couronnement d'épines. C'est par là qu'il se prépare à prendre bientôt possession, par sa mort et sa résurrection, de l'héritage de toutes les nations que son Père lui a données, qu'il se prépare à l'exercice de son empire.

Dans les insignes de cet empire brille de tout son éclat la sagesse de Dieu. Ce vieux manteau usé sur les épaules des grands, ce sceptre de roseau, cette couronne de douleur et de dérision sont autant de symboles. Les moqueries, les crachats, le sang, les plaies, vont bientôt faire place au triomphe, à la gloire du Dieu moqué, meurtri, déchiré, dégouttant de sang. Jésus-Christ sera adoré, salué roi, reconnu le maître des cœurs, précisément à cause des ignominies dont les gentils ont voulu flétrir sa royauté.

Honneur, gloire à Jésus ! Gloire et jubilation pour le fidèle qui comprend le mystère des étranges insignes de la royauté de son Maître, et la profondeur de la sagesse divine ! Les lambeaux de pourpre, le roseau, la couronne d'épines, voilà ce qui vous rend aimable à mes yeux ; — ce qui prouve que vous êtes mon roi. C'est par ces signes et ces ornements que vous avez vaincu le monde, et que je suis devenu votre conquête.

II

LA GLOIRE DE L'ÉGLISE SOUMISE A UN ROI COURONNÉ D'ÉPINES.

La couronne de son Époux, c'est pour l'Église son plus beau titre de gloire. Rien ne l'ennoblit, ne l'élève, comme la couronne d'épines,— couronne qui rappelle tant de dévouement, tant d'humilité...tant d'amour !— Jésus-Christ a été couronné d'épines parce que nous avions perdu la couronne d'innocence avec laquelle le premier homme avait été créé.

Le manteau d'ignominie de Jésus-Christ a procuré à l'Église un manteau de gloire. Ce sont les vierges,— les martyrs,— les confesseurs,— les pontifes dont la sainteté de vie est le fruit des mérites du Sauveur moqué et humilié.

Le roseau est un symbole de fragilité. Notre roi, libérateur et maître, s'est chargé d'expier la faiblesse de l'homme, de corriger sa fragilité, de le rendre fort et invincible. Il a voulu, dans ce but, subir l'outrage et l'humiliation de porter à la main un roseau pour sceptre ; et, par là, il a obtenu de la part de ses dis-

ciples l'héroïsme des sentiments, du courage, et des luttes contre l'enfer et contre le monde.

III

SENTIMENTS D'UNE AME PIEUSE A LA VUE DE JÉSUS COURONNÉ D'ÉPINES.

Ecce homo! Le voilà, l'Homme-Dieu, chargé de mon orgueil, de toutes mes vanités, de mes colères, de mes ambitions, de mon amour pour les plaisirs. Voilà mon Réparateur, mon Rédempteur, mon Sauveur.— O détresse, angoisses, misère, abandonnement incomparables ! O douleur poignante—opprobre révoltant—humiliation profonde ! je vous dois d'être régénéré, justifié, sauvé.—L'âme fidèle adore son Roi réduit à une telle condition : elle voudrait baiser avec amour, la couronne, le sceptre, le manteau. Elle s'attendrit devant ce spectacle ! O immensité de la chute ! dit-elle ; immensité de l'amour réparateur ! Oh ! que ne donnerait-elle pas à son Sauveur, en retour de tant d'amour !

Sujet d'affliction poignante ! Le couronnement d'épines continue tous les jours — de la part de ceux qui ont été pourtant les objets de ses amoureuses souffrances !— Que d'épines cruelles enfoncées dans la tête de Jésus par la mondanité—les plaisirs—les divertissements, dont tant de chrétiens frivoles sont tout préoccupés.—Que de manteaux de dérision jétés sur les épaules de ce doux Sauveur, par les mains de ceux qui le déshonorent par leurs mœurs toutes païennes,— qui se rient de son autorité, de son Évangile, de sa grâce, et

qui le regardent comme impuissant à les rendre heureux ! Infortunés, qui échangent le sceptre éternel du Fils de Dieu, en un frêle roseau dont ils semblent n'avoir rien à craindre !

O vierges du cloître, combien vous devez être dévotes à Jésus couronné d'épines ! Votre tendresse et votre affection doivent vous encourager à faire des sacrifices, à vous livrer amoureusement aux austérités de votre règle, etc...

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

MÉDITATION SUR LA TENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR AU DÉSERT.

1er PRÉLUDE.— Jésus-Christ va seul, conduit par l'esprit, au désert, et y jeûne quarante jours et quarante nuits. Il est ensuite tenté par le diable.

2e PRÉLUDE.—Jésus, toute sagesse et toute grâce, obéit cependant à l'impression de l'esprit... Il faut demander la docilité aux inspirations de l'Esprit-Saint, et, en particulier, la fidélité aux grâces de sa vocation religieuse.

1er POINT.—Le saint état religieux est un heureux *désert*, une précieuse solitude où l'Esprit de Dieu prend soin de conduire certaines âmes, pour leur parler plus intimement et plus familièrement, et pour les diriger vers la perfection. "*Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus* (Osée). "Je la conduirai (l'âme fidèle) dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur."

Oh ! que cet heureux *désert* est plein de bonheur et de charme ! que la douce et suave onction de la grâce y récompense au centuple des privations qu'il faut embrasser, pour s'y enfoncer et y fixer son séjour ! Dans ce refuge contre le monde et ses dangers, on goûte, dans le recueillement, loin du tumulte et du trouble de la vie mondaine, dans les attraits de la solitude et d'une vie de prière, les douceurs de la paix dont les jouissances surpassent tout sentiment.

Mais il faut y aller et y demeurer avec un cœur docile, généreux, fort et courageux. Pour y jouir du bonheur et des privilèges *d'enfants de Dieu*, il faut s'y laisser diriger par l'Esprit de Dieu, selon le sentiment de saint Paul : *Quicumque Spiritu Dei aguntur, sunt filii Dei* (Rom., VIII, 14). Il faut contempler comme modèle Jésus allant au désert, et se conformer, autant que possible, à ses dispositions. Voyons-le subissant l'isolement et tous les inconvénients de ce séjour ; jeûnant rigoureusement pendant quarante jours ; contemplant et priant sans interruption ; gémissant sur nos misères et suppliant pour nous la divine miséricorde de son Père. Quel exemple à méditer ! Quelles larmes sur nos misères et sur nos fautes, et quelles supplications, sous le regard du ciel, nous devons répandre.

Combien l'isolement de Notre-Seigneur doit encourager notre recueillement et notre silence, et combien sa pénitence et sa prière doivent soutenir notre mortification et notre esprit d'oraison. Oh ! il nous faut demander *lumière* et *force*, pour suivre fidèlement, en religion, l'impulsion de l'Esprit-Saint.

IIe POINT.—Notre-Seigneur ne s'est pas contenté de pratiquer la prière et la pénitence, au désert. Il a voulu y être tenté, afin d'être la grande instruction et l'encouragement de tous ses disciples, dans sa sainte Église. Il a voulu leur enseigner que les *tentations* ne sont pas un mal, mais que, bien au contraire, elles servent à faire acquérir de grands mérites pour le ciel, par les combats qu'elles forcent de livrer, et par les victoires qu'elles font si courageusement remporter sur l'enfer. Combien aussi les tentations font pratiquer de constantes vertus !... Elles entretiennent l'humilité, la vigilance, la ferveur, etc. ; et elles contribuent ainsi à nous rendre plus agréables à Dieu, qui lit au fond de nos cœurs ces belles dispositions et qui les approuve et les bénit.

Au reste, les tentations sont indépendantes de notre volonté... Ni sainteté, ni solitude ne peuvent faire que nous en soyons tout à fait exempts... Saint Paul lui-même, le grand saint Paul, était tenté, même après avoir été élevé jusqu'au troisième ciel. Aux instances qu'il adressait au Seigneur, pour être délivré de cette humiliante épreuve, il en reçut pour réponse : " Ma grâce te suffit ; la vertu se perfectionne dans l'infirmité." Dieu ne saurait permettre, en effet, que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons ; mais il nous aide, afin que la tentation nous fasse avancer dans la vertu (Cor., X). Il ne faut donc pas se déconcerter, ni se décourager ; mais dire plutôt au plus fort du danger : *Domine, vim patior, responde pro me ;* " Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi."

IIIe POINT.—Jésus fut conduit par l'esprit dans le

désert pour y être tenté. Le diable lui suscita 1° une tentation de *gourmandise*, 2° une tentation de *vaine gloire*, et 3° une tentation *d'ambition*. Mais Jésus, pour nous mériter la victoire dans ces trois tentations si dangereuses, ainsi que dans toutes les autres, repoussa avec humiliation Satan qui enfin le laissa ; et alors les anges s'approchèrent de Jésus et le servaient. Considérons la source de nos tentations, et les remèdes aux tentations.

1° La source de nos tentations, c'est le péché originel, qui a mis en nous un mauvais germe, lequel tend sans cesse à se développer, même à notre insu. C'est le péché originel qui a introduit ce trouble et ce désordre dans notre *esprit*, dans notre *cœur*, dans tous nos *sens*, et qui y cause tant de luttes et de tempêtes... La cause de nos tentations, c'est l'orgueil, source de la vaine gloire et de ses incessantes recherches pour se satisfaire ; ce sont les objets du monde, qui présentent à nos sens l'appât qui les attire et qui les corrompt ; c'est enfin le démon et sa malice jalouse, qui nous hait à cause de l'image de Dieu que nous portons en nous, et qui veut le chasser du temple de nos âmes pour y établir sa domination, au détriment du règne si juste de Jésus-Christ, notre aimable Rédempteur.

2° Les remèdes à nos tentations, sont la *vigilance* et la prière, la *fuite des occasions* de tentations, commandée par l'étude et l'examen de leurs dangers. Ces remèdes consistent encore dans la mortification des *sens*, surtout de la vue, et dans une prompte et énergique répulsion des premiers appas du mal. A ces remèdes, il faut joindre l'habitude du recueillement

qui facilite la surveillance sur toutes ses pensées, désirs, projets, actions et démarches, afin que tout cela parte du ciel et s'y rapporte.

O Seigneur, qui avez voulu être tenté, pour nous apprendre à combattre et à vaincre dans la lutte contre nos tentations, veuillez combattre *avec* nous et *pour* nous. Veuillez combattre *pour vous* aussi, puisque nos victoires doivent tourner à la gloire de votre Père, et au salut que vous avez voulu nous acheter au prix de votre Sang... Donnez-nous la force, et nous vaincrons. Donnez-nous l'humilité, et nous triompherons. Entourez-nous de votre protection ; revêtez-nous de la *cuirasse* de la justice ; armez-nous du *bouclier* de la foi ; couvrez nos têtes du *casque* du salut, mettez en nos mains le *glaive* de l'esprit et de la vérité, afin que nous nous défendions contre tous les assauts de la séduction. Défendez-vous vous-même, ô mon Jésus, car Satan vous en veut aussi bien qu'à moi.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

(SECUNDO)

MÉDITATION SUR QUATRE ESPÈCES DE TENTATIONS AUXQUELLES LES PERSONNES SPIRITUELLES SONT EXPOSÉES.

1er PRÉLUDE.—La vie de la grâce doit être tout naturellement entravée par de subtiles et dangereuses tentations suscitées par le démon et par les penchants de la mauvaise nature.

IIe PRÉLUDE.—O Esprit-Saint, aidez-nous à méditer les sérieux combats qu'il y a à soutenir, dans la vie spirituelle, contre la nature et contre le tentateur, afin que nous soyons éclairés et *victorieux* dans la lutte.

I

Au début de la vie de la grâce, les personnes spirituelles peuvent être portées à *ramper* dans la sainte carrière au lieu de *marcher*. La tentation les porte à la recherche d'elles-mêmes, à la fuite de l'austérité,— puis à être enclines à l'indulgence envers leur propre faiblesse, et à contenter la nature en tout. Et, en même temps, ces personnes qui ne résistent pas à leur nature, se montrent pleines de fiel contre ceux qui diffèrent de leurs sentiments et de leurs dispositions. Elles mordent quelquefois, et condamnent sans pitié ceux qui leur déplaisent. Ces personnes, si surtout elles ont autrefois vécu selon leurs inclinations naturelles, doivent s'abstenir, sous peine de tomber bien bas, d'accorder à leur nature toutes les satisfactions qu'elle demande.

II

Une seconde espèce de tentation est celle qui consiste dans une sorte de sensualité intérieure et extérieure.

Les personnes qui sont en butte à ce genre de tentation, sont celles qui n'ont point le véritable esprit de Dieu ; qui paraissent bonnes au dehors, quoique leurs intentions ne soient pas pures. Elles recherchent les

satisfactions sensibles ; elles suivent la nature et cèdent toujours à leurs penchants naturels. Leur manque de pureté d'intention est souvent cause de leurs tentations.

Ces personnes sont mobiles dans leur esprit. Elles remarquent attentivement les défauts des autres... Elles manquent de la simplicité véritable — qui ne cherche point l'éclat, et qui n'aime pas ce qui ne porte pas à la dévotion et au recueillement... Manquer de charité commune envers tout le monde, se croire plus sages que les autres ; vouloir imposer leurs opinions ; manquer de vraie humilité, de bienveillance, de compassion et de miséricorde, etc., voilà autant de traits qui caractérisent ces personnes faussement dévotes.

III

Il est une troisième espèce de tentation, qui communique son poison de différentes manières. En effet, elle fait rechercher aux unes, avec un empressement déréglé, leur bien-être corporel, le repos, et les consolations que donnent les créatures. Elles veulent unir l'amour de Dieu à l'amour de ce qui est passager. Nécessairement, un tel amour ne peut être que tiède et faible, préoccupé de choses étrangères, souillé de recherche propre jusque dans le service de Dieu. — Les autres, après avoir reçu beaucoup de grâces, s'en trouvant privées pour un temps, perdent contenance, deviennent inconstantes et mobiles, changent souvent de résolutions, forment de beaux projets, mais ne les

exécutent pas... Leur état vient de ce que leur attention se porte plutôt sur les pratiques extérieures de la vertu que sur Dieu, qui doit être placé, dans la pensée, au-dessus de toutes les vertus et de toutes les pratiques.

IV

Une quatrième tentation, c'est celle de l'orgueil spirituel porté à son comble... Ce vice infecte surtout ces personnes qui, étant infidèles aux grâces ou n'étant pas à leur place, dans l'état religieux, au lieu de chercher leur repos en Dieu, le cherchent dans les choses étrangères. Rien d'étonnant qu'elles ne puissent pas arriver à bonne fin.— Enfin arrivent de graves égarements, auxquels se mêle un orgueil grossier qui rend difficile de sortir de la mauvaise voie.

LE VENDREDI APRÈS LE 1er DIMANCHE DU CARÊME.

LA SAINTE LANCE ET LES CLOUS QUI ONT PERCÉ JÉSUS-CHRIST.

"Ils ont vu celui qu'ils ont transpercé. (Zach., 12.)

L'Église a bien raison de vénérer les instruments qui ont servi à la mort de son divin Époux... En voyant ces objets, on pense à Jésus-Christ, à ses souffrances, à son amour. On pense bien plus encore aux sublimes mystères accomplis pour le salut du genre humain. De ces

objets matériels, on tire une pieuse contemplation et une source inépuisable de réflexions et de sentiments.

Pour profiter du culte de la Lance et des Clous, il faut considérer Jésus-Christ percé de clous, et nous montrant, du haut de la croix, son côté ouvert par une lance. Il nous apprend de grands mystères, et nous adresse les plus utiles leçons.

I

LES BLESSURES.

Inconcevable supplice et douleurs de Jésus, attaché et fixé à la croix par des clous qui perçaient ses mains et ses pieds ! " Ils ont percé mes mains et mes pieds." (Ps. 27.)

Voilà donc quatre plaies pour le corps de Jésus-Christ, d'où s'échappe son Sang adorable, le prix de notre rédemption.— L'amour de ce doux Sauveur en demande une cinquième,— plus large—plus profonde, d'où put s'échapper tout le sang qui ne s'était pas échappé de son corps par toutes ses autres plaies et blessures : celle de son cœur. C'est l'amour infini pour les hommes qui dirigea vers ce cœur la lance du soldat.

Que m'apprennent, que me procurent les plaies de mon Sauveur, quels mystères renferment-elles ?

Elles m'apprennent que Jésus-Christ est venu pour guérir l'homme des plaies mortelles, épouvantables, corrompues, éternelles que le péché avait faites à l'homme dans son âme... Voilà pourquoi il a souffert dans son corps de Dieu tout ce que l'homme devait

souffrir éternellement. Voilà pourquoi il a dit: je serai couvert de plaies; mes pieds et mes mains seront percés de clous, mon côté sera ouvert par une lance, et mes blessures guériront celles de l'homme.

De plus, Dieu voulait s'unir l'homme, et former une société de saints, de justes, une société qu'il épouserait, dont il ferait ses délices. Cette société, c'était l'Église, prédite par les prophètes, qui devait louer, glorifier Dieu, être l'objet de ses éternelles complaisances. Eh bien, Dieu, pour donner à son Fils cette mystique Epouse, l'a tirée de son côté ouvert par la lance du soldat, comme Ève avait eté figurativement tirée du côté d'Adam.

Oui, l'Église est sortie du cœur de Jésus, comme une portion même de son divin Époux. O mystère de consolation et d'amour ! Tous les enfants de l'Église sont sortis de la poitrine brûlante d'amour du Fils de Dieu. Voilà leur origine, leur berceau, le lieu de leur naissance ! Voilà le sein qui les a portés !

O plaies de mon Sauveur, quelles saintes et utiles vérités vous me fournissez l'occasion de méditer !

Les conséquences pratiques à tirer pour moi, c'est que je dois être animé de la plus vive reconnaissance envers mon Jésus, qui a guéri les plaies de mon âme et fermé ses blessures, par les plaies et les blessures de ses pieds, de ses mains, de son cœur. L'offenser, serait rouvrir ses plaies. Combien je dois m'en préserver !

II

LE SANG ET L'EAU.

L'ouverture du cœur de Jésus, voilà la source d'où sort la vie de nos âmes,—vie surnaturelle, divine, céleste. C'est la vie de la grâce communiquée par les sacrements. Le Sauveur n'est pas venu seulement avec l'eau, mais avec l'eau et avec le sang.

Voilà les deux sources qui s'épanchent des plaies du Sauveur: le Sang qui rachète et l'eau qui purifie. " Sachant que... vous avez été rachetés... par le précieux Sang de Jésus-Christ." (Petr., I, 18, 19.)

" Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés." Notre rédemption, et les sacrements destinés à nous communiquer ses mérites, se trouvent dans le Sang et dans l'eau sortis de la poitrine du Sauveur. De là sortent toutes les grâces... toutes les larmes de la componction et de la pénitence,—la miséricorde, le pardon, et enfin ce fleuve abondant de tous les genres de grâces qui arrose et qui rend fertile le jardin de l'Église.

Penser à la sainte lance, l'honorer d'un culte pieux, est donc une pratique propre à me rappeler le grand mystère de mon salut, de ma justification, de ma perfection; propre à me rappeler ces fleuves de grâces et de bénédictions qui des plaies du Sauveur, de la plaie de son cœur surtout, se sont répandus sur le monde entier... Tout en honorant la sainte lance, je

m'enfonce, par la contemplation, jusque dans cet abîme de miséricorde et d'amour,—le Cœur de Jésus. Mon cœur bondit de joie, d'espérance et d'amour.

Et puis, le Sang et l'eau, j'en fais mes délices, dans le sacrement d'amour... Je m'élance vers la source d'eau vive : j'aspire Jésus-Christ, j'aspire son Sang adorable, et cette eau de l'immortalité qui rafraîchit délicieusement mon âme. Ce Sang divin coule dans les veines de mon cœur.

Mon âme, contemple en silence,—aime,—enivre-toi !

III

L'AME PIEUSE CONTEMPLANT JÉSUS-CHRIST.

“ Votre côté a été ouvert, ô très doux Jésus, afin que nous puissions y pénétrer,” s'écrie saint Bernard, dans l'extase de sa reconnaissance. “ Votre cœur a été blessé, afin que nous puissions habiter au milieu de lui, en nous détachant de toutes les choses visibles.” Ces sentiments ont été ceux de tous les saints. “ Demeurez en moi : ” voilà les paroles qu'ils croyaient entendre, à la vue du cœur percé de Jésus.

Oh ! comme on est bien dans ce cœur ! quelle paix on y goûte ! quel repos dans les fatigues et les dégoûts du monde !... Quelle science on y acquiert de l'amour du Dieu Sauveur ! La blessure invisible faite par l'amour, est rendue visible par la blessure matérielle ! Oui, pour connaître et apprécier l'amour de Jésus, il suffit de la connaissance et de la contemplation de ses plaies.

O mon âme, entre donc, et demeure dans ce paradis! Là, goûte, comprends combien le Seigneur est doux! Là, jouis de la piété et de l'amour. Fais sortir de ce foyer ardent les fontaines embrasées des larmes du repentir et de la pénitence. Apprends là la bonté, la mansuétude, la patience et la compassion... En la compagnie de Marie Madeleine, excite ta ferveur et ta reconnaissance, en contemplant le cœur ouvert de Jésus... Et pour que ta dévotion soit pratique et efficace, ne manque pas de répéter en tout abandon: " Seigneur, mon cœur est prêt, percez-le, déchirez-le à votre gré et pour votre gloire; mon corps et mon âme sont à vous, soumettez-les à toutes les épreuves de votre choix; jamais je ne cesserai d'adorer votre volonté; en union avec mon Sauveur, je dirai toujours: *Non mea voluntas, sed tua fiat:* Que votre volonté soit faite et non la mienne."

POUR LE IIe DIMANCHE DE CARÊME.

MÉDITATION SUR LA TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Ier PRELUDE.—Jésus ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, les mena à l'écart sur une haute montagne (qu'on croit être le Thabor), où il fut transfiguré devant eux. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses habits blancs comme la neige.

IIe PRÉLUDE.—O Seigneur, faites-nous retirer de cette méditation une vraie dévotion envers Jésus, et

faites-nous aimer et mettre en pratique les importantes instructions qu'elle renferme.

1er POINT. — Le *choix* des Apôtres Pierre, Jacques et Jean : Pierre qui devait être le chef des Apôtres ; — Jacques qui devait être immolé le premier parmi eux ; — Jean, pur, vierge, déjà imitateur fidèle de Jésus, sous ce point de vue. — Ces trois Apôtres devaient être témoins, plus tard, des langueurs, de la tristesse et de l'agonie de leur Sauveur. Ils avaient donc besoin d'être fortifiés d'avance contre l'épreuve de leur foi et de l'attachement à leur Maître, alors qu'ils verraient le spectacle de ses délaissements. Jésus leur accordait une grâce *gratuite*, à laquelle il voulait, sans doute, qu'ils correspondissent, afin de ne pas faillir, plus tard, lorsque leur fidélité serait appelée à le suivre dans ses humiliations et ses douleurs. De la constance de cette fidélité, en effet, découlent les grâces des grandes vertus, et la faveur des grands privilèges.

Voyez la grande sainte Thérèse : c'est après avoir savouré les amertumes du Calvaire, être passée par les ignominies de la croix, qu'elle a été admise à goûter les douceurs du Thabor. Oh ! moi aussi, j'ai été souvent favorisé de la grâce de ces divines opérations en mon âme. Que n'ai-je répondu à l'efficacité des mérites de mon Sauveur, dont cette grâce a tant travaillé à me faire obtenir l'application ! J'ai été choisi, appelé, comme Pierre, Jacques et Jean. Tout m'eût été possible, avec une volonté forte, soutenue, aidée, rendue invincible par cette grâce. Mais, au souvenir de mon manque d'ardeur et d'efforts pour correspondre aux prévenances si bonnes de mon Dieu, je demande la

grâce d'être fidèle, constamment fidèle, le reste de ma vie, à ces mêmes prévenances et impulsions de l'Esprit-Saint.

IIe POINT.—Le *Thabor*. Pour voir du regard de l'âme la gloire et l'infinie beauté de Dieu, il faut élever ses pensées et ses sentiments au-dessus de la terre. Moïse s'unit à Dieu, au sommet du Sinaï, tandis que le peuple adore le veau d'or, au bas de la montagne. C'est dans les basses vallées du monde que coulent les torrents des eaux corrompues du siècle, qui n'étancheront jamais la soif et le désir ardent du bonheur.

Jésus prit les trois disciples seuls à l'écart... et il les mena sur une montagne *pour prier*. C'est là l'image de ce qui doit préparer les âmes aux opérations de la grâce. Le Saint-Esprit, après les avoir choisies, les amène à l'écart. Le bruit, le tumulte sont impropres aux intimes communications. Voyez Jean-Baptiste : il s'est préparé aux grâces de sa grande mission par trente ans d'isolement et de solitude. L'esprit des saints est un esprit de solitude. *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.* (Osée, 11.) Ils cherchent dans le silence les faveurs du divin Époux.

La montagne du Thabor figure la prière qui élève l'âme vers Dieu... Par la prière l'âme quitte la terre, s'élance dans la région de l'intelligence pour y chercher Dieu, son centre et son souverain bien... C'est par la prière et l'oraison que les justes atteignent Dieu.

On demeure sans lumière, ni communication divine, si l'on ne gravit, par la prière, la sainte montagne ; si les pensées sont sur la terre, si les yeux du cœur sont

attachés aux choses sensibles, et ne trouvent d'attraits que dans la beauté extérieure.

Il ne faut être ni livré à la dissipation, ni sensuel, ni mondain, pour connaître Dieu et admirer sa beauté ; pour connaître les amabilités de Jésus, ses mystères touchants, sa vie cachée et ses secrets, la douceur de ses entretiens, et les ravissantes beautés de sa vie glorieuse. O Jésus ! conduisez-moi *seul* à l'écart. Là, dans la prière et l'oraison, je goûterai vos faveurs... J'entendrai vos douces paroles... Je me reposerai en attendant les joies infinies du paradis.

III[e] POINT.—La *Transfiguration.* La transfiguration donne l'idée de l'éclat dont jouit au ciel la nature humaine glorifiée par Jésus, notre éternel bonheur. Dans ce mystère, sa face parut resplendissante comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige. Les rayons de sa divinité lui communiquaient une clarté éblouissante comme celle du soleil. De son âme parfaitement unie à la nature divine, une lumière d'une souveraine beauté se répandait sur son corps.

Oh ! quel encouragement à la mortification et à la pénitence ! Nous serons un jour transfigurés et environnés de clarté et de gloire. Mais auparavant, il faut qu'il s'opère en nous, dans le temps, une transfiguration par laquelle l'âme est changée, revêtue de la grâce, sanctifiée par l'amour et par la pratique de toutes les vertus de Jésus-Christ. C'est la sainteté cachée de l'âme qui se répandra sur le corps, et fera paraître les richesses, la lumière, la vertu mise dans le cœur par l'esprit de grâce.

Notre transfiguration *intérieure* se fait dans la

prière, accompagnée de tendres larmes de pénitence ; dans l'union amoureuse avec Jésus devant le saint tabernacle, etc. Cette transfiguration est l'objet du travail de toute la vie chrétienne. C'est Jésus qu'il faut y prendre pour modèle, pour nous transfigurer pendant la vie. Il est la *voie.* Il faut le suivre, s'il appelle à marcher dans la voie douloureuse, étroite, pénible ; dans sa voie de larmes, d'humiliations, d'opprobres. Il faut même le suivre jusque dans les ignominies du Calvaire. Il est la *vérité :* nous devons affermir, soutenir, encourager notre âme, lorsqu'il nous invite à le suivre, malgré nos frayeurs, dans les choses qui épouvantent notre nature.

Enfin, Jésus-Christ est la *vie :* il faut donc embrasser les renoncements et les sacrifices pour l'imiter, puisque c'est lui qui est la vie de nos intelligences et de nos cœurs ; puisque c'est lui qui les nourrit, les désaltère et les rassasie. Le souvenir du Thabor soutient et éclaire la foi, affermit l'espérance, et rend l'amour pour Jésus-Christ fort, généreux, capable de tout. Il nous fait adhérer volontiers aux exemples et aux enseignements de Celui que la transfiguration du Thabor nous prouve être vraiment la *voie*, la *vérité* et la *vie*. O Seigneur ! faites-moi la grâce de me rappeler souvent la gloire du Thabor, et d'y trouver un puissant encouragement à pratiquer fidèlement la vie de la pénitence chrétienne et religieuse.

POUR LE IIe DIMANCHE DE CARÊME.

(SECUNDO)

DEUX TRANSFIGURATIONS : THABOR ET EUCHARISTIE.

Ier Prélude.— Méditons la transfiguration de Jésus dans l'Eucharistie. C'est le même Dieu qui est sur le Thabor et dans le Tabernacle. Mais, dans son Sacrement, il se cache et s'efface sous l'apparence d'un peu de pain.

IIe Prélude.— O Jésus! aidez-moi à me plonger dans la méditation de votre transfiguration eucharistique, où vous remplacez les splendeurs de votre gloire par les abaissements d'un amour qui surpasse toute admiration et toute reconnaissance.

Ier Point.—Comme au Thabor, une transfiguration s'opère à l'autel eucharistique. Mais il y a une grande différence entre la première et la seconde. A la transfiguration du Thabor, la face de Jésus s'illumina et devint brillante comme le soleil : dans l'Eucharistie, elle s'efface jusqu'à ne laisser voir que l'apparence d'un peu de pain. Il y avait, sans doute, sur le Thabor plus de *gloire ;* mais dans l'Eucharistie, il y a plus *d'amour.* Aussi, si le mystère du Thabor a excité la crainte chez les trois Apôtres, la confiance l'emporte sur la crainte dans le mystère eucharistique, parce que l'éclat de sa majesté divine y est tout éclipsée. Et toutefois, c'est toujours le même roi éternel des siècles qui s'entoure de lumière et de splendeur au Thabor,

et qui s'obscurcit et se cache au Tabernacle. Il y descend de l'éclat de son trône, pour venir à nous plein de douceur et d'amour.

En sorte que le fidèle qui jouit de sa présence au pied de l'autel, peut bien s'écrier, lui aussi, comme Pierre au Thabor : " Seigneur, il nous fait bon d'être ici : " *Domine, bonum est nos hic esse.* Oui, Seigneur, un jour dans votre temple vaut mieux qu'un siècle dans la demeure des pécheurs. C'est aux pieds de vos tabernacles que se laissent goûter les charmes incomparables de votre douce et sereine majesté. C'est aux pieds de votre tabernacle que l'âme jouit des chastes et ineffables délices de ses noces spirituelles avec l'Époux aux amabilités infinies. C'est de votre tabernacle que nous sentons les charmes de votre cœur plein d'une suave et divine amitié, sortir à flots brûlants et nous inonder de leur plénitude. C'est aux pieds de votre tabernacle que nous nous sentons abrités contre la céleste justice irritée, et couverts, ô doux médiateur, de votre toute délectable et puissante intercession. C'est aux pieds de votre tabernacle que nous trouvons la consolation de nos cœurs affligés ; le charme dans nos larmes ; la joie dans les tristesses de cette terre ; la guérison aux blessures de nos âmes et le remède à leurs langueurs et malaises. C'est aux pieds de votre tabernacle que nous allons recueillir la lumière contre les sombres et désolées obscurités au sein desquelles nous marchons si souvent dans notre route bordée d'abîmes. C'est aux pieds de votre tabernacle, enfin, que nous trouvons ce que nous irions vainement chercher d'apaisement à nos peines et de

soulagement à nos souffrances, auprès d'un monde indifférent, aussi inapte à nous comprendre, qu'impuissant à adoucir nos peines.

IIe Point.—Oh ! Seigneur, qu'il y a de bonheur à goûter, devant votre tabernacle, la douceur et la suavité des flammes qui s'en échappent pour consumer agréablement les âmes. Tous les jours, vous descendez sur l'autel, vous y allumez le feu de l'amour au sein des cœurs qui sont sensibles à votre présence. Et s'ils secondent vos opérations, vous les embrasez. Comme le soleil est la joie, la vie de toute la nature, de même vous êtes, dans votre Eucharistie, la joie, la vie et le bonheur des âmes. Vous ne demandez qu'à descendre en elles, et à les rendre heureuses de votre union avec elles. Mais elles ne doivent pas oublier que l'amour ne peut se plaire que dans un amour pareil à lui-même. Si donc nous voulons jouir de l'amour de Jésus, nous devons le faire jouir du nôtre, en nous efforçant de lui donner l'esprit et la ressemblance du sien... Nous devons tendre à l'aimer comme il nous aime.

" Comme Pierre parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit. Et en même temps sortit de la nuée une voix disant : " C'est là mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le." En entendant cette voix, les trois disciples, saisis de frayeur, tombèrent le visage contre terre. Mais Jésus, s'approchant d'eux, les toucha et leur dit : " Levez-vous et ne craignez rien." Pour mieux les rassurer, il s'était dépouillé de la gloire dont il venait de faire briller l'éclat dans sa divine personne.

Dans son Eucharistie, aussi, notre Sauveur s'approche de nous, il nous touche de son corps adorable. En se donnant à nous dans la sainte Communion, il fait naître en nous la confiance et l'abandon. Il semble que la voix de son Père pénètre, pleine de charmes, dans nos âmes et nous dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, goûtez, et voyez combien il est doux ! Et, après cette cène délicieuse de l'Eucharistie, nous pouvons, comme les disciples, passer au souvenir de la mort, des souffrances de la vie et des croix de chaque jour. La communion fortifie et encourage. Elle inonde de force et de générosité pour nous faire monter, avec Jésus-Christ, au Calvaire de cette vie d'exil et de peine, en nous rappelant qu'il sera un jour remplacé par l'éternelle vision du Thabor céleste.

Courage donc, ô mon âme, en te souvenant qu'il n'y a pas loin des souffrances et des scènes du Golgotha, au triomphe de la glorieuse résurrection pour le ciel.

LE VENDREDI APRÈS LE SECOND DIMANCHE DU CARÊME.

LE SAINT SUAIRE.

Le récit des particularités de la Passion et de la mort de Jésus-Christ, tel que donné par les Évangélistes, est aussi profondément touchant qu'il est simple et naïf... Lorsque la piété s'applique à accompagner, par la foi, le divin Sauveur offrant à la justice de son

Père le sacrifice de lui-même, avec ses diverses circonstances, elle ne peut que se fortifier et s'accroître.

Suivons en esprit, aujourd'hui, Joseph d'Arimathie et Nicodème ensevelissant leur Dieu, qui a été immolé sur la croix. Ces deux saints personnages offrent le modèle de la manière dont les âmes pieuses doivent se conduire envers le corps aporable de Notre-Seigneur, et du zèle qu'elles doivent mettre à l'honorer, pour bien remplir à son égard les devoirs sacrés de la foi et de l'amour.

I

JOSEPH ET NICODÈME SONT CHOISIS POUR HONORER LE CORPS DE JÉSUS.

Joseph et Nicodème, appelés de Dieu à ensevelir Notre-Seigneur, doivent être la consolation et l'objet de l'imitation de toutes les personnes à la piété tendre et affectueuse envers l'humanité sainte et le corps adorable de ce Dieu d'amour... Leur souvenir peut réjouir beaucoup les Religieuses, en particulier, qui ont l'occasion de tant témoigner d'affectueux dévouement envers la personne de Jésus-Christ résidant dans le sacrement auguste de l'autel... Oh! comme elles peuvent, là, satisfaire leur piété et suivre les élans de leur amour! Comme Nicodème, elles peuvent saintement embaumer le corps divin de Jésus, l'envelopper d'un linceul tout blanc, et le faire reposer dans un sépulcre neuf, taillé dans le roc, au milieu d'un jardin... Ce corps adorable nous est laissé et en quel-

que sorte abandonné, dans l'Eucharistie, pour que nous ayons l'occasion de lui témoigner notre respect, notre vénération et notre amour... Des Religieuses surtout doivent mettre leur bonheur à faire tout ce qu'elles peuvent pour lui manifester leurs sentiments. Leur piété doit les attirer particulièrement vers le sanctuaire... vers le tabernacle ; d'autant plus qu'elles savent que Notre-Seigneur y est délaissé d'une foule de chrétiens froids et sans amour. Elles doivent redoubler d'empressement et de zèle pour *réparer* une conduite aussi ingrate.

II

CE QUE JOSEPH ET NICODÈME FIRENT POUR LE CORPS DE JÉSUS.

Joseph acheta un linceul, et Nicodème apporta près de cent livres d'un mélange de myrrhe et d'aloès. Ayant pris le corps de Jésus, après l'avoir descendu de la croix, ils l'enveloppèrent du linceul tout blanc, parfumé d'aromates.

Pourquoi ce linceul blanc, acheté depuis quelques moments, encore neuf, et qui n'a été employé à aucun autre usage ? Pourquoi cette myrrhe et cet aloès ? Il y a ici quelque mystère. (Blancs tissus de lin de l'autel, parfums brûlés pour embaumer le lieu saint.) Jésus-Christ reçoit tous les jours une sépulture mystique, dans le cœur des fidèles qui font la sainte communion. C'est là qu'il veut trouver la blancheur, la sainteté. Un cœur pur, voilà ce que signifie le linceul blanc.

L'amertume d'un cœur pénitent, un corps mortifié, voilà ce que figurent la myrrhe et l'aloès. Comprenez bien cela, vierges du cloître. Rappelez-vous aussi ce que dit saint Ambroise : " Ensevelis le corps de Jésus " dans sa gloire ! alors tu seras juste. Parfume-le de " myrrhe et d'aloès, et tu seras la bonne odeur de " Jésus-Christ." La gloire de Jésus, c'est un cœur où la grâce triomphe, par la pureté, par l'humilité, par la douceur, par la pratique de toutes les vertus. Communiez avec un tel cœur et vous ensevelirez Jésus dans sa gloire. Apportez à la sainte communion un corps sanctifié par la mortification et la pénitence, et vous parfumerez de myrrhe et d'aloès le corps adorable de Jésus eucharistique... O Jésus, venez préparer vous-même mon cœur, avant que je vous y enferme par la sainte Communion. Purifiez-le, faites-en un cœur nouveau ; donnez-lui l'amour de toutes les vertus.

III

DANS QUEL LIEU JOSEPH ET NICODÈME PLACÈRENT LE CORPS DE JÉSUS.

Il y avait à l'endroit même où Jésus avait été crucifié, un jardin, et, dans ce jardin, un sépulcre tout neuf, où l'on n'avait encore mis personne, et que Joseph d'Arimathie avait lui-même fait tailler dans le roc. Et comme ce sépulcre était proche, ils y mirent Jésus.

Le premier Adam chassé du jardin d'Éden... Le

nouvel Adam enfermé dans un jardin et n'en sortant qu'en triomphant du péché et de la mort. L'Église, jardin spirituel dont les fruits sont les mérites des saints, et les fleurs leurs vertus. Jésus apparaissant à Madeleine sous l'apparence d'un jardinier... Figures... mystères que tout cela.

Dans la sainte communion, nous donnons une sépulture mystique à Jésus-Christ... Bien que vivant et glorieux, il y est dans un état de mort. Notre cœur doit être un vrai jardin, propre à porter des fruits de mérites, et à fournir des fleurs dignes de Notre-Seigneur, propres à réjouir ce Dieu qui se donne si amoureusement. N'y trouve-t-on pas quelquefois des ronces et des épines?...

Le sépulcre tout neuf et taillé dans le roc figure encore notre cœur. Celui-ci doit être pur et innocent... Y enfermer Jésus-Christ avec la corruption du péché, serait une horreur... Le roc, la pierre vive du tombeau, d'où Notre-Seigneur s'élance pour briller sur le monde, de toute la vivacité de la lumière évangélique, doivent nous faire souvenir que, lorsque nous avons enseveli notre Sauveur dans notre cœur par la communion, il faut qu'il en sorte pour éclairer au dehors ; ce qui ne manque pas d'avoir lieu lorsque le cœur laisse voir, comme sensiblement, qu'il a enfermé un Dieu, par la charité qui en sort, par des discours et des sentiments qui font pénétrer dans les âmes Jésus-Christ et ses enseignements. Le rocher du sépulcre représente l'insensibilité aux attraits des objets créés, que doit s'efforcer de contracter le fidèle qui communie.

O mon Jésus, je vais faire en sorte de mettre à profit

ces réflexions, et de me rappeler, avant de communier, le linceul neuf et blanc, les aromates, le jardin et le sépulcre taillé dans le roc. Je tâcherai de réaliser en moi ce que ces mots contiennent de symboles.

POUR LE IIIe DIMANCHE DE CARÊME.

JÉSUS-CHRIST GUÉRIT UN POSSÉDÉ MUET, ET IL PROCLAME D'IMPORTANTS PRINCIPES DE SALUT.

Ier PRÉLUDE.—Considérons que le péché cause une espèce de mutisme spirituel, que le démon prend grand soin de favoriser.

IIe PRÉLUDE.—Aidez-nous, Seigneur, à bien comprendre les effets déplorables de ce mutisme, à chasser de notre intérieur le *démon muet*, et à y maintenir l'esprit de Dieu, pour parler toujours saintement et au gré de ses inspirations et de ses désirs.

Ier POINT.—Le mutisme spirituel est cette disposition qui empêche de prier, d'user de la parole pour glorifier Dieu et célébrer ses attributs : sa grandeur, sa bonté, sa miséricorde. Par l'effet de cet état de l'âme, la prière, l'oraison deviennent un sujet d'ennui, de dégoût, de fatigue.—Le mutisme spirituel fait fermer la bouche, quand il est question de confesser ses fautes,—de rendre témoignage à la vérité par la défense de la religion et du prochain,—et de se ranger sans respect humain du côté de la foi et du devoir.—Pour le but de cette méditation, contentons-nous de réfléchir à l'horreur qu'il est nécessaire d'avoir de se laisser

dominer par le *démon muet*. Prenons la courageuse résolution de faire du don de la parole le saint usage pour lequel Dieu a bien voulu l'accorder, et passons aux autres parties de la méditation de l'Évangile du jour.

" Lorsqu'un homme fort et bien armé, dit Jésus-
" Christ, garde sa maison, tout ce qu'il possède est en
" sûreté. Mais s'il en survient un autre plus fort que
" lui, qui le surmonte, il emportera toutes ses armes,
" dans lesquelles il mettait toute sa confiance, et il
" partagera toutes ses dépouilles." Le fort armé, avant Jésus-Christ, c'était le démon. Il avait subjugué la terre ; il la dominait ; et si l'on excepte le pays de la Judée, il se faisait rendre partout un culte usurpé et sacrilège. De tous côtés, sous divers noms, des temples lui étaient élevés, et de nombreuses victimes lui étaient sans cesse immolées. Une partie de la nation sainte subissait sa domination : les passions et les vices la lui assujettissaient. Ses ruses, ses suggestions et ses séductions, étaient les armes dont il se servait pour conserver son empire.

Mais Jésus-Christ est survenu. Plus fort que Satan, il entreprit de détruire son empire et de fonder à sa place le royaume de Dieu. Partout les temples du vrai Dieu remplacèrent ceux de son ennemi. Partout furent abolis les abominables sacrifices qui attestaient l'avilissement du genre humain et qui étaient injurieux à la divinité. Jésus-Christ fut lui-même, tout à la fois, la victime, le prêtre et le Dieu du nouveau et seul sacrifice qui allait désormais être offert, d'un bout du monde à l'autre. Il a délivré le genre humain du joug

honteux auquel il était asservi depuis tant de siècles. Il a dissipé ses erreurs, lui a communiqué la vérité, et lui a enseigné la vertu et la sainteté des mœurs. Notre victoire a été renfermée dans la sienne. Son triomphe a fait le nôtre. La porte du ciel nous a été ouverte, et nous pouvons y monter à sa suite.

IIe POINT.—"Celui qui n'est pas avec moi, dit Jésus-" Christ, est contre moi, et celui qui n'amasse pas " avec moi dissipe."—C'est là une maxime vraiment importante et digne d'une sérieuse méditation. Elle fait connaître à la religieuse qu'il n'y a pas de moyen terme pour elle entre le pur esprit de son état, et le rapprochement que la nature voudrait opérer entre l'esprit du monde et la pratique des saints *conseils évangéliques*, qu'elle s'est engagée à prendre pour règle de sa vie, en embrassant le saint état religieux. Non, ce rapprochement n'est pas possible ; il faut rompre avec le monde pour être avec Jésus-Christ. Il faut avoir le *bon* esprit ou subir la possession du *mauvais*. *Qui non est mecum contra me est*, dit Jésus-Christ, *et qui non colligit mecum dispergit.* (Luc XI, 23.) Il faut être *tout* à Dieu, —*tout* à Jésus-Christ, en religion ; et non pas en partie au Seigneur, et en partie à soi-même et à la satisfaction de la nature. Car Notre-Seigneur a dit : "Celui qui n'est pas avec moi est contre moi ; et celui qui ne recueille pas avec moi disperse."

IIIe POINT.—Il s'agit d'amasser non de la paille, qui sera brûlée, mais du bon grain qui sera conservé dans les greniers du ciel.—Pour être avec Jésus, et pour *recueillir avec lui*, il faut supporter, à son imitation, l'angoisse et la peine, souffrir tout avec courage. Il

faut soutenir la terrible lutte de l'homme *intérieur* qui tend à établir son repos, son lieu et sa demeure en Dieu, contre l'homme *extérieur* qui refuse, avec effort, de recevoir l'impulsion de l'homme *intérieur*, et qui combat *l'esprit* par le *corps*. Oh ! que cette lutte demande d'esprit de foi et d'abandon confiant à Dieu dans la prière ! Comme il faut défendre son *intérieur* avec force et vigilance contre l'attachement aux choses *extérieures*, pour ne chercher que Dieu et son amour.

Et c'est uniquement au courage dans cette guerre intestine qu'est due la victoire sur l'esprit malin, qui, chassé d'une âme, va prendre sept autres esprits plus méchants que lui et y retourne pour en triompher et y demeurer de nouveau. Il est donc nécessaire de toujours combattre ; d'éviter avec soin le relâchement ; de craindre l'abus des grâces, de regarder comme essentielle à la persévérance, la fuite de la négligence des *petites choses* ; et surtout d'être fidèle à la pratique des *exercices religieux* dans une communauté.

O Seigneur, nous vous remercions des saints enseignements, des conseils salutaires, et des maximes pleines de lumière énoncées dans cette méditation. Faites-nous la grâce d'en pénétrer tellement nos esprits et nos cœurs, que nous en fassions constamment la règle de toute notre conduite.

LE VENDREDI DE LA IIIe SEMAINE DU CARÊME.

LA FÊTE DES CINQ PLAIES DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

" O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur semblable à ma douleur."

(LAMENTATIONS, I, 12.)

" Quelles sont ces plaies que je vois au milieu de vos mains?" (ZACH., XIII, 6.)

" J'ai été blessé et couvert de plaies dans la demeure de ceux qui m'aimaient." (Id., ibid.)

Le prophète Zacharie aperçoit ici le Sauveur dans sa douloureuse passion... Pour nous tous, chrétiens, il se présente dans cet état d'humiliation et de douleur. La haine et la malice de ses ennemis l'y ont réduit. L'Église en l'offrant à nos regards, veut lui témoigner sa reconnaissance et son amour, et exciter en nous un doux sentiment de confiance en la bonté et la miséricorde de ce Dieu qui a voulu être couvert de plaies pour notre amour.

Ames fidèles, dociles, élevez vos regards, voyez Jésus percé de clous : voyez ses pieds... ses mains... son côté... Si vous interrogez ce divin Sauveur,il vous répondra par les paroles de Zacharie : J'ai été blessé, etc., pour toi, mon amie, ma sœur, mon épouse.—Mes plaies sont l'histoire de l'ingratitude des hommes, l'histoire de mon amour... lisez.—Considérez la justice de Dieu... la malice du péché... l'amour infini de Jésus.—Les plaies, le crucifix, découvrent de riches trésors de lumière... de sainteté... de grâces.

I

LES PLAIES DE JÉSUS-CHRIST SONT POUR L'AME FIDÈLE UNE SOURCE DE LUMIÈRES.

Sujet d'une immense douleur pour nous, pécheurs ingrats, les plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sont aussi un grand sujet de consolation, si nous voulons êtres fidèles... Elles sont des sources intarissables des plus pures lumières.—L'homme est composé de deux substances, l'âme et le corps. Il est en proie à des maladies, à des blessures d'une double nature spirituelle et corporelle.

Nous sommes blessés, par suite du péché, dans notre esprit, notre cœur, notre intelligence et notre volonté. "Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet "de la tête, il n'y a rien de sain en lui... Toute tête "est languissante, et tout cœur est abattu. On ne voit "que blessures, contusions, plaies enflammées, aux- "quelles on n'a point appliqué de remède et qu'on n'a "point adoucies avec l'huile." (Is., 1.) Voilà bien l'homme blessé dans son âme, avant de souffrir dans son corps. C'est bien là l'image de ses plaies spirituelles. Or, les blessures de Jésus-Christ sont sa guérison. Par elles, ses plaies sont fermées... ses douleurs apaisées... sa beauté intérieure recouvrée.

La lumière, la vérité douce, consolante, jaillit des plaies de Jésus-Christ. J'y lis mes maux et leur remède, j'y vois ma chute, et ma réhabilitation et ma félicité présente. Oh ! que mes blessures étaient donc

profondes... incurables ! Quoi ! un Dieu couvert de plaies pour ma guérison ! Quoi le Père céleste permet que son Fils soit percé de clous... couvert de blessures, pour fermer les miennes !

Ces Plaies me révèlent, d'une part, ma misère, de l'autre, l'immensité de l'amour réparateur de mon doux Sauveur.—Mes mains étaient percées,c'est-à-dire, j'étais inhabile aux actions de la vertu : Jésus, par ses mains déchirées, m'a fait recouvrer mon aptitude à travailler pour le ciel.—Mes pieds saignants, défigurés ne pouvaient marcher : Jésus en laissant clouer les siens à la croix, a délié et fortifié mes pieds : il m'a rendu capable de franchir l'espace qui me sépare du ciel... d'atteindre mes destinées éternelles. — Mon *cœur* était aussi blessé : adonné ou enclin à un amour grossier... impur ; — attaché à la matière, porté aux plaisirs sensuels, aux jouissances charnelles et coupables : Jésus, par son cœur percé, agonisant, a guéri mon cœur ; par mon union avec ce divin et bien-aimé cœur, il m'a été communiqué un amour pur, surnaturel et céleste.— Tels sont les enseignements que me rappellent les Plaies de Jésus-Christ, que me rappellent l'image et la considération de mon Dieu crucifié... Telles sont les lumières qui s'échappent des mains... des pieds... du cœur de Jésus, pour venir éclairer et instruire mon âme.—O précieuses Plaies ! ô source de science divine ! Objets dignes de mon amoureuse méditation.

II

LES PLAIES DE JÉSUS-CHRIST SONT POUR TOUS LES CHRÉTIENS UNE SOURCE DE GRACES.

Les Plaies du Sauveur offrent les motifs les plus puissants d'espérance pour les justes et pour les pécheurs.—“Vous puiserez des eaux avec joie dans les fontaines du Sauveur.” Dans ces paroles, le Saint-Esprit avait en vue ces torrents de grâces et de bénédictions qui coulent sur l'Église et puis sur ses enfants. Les cinq Plaies sont des ouvertures faites par l'amour. Les clous, la lance ont été dirigés par l'amour, pour donner à la miséricorde des issues pour se répandre. Les ouvertures faites aux pieds, aux mains, et au côté de Jésus-Christ, sont des sources d'où s'épanche cette eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle... des fontaines de grâces intarissables dans lesquelles les pécheurs sont invités à se plonger, pour y laver leurs souillures.

Elles sont une cause de joie, parce qu'elles sont une garantie de pardon du péché... un remède à nos maux spirituels...un moyen de rafraîchissement divin contre les ardeurs de la concupiscence... un principe de force contre les tentations... une source de réjouissance toute céleste au milieu des plus rudes épreuves.

Dressons trois tentes dans les pieds, dans les mains et dans le Cœur de Jésus-Christ.— Oh ! qu'il fait bon d'être là!... O Plaies, je vous adore, je vous bénis, surtout je vous aime, souverain remède, source féconde

et intarissable de grâces ! Oh ! je veux y pénétrer, m'y enfoncer, m'y fixer, et dire avec joie : " Voilà le lieu de mon repos : j'y demeurerai, parce que je l'ai choisi." (Ps. 131.)

III

LES PLAIES DE JÉSUS-CHRIST SONT UN MOTIF PUISSANT DE CONTRITION ET DE DOULEUR.

C'est en contemplant Jésus-Christ victime d'expiation, qu'on apprend tout ce qu'il y a de mal dans le péché, toute l'amertume de ses suites (Jérém., 11). Le flambeau de la Passion répand une clarté immense sur le péché... Jésus y a été blessé à cause de nos iniquités...il a été brisé à cause de nos crimes (Is.,1,3). Quels sentiments de vive contrition doivent inspirer les blessures et les meurtrissures de ce Dieu incarné !... Les pécheurs crucifient de nouveau leur Sauveur, dit saint Paul. Énergique, terrible parole, propre à percer l'âme d'un glaive de confusion et de douleur !... " Je ne suis plus un homme, mais un ver de terre ; tous ceux qui m'ont aperçu, m'ont tourné en dérision ; ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os." (Ps. 21.) " O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne ! Oh ! oui, douleur incomparable qui est au-dessus de tout ce qu'on peut concevoir ! C'est la douleur d'un Dieu !

O clous ! ô lance ! ô blessures ! ô côté ouvert ! vous me dites ce qu'un Dieu a souffert pour me récon-

cilier avec lui. O plaies sacrées ! ô divines blessures, dites la grandeur du mal du péché en m'en montrant l'étonnant remède !

Participons donc volontiers aux douleurs et aux souffrances de Jésus-Christ ; souffrons avec lui, afin que nous soyons glorifiés avec lui." (Rom., 8.)

O mon Dieu ! pendant ces jours de purification, aidez-moi, pénétrez-moi de douleur. Nourrissez-moi du pain de la componction et des larmes, afin que, caché dans vos plaies, je trouve le pardon et la paix...

POUR LE IVe DIMANCHE DE CARÊME.

LE MIRACLE DE LA MULTIPLICATION DES PAINS. FIGURE DE L'EUCHARISTIE.

Ier PRÉLUDE.—Jésus-Christ, suivi au désert par cinq mille personnes, les nourrit miraculeusement avec cinq pains d'orge seulement.

IIe PRÉLUDE.—Vous multipliez, Seigneur, la semence du froment confié à la terre, et vous nourrissez journellement les millions d'hommes qui habitent la terre.

Ier POINT.—L'Évangile du quatrième dimanche du carême est choisi intentionnellement par l'Église ; car le devoir pascal, qui consiste dans l'obligation de manger le pain eucharistique, va bientôt s'imposer à tous les chrétiens. Et la multiplication des pains, au désert, a été l'annonce et la figure du miracle de l'Eucharistie. Le fait de cinq mille personnes nourries avec cinq pains d'orge n'était que l'anticipation de la mer-

veille du pain eucharistique nourrissant tous les enfants de l'Église.

Écoutons la relation de cet événement : Jésus alla au delà de la mer de Galilée... et une grande multitude de peuple le suivait... C'est pourquoi Jésus se retira sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or, la pâque était proche. Jésus voyant donc la grande foule qui venait à lui, ordonna qu'on la fît asseoir. Tous ces hommes s'assirent au nombre d'environ cinq mille. Alors il prit cinq pains d'orge qu'avait un petit garçon, et après avoir rendu grâces, il les leur distribua. Ils furent tous rassasiés, et il resta encore douze paniers de morceaux.

Il fut sans doute bien éclatant, le miracle que Jésus-Christ opéra dans cette circonstance ; mais cet acte de la puissance de Dieu, n'a rien de plus admirable que celui qu'il opère continuellement dans la nourriture qu'il donne au genre humain. Qu'il multiplie par un acte particulier de sa volonté quelques pains, au point de rassasier cinq mille personnes, ou qu'en vertu des lois générales qu'il a posées, il multiplie constamment les grains répandus sur la terre, de manière à alimenter l'universalité des hommes, ces deux merveilles sont certainement au moins égales. Et cependant cette œuvre constante de sa puissance ne fait sur nous aucune impression, bien que la *manne* même du désert ne fût pas un plus grand bienfait que la fertilité de la terre, tout ordinaire qu'elle est.

IIe POINT. — L'Évangile observe que la multiplication des pains eut lieu au moment où la pâque des juifs était proche. Et plusieurs saints Pères, voyant dans ce

miracle l'image du sacrement de l'Eucharistie, observent que l'Évangile mentionne la proximité de la pâque judaïque, afin de faire sentir la relation qui existe entre la merveille de la multiplication des pains et celle du sacrement de l'Eucharistie. Et, en effet, Jésus-Christ a voulu donner une image de cette seconde merveille dans la première. L'incroyable distribution de cinq pains entre cinq mille hommes, était une annonce du grand mystère qui se renouvelle tous les jours sur nos autels.

Rappelons-nous que Jésus procéda de la même manière dans les deux grandes circonstances de la multiplication des pains et de l'institution de l'adorable Eucharistie. Prêt à opérer ces deux merveilles, il les commença par la prière. Il prit les cinq pains et leva les yeux au ciel, et rendant grâces, il les bénit, les rompit, les donna à ses disciples pour les servir au peuple. Au cénacle, la nuit même qu'on le trahissait, voulant remplir la promesse qu'il avait faite d'instituer l'Eucharistie, il prit du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples en disant : " Prenez et mangez, ceci est mon corps." Ainsi se fait l'Eucharistie chaque jour, à l'autel du sacrifice, avec l'emploi des mêmes expressions qu'à la cène.

III[e] POINT.— L'Église ne veut-elle pas faire comprendre par là ce que signifiait la multiplication des pains ?... Tous les jours le miracle se renouvelle. Jésus-Christ ne crée pas, il multiplie le pain eucharistique. Par le prodige du sacrifice, ce pain semble être partout. Multiplié des centaines de fois, il demeure tout entier dans tous les tabernacles. Il descend tous

les jours dans des milliers de cœurs, par la sainte communion. Pour se communiquer ainsi, le pain eucharistique ne perd rien de sa vertu qui est infinie. Tous ceux qui s'approchent du festin, fussent même toutes les nations de la terre, sont rassasiés. A tous ceux qui se nourrissent de ce pain étant bien disposés, il donne la vie de la grâce dans le temps, il leur procurera la vie de la gloire dans l'éternité.

O divine Eucharistie, inondez notre intelligence de lumière. Faites qu'à la clarté de ce flambeau radieux nous voyions les choses de la foi, la grandeur de Jésus-Christ, le bonheur incomparable de le posséder. Rassasiez nos justes désirs et nos espérances. En résidant en nous, attachez-nous uniquement à Jésus, de sorte que nous lui fassions le don absolu de nous-mêmes ; que nous mettions à son service tous nos organes, toutes nos facultés, notre esprit, notre cœur, nos pensées, nos affections, nos désirs, notre vie et toute notre existence.

LE VENDREDI DE LA IVe SEMAINE DU CARÊME.

LA FÊTE DU PRÉCIEUX SANG DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Saint Paul est vraiment le docteur du précieux Sang. On le voit y revenir sans cesse dans ses Épîtres. C'est comme un besoin pour son amour... Méditons ce que nous devons au Sang adorable de Jésus-Christ... Par ce sang nous avons été rachetés, lavés et purifiés, nous

avons reçu le pardon de nos péchés; nos âmes ont été sanctifiées; le ciel nous a été ouvert.

Répandu pour nous, offert à Dieu pour nous, il est devenu le principe de toutes les grâces qui nous sont communiquées par la foi et par les sacrements. Il mérite notre culte dévot et notre pieuse méditation... Rien n'est plus propre que sa dévotion à nourrir et à exalter la piété chrétienne.

MÉDITATION.

Ier PRÉLUDE.— Représentons-nous comment, à notre triste époque, l'efficacité de ce Sang divin est méconnue par l'irréligion et l'impiété.

IIe PRÉLUDE. — O adorable Rédempteur, faites que nous offrions une digne *réparation* à votre précieux Sang, et que, par notre dévotion, nous le fassions couler sur nous et sur le monde, que lui seul peut sauver.

Ier POINT.— Le Sang de Jésus-Christ dans l'Ancien Testament.—L'usage universel dans le monde entier, après la chute de l'homme, d'offrir au ciel des sacrifices sanglants, est sans doute venu de ce sentiment gravé dans le cœur des enfants d'Adam, par Dieu lui-même, à savoir, que, comme l'a dit saint Paul, "*les péchés ne sont pas remis sans effusion de sang.*" (Hébr., IX.)

Aussitôt que Dieu se fut choisi un peuple, il lui prescrivit l'immolation de nombreuses victimes et l'effusion de leur sang. Les sacrifices ont été incessants chez ce peuple jusqu'au temps de Jésus-Christ. Mais

saint Paul nous apprend que ce qui s'est pratiqué sous l'ancienne loi, *figurait* ce qui devait arriver lorsque le Sauveur viendrait vérifier en personne toutes les figures qui l'avaient dès longtemps présagé. Ainsi, tout le sang versé dans l'antiquité n'était que l'imposante figure du grand mystère de notre rédemption... Il réveille la haute idée du sacrifice de Jésus-Christ, seul capable d'expier le péché.

Oh ! qu'au souvenir de l'oblation de notre aimant Sauveur, et de l'effusion de son Sang divin au milieu des douleurs de sa passion, nos cœurs bondissent de reconnaissance, d'admiration et d'amour !... Méditons combien ce Sang est quelque chose de grand, de précieux et d'inestimable !— Nous jouissons, nous, sous le christianisme, de la réalité de ce dont les générations de l'ancien monde ne voyaient que la figure. Sachons donc apprécier notre bonheur. Rendons avec une foi vive et ardente, hommage, reconnaissance, amoureuse adoration au Sang de l'Agneau immolé. Reconnaissons dans ce Sang l'immensité du trésor que nous possédons.

IIe POINT —Le Sang de Jésus-Christ sur le Calvaire.— Prêtre et victime tout à la fois, saint, innocent, sans souillure... plus élevé que les cieux, Jésus-Christ a offert à son Père le sacrifice de louanges destiné à glorifier la divinité, et à ouvrir devant l'homme la route du salut éternel. Médiateur de la nouvelle alliance, il a scellé de son propre Sang le traité de paix entre le ciel et la terre. Agneau immolé, il a effacé le péché du monde, et lui a acquis une rédemption éternelle.

Toute la doctrine catholique touchant la Rédemp-

tion se réduit à cet enseignement : C'est par l'effusion de son Sang sur le Calvaire que Jésus-Christ nous a rachetés. Ce Sang adorable purifie nos âmes par l'application qui nous est faite de ses mérites infinis, principalement dans les sacrements ; il nous fait parvenir à l'héritage céleste, et nous procure le bonheur éternel.

Quels sentiments doit donc exciter en nous ce dogme du Sang d'un Dieu repandu pour nous ! Quelle reconnaissance doit produire dans nos cœurs la considération de ce mystère de miséricorde et d'amour, le mystère du précieux Sang ! Que Dieu ait voulu nous réconcilier avec lui par le Sang de son Fils, et que, pour cela, il ait consenti à sa passion douloureuse et à sa mort cruelle sur la croix, et que Jésus-Christ ait versé tout son Sang pour nous au milieu du supplice ignominieux du Calvaire, c'est le comble et l'excès de l'amour.

Oh ! livrons-nous à l'admiration ! adorons et aimons : occupons-nous perpétuellement d'un tel bienfait... Nous, néant que nous sommes, nous avons été rachetés à un prix infini ! Nous avons coûté la vie et le Sang d'un Dieu ! Seigneur, nous voulons méditer sans cesse ce miséricordieux mystère. Nous voulons réparer les oublis, les ingratitudes et les outrages avec lesquels il est traité. Prosternés au pied du trône de l'Agneau sans tache, nous voulons répéter en union avec eux : " *Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir la vertu, la force, l'honneur, la gloire et la divinité, parce que vous avez été mis à mort, et que vous nous avez rachetés par votre Sang*, etc." (Apoc., V.) — Ici, on s'excite à la reconnaissance, contrition, etc., etc.

IIIe POINT. — La veille de sa mort, le divin Sauveur se trouvant entouré de tous ses apôtres, au cénacle, choisit ce moment pour donner aux siens un témoignage de cet amour immense qui devait se perpétuer pour eux jusqu'à la fin des siècles. Il institua l'adorable Eucharistie! Après leur avoir donné sa chair à manger, sous les apparences du pain, il prit la coupe, dit l'évangéliste, il rendit grâces et la donna à ses apôtres en disant: " *Prenez-en tous, car ceci est mon Sang, le Sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour vous, afin que les péchés soient remis.*" L'Église possède donc le Sang de Jésus-Christ, caché sous les espèces du sacrement, et les fidèles, en recevant la divine Eucharistie, boivent véritablement, réellement, substantiellement le Sang adorable qui a été répandu sur le Calvaire pour le salut des hommes.

En agissant ainsi, Jésus ne fit que réaliser, dans ce moment solennel, la promesse qu'il avait auparavant faite à ses disciples, lorsqu'il avait dit: " *Mon Sang est un véritable breuvage; si quelqu'un ne boit pas le Sang du Fils de l'homme, il n'aura pas la vie en lui. Celui qui boit mon Sang a la vie éternelle; celui qui boit mon Sang demeure en moi et moi en lui.*" (Jean., VI.) C'est donc une vérité appuyée sur le témoignage divin même.

Il résulte encore des paroles du divin Sauveur que le prêtre, à la messe, offre à Dieu le vrai Sang de Jésus-Christ, réellement contenu dans le calice, et que ce Sang adorable est, à chaque instant, dans le monde entier, présenté à Dieu pour l'honorer, pour lui rendre grâces, pour apaiser sa colère, pour obtenir des grâces abondantes en faveur de tous les hommes.

O sainte croyance, digne de faire l'objet de la plus reconnaissante et de la plus amoureuse considération, mais hélas ! trop oubliée par un grand nombre de chrétiens ! Oui, le Sang de Jésus-Christ est continuellement offert à Dieu. Il crie en faveur des enfants des hommes. Pour les justes, il demande la persévérance et un accroissement d'amour. Pour les pécheurs, il sollicite le repentir et le pardon.

O mystère du précieux Sang ! mystère consolant ! Il n'y a pas de crime qui ne puisse être pardonné, parfaitement expié par l'oblation du Sang de Jésus-Christ. Ce Sang apaise l'éternelle justice, parce qu'il lui offre une satisfaction infinie. Sur l'autel, il est incessamment offert par les mains du prêtre pour la rémission des péchés.

Mais ce n'est pas tout, car Jésus-Christ a dit : " *Buvez mon Sang !* " — Par la sainte communion, nous recevons donc dans nos corps, dans nos poitrines, dans nos cœurs le Sang divin du Rédempteur !

O Jésus, ô Maître adorable, divin Sauveur, nous irons toujours avec un saint respect, avec une amoureuse confiance, au pied de votre saint tabernacle ; et là, prosternés et anéantis devant vous, nous vous offrirons, tous les jours de notre vie, d'humbles réparations pour nos propres fautes, et pour tant d'oubli, d'indifférence, de profanations et de sacrilèges dont votre Sang est continuellement l'objet. Nous vous répéterons, mais dans un sens bien opposé à celui des Juifs : Que votre Sang vienne sur nous et sur le monde entier ! Qu'il vienne sur toutes les iniquités pour les effacer toutes ; qu'il vienne sur toutes les âmes pour les puri-

lier ; qu'il vienne dans tous les cœurs pour les vivifier, pour les enivrer, pour les rendre victorieux du mal. Coulez, Sang divin, sur toutes nos personnes... couvrez-les de votre vertu divine, et Dieu nous aimera, et nous obtiendrons son éternelle miséricorde.

POUR LA VEILLE DU DIMANCHE DE LA PASSION.

"Je suis la lumière du monde."
(SAINT JEAN, chap. VIII.)

PRÉLUDES.—De même qu'il y a une lumière matérielle, créée, qui jette la clarté sur tout le monde physique, il y a une lumière surnaturelle, spirituelle, incréée, qui donne leur éclat à toutes les lumières de ce monde, au soleil, à la lune, aux étoiles, à nos sens ; qui éclaire notre intelligence et notre raison, et qui nous aide à faire refluer vers leur source toutes les créatures, et à nous y reporter nous-mêmes. Cette lumière vient de Dieu, et elle est Dieu lui-même. Sans elle, les créatures sont en soi ténébreuses et obscurcissent à nos yeux cette lumière véritable et essentielle.

Ier POINT.—Puisque l'homme est la plus noble de toutes les créatures, et que c'est à cause de lui que Dieu a créé le ciel et la terre, l'homme doit retourner à sa source éternelle, dans la vraie lumière de Dieu. Or, deux sortes d'obstacles s'y opposent. Pour les uns, c'est le bonheur terrestre qu'ils cherchent et trouvent dans les créatures et dans les sens extérieurs. Ils s'y dépensent tout entiers avec leur énergie et tout leur

temps. Rebelles à la lumière divine, ils sont tout à fait dans les ténèbres. Pour les autres, hommes d'ailleurs pieux et ayant tous les dehors de la spiritualité, l'obstacle à leur ascension vers Dieu et la vraie lumière, vient de ce qu'ils ont des dispositions pharisaïques, qu'ils sont remplis d'amour-propre, esclaves de leur volonté, et uniquement occupés d'eux-mêmes. Pour toutes les choses extérieures, ils égalent et souvent surpassent les vrais spirituels ; pourtant, il est une chose qui les démasque, c'est qu'ils jugent et condamnent avec témérité. Les vrais amis de Dieu ne jugent pas les autres, mais se jugent eux-mêmes. Les faux spirituels se cherchent en tout, même dans les choses spirituelles, et tout leur cœur est plein de cette recherche pharisaïque. Pour qu'ils se convertissent, il faut que Dieu s'établisse en eux, s'empare de leur cœur et l'occupe tout entier. Malheureusement, ils ne laissent pas de place en eux pour Dieu... Tous, tant que nous sommes, si nous voulons, comme nous le devons, aller à Dieu, à travers tous les obstacles, veillons attentivement sur nous-mêmes, puisque notre fond oppose toujours plus ou moins d'obstacles à ce que nous arrivions à la lumière divine et à notre vrai principe... Renonçons donc vraiment, humblement et constamment à nos lumières propres et à notre raison orgueilleuse, sans quoi nous resterons dans de perpétuelles ténèbres.

IIe POINT.—Voyons maintenant quelle est la voie la plus courte pour arriver à la vraie lumière.

C'est le renoncement à soi-même ; c'est un amour pur, sincère et intime qui s'oublie soi-même, qui ne

voit que Dieu, qui ne cherche que son honneur et sa gloire, qui reçoit comme venant de lui toute chose, le plaisir ou la souffrance, qui rapporte tout sans détour à la volonté divine, de quelque part qu'il vienne. Tel est le vrai et droit chemin qui mène à la perfection : reporter sans cesse à Dieu ses dons, purement et simplement, avec amour et action de grâces, et avec un esprit de soumission et d'abnégation dans les peines et les épreuves.

Comme l'amour-propre se mêle souvent à la lumière divine, d'une manière subtile et cachée, il est nécessaire de se considérer soi-même, sans négligence, pour s'assurer si l'on cherche Dieu uniquement. Cela se connaît surtout dans les épreuves. C'est alors, en effet, que les vrais amis de Dieu ont recours à lui, se montrent patients et soumis, se perdent dans son sein, et puisent ainsi l'amour de la souffrance, tandis que les faux amis de Dieu se laissent alors déconcerter, abattre et décourager, au lieu de se consoler avec Jésus-Christ qui nous a laissé pour secours le souvenir de sa sainte vie, l'exemple de ses vertus ; pour modèle sa vie souffrante, humiliée, etc... Contemplons ce divin Soleil : il est la lumière des âmes : à sa suite, on ne saurait s'égarer et tomber dans les ténèbres...

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

"Celui qui est de Dieu écoute ses paroles."
(SAINT JEAN, chap. VIII.)

PRÉLUDE.—Il nous faut méditer avec des cœurs et des esprits attentifs ce texte de l'Évangile pour comprendre ce que nous sommes, ce que nous voulons et devons être.

Ier POINT.—Voici le temps où l'Église célèbre la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La Passion, c'est un livre où l'on trouve toute vérité, toute science, toute consolation, et le discernement de toutes choses. Celui pour qui ce livre est fermé a peu ou plutôt n'a point de lumières. Dans sa vie et sa Passion, Jésus-Christ est notre règle et notre modèle...Il n'a rien cherché que la gloire de son Père ; et ses disciples doivent l'imiter... Il nous a laissé l'exemple de la pratique de toutes les vertus, dans sa Passion douloureuse, en souffrant avec patience, pour la gloire de son Père, ce que ses persécuteurs lui firent endurer. Pour l'imiter, nous devons descendre en nous-mêmes, et l'écouter parler à notre volonté et à notre raison, pour apprendre ce que nous devons savoir et faire ou ne pas faire. Nous devons écouter sa parole s'insinuant dans notre appétit *concupiscible*, pour lui apprendre le dépouillement de toute créature et de tout ce qui peut l'empêcher d'aller à Dieu, et la modération dans l'usage des choses qui nous procurent quelque satisfaction. Nous devons l'écouter lorsqu'elle apprend à notre

appétit *irascible* la patience et la douceur qui, plus que toutes les autres vertus, nous rendent semblables à Jésus.

II Point.—Ecoutons Notre-Seigneur avec toute soumission, en nous courbant humblement sous le fardeau des épreuves, les recevant comme venant de lui, et les portant avec patience.

Ce Pontife sacré est entré dans le sanctuaire en répandant avec profusion pour nous son propre Sang. Nous devons aussi verser le nôtre pour lui, ce que nous pouvons faire en quatre manières différentes. Premièrement, par la pénitence de l'esprit et du corps. Le cœur doit saigner en soutenant la terrible lutte de la vertu contre le péché. Les sens et le corps doivent saigner, en s'assujettissant à l'austérité, dans l'usage des choses sensibles. Secondement, en endurant d'être persécutés, poursuivis, blessés amèrement par les ennemis de Dieu. Troisièmement, en voyant les outrages que font les pécheurs ingrats à Celui qui les a rachetés si chèrement, par les effusions de son Sang. C'est encore à faire saigner le cœur que de voir ravagées par le péché un si grand nombre d'âmes destinées à être pour Dieu des séjours de délices, remplis des fleurs odoriferantes des vertus.

Il y a une quatrième manière, pour le cœur, de saigner pour Jésus-Christ, mais celle-ci est accompagnée d'une grande suavité. Le cœur saigne délicieusement de cette manière, à la pensée amoureuse du souverain Bien, pour l'acquisition duquel il s'arrache à lui-même et à toutes les créatures. Alors, ne pouvant plus retenir son élan, il se jette dans l'abîme de

la Divinité, s'y perd en quelque sorte, et y goûte un ineffable repos. Oh! bienheureuse effusion du sang que celle-là!

QUE DEMANDER A DIEU EN MÉDITANT SUR LA PASSION?

Demandons au doux Rédempteur que, de ses propres souffrances, il fasse *distiller* sur nos souffrances, de sa propre mort sur notre mort, un esprit de *salut*, de *grâce* et de *vie*; qu'il en fasse couler un suc de *patience* et de *force*, *d'humilité* et de *dévotion*, de *silence*, d'*amour* et de *joie*; en sorte que nous souffrions et que nous mourions comme lui, que nos souffrances soient des achèvements de ses souffrances, selon la pensée de saint Paul (Col., I), et notre mort comme une suite et une continuation de la sienne, afin que, comme nous sommes morts en sa mort et en lui comme dans notre chef, il meure aussi en notre mort et en nous comme dans ses membres.

PROJET D'INSTRUCTION

TIRÉ DE L'ÉVANGILE DU MARDI DE LA PASSION.

" Notre-Seigneur dit à ses disciples: " Montez à la fête; " pour moi, je n'irai pas maintenant: votre temps est toujours " prêt, mais le mien n'est pas encore venu."

(SAINT JEAN, chap. VII.)

Ier POINT. — Nous sommes conviés à deux fêtes. L'une, c'est le fête de la vie éternelle, de l'éternelle béatitude, où l'on jouit dans la vérité de la présence

de Dieu. Elle est de tous les temps. Elle est le but et le terme de toutes les autres fêtes. Nous ne pouvons la célébrer ici-bas ; mais nous pouvons, du moins, en recevoir un avant-goût, un sentiment intime, une jouissance intérieure, en ayant toujours Dieu présent à l'esprit. Pour célébrer partout et toujours cette fête, autant que possible en cette vie, nous devons chercher Dieu et sa présence dans toutes nos œuvres, dans notre vie, notre volonté et notre amour, en nous élevant au-dessus de nous-mêmes, et au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Pour jouir de l'avant-goût de la fête du ciel, il ne suffit donc pas de le désirer, il faut le chercher. Il faut le chercher sans jamais devenir négligent ou moins fervent lorsqu'on ne goûte point la présence de Dieu dans les prières et autres exercices de piété. Car Dieu n'est pas moins présent, quoiqu'il ne se rende pas sensiblement présent en nous. Il vient à la fête de notre âme, mais en secret. Il est vraiment en nous présent, et, partout où il est, il y a fête et réjouissance... Persistons à tendre uniquement à lui avec une grande pureté d'intention. Il est toujours présent à notre fête, pourvu que nous nous recueillions souvent au dedans de nous, et que nous nous élevions au-dessus de nous-mêmes. Mais il a ses temps pour se découvrir et se manifester sensiblement à nous. En attendant, il exige un abandon entier de notre part.

II[e] Point.—C'est vers cette fête que l'on doit tendre, particulièrement dans la vie religieuse. C'est vers ce but sacré que doivent tendre la règle, les œuvres et toutes les pratiques. Chercher Dieu purement et uniquement, afin de l'attirer à célébrer en soi ses noces

spirituelles ; lui offrir un cœur pur, où il n'y a rien que lui, voilà l'essence de la vie du cloître, surtout.

Toutes les pratiques extérieures ne sont qu'une voie et une préparation à quelque chose de meilleur, si l'on veut trouver la belle fête des âmes.

Saint Dominique, près de mourir, étant interrogé par ses frères sur ce en quoi consiste le véritable esprit et l'essence de son ordre et de sa règle, répondit que le fond de toute sa règle, c'est la charité divine, l'humilité, la pauvreté d'esprit et celle des biens extérieurs. Aimer Dieu de tout son cœur... aimer nos frères comme nous-mêmes... être prêts à leur rendre tous les services, avec un cœur humble et soumis à Dieu, tel est, dit le saint, le fond et l'abrégé de toutes nos règles.

IIIe POINT.—Ce que saint Dominique a dit de son ordre et de ses règles, doit être considéré comme l'esprit et l'essence des constitutions et des Règles de toute communauté religieuse.--Telle est la fin des vœux, des engagements religieux, et de toutes les obligations qui y sont contractées.—Que les Religieuses entendent leurs devoirs de cette manière, qu'elles aiment et cherchent ainsi Dieu, et Dieu célébrera joyeusement avec elles ses noces spirituelles. Qu'en observant fidèlement toutes leurs Règles, quant à l'extérieur, elles présentent à Dieu un cœur pur et détaché de tout et d'elles-mêmes, et Dieu leur fera sentir, autant qu'il le jugera utile à leur sanctification et à leur perfection, les douceurs de sa divine présence en elles. Qu'elles vivent dans un éloignement sincère de tout ce qui n'est pas Dieu, et dans un recueillement parfait en lui, et elles

célébreront dès ici-bas, les joyeuses fêtes de l'âme, dont la félicité se consommera pour elles dans l'éternité.

Sentiments, affections et résolutions.

LE VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS.

" Venez et considérez s'il y a
" une douleur semblable à la
" mienne."—(LAMENT. JÉRÉM.)

Les grandes douleurs excitent ta sympathie du cœur humain. Leur vue émeut jusqu'au fond des entrailles. Si, surtout, c'est l'innocence qui souffre, le cœur n'y tient plus, il se brise.

Que la vue, que la contemplation des douleurs de Marie doit donc réveiller d'intérêt tendre, de sympathie profonde ! Que la vue de ce visage si doux, si ravissant de céleste beauté, et cependant sillonné de larmes... que la contemplation des scènes de douleur qui ont commencé dans l'humble maison de Nazareth pour être consommées sur le Calvaire, doivent donc faire naître, dans tout enfant de Marie, de compassion vive et touchante.

MÉDITATION.

I[er] PRÉLUDE.—Penser que Marie est appelée *Reine des Martyrs.* Se rappeler les divers noms de *Notre-Dame de Pitié.*—de *Compassion de la Vierge*,—de *Notre-Dame des Sept Douleurs*.

IIe Prélude.—O Mère de douleurs, obtenez-nous de concevoir un peu la grandeur des souffrances qui vous ont mérité le titre de *Reine des Martyrs*.

Ier Point. — Marie a vécu d'une vie de douleur, tant qu'elle a été avec Jésus sur la terre. Principe inépuisable de joies et de délices pour cette aimante Mère, Jésus lui était, en même temps, une source de croix et d'inexprimables afflictions... On peut énumérer comme suit, sept circonstances ou mystères, dans lesquels, surtout, le glaive de la douleur transperça le Cœur de l'auguste Mère. Ce sont : la prophétie du vieillard Siméon,—la fuite en Égypte,—la perte de Jésus au temple,—la rencontre de Jésus portant sa croix,—le crucifiement,—la descente de la croix,—la sépulture de Jésus.—Aujourd'hui, l'Église veut que ses enfants s'occupent tout particulièrement du souvenir de Marie navrée de douleur, et que ce soit un jour commémoratif de ses douleurs.

Dans toute sa vie, la céleste Vierge a été en proie à la tristesse, même à côté de la joie.—Jésus naît ; mais il a une étable pour logement, une crèche pour berceau. Les Anges chantent à sa naissance ; il est visité par les Mages ; Anne et Siméon prédisent ses grandeurs, mais il sera *un signe de contradiction*, et le glaive de la douleur percera le Cœur de Marie... Il sauvera le monde, mais il ne le sauvera qu'au prix de son Sang et de toutes sortes de souffrances et d'ignominies.

Plus Marie aime son Fils... plus ses regards attendris s'attachent à son front auguste ; plus elle contemple ses yeux caressants, sa bouche, ses lèvres

entr'ouvertes paur lui sourire ; et plus sa pensée plonge avec amertume dans un avenir d'indicibles chagrins. Déchirante pensée que celleque Jésus devait être la Victime ensanglantée !—La pensée de sa passion, l'image de la mort qu'il devait endurer pour la rédemption du genre humain, étaient continuellement à son esprit, et noyaient son cœur dans une mer d'amertumes... O Jardin des Olives!... O Prétoire !... Opprobres, ignominies, sanglantes scènes de la Passion, que votre vue anticipée affligeait le cœur de Marie ! Chaînes... clous... qui deviez charger, percer ses mains innocentes !... A quelle agonie son âme était livrée, quand, éclairée par un esprit prophétique, elle voyait ce qui devait arriver au temps de sa Passion ; quand elle se représentait ses yeux éteints et mourants, son visage abattu, défiguré, ses membres meurtris... elle anticipait le temps déterminé pour le sanglant sacrifice ; et comme chaque jour en approchait le terme, chaque jour apportait aussi à son cœur un supplice plus grand, supplice de chaque instant,—que tout renouvelait, et que l'amour seul de Marie pouvait supporter.

IIe Point.—Mais, c'est au temps de la Passion de son Fils qu'elle fut surtout plongée dans un abîme de douleurs. Voilà, en effet, que les sanglantes prophéties d'Isaïe, de Daniel, de David, concernant le Messie, allaient avoir leur accomplissement... L'heure terrible est arrivée... Jésus est arrêté, traîné de tribunal en tribunal, avec la dernière ignominie ! Judas l'a trahi, Pierre, le chef de ses Apôtres, le renie... Les pontifes le traitent avec un mépris orgueilleux... le peuple

crie, et demande son Sang... Il est livré à la brutalité des soldats, dont il reçoit les plus infamants outrages!...

Les bourreaux déchirent son corps. Il n'en reste aucune partie qui ne soit torturée et saignante ! ! Et tant d'horribles tourments, ô infortunée Mère, rendirent alors incomparables votre douleur et votre souffrance. Car, vous le vîtes, ce Fils bien-aimé, sorti du prétoire, livide, meurtri de coups, inondé de sang... Vous le vîtes, marchant la couronne d'épines sur la tête : et chaque pointe déchirait votre cœur maternel... Vous le vîtes, quand il tombait écrasé sous le bois de son supplice ;... quand il montait au Calvaire chargé de sa croix... Enfin, vous entendîtes les horribles blasphèmes que ses ennemis proféraient contre ce Fils, l'amour, les délices de votre cœur !... Vous le vîtes étendre sur la croix, et clouer à ce gibet infâme ; Vous vîtes le Sang couler par torrents de ses pieds et de ses mains percés et déchirés !... O Mère affligée, vous demeurâtes là brisée par la douleur,... debout cependant, et immobile pendant *trois heures !* heures infinies !... Quelles tortures, maintenant, pourraient être comparées à vos tortures ?... La Passion de votre Fils n'a-t-elle pas été votre Passion ? ses souffrances, vos souffrances, autant qu'une créature pouvait souffrir comme un Dieu ?... Vous n'étiez pas seulement près de la croix... Oh ! ne peut-on pas dire que vous étiez sur la croix... que votre cœur y était attaché, et que c'est là que vous avez senti les angoisses, les clous, les épines de sa couronne... O vous qui passez par le chemin, regardez et dites s'il est une affliction semblable à celle de Marie !... Il y avait vraiment deux victimes

au Calvaire : l'une sur la croix, l'autre au pied de la croix... Au Calvaire, il y avait deux autels, la croix de Jésus-Christ et le cœur de Marie.

IIIe POINT.—*Efficacité des douleurs de Marie.*—Que faut-il entendre par l'efficacité des douleurs de Marie? Il faut entendre que, par ses douleurs poignantes, et par le martyre ineffable qu'elle a enduré à la mort de son Fils, cette Vierge immaculée est devenue la Mère de tous les disciples de ce même Dieu.

Comme Jésus, par ses supplices et par sa mort, est devenu pour nous un second Adam, qui a réparé le mal que nous avait fait le premier, et qui a donné de nombreux enfants à Dieu, dans la personne des saints et des élus, ainsi Marie est devenue une seconde Ève, qui a réparé le mal de la première. Elle est devenue par sa passion, la vraie mère des vivants, la mère de tous ceux qui seront les fidèles disciples de son Fils jusqu'à la fin des siècles... Elle les enfante pour la vie et pour la grâce, tandis qu'Ève nous avait enfantés dans le péché et dans la mort.

C'est sur le Calvaire, au milieu des tourments les plus inconcevables, qu'elle a acquis son titre à être notre mère. C'est au moment où son âme était percée d'un glaive de douleur, et que son cœur était plongé dans un océan d'amertumes... c'est au moment où, appuyée sur la croix de son Fils expirant, elle concentrait douloureusement sur lui toutes les puissances de son âme, que l'adorable Sauveur s'adressant à elle, lui dit, en lui montrant le disciple bien-aimé: "*Femme, voilà votre fils;*" et que s'adressant au disciple, il ajouta : "*Voilà votre Mère.*"

Or, saint Jean, qui était ce disciple bien-aimé, représentait tous ceux qui devaient se faire, par la suite, les amis, les disciples de Jésus. Marie est leur Mère à tous, parce qu'elle les enfante spirituellement; parce qu'elle est la distributrice et la dispensatrice des grâces qui en font comme d'autres Jésus. Par elle, dans elle, nous prenons la forme de Jésus-Christ et sa ressemblance... Elle est notre Mère par le Saint-Esprit, par les grâces dont elle est le canal ; elle nous enfante spirituellement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en nous. Tel est l'objet de son travail de Mère, de sa sollicitude de Mère, de sa tendresse de Mère. Former Jésus en nous, dans notre esprit, dans notre cœur, dans notre langage et dans nos actions ; voilà en quoi consiste la maternité de Marie à notre égard ; voilà ce qui la fait notre Mère.

O Marie ! oui, vous êtes notre Mère. Comme des enfants, nous nous jetons entre vos bras ; nous nous collons à votre cœur, pour puiser dans votre âme la foi, l'espérance, la charité, la patience, la douceur et l'humilité, dont nous vous demandons de nous obtenir l'imitation.—Retour sur nous-mêmes.—Affections.—Résolutions.

L'Office de *la Compassion de la sainte Vierge* ou de *Notre-Dame des Sept Douleurs*, est pour honorer les souffrances de cette sainte Mère de Dieu à la vue des ignominies, des douleurs et de la mort de son Fils.

Benoît XIV pense que la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs fut instituée, en 1413, dans le concile

provincial de Cologne, et que ce fut pour réprimer l'audace des partisans de Jean Huss, hérétiques qui avaient porté des mains sacrilèges sur les images de Jésus crucifié et de sa sainte Mère.

Sexius, cité par Benoît XIV, croit que le nom en vient des Servites, dont l'ordre remonte à l'an 1232.

Le chapelet des Sept Douleurs doit son origine aux mêmes religieux.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX ET LA SEMAINE SAINTE.

PRÉLUDE.—Dites à la fille de Sion, avait dit un prophète : "*Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse*," etc. Cette parole se vérifia par l'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem, cinq jours avant sa mort, alors qu'une grande multitude de peuple qui le précédait et le suivait, étendait ses habits sur le chemin ; que d'autres coupaient des branches d'arbres et les jetaient sur son passage ; et que tous ensemble ils criaient : "*Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux !*" (Math., XXI.) Ainsi commença triomphalement cette semaine, qui, pourtant, offrit, avant sa fin, le spectacle horrible du crucifiement de Notre-Seigneur, de sa mort sur la croix, et de sa sépulture dans le tombeau !

L'Église a voulu que le premier jour de cette semaine fût un des plus solennels dans sa liturgie... On y bénit des palmes et des rameaux, en souvenir de ce qui se

passa à Jérusalem, et comme symboles des dispositions intérieures qui doivent accompagner la célébration de ce jour : dispositions *d'humilité*, de *piété* et d'une *grande* et *joyeuse foi*... Après ce court prélude, faisons de pieuses méditations sur cette semaine que l'Église appelle la *Grande Semaine*, la *Semaine Sainte.*

SUR LA SEMAINE SAINTE.

Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia. (Rom., V, 20.) " Où il y a eu abondance de péchés, il y a eu surabondance de grâces."

PREMIÈRE MÉDITATION.

Ier PRÉLUDE.— Se faire un tableau abrégé de la Passion en général.

II PRÉLUDE.—Demander à Jésus-Christ de pouvoir ressentir en nous-mêmes quelque ressemblance des sentiments avec lesquels il a enduré sa douloureuse Passion.

Ie POINT.—Les solennités de la religion se composent, en grande partie, d'*anniversaires* destinés à rappeler de mémorables evénements religieux : Noël, la Circoncision, l'Épiphanie, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, etc... Chrétiens enfantés à l'Église... à Jésus-Christ... à Dieu... aux espérances du eiel par le Sang de Notre-Seigneur ; enfants de sa douleur... enfants de ses larmes... enfants de sa mort ! nous voici rendus au grand anniversaire de l'époque où il nous racheta au prix de ses ignominies, de ses souf-

frances et de sa mort... Oui, voici la semaine où l'Église élève à nos yeux l'étendard du Roi des rois : *vexilla regis.*

Voici l'anniversaire des mystères sanglants et lugubres de la croix... Oh ! préparons nos larmes, préparons nos prières pour les répandre au pied de la croix de notre Sauveur, pour les répandre auprès de son tombeau !...

Demandons à Jésus-Christ de préparer nos cœurs aux grands jours de la Semaine Sainte, demandons-lui de nous apprendre les grandeurs de cette semaine auguste... d'en écouter les instructions, d'en recueillir les sentiments. *Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia.*

IIe Point.—Il y a eu deux grandes semaines dans la durée du monde : la première où Dieu créa l'univers, et dont chaque jour fut marqué par un miracle de toute-puissance ; la seconde est celle où Dieu répara et recréa en quelque sorte son ouvrage... le purifia... le ramena à sa sainteté première, par le Sang et la mort de son Fils !

Cette semaine fut aussi signalée par des miracles d'amour... C'est la Semaine Sainte, c'est la Grande Semaine, comme on l'appelait dans la primitive Église. C'est la Semaine auguste où se célèbre par les larmes l'anniversaire du plus grand sacrifice qui fut jamais. O époque aux grandes émotions religieuses !

Grande et mystérieuse fut la semaine de la création ! Mémorables furent ces six jours, où Dieu parlait, et où la lumière, le ciel, la terre, tous les êtres sortaient des profondeurs du néant.

Mais aussi grande et mystérieuse est la Semaine Sainte. Le Tout-Puissant y opéra une œuvre plus merveilleuse peut-être que la première. Dans ces quelques jours de souffrances du Sauveur voyez quel amas de prodiges ! Voyez le nombre et la grandeur des mystères opérés ! La tyrannie du démon est détruite, la mort est vaincue et désarmée, le péché et sa malédiction sont effacés. Le ciel est ouvert.—Une nouvelle alliance est créée entre Dieu et les pauvres humains, création admirable où Dieu ne parle plus en maître, comme dans la première, mais où, au contraire, il cimente de son Sang l'alliance rétablie !

IIIe Point.—Voyez encore quelle énumération de merveilles opérées dans cette grande semaine. La création du sacrement de l'Eucharistie, de ce sacrement qui fait de Jésus-Christ notre hôte, notre nourriture ; la création d'un nouvoau peuple, du peuple chrétien enfanté par la douleur et par les souffrances d'un Dieu sur la croix. Quels miracles ! C'est l'Innocent qui devient Victime du péché ! C'est l'Éternel qui est frappé de mort ! C'est l'Adorable qui se fait l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple !

Quels miracles encore ! Ce sont la croix et les merveilles du crucifiement ! C'est le soleil obscurci ! C'est le ciel voilé ! C'est le rocher du Calvaire qui se fend ! Ce sont les morts qui ressuscitent, et qui, sortant de leurs sépulcres, épouvantent la cité sainte !... Enfin, c'est le Christ, vainqueur de la mort, qui brise la pierre de son sépulcre ! Ne dirait-on pas que, dans cette grande semaine, le Seigneur s'est joué avec les prodiges ? O auguste Semaine, que vous êtes donc vraiment la

grande époque des chrétiens. Est-il rien d'auguste et d'admirable comme les souvenirs de Gethsémani, de l'agonie au jardin, de la sueur de sang ? Est-il rien de saisissant et de digne de tous les sentiments d'adoration de nos âmes, comme les souvenirs de la flagellation, de la croix, du Calvaire, du tombeau sacré ? — Est-il rien qui doive faire impression sur nous comme ce grand ouvrage de notre rédemption qui est consommé pendant ces jours, par les mystères de la Passion, de la mort, et de la sépulture de Jésus-Christ ?—C'est pendant cette grande semaine, en effet, que le mur de séparation élevé entre Dieu et nous a été renversé... que le Dieu de paix a réconcilié le ciel avec la terre, en effaçant l'arrêt de notre condamnation et l'attachant à sa croix. (*Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci.* (Coloss., II, 14.)

DEUXIÈME MÉDITATION.

Prélude.—A l'exemple de tous les vrais chrétiens de tous les temps, nous devons nous efforcer de passer cette sainte Semaine dans des sentiments de particulière ferveur. Nous devons nous efforcer de nous édifier de cette douleur imposante et majestueuse que l'Église exprime par ses cérémonies, qui parlent au cœur et qui doivent l'émouvoir d'amour. — Deux motifs nous engagent à passer ainsi la grande Semaine. Le premier, c'est qu'il n'en est point qu'il convienne mieux de sanctifier ; le second, c'est qu'il n'est point de semaine qui puisse mieux nous sanctifier.

Ier Point.—Il n'est pas de semaine qu'il convienne mieux de sanctifier.—En effet, cette grande Semaine, par les nombreux mystères qu'elle déroule devant nos yeux, nous rappelle comment Jésus-Christ nous a aimés d'un amour infini ; elle nous rappelle comment ce divin Rédempteur, en subissant des douleurs et des ignominies inouïes, nous a préparé un océan de grâces et de bénédictions. Or, il faut que nous sachions reconnaître de si grands bienfaits. Quand Jésus-Christ nous a délivrés, rachetés, justifiés par ses souffrances, par sa passion et par sa mort, il serait monstrueux de payer d'indifférence ce Dieu flagellé, crucifié, abreuvé d'humiliations et d'ignominies. Aussi, combien les saints ont été éloignés d'une conduite si ingrate ! Saint Paul ne voulait savoir que Jésus crucifié. Il voulait concentrer dans cette étude sa sagesse, sa science et son génie. Il est mort pour moi, il a été immolé pour moi ! Tel était le sujet où cet Apôtre puisait une reconnaissance si vive et si ardente, qu'il s'écriait : *Quis nos separabit a charitate Christi ?* Ce ne sont ni les persécutions, ni les tourments, ni les fouets, ni la mort, etc.

Et le moyen de témoigner à Jésus-Christ notre reconnaissance, c'est de nous occuper pieusement de sa Passion et des autres mystères d'amour qu'il a opérés pour nous, de manière à nous en rendre participants, et à nous remplir de leurs sentiments... C'est assez dire combien pieusement nous devons nous efforcer de passer cette semaine consacrée au souvenir de tous ces mystères...

IIe Point.—Il n'est point non plus de semaine qui

puisse mieux nous sanctifier nous-mêmes que celle-ci. C'est, en effet, une semaine de grâces et de bénédictions. Les secours spirituels vont y découler par torrents des plaies et de la croix de Jésus-Christ, et vont offrir aux plus coupables et aux plus endurcis d'heureuses ressources.. Dans ces jours de si mémorables anniversaires, Jésus-Christ demande miséricorde pour nous, montrant à son Père ses plaies, ses cicatrices, son Sang répandu pour nous. Quel heureux temps donc pour obtenir miséricorde !.. Mais, toutefois, on le comprend, cette miséricorde ne peut faire grâce qu'à ceux qui s'efforcent d'attirer sur eux le pardon par la pénitence du cœur, par une volonté sincère de retourner à Dieu, et par la contrition de leurs fautes. Eh ! quels jours exigent aussi impérieusement un retour à ces dispositions, que ceux de cette sainte Semaine ? Ceux-là, assurément, ne mériteraient que bien peu de porter le nom même de chrétiens, qui ne seraient émus ni des souffrances, ni des mystères d'expiation et d'amour que Jésus-Christ a opérés pour nous durant ces jours que la *Grande Semaine* est destinée à nous rappeler.. Comment, en effet, s'empêcher de sentir le pressant besoin de mettre ordre à ses défauts, de corriger ses mauvaises habitudes, lorsque la mémoire des grands mystères opérés pour nous débarrasser de leur humiliant et coupable esclavage, nous est rappelée d'une si saisissante manière ? A la vue des supplices de Jésus-Christ, comment ne pas sentir la componction, la tristesse et la pénitence pénétrer jusqu'au fond de nos cœnrs ?

SENTIMENTS A ENTRETENIR

DURANT LA SEMAINE SAINTE.

Les principaux sont : 1° la *haine du péché*, qui a dû être expié par les outrages, les supplices et la mort du Sauveur ; 2° l'*admiration* de la bonté et de la sagesse de Dieu, qui a trouvé un si étonnant moyen de nous sauver ; 3° la *confiance* en ses miséricordes ; 4° l'*amour* en retour de tant d'amour !

POUR LE JEUDI SAINT.

MÉDITATION.

Prélude. — Le Jeudi Saint est un des plus grands jours de l'année ecclésiastique, par le nombre de ses cérémonies, par leur caractère, par les souvenirs imposants qu'elles retracent à notre esprit, par les grands mystères qu'elles représentent ; tout élève l'âme au-dessus des régions de la terre.

Heureuse l'âme fidèle qui comprend et qui goûte les choses d'en haut. Elle éprouve un tressaillement intérieur, en ce jour, et un vif et ardent désir de le passer en union intime avec Jésus-Christ.

L'intelligence des mystères amoureux du Jeudi Saint, se résume pour ainsi dire dans ces paroles de l'Évangile de saint Jean : *Jésus ayant aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin.* Après avoir lavé les pieds à ses apôtres, il institua l'adorable sacrement de l'Eucharistie, fit pour la première fois l'oblation de son

Corps et de son Sang, sous les espèces sacramentelles, et les donna à manger et à boire à ses apôtres.

1er Point. — *La matinée du Jeudi Saint.* — Pour nourrir abondamment nos sentiments de piété et de foi, laissant de côté les cérémonies de l'absolution et réconciliation des pécheurs, et de la consécration des huiles saintes, appliquons-nous à méditer sur la Messe ; c'est le grand acte du jour. Elle ne se célèbre qu'une seule fois dans chaque église, et toute âme pieuse éprouve un empressement et un bonheur à l'entendre. Au *Gloria in excelsis* de la grand'messe, on sonne toutes les cloches en signe de joie. Quels pieux sentiments cette messe est propre à inspirer ! Quelle dévotion tendre et affectueuse ! Le Jeudi Saint, c'est le jour même de l'institution de l'Eucharistie ; c'est le jour où la première messe étant célébrée par Jésus-Christ lui-même, les apôtres et leurs successeurs dans le sacerdoce reçurent le pouvoir divin de consacrer le pain et le vin, et d'appeler tous les jours sur l'autel l'adorable victime : *Faites ceci en mémoire de moi.* C'est le jour où tous les chrétiens reçurent ce prodigieux don d'amour, la divine Eucharistie, et, avec elle, tous les trésors du ciel.

Rien ne peut comprimer l'effusion de l'amour de notre aimable Jésus.. Il voit la longue suite de crimes, d'impiétés et de profanations dont le sacrement de l'autel sera l'occasion ; mais il arrête, d'un autre côté, son regard sur les justes, sur les élus de tous les siècles qui devaient se montrer pleins d'amour et de reconnaissance. Il voit cette pureté des vierges qui devait être le fruit de la communion, la constance des martyrs que le pain céleste devait rendre invincibles ; il

voit la sainteté, la ferveur dans tous les états, à tous les âges de la vie humaine ; il lit dans d'innombrables cœurs l'ardent désir de communier, et leur bonheur de se consumer de célestes flammes au pied du tabernacle. C'en est assez : il consent à tous les mépris, à toute l'amertume dont l'abreuveront les méchants.— Oh ! quel sujet de sainte tristesse, d'un côté, et, d'un autre, quel motif de joyeuse reconnaissance ! quelle amoureuse obligation, pour les bons, de dédommager le Dieu-Hostie des outrages auxquels il s'est voué pour eux !

II' Point.— *La journée du Jeudi Saint.*—Un impressionnant changement s'opère dans nos églises, aussitôt que sont accomplies les solennelles cérémonies de la matinée. L'autel où vient de se célébrer le grand sacrifice eucharistique, est dépouillé par le célébrant, aidé de ses ministres ; on dépouille ensuite tous ceux que renferme l'église. Tout est enlevé, les flambeaux, les fleurs, les reliques des saints, les nappes ; l'autel reste nu, on n'y voit plus que la pierre sur laquelle on sacrifie... Ce lugubre deuil est bien fait pour représenter le délaissement du Sauveur quand il fut entre les mains de ses persécuteurs et de ses bourreaux.

Dans un lieu retiré, pourtant, en dehors de cette scène désolée, il y a un trône éclatant de lumière, c'est comme un lit de fleurs destiné à l'Époux divin. C'est le *Reposoir du Jeudi Saint.* Là, Jésus repose. Tous les cœurs fidèles y accourent. De vives lumières y brillent, emblèmes de la foi et de l'amour. Si l'on a des fleurs à cette saison, on s'empresse de faire

comme un parterre autour de celui qui est *la Fleur des champs et le Lis des vallées.*

Là, au pied du Reposoir, règnent l'adoration, la prière, l'action de grâces, perdant toute la durée du jour. Là, règne l'union avec Jésus, le *repos* sur son adorable cœur.

III Point.—*La soirée du Jeudi Saint.*—Les amis de l'Époux, les âmes vraiment aimantes, sont heureuses de prolonger leur veille longtemps encore dans la soirée, et même la nuit. Elles entourent le Cœur de Jésus qui *veille*, lui aussi, qui adore, et qui prie son Père pour elles et pour tous les hommes.

Oh ! quels moments que ceux qui sont passés ainsi au Reposoir ! Ils rappellent la triste soirée où Jésus agonisant sua le Sang, dans la grotte de Gethsémani, tandis que ses Apôtres Pierre, Jacques et Jean le laissaient seul et dormaient à quelques pas de lui.—Ils rappellent l'acte infâme où Judas trahissait Jésus par un baiser, et où on le liait et le garrottait comme un malfaiteur ! Ils rappellent les cruels et insultants traitements avec lesquels il fut conduit devant le grand prêtre et sa cour, et le brutal coup de poing qu'il reçut d'un soldat sur sa divine et auguste figure.

Ils rappellent enfin le triple reniement de Pierre,—et toute cette affreuse nuit durant laquelle il fut abandonné aux gardes et aux soldats, qui le tournèrent en dérision, lui crachèrent au visage, lui donnèrent des soufflets et des coups de poing, et lui firent endurer tant d'outrages que saint Jérome affirme que ce ne sera qu'au jour du jugement qu'on les connaîtra.

Voilà donc ce qui se passait dans cette nuit que celle

où je veille au Reposoir est destinée à me remettre en mémoire ! O grand Dieu, quels souvenirs sont plus faits pour exciter mon amour et augmenter ma dévotion ? O Esprit Saint, guidez, alimentez ma contemplation, en me présentant le tableau si émouvant du divin amour de mon Sauveur !

POUR LE VENDREDI SAINT.

MÉDITATION.

Nous devons ressembler à Notre-Seigneur crucifié, imprimer sa croix dans notre cœur, et le suivre.

"Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ."
(S. Paul aux Gal., II, 19.)

Ier POINT.—Que la Passion de Notre-Seigneur ne s'efface jamais en notre cœur ; mais plutôt qu'elle soit toujours, autant que possible, présente à notre pensée. Méditons-la avec de vifs sentiments de compassion et de reconnaissance.

O immensité de l'amour de Jésus d'avoir tant souffert pour les hommes, et avec de si indicibles ignominies et humiliations ! Aussi, la dévotion à la Passion est-elle innée dans la religion. C'est la dévotion de tous les saints.

La méditation de la Passion est une lumière pour l'esprit ; c'est un principe d'ardeur et d'embrasement pour le cœur. Elle est encore une abondante source de grâces de sanctification pour l'âme. Elle inspire

l'horreur du vice, l'amour de la vertu, la force dans la tentation, et un amour de Dieu constant et généreux.

La Passion est le chef-d'œuvre de la charité de Jésus-Christ envers nous. Efforçons-nous, avec sa grâce, de lui témoigner quelque retour, en endurant avec patience ce que nous pouvons avoir à souffrir, fussent même la confusion et l'ignominie, méritées ou non. Faisons mourir en nous la propre volonté et l'attachement désordonné à soi-même. Que jamais ce vice ne s'empare en nous de la place que Dieu seul doit y posséder par sa grâce, et qu'il n'introduise pas dans notre intérieur *son esprit* à la place de celui du Christ.

O Seigneur, aidez-nous à faire mourir la mauvaise nature et l'esprit d'orgueil, afin que votre très sainte volonté règne seule en nous.

IIe Point. — Oh ! puissions-nous nous pénétrer des grandes leçons qui sont écrites sur le corps crucifié de Jésus !

La 1re, c'est la pauvreté volontaire. Nu sur la croix, il était pourtant le Dieu de toute magnificence et de toutes richesses.

La 2e, c'est une charité parfaite. — Il a voulu se charger des péchés de tous les hommes, même de ses ennemis, et être crucifié entre deux voleurs.

La 3e, c'est la surabondance de sa miséricorde, dans le pardon du larron, qui, sur sa croix même, avait commencé par l'insulter.

La 4e, c'est une obéissance pieuse et parfaite. C'est elle qui l'a cloué à la croix. Elle lui a fait rendre son âme à son Père en inclinant la tête, avec la *dévotion* jointe à *l'obéissance*.

La 5e, c'est le respect et l'affection. A l'agonie, il a recommandé sa sainte Mère à son disciple bien-aimé.

La 6e, c'est la patience ! Pas même une pensée d'amertume à l'égard de ses bourreaux. *Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent pas ce qu'ils font*, a-t-il dit.

La 7e, c'est une fermeté inébranlable. Il n'a voulu laisser sa croix qu'après y avoir laissé la vie, au milieu des ignominies et des plus horribles souffrances.

La 8e, enfin, c'est une leçon de prière continuelle. Jésus-Christ pria tout le temps qu'il fut sur la croix.

(Prières, sentiments, résolutions... afin d'obtenir de se rappeler sans cesse les leçons du Crucifix, et de les mettre en pratique.)

IIIe POINT.— *Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ.*—Pas de sainteté ou de vie divine, sans mort en Jésus-Christ, aux vices et aux convoitises ; sans volonté sincère de tout souffrir pour Dieu, sans prendre modèle sur lui, et tâcher d'imiter avec une patiente résignation, sa Passion et ses douleurs.

Notre-Seigneur est devenu homme pour nous.—Nous l'offensons si nous ne nous appliquons à devenir *dieux* pour lui. Cela ne peut se faire qu'en autant que nous cachons notre nature humaine dans sa nature divine, de manière qu'en copiant la vie de Jésus-Christ, la nôtre devienne divine, et qu'on ne voie, pour ainsi dire, plus rien en nous que Dieu. Cette transformation se fait non pas par les douceurs et les délices spirituelles, mais elle demande de l'abnégation dans l'épreuve, de la fermeté et de l'humilité, lorsqu'on est

surtout l'objet d'accusations fausses, qu'on nous prête des intentions que nous n'avons pas ; qu'on imagine contre nous toutes sortes de suppositions mal fondées. Restons inébranlables en souffrant, nonseulement de la part des hommes, mais encore de Dieu ; par exemple lorsqu'il nous envoie des peines, qu'il nous prive de ses consolations, et qu'il semble sourd à nos gémissements, et ne vouloir accorder aucun soulagement à nos peines, aucunes consolations à nos douleurs. C'est alors que nous devons surtout nous cacher dans la nature divine de Jésus-Christ, rester inébranlables, en répétant cette parole de Jésus-Christ : *Que votre volonté se fasse et s'accomplisse en moi.*

Nous ne pouvons nous plaindre de rien, quand nous considérons le Verbe éternel abaissé dans la prison et le limon de notre nature, lorsque nous considérons ses souffrances, dès son enfance, ses humiliations, et tout ce qu'il a enduré, durant sa Passion, de la part des princes des prêtres, des soldats, des valets, etc. ; lorsque nous contemplons la clarté de l'éternelle lumière méprisée, tournée en dérision et couverte d'ignobles crachats. Suivons-le plutôt dans le chemin qu'il nous a tracé. Efforçons-nous d'entrer par la porte étroite, car la voie qui conduit à la perdition est large et spacieuse, et beaucoup, hélas ! la suivent.— Il faut savoir se renoncer dans les peines, quelles qu'elles soient, considérant que Jésus a souffert pour nos péchés, comme s'ils eussent été les siens, et qu'il nous a donné ses œuvres, comme si elles étaient nos œuvres. Nous en jouissons, nous les possédons comme les nôtres, avec leurs mérites.

O Seigneur, faites-nous mourir parfaitement à nous-mêmes en vous. Donnez-nous l'insigne grâce de bien comprendre et de suivre les sublimes principes que nous venons de méditer.

POUR LE SAMEDI SAINT.

MÉDITATION.

Ier POINT.—Il faut *mourir et cacher sa vie en Dieu avec le Christ.*— Point de vie vraiment sainte et divine sans cela. Pour avoir la vie en Dieu, il faut mourir en Jésus-Christ aux penchants et convoitises de sa nature gâtée par le péché originel. Il faut se renoncer et avoir une volonté sincère de souffrir pour Dieu les choses qui contrarient le plus nos désirs et nos aspirations propres.

Il faut accomplir les œuvres que Dieu veut que nous fassions, en gardant une sainte patience.— Si Notre-Seigneur est devenu *homme* pour nous, n'a-t-il pas droit d'attendre de chacun de nous que nous devenions *Dieu* pour lui?

Il a habité dans notre nature avec sa nature divine. Il a vécu sur la terre comme un homme, souffrant la misère dès son enfance, et cachant dans notre nature sa majesté de Dieu.

IIe POINT.— Cachons, nous aussi, notre nature dans son humanité unie inséparablement à sa divinité. *Passons* et *montons* par sa nature humaine, pour *atteindre* jusqu'à sa divinité, afin d'y ensevelir nos faiblesses,

et de ne plus rien laisser voir en nous que Dieu.— Mais gardons-nous de penser qu'il suffise, pour cela, de faire paraître de la *douceur* de *paroles*, des *manières spirituelles*, de *beaux dehors* de vertu, de faire parade de spiri.ualité. Gardons-nous même de faire consister nos prétendus progrès spirituels dans de tendres et délicates faveurs divines. Non, non ; la vraie vertu, le progrès réel consistent à apprendre, à l'école du doux Sauveur, à être résignés et fermes, même dans le cas d'accusations fausses et injurieuses à la bonne opinion qu'on peut avoir de nous. Ils consistent à *supporter patiemment* le mal qu'on pense ou qu'on dit de nous, et à rester inébranlables, lorsqu'on nous retranche toute condescendance et jouissance, et lorsqu'après avoir toujours voulu bien agir, nous voyons nos actions mal interprétées, et l'objet de snppositions imaginaires.— (Cet enseignemeut de silence et d'abnégation regarde les cas où l'on a *seul* à souffrir, mais non les circonstances où son silence peut nuire à l'Église, au corps dont on fait partie, etc., etc.)

Si le bon Dieu lui-même nous envoie des peines, nous prive de ses consolations, semble ne pas nous écouter, fermer ses yeux et ses oreilles sur nos peines, nous abandonner comme il abandonna Jésus en croix, souffrons ses saintes rigueurs avec abnégation. C'est alors qu'il faut nous cacher dans notre Sauveur, et demeurer humblement soumis, en ne cherchant de secours que dans l'imitation de la grande victime. Que votre volonté, ô mon Père, se fasse et s'accomplisse en moi.

IIIe Point.—Élevons-nous au-dessus de la vertu

même, et ne donnons notre attention qu'à plaire à Dieu, et à opérer avec lui l'union de nos âmes, de nos esprits, de nos cœurs, de nos actions et de nos œuvres.

Méditons avec amour la doctrine du Rédempteur proclamée dans les *Huit Béatitudes*. C'est le code des chrétiens, et des âmes religieuses, surtout.—Méditons Jésus-Christ, sa vie et sa Passion, et nous apprendrons à ne nous plaindre de rien. Rappelons-nous ses abaissements et les dérisions, les moqueries dont il a été l'objet ; méditons le mépris que l'on a fait de sa personne, glorifiée maintenant dans les splendeurs des saints, dans le séjour où éclate sa divine majesté ;—suivons-le sur la route du Calvaire ; contemplons en lui la clarté de l'éternelle lumière, tournée en dérision, etc. ; et faisons comme un bouquet de myrrhe des amertumes de notre miséricordieux et amoureux Sauveur ; attachons-le sur notre cœur reconnaissant et suivons-le par les souffrances volontaires dans la voie qu'il nous a tracée pour aller au ciel.

SAMEDI SAINT (secundo).

SÉPULTURE DE N.-S. JÉSUS-CHRIST DANS LE SÉPULCRE ET DANS LE CŒUR DU COMMUNIANT.

Ier POINT.—Joseph d'Arimathie (homme riche), sur le soir du jour du crucifiement, obtint de Pilate le corps de Jésus. Nicodème, disciple secret du Sauveur, se joignit à Joseph d'Arimathie, apportant une composition d'environ cent livres de myrrhe et d'aloès.

Joseph, de son côté, avait aussi acheté un linceul très blanc, destiné à envelopper le divin corps.

Il y avait auprès du Golgotha un jardin où se trouvait un sépulcre *neuf* et *taillé* dans *le roc*. Joseph et son compagnon, aidés par le disciple bien-aimé et sous les yeux de Marie, de Madeleine et des saintes femmes, qui ne quittèrent jamais la croix, déposèrent dans ce tombeau le corps de Jésus et en fermèrent l'entrée avec une grosse pierre.

Ces détails sont instructifs et propres à intéresser la piété et la foi. Frites attention, âmes pieuses : c'est votre Dieu, votre Sauveur qui est ainsi enseveli.

IIe POINT.—Oui, cette sépulture est pleine de mystères. Le sépulcre est *neuf*, taillé dans le *roc* et fermé par une grosse pierre. Il est situé dans un jardin. Ce jardin figure l'Église, vrai jardin de Dieu où croissent, sous la culture de l'Esprit-Saint, des fleurs destinées à être l'ornement du ciel.

Le sépulcre figure l'autel où Jésus réside dans le tabernacle. Le linceul (suaire), neuf aussi, est représenté par ce linge de toile blanche et fine, nommé le *corporal*.

La composition de myrrhe et d'aloès embaumait le corps de Jésus. L'Église rappelle cette circonstance en brûlant des parfums à l'autel. L'encens fume sur l'hostie et sur le calice. C'est le souvenir de l'embaumement du corps sacré de Jésus. Tout cela n'est-il pas bien propre à nourrir la piété, et à inspirer une dévotion tendre et affectueuse envers le Sacrement adorable de nos autels?

IIIe POINT.—Mais il y a une autre sépulture, bien

propre à nous occuper dans une sainte méditation : c'est cette sépulture mystique qui a lieu dans les cœurs des fidèles qui communient. C'est un autre sépulcre pour Jésus. Celui-ci doit aussi être *neuf* par l'innocence conservée, ou recouvrée par la pénitence, par le changement de vie, par une sincère conversion. Pour que Jésus repose avec plaisir dans ce sépulcre, il est donc désirable qu'il soit même lavé et rendu pur par de chaudes larmes de repentir.

Le tombeau du Sauveur était creusé dans la *pierre*. Taillons de même dans le *vif* de nos passions, avec le ciseau de la mortification, le tombeau destiné à Jésus-Eucharistie dans notre cœur. Enfin, comme le sépulcre était fermé par une grosse pierre, fermons fortement notre cœur, après y avoir mystiquement enseveli Jésus-Christ, pour n'y pas donner entrée au péché.

Mon cœur, où est ainsi enseveli Jésus, devient son sépulcre, doit se dire le communiant, et mon âme doit, à son tour, être le jardin de Joseph d'Arimathie. Des fleurs doivent y être cultivées, pour être offertes en hommage au Dieu-Hostie. Ce Dieu d'amour doit aussi pouvoir contempler, dans le céleste jardin de l'âme, les beaux fruits de la vie intérieure, de la vie spirituelle. Hélas ! y a-t-il ainsi des fleurs et des fruits dans le jardin de mon âme ?

Joseph d'Arimathie enveloppa le corps de Jésus dans un linge *neuf* et *blanc*. C'est toujours la même pensée ; l'âme qui veut envelopper par la communion son divin Époux, doit le faire avec un linceul spirituel, tissé avec les fils bien préparés des vertus que Jésus aime ; ces précieux fils sont l'humilité, la mortification, la douceur, l'aimable et céleste pureté.

La myrrhe et l'aloès de Nicodème sont la figure des parfums spirituels dont le communiant doit embaumer le corps eucharistique de Jésus. Ces parfums se composent des louanges, de l'adoration, de la prière, de l'action de grâces, de l'amour. Ils se composent enfin des pieux transports, des saints désirs, des généreuses résolutions que l'on porte à la sainte communion.— O Jésus, je sollicite de vous le bonheur de toujours préparer ces parfums, pour les heureux moments de la sépulture mystique de votre divin corps dans mon âme.

PÂQUES !

POUR LE DIMANCHE DE PAQUES.

" *Il est ressuscité, il n'est plus ici !*" L'Église nous convoque aujourd'hui à un tombeau. Mais c'est à un sépulcre de gloire qui n'a pas retenu sa victime ; c'est au sépulcre de notre Christ. *Et erit sepulcrum ejus gloriosum.* (Is., XI, 10). La mort et la vie sont venues s'attendre à ce théâtre, pour se livrer un combat solennel. La rencontre s'est faite, la lutte où se déciderait le sort de l'humanité s'est engagée ; mais la mort jusque-là victorieuse a été abattue, elle a été ensevelie sous son triomphe. *Absorpta est mors in victoria.* (1, Cor., XV, 54).

I

LA RÉSURRECTION.

Jésus-Christ est mort on ne peut plus solennellement. Rien de plus public que son exécution. Un centurion et des soldats romains y étaient présents, au nom de Pilate. La nation juive y assistait par ses prêtres, ses grands, ses anciens, et par une partie de son peuple. Les murs de Jérusalem étaient couverts de citoyens et d'étrangers qui regardaient le lamentable spectacle... Le soleil s'éclipsa, la terre trembla, le rocher du Calvaire se fendit, le voile du temple se déchira, des morts ressuscitèrent. Le centurion et les soldats, frappés de terreur, s'écrièrent : " *Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu.* (Math., XXVII.)

II

CIRCONSTANCES SERVANT A PROUVER LA RÉSURRECTION.

Les circonstances prouvent que Jésus-Christ est vraiment mort sur la croix.—1re circonstance : les longs tourments de la Passion... la sueur de sang... la nuit d'horreur chez Caïphe... la flagellation et le couronnement d'épines... le poids de la croix sous lequel il succombait en montant au Calvaire ; 2e circonstance : les affreuses douleurs du crucifiement ; 3e circonstance : les aromates de l'embaumement, qui suffisaient seuls pour le suffoquer ; 4e circonstance : le scellé de la pierre du sépulcre, qui prouve que les Juifs avaient la certitude que Jésus était réellement mort.

III

LES APÔTRES N'ONT PAS ENLEVÉ LE CORPS DE JÉSUS-CHRIST.

Les apôtres n'ont pas pu enlever le corps de Jésus-Christ, car ils n'avaient pas d'argent pour séduire les gardes ; et ceux-ci avaient trop d'intérêt à ne pas manquer à leur devoir. Les apôtres étaient incapables, d'un autre côté, d'enlever le corps par violence. Et les gardes n'ont pas mentionné de violence ; ils dirent seulement aux Juifs, en se couvrant du plus grand ridicule, que le corps avait été enlevé pendant qu'ils dormaient. Témoignage digne d'être cru, vraiment, que celui d'hommes qui dorment !...

Misérable recours à un misérable mensonge !

IV

TÉMOIGNAGES IRRÉCUSABLES.

La résurrection de Jésus-Christ est attestée par des témoignages irrécusables : témoignages des 11 apôtres, des 72 disciples et de plus de 500 personnes... Les apôtres auraient été insensés de proclamer une fausse résurrection, puisque leur mensonge n'aurait pu aboutir qu'à leur honte et à leur confusion... Enfin, les témoins de la résurrection ont confirmé leur témoignage par le martyre. Or, disait Pascal : "Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger."

Le christianisme s'est établi sur les ruines du judaïsme et du paganisme. Si Jésus-Christ n'était pas vraiment ressuscité, il semblerait impossible de concevoir comment ses apôtres ont pu suivre et consommer l'entreprise qu'il avait commencée. C'est un fait que l'Église a pris naissance à Jérusalem, 50 jours après la résurrection de Jésus-Christ, à la prédication de saint Pierre qui annonçait Jésus-Christ ressuscité. Or, comment expliquer ce mouvement subit qui arrache des milliers de Juifs à leurs préjugés, à leurs habitudes, à leurs intérêts, pour leur faire adorer un homme qu'ils ont vu expirer entre deux brigands?...Ce seraient encore des faits inexplicables que les miracles qu'ont opérés les apôtres au nom de Jésus-Christ ressuscité, si les apôtres eussent été *trompés* ou *trompeurs*, en prêchant la résurrection. Et c'est un fait, pourtant, que saint Pierre convertit 3,000 Juifs, au sortir du cénacle, en prêchant Jésus-Christ crucifié et ressuscité. Saint Pierre, après le miracle opéré par lui et saint Jean, à la porte du temple de Jérusalem, dit hardiment aux Juifs : " *C'est par le nom de Jésus-Christ de Nazareth, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité des morts, que cet homme est guéri devant vous.*" (Act., IV, 8.) C'est bien, on peut dire, le miracle prouvé par les miracles.

LE MIRACLE DE LA RÉSURRECTION EST LA RAISON, LE MOTIF, LE FONDEMENT DE LA FOI CHRÉTIENNE.

Pourquoi cela? Parce que ce miracle est la preuve la plus éclatante de la divinité de Jésus-Christ... " Le

miracle, a dit saint Augustin, est le langage de Dieu ; le plus éclatant de tous est la résurrection d'un mort." Mais le miracle des miracles, c'est celui par lequel Jésus-Christ s'est ressuscité lui-même par sa propre vertu. *Potestatem habes ponendi eam (animam meam) ; et potestatem habeo iterum sumendi eam.* (Joan, X, 18.) C'est donc avec raison que ce miracle si éminemment divin sert de base au christianisme, et est le fondement de notre foi. C'est d'ailleurs la vérification des prophéties touchant le Messie et de celle de Jésus-Christ lui-même : *Cœpit Jesus ostendere quia oporteret eum multa pati a senioribus et scribis, et occidi, et tertia die resurgere.* (Math., XVI.— Luc, IX.)

Le miracle de la résurrection est tellement éclatant et avéré, qu'il a décidé les Juifs à changer leurs mœurs, à croire à Jésus-Christ, et à embrasser sa doctrine.

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST EST LE FONDEMENT DE NOTRE ESPÉRANCE.

Ce que Jésus-Christ, dans sa force souveraine et sa toute-puissance, a fait pour lui-même, il le fera aussi pour nous tous : *Qui et reformabit corpus humilitatis nostræ.* (Philip., III, 2, 1.) Membres de Jésus-Christ, nous suivrons notre chef là où il est monté par son ascension... C'est l'enseignement de saint Paul et l'objet de la ferme espérance de l'Église. Le grand Apôtre ne craint pas de s'écrier : " *Si la résurrection des morts n'a pas lieu, Jésus-Christ n'est pas ressuscité.*" (I, Cor., XV.)

Oui, plongeons nos âmes dans cette bienheureuse

espérance. Comme Jésus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons nous-mêmes. Sa résurrection est la garantie,le motif et le modèle de la nôtre. C'est pourquoi saint Paul appelle Jésus-Christ : *Primitiæ dormientium* (I, Cor., XV, 20). Des prémices supposent des suites. —Le membre revit avec sa tête, la branche refleurit avec sa racine, le ruisseau coule quand la source est abondante, et le rayon se montre aux yeux quand le soleil a fendu le nuage et qu'il brille de tout son éclat. Or, Jésus-Christ est notre chef,—notre racine;—il est la source d'où nous venons ;—il est le vrai soleil dont les prédestinés sont des rayons. Donc, nous revivrons comme lui, nous ressusciterons comme lui.

POUR LE JOUR DE PÂQUES.

MÉDITATION.

Ier POINT.—Il faut mourir avec Jésus-Christ à toutes choses, à nous-mêmes, à notre volonté, etc., pour ressusciter avec Jésus-Christ et lui être unis.—Il faut pouvoir répéter avec saint Paul : *Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi, mais le Christ qui vit en moi.* Pour parvenir, comme saint Paul, à une si intime union avec Dieu, il est nécessaire que nous nous perdions et oubliions nous-mêmes, pour être tranformés en lui par son esprit. Il faut mourir à nous-mêmes, c'est-à-dire à toute recherche propre. Il nous faut mourir *intimement* à nous-mêmes... Plus la mort est prompte, sincère, parfaite, plus est abondante la vie qui est le fruit de l'union divine.

Jésus-Christ est mort à la mortalité pour ressusciter à l'immortalité. Pour nous aussi, la vie qui ne meurt plus nous vient de la mort. C'est la seule vie qui soit parfaite et immuable. Nous ne pouvons vraiment vivre de la vie surnaturelle qu'après être morts spirituellement à la vie de la nature, ennemie de la vie de la grâce.

La vraie, l'unique mort entendue en ce sens, est celle par laquelle l'homme meurt entièrement à soi-même, à sa volonté, etc.—Mourir ainsi vraiment, foncièrement, c'est le moyen de vivre vraiment, foncièrement de la véritable vie.. Sans mort point de vie... une mort complète est toujours suivie d'une vie parfaite et entière.

A chaque mort succède aussitôt une vie pleine de délices.. Dieu ne peut, en effet, refuser la vie à la mort... Plus la mort est forte, énergique et intime, plus aussi est forte, énergique et intime la vie qui la suit. *Telle mort, telle vie.* Chaque vie apporte une nouvelle force, et rend capable de mourir plus parfaitement encore.

IIe POINT.—Mourir à soi-même, c'est supporter pour Dieu un outrage, c'est renoncer à l'inclination naturelle, lorsqu'elle porte à faire ou à omettre, intérieurement ou extérieurement, quelque chose d'agréable ou de pénible, soit en paroles, soit en actions;—c'est renoncer à un plaisir qui flatte le goût ou la vue;—c'est se taire et ne pas s'excuser quand on est accusé.

Toutes ces choses, tous ces sacrifices sont bien pénibles à quiconque n'y est pas habitué et n'est pas parfaitement mortifié. L'habitude les adoucit.—Chaque

mort rend capable d'une mort plus grande. A la fin, il est agréable et délicieux de mourir.—On trouve *la vie dans la mort*, et la lumière luit dans les ténèbres. —Une mort complète aux choses extérieures, empêche de sentir davantage le besoin d'y renoncer ; ces choses cessent d'être un obstacle à l'union avec Dieu, pour une âme qui a su d'abord parvenir à y mourir entièrement.—Mais, alors même, il reste encore au-dedans bien des choses auxquelles il faut mourir.—Quiconque est parfaitement mort, peut user de tout justement et avec joie.—Les créatures ne procurent de véritables plaisirs qu'en autant qu'on a su y mourir et s'y arracher pour Dieu... Voulez-vous avoir la garantie que vous n'aimez quelqu'un ou quelque chose qu'en Dieu et pour Dieu, commencez par en être détaché et y mourir en vue de plaire à Dieu.

IIIe Point.—Renoncer aux choses extérieures, mondaines, pour embrasser une vie intérieure, est plutôt doux qu'amer. Mourir de cette manière, c'est se préparer des délices. La mort est alors cachée dans la vie. On n'y trouve pas d'amertumes, mais de la douceur. Voyez quel bonheur Madeleine goûte aux pieds de Jésus ! Ah ! c'est qu'elle s'est arrachée aux choses extérieures. Les créatures ne la touchent plus. Elle est toute absorbée en l'objet divin qui la captive exclusivement..—Elle est morte et sa vie est cachée en Dieu.—Pour que Dieu entre tout à fait dans l'âme, il faut que la nature sorte tout à fait aussi.—L'eau et le feu ne peuvent s'unir ensemble.—Il faut qu' meure celui dont Dieu doit être la vie.—(L'eau froide et l'eau chaude ne peuvent exister ensemble.—Le

bois et le feu non plns.) — Et lorsqu'il est mort à toutes les choses extérieures, le Seigneur vient vivre en lui : il est sa consolation. — La vie est cachée dans la mort et la consolation dans la peine. Du reste, la mort s'étend à tout. Il faut mourir même aux dons de Dieu qui comblent l'âme de joie et de délices, lorsqu'il plaît à Dieu de les refuser ou de les retirer.

LA SEMAINE DE PÂQUES.

1ère MÉDITATION.

LES DISCIPLES D'EMMAUS. — COMMANDEMENTS ET CONSEILS. — L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST. — L'HOMME EST CORPS ET ESPRIT, SPIRITUEL ET CORPOREL. — L'AME ET L'ESPRIT.

"Deux disciples de Jésus-Christ allaient à un bourg nommé Emmaüs."
(Saint Luc, XXIV.)

1° Emmaüs signifie désir du conseil. On distingue les *commandements* et les *conseils* de Dieu. Les commandements sont pour les faibles et les imparfaits ; les conseils sont pour les parfaits et les enfants chéris de Dieu. Il faut aller à Emmaüs pour prendre le chemin le plus sûr et le meilleur ; il faut s'adonner à l'imitation de la pauvreté de Jésus-Christ, de sa pureté, de son obéissance et de ses autres vertus ; il faut désirer d'observer les conseils de Dieu. — C'est le moyen que Jésus-Christ vive en nous et que nous vivions en

lui, en lui étant intimement unis. Jésus-Christ est pour nous la voie, la porte. Par son humanité, nous pénétrons jusque dans sa nature divine ; nous pénétrons jusqu'au Bien-Aimé, en savourant les beaux et délectables pâturages de la divinité et de l'humanité du Verbe incarné, en passant des uns aux autres, en passant de la manducation de sa chair au goût et à la saveur de sa divinité qu'elle nous communique. Oh ! quelles délices font goûter ces pâturages divins aux vierges, dans leur existence et leur recueillement tout intérieur, tout virginal, tout contemplatif.

2° L'homme est corps et esprit. Chose merveilleuse ! Bien que la substance spirituelle en lui, soit essentiellement une, indivisible en soi, il semble qu'elle subisse une sorte de division et qu'on puisse distinguer l'âme de l'esprit. Par l'âme, l'homme vit spirituellement ; par l'esprit, il est susceptible d'une vie pour ainsi dire divine... L'âme et l'esprit, sans doute, sont un seul être et une seule nature. Et, néanmoins, il y a dans cet être *un* une partie *inférieure* et une partie *supérieure*. Considérée dans sa partie inférieure, cette substance *une*, d'une seule et même nature, donne la vie au corps ; c'est l'âme. Considérée dans sa partie supérieure, elle s'élève à Dieu, s'attache à lui et le contemple ; c'est l'esprit. L'âme et tout ce qui est sensible et grossier reste en bas ; mais l'esprit et tout ce qui est spirituel monte vers Dieu, et possède comme une vie divine. *Celui qui s'attache à Dieu*, dit saint Paul, *devient un seul esprit avec lui*. Il s'élève jusqu'à la contemplation de la gloire divine, et montant de clarté en clarté,

est transformé dans son esprit et devient comme l'image de Dieu... La partie inférieure acquiert un repos, une paix plus grande, à mesure que la partie supérieure de l'âme s'élève plus haut vers Dieu, et qu'elle se rapproche ainsi, en quelque sorte, de la gloire et de la béatitude divine. Plus notre esprit est séparé des choses temporelles et de la partie inférieure, plus il s'unit facilement et parfaitement à Dieu ;—alors notre cœur commence à entrer en Dieu : il se suspend à l'esprit de l'Éternel : il y puise la connaissance des secrets, des choses spirituelles.

Telle est la nature de l'amour, que l'esprit qui en est possédé se quitte en présence du bien-aimé, et ne tient plus compte de soi-même. Attiré, élevé vers Dieu, il sort pour ainsi dire de soi-même, sous la pression d'une douce violence ; il s'oublie pour ne plus penser qu'à Dieu.

LA SEMAINE DE PÂQUES.

IIe MÉDITATION.

JÉSUS ET LES AMES RELIGIEUSES. — EXHORTATION A CELLES-CI A ÉCOUTER JÉSUS, LEUR MAITRE ET SEIGNEUR, ET A L'AIMER.

> " Se tournant vers lui, elle dit :
> *Rabboni,* c'est-à-dire Maitre."
> (SAINT JEAN, XX.)

Marie Madeleine est pressée d'un grand désir de voir le Seigneur. Jésus se fait reconnaître à cette apos-

trophe : " Marie."—Ames religieuses, détournez-vous des créatures, craignez et fuyez les choses temporelles, appliquez-vous à contempler les choses célestes, et Jésus vous éclairera, et vous le reconnaîtrez pour votre Maître et Seigneur.

Il est vraiment notre Maître, c'est lui qui nous enseigne le bien éternel, la vérité suprême, et la plus haute perfection.— Il nous enseigne le bien éternel : il faut l'aimer plus que toutes choses. Il nous enseigne la vérité suprême : nous devons le contempler sans cesse. Il nous enseigne la plus haute perfection : nous devons le suivre sans regarder en arrière.

Parce que Jésus-Christ nous enseigne le souverain bien, nous devons l'aimer plus que toute chose. Il est le bien infini et sans bornes, et les désirs de notre âme sont un abîme qui ne peut être comblé que par un tel bien. Plus notre âme désire Dieu, plus elle sent le besoin de le désirer ; plus elle l'aime, plus elle veut l'aimer. Ce bien souverain est la source sans fond de la vie éternelle ; et l'âme, de son côté, est formée d'après l'image de Dieu, et a été créée pour le connaître et l'aimer. Jésus-Christ est l'amour : il est la source d'où l'amour découle en nous. Il est la source de la vie, puisque la vie consiste dans l'amour.— Comment notre âme n'aimerait-elle pas Jésus-Christ, l'amour, le bien suprême, la source de la vie ? " La mesure de son amour, ce doit être de l'aimer sans mesure," comme dit saint Bernard. Elle doit s'efforcer de voir réaliser en elle l'effet de cette prière de saint Paul : *Je prie Dieu que votre amour croisse et augmente chaque jour.* Dieu nous a aimés le premier, voilà le

motif de l'aimer sans mesure. Il nous a aimés jusqu'à la fin, pour que nous l'aimions sans fin, pour que nos désirs croissent sans cesse au dedans de nous. Notre amour doit tendre à un accroissement continuel ; mais sa démonstration par les œuvres doit être réglée par la discrétion, afin de ne pas détruire la nature, mais seulement de la soumettre à l'esprit.

Nous devons, de plus, aimer Dieu sans partage et sans égal, aimer *en* Dieu et *pour* Dieu tout ce que nous aimons... Aimons toutes les créatures *à cause de Dieu*, Dieu étant le motif de notre amour ; *pour Dieu*, le bien-aimé en elles étant Dieu lui-même ; *en Dieu*, Dieu étant l'unique but et l'unique plaisir que nous cherchions. C'est ainsi que nous aimerons les créatures : ce qui est agréable aux sens même, étant aimé pour Dieu, nous servira à l'aimer.

L'amour se manifeste par les *paroles ;* mais plus encore par les *œuvres extérieures*, animées de l'amour intérieur. "Les œuvres, dit saint Grégoire, sont la preuve et la garantie de l'amour."

De la part de Jésus-Christ, l'amour est tout à la fois l'*objet*, le *motif* et la *matière* de ses récompenses. C'est l'amour qu'il récompense ; c'est par amour qu'il récompense ; et la récompense qu'il donne, c'est l'amour. Il y a trois choses par lesquelles nous pouvons mériter : 1° par les œuvres extérieures faites dans l'amour ; 2° par la contemplation intérieure ; 3° par l'amour et les désirs intérieurs.

Jésus-Christ nous enseigne la souveraine vérité, et pour cela nous devons toujours l'avoir présent, le contemplant soit dans la beauté, soit dans la bonté des

créatures ; et encore, en le contemplant dans *la lumière de la grâce*, pour le contempler ensuite dans *la lumière de la gloire*.

Jésus-Christ est enfin le modèle de la plus haute perfection : il réunit en lui la perfection de toutes les créatures. Nous devons donc tout quitter pour le suivre.

POUR LE 1er DIMANCHE APRÈS PÂQUES.

MÉDITATION.

" La paix soit avec vous."
(SAINT JEAN, XX.)

Ier POINT.—La paix, c'est le premier bien que Jésus-Christ souhaita à ses disciples après être ressuscité... La paix et le repos, c'est à cela que tendent toutes nos occupations, nos entreprises, nos travaux... La paix, c'est en la cherchant en Dieu seulement qu'on peut la trouver.— Étudions la conduite de Notre-Seigneur à l'égard de saint Jean ; nous y apprendrons les voies et les moyens qui conduisent à la véritable paix, à la vérité souveraine et parfaite.

Notre-Seigneur attira à lui saint Jean en trois manières. Il attire de même les âmes qui doivent arriver à la souveraine vérité. 1° il tira saint Jean du monde pour en faire un apôtre ; 2° il le fit reposer sur son cœur ; 3 il lui donna le Saint-Esprit, lui ouvrant ainsi la porte des secrets les plus intimes de Dieu.

IIe POINT.—Notre-Seigneur vous attire hors du monde par votre vocation, vous faisant ainsi soumet-

tre vos sens et vos facultés à l'empire de la raison,— vous faisant connaître vous-mêmes et demeurer en vous pour que vous surveilliez toutes vos paroles, tous vos mouvements, toutes vos pensées et actions, de façon à ce que tout cela vienne de Dieu et y retourne en se rapportant à lui et à sa gloire.

Voulez-vous, âmes religieuses, reposer avec saint Jean sur le cœur de Jésus, laissez-vous attirer doucement vers lui : contemplez sans cesse ses exemples, sa douceur, son humilité, son amour ardent et profond pour tout le monde, son obéissance parfaite et pleine d'abandon à la volonté de son Père, son immense bonté envers tous les hommes, sa pauvreté bénie, son désir de n'agir qu'en vue de la gloire de Dieu et du bonheur des hommes... Jetez un regard plus profond encore sur l'image chérie de Notre-Seigneur... Efforcez-vous d'étudier ce divin modèle. Tournez les yeux sur vous-mêmes... voyez combien vous êtes éloignées de lui, et combien vous êtes peu de chose. C'est alors que Notre-Seigneur vous laissera reposer sur son sein.. Vous y puiserez richesses, consolations, douceurs spirituelles...—Mais alors, défiez-vous de vous-mêmes : au jour de l'épreuve, prenez garde à l'amour-propre, à l'impétuosité de votre esprit... Ne laissez aucune créature vous troubler... Si Jésus vous attire, abandonnez-vous à lui, livrez-vous à son opération.

IIIe Point.—Enfin, Jésus attire en donnant son Saint-Esprit. C'est alors surtout qu'il y a attrait, abandon à Dieu accompagné de lumières, de jouissances plus ou moins rapprochées de celles dont parle saint

Paul, lorsqu'il dit qu'aucun œil n'a vu, qu'aucune oreille n'a entendu, qu'aucun cœur n'a conçu rien de semblable... L'Esprit-Saint ne se donne à ce degré qu'aux âmes héroïques parfaitement intérieures, entièrement mortes à la nature... Arriver à un tel état n'est pas l'affaire d'un jour ou d'une année.—Il y faut du temps, de la simplicité, une grande pureté et une résignation parfaite. Et c'est à ce prix que s'obtient cette pureté de l'âme et du corps dont Notre-Seigneur a dit: "*Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu.*" Il n'est rien sur la terre qui soit aussi cher à Dieu qu'un cœur pur. Un cœur pur, c'est la demeure splendide du Saint-Esprit, le temple d'or de la divinité, le sanctuaire où le Fils de Dieu rend à son Père ses hommages, l'autel du divin sacrifice où il est offert chaque jour à ce même Père.—C'est le lieu où la sainte Trinité veut bien se reposer, où elle prend ses divines délibérations, et où elle répand les clartés de sa lumière éternelle. C'est l'écrin des trésors de la divinité, la réceptacle des suavités célestes, le sanctuaire des douceurs et des familiarités divines... Un cœur pur, c'est le fruit de la vie et de la Passion de Jésus-Christ, c'est l'ami du Saint-Esprit, l'objet des complaisances des anges et des saints;—c'est le frère de tous les hommes pieux, la terreur des démons, l'assemblage des biens de la grâce céleste.—

Qu'est-ce qu'un cœur pur? C'est celui à qui Dieu seul suffit, qui n'a de goût et de plaisir qu'en Dieu, qui a placé uniquement en lui-même son âme et ses pensées, qui n'a que Dieu pour motif de tout ce qu'il fait, qui tire le bien de toutes choses, plaisir, peine, souci, préoccupation extérieure.

POUR LE Ier DIMANCHE APRÈS PÂQUES.

(SECUNDO)

LA RELIGIEUSE DOIT PRIER EN IMITANT JÉSUS-CHRIST.—LA PRIÈRE INTÉRIEURE.

"Mon Père, glorifiez votre Fils."
(SAINT JEAN, XVII.)

Jésus fit cette prière en levant les yeux au ciel... Apprenons de lui, en priant, à élever vers le ciel nos sens, nos mains, nos puissances et notre cœur. Tâchons de modeler l'action et l'hommage de notre prière sur l'exemple de Jésus ; prions *en* lui, *avec* lui et *par* lui. Que notre prière soit une "ascension de l'âme vers Dieu," selon l'expression de saint Anselme et de saint Augustin. Pour imiter, autant que possible, Jésus-Christ, la Religieuse contemplative doit s'efforcer, lorsqu'elle prie, de sortir d'elle-même et de toutes choses créées, s'élever au-dessus de toutes les créatures, porter toute son âme en Dieu dans le profond abîme de sa divinité, plonger son esprit dans l'esprit de Dieu avec un abandon complet de toute elle-même, et s'unir ainsi étroitement à Dieu. Car la prière n'est autre chose que cette union intime et sincère avec Dieu ; c'est, autant que possible, l'immersion et la fusion de l'esprit humain dans l'esprit divin. Pour bien prier donc, il faut que la prière s'unisse à Dieu et se recueille en lui. C'est à la prière intérieure que tout doit concourir et aboutir. La prière des lèvres, les formules, les œuvres extérieures, les pratiques, etc.,

tout doit recevoir l'âme et l'esprit de la prière intérieure. C'est elle qui donne la valeur et le mérite à tout cela. C'est par elle que tout ce qui nous vient de Dieu est reporté vers Dieu.

POUR LE IIe DIMANCHE APRÈS PÂQUES.

MÉDITATION.

"Mes brebis entendent ma voix."
(SAINT JEAN, X.)

Ier POINT.—C'était la fête de la dédicace... C'était l'hiver... Jésus se promenait dans le portique de Salomon. Et il dit, entre autres choses : *Mes brebis entendent ma voix, et je les connais ; elles me suivent et je leur donne la vie éternelle, et personne ne les arrachera de mes mains.*

C'était l'hiver. L'hiver symbolise le cœur, lorsque, refroidi, endurci, on ne sent plus en soi ni la grâce, ni Dieu, ni les choses divines... La cause de ce refroidissement, ce sont les objets créés qui occupent le cœur... y sont la source de joies et de douleurs coupables, qui y éteignent la charité et le privent des grâces et des consolations. L'hiver symbolise aussi l'abandon pénible auquel sont en proie les âmes ferventes, innocentes, tout à Dieu par leurs pensées et leur amour, et qui néanmoins éprouvent une désolante sécheresse, froideur et obscurité, sans mélange d'aucune douceur ni consolation. Notre-Seigneur a éprouvé cet hiver durant les douleurs indicibles de sa Passion...

Les âmes qu'il aime, qui sont ses brebis les plus chéries, doivent s'attendre à l'éprouver aussi... Elles doivent profiter de leur délaissement, par la résignation et l'abandon... L'hiver spirituel peut valoir mieux que le plus doux printemps.

IIe Point.—Notre-Seigneur appelle ses amis du nom de brebis. C'est pour faire comprendre qu'il veut et aime dans ses amis l'innocence et la douceur. Les âmes innocentes, pures et douces peuvent suivre partout l'Agneau, entendre sa parole secrète et mystérieuse... Dans le bruit et la tempête des passions, les âmes sont loin de lui, et ne peuvent entendre sa voix. Il faut que l'âme, pour entendre cette voix et être pénétrée intimement par ce souffle léger, s'éloigne de la violence et de l'impétuosité, et qu'elle fasse taire le bruit des passions. Alors seulement, elle prête une oreille docile, reconnaît ses défauts et se laisse conduire.

Ces mystères sont cachés pour ceux qui ne sont pas les brebis du Seigneur. A ceux qui le sont, il donnera " une terre désirable, un héritage magnifique." Quelle est cette " terre désirable," dit un auteur ascétique, promise aux brebis et aux amis les plus chers du Seigneur ? C'est leur propre corps, dit-il, ce corps qui naturellement rebelle, est devenu soumis et complaisant pour toutes leurs volontés, prêt à faire tout ce qu'ils lui demandent : et cette docilité est pour le corps lui-même une source de plaisirs et de délices. Ainsi purifié, il semble éprouver comme un désir mystérieux pour le bien.

Et cet " héritage magnifique," continue le même

auteur, quel est-il ? C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, héritier de son Père, et dont nous sommes les cohéritiers. Il reçoit continuellement de son Père céleste tout ce qu'il est, ce qu'il a et ce qu'il peut ; et il le lui rend au même instant qu'il l'a reçu, avec louange et action de grâces. Appliquons-nous à l'imiter. Recevons la vertu, et vivons d'*elle* et *en* elle, sans y mêler ni attache ni recherche envers nous-mêmes. O Jésus, daignez *vider de tout* le temple de nos âmes, afin qu'y régnant *seul,* vous y régniez *toujours*.

POUR LE IIe DIMANCHE APRÈS PÂQUES.

(SECUNDO)

MÉDITATION.

LES BREBIS DE JÉSUS-CHRIST.

Ier POINT.—Les brebis de Jésus-Christ ne doivent point offenser leurs compagnes. Elles doivent être douces, éviter la fierté et les airs de hauteur et de mauvaise humeur. Elles doivent haïr la singularité, aimer la société de leurs compagnes, chercher l'unité, se plaire dans la communauté. En un mot, elles doivent être *douces*, bienveillantes, charitables. Elles doivent obéir humblement, gaiement, et promptement, renoncer à leurs propres lumières quand elles sont contraires à l'obéissance. Les vraies brebis de Jésus-Christ, les vraies religieuses n'ont point d'aversion de leurs compagnes. Par la plus belle des victoires, elles

triomphent de leurs inclinations et de leurs aversions. Leur vertu, leur charité doit être forte parce qu'elles sont chrétiennes, plus fortes encore parce qu'elles sont religieuses.

IIe Point.—L'amour d'une personne qui n'a rien d'aimable est le plus fort, le plus pur, le plus divin, le plus méritoire de tous les amours. C'est la nature qui triomphe alors de son plus grand ennemi. Il n'y a que la grâce qui puisse nous faire aimer ce qui n'a rien d'aimable. Il n'y a rien de plus difficile que d'aimer contre son inclination.

Aimer par pure charité, c'est être semblable à Dieu. Voulons-nous savoir si nous aimons Dieu, et si Dieu nous aime, aimons tout pour Dieu, même contrairement à notre inclination. Obligeons ceux qui nous désobligent ; aimons ceux qui ne nous aiment pas ; témoignons de l'affection à ceux pour lesquels nous sentons de l'aversion.

IIIe Point.—Dieu n'a d'aversion que pour le péché. Il n'a point d'antipathie naturelle... Imitons-le, puisque nous sommes créés pour lui ressembler. C'est ainsi que nous aurons la joie, la paix dans la charité.

Faisons un retour sur nos dispositions : *Les brebis de Jésus, les vraies Religieuses imitent Jésus-Christ.* Ce que Jésus a dit, il faut le croire ; ce qu'il a fait, il faut le faire. Sa doctrine est la règle de notre foi ; et son exemple est la règle de notre conduite. Si nous imitons Jésus, nous serons parfaits : il est la règle de la perfection. Jésus était pauvre, aimons la pauvreté. Il était humble, fuyons l'orgueil. Il était doux, évitons l'impatience, l'aigreur. Il souffrait tout, apprenons de lui à souffrir patiemment.

Jésus a pardonné, il a obéi, il a été haï, méprisé ; il a vécu caché ; il est monté au ciel par la douleur. Méditons sa vie, ses sentiments, ses actions, *travaillons à l'imiter*, à lui ressembler.

POUR LE IIIe DIMANCHE APRÈS PÂQUES.

" Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de temps, et vous me reverrez."

(De l'Év. du Dim., SAINT JEAN, XVI.)

Ier POINT.—Les interprètes ont vu dans cette alternative d'absence et de retour que Jésus-Christ prédit à ses Apôtres, l'emblème de sa conduite envers l'âme chrétienne. Tout le cours de la vie spirituelle est une vicissitude de tristesse et de joie. Tantôt Jésus-Christ récrée l'âme fidèle par sa visite, tantôt il l'afflige par sa retraite. Mais sa bonté ne veut que se manifester dans cette conduite de sa part. Son but est tout à la fois de l'éprouver, l'animer, la perfectionner et l'éclairer. *Visitas eum diluculo. et subito probas illum*, a dit Job (VII, 18).

La persévérance de l'âme a plus de mérite à être privée quelquefois de l'assistance sensible de la grâce, qu'à être continuellement ranimée par les consolations intérieures. Sa constance, son amour, ses efforts s'y font mieux connaître. Et puis, quand Jésus cesse de se montrer, il ne s'éloigne pas pour cela. Il observe l'âme qui ne le voit plus; il aime qu'*elle redouble d'ardeur* pour le rappeler, afin qu'il revienne avec de

nouvelles consolations et bénédictions. Il ne serait pas bon que l'attrait intérieur de la grâce et le charme de la présence de Notre-Seigneur fussent sans interruption. L'âme finirait par en goûter et en apprécier peut-être moins la jouissance. Il faut être privé d'un bien pour en mieux sentir le prix.

II[e] Point.—Au reste, les langueurs, les anxiétés, les sécheresses qu'éprouve l'âme fidèle, lorsqu'elle est laissée quelquefois à elle-même, ne retardent pas son avancement dans la vertu. Elle s'épure dans le creuset des tribulations; ses affections en deviennent plus célestes... Elle a l'occasion de pratiquer plus parfaitement les vertus de résignation, de patience, d'humilité, de mortification, de défiance d'elle-même, etc. Ses soupirs, ses ardents désirs de se sentir plus unie à Jésus, augmentent ses mérites, rehaussent sa vertu. Or, ces soupirs, ces ardents désirs, elle en est redevable à l'absence de son Jésus.

" *Qui non est tentatus, quid scit?* (Eccl., XXIV, 9.) Que sait celui qui n'est point tenté? Les épreuves de l'âme la perfectionnent et l'instruisent. Elles lui apprennent comment la joie est remplacée par la tristesse, la ferveur par la langueur, l'onction par la sécheresse. Elles apprennent à l'âme que la constance d'idées, de sentiments, d'humeur n'appartient pas à cette vie. Nous y tendons, nous l'espérons seulement; nous n'en jouissons pas. Au lieu de la stabilité, de l'uniformité, nous avons les vicissitudes, les variétés de situations.

III[e] Point.—Les épreuves donnent à l'âme une connaissance bien précieuse, entre autres : c'est la con-

naissance d'elle-même. Elle ne peut ni reconnaître ses véritables inclinations, ni l'étendue réelle de ses forces, lorsqu'elle est intérieurement réchauffée par l'amour de Jésus. Car elle est alors trop soutenue par la grâce. Mais privée de cet appui, elle voit mieux le peu qu'elle est. Elle sent combien la nature l'incline au mal ; et elle en devient plus vigilante ; elle a plus recours à la prière. Elle pratique mieux ces deux règles de vie chrétienne enseignées par Jésus-Christ : *Vigilate et orate*. Veillez et priez. (Math., XXVI, 47 et *alibi*.)

Les épreuves que subit l'âme, quand Jésus-Christ la laisse à elle-même, lui apprennent à garder le calme dans les changements de circonstances, à ne pas se laisser abattre dans la mauvaise fortune, à souffrir patiemment les humeurs d'autrui.

Les Apôtres ne comprirent pas les paroles du Sauveur : *Encore un peu de temps, etc.* Mais ils n'osèrent pas lui en demander l'explication. Il faut les imiter... ne pas porter trop loin la curiosité, en ce qui tient aux mystères de la religion. Il faut garder ce précepte de l'Ecclésiastique : *Ne cherche pas ce qui est au-dessus de ta portée, et ne sonde pas ce qui est au-dessus de tes forces. Que les préceptes du Seigneur soient l'objet de tes méditations ; mais ne porte pas ta curiosité sur ses œuvres ; car beaucoup de choses te sont montrées qui sont au-dessus du sens des hommes.* (Eccl., III, XXII et XXV.)

COMMENT SUPPORTER LES ÉPREUVES.

(*Importantes et très pratiques considérations.*)

A propos des épreuves... peines... soucis de la vie, apprenons à supporter tout avec mérite ; à convertir tout en biens... en principe de bonheur... en source de joie... en récolte de plaisir... en course de jouissance... en trésor de richesses.—Ce n'est pas la souffrance, c'est le motif pour lequel on l'endure, c'est la manière dont on la supporte, qui sont agréables à Dieu...Ce sont ceux qui souffrent pour lui que Jésus-Christ dédommage de leurs peines et récompense de leurs travaux.

Il y a quatre manières de souffrir pour Jésus-Christ. La 1re consiste à être persécuté pour la foi. L'Église a souffert ainsi à son établissement... Elle souffre encore dans la personne de son Chef surtout ; et elle souffrira toujours, plus ou moins, jusqu'aux persécutions finales suscitées par l'Antéchrist.—Une 2e manière de souffrir pour Jésus-Christ est d'endurer les maux qu'attire son service, tels que tribulations particulières... peines au lieu de consolations... guerre continuelle de la vertu contre ses ennemis, tant qu'elle est sur la terre ; combats au dehors... combats au dedans, contre les inclinations de la nature viciée, contre les mauvaises passions... Le chemin qui conduit au ciel est étroit et pénible.—3e manière de souffrir pour Jésus-Christ : elle consiste à supporter pour lui, et en vue de lui plaire, les traverses et les tribulations dont est semée cette misérable vie, indépen-

damment des sacrifices que demande la religion. " Heureux ceux qui pleurent." Voilà la maxime capable de tout adoucir.—Une 4e manière de souffrir pour Jésus-Christ consiste dans les mortifications volontaires et dans les peines que l'on s'impose à soi-même.— (Extrait de l'Explication de l'Évangile par de La Luzerne.)

POUR LE IVe DIMANCHE APRÈS PÂQUES.

" Il vous est bon que je m'en aille, dit Jésus à ses disciples, " car si je ne vous quitte, le Consolateur ne viendra point à " vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai ; et lorsqu'il " sera venu, il vous enseignera toute vérité, et condamnera le " monde à cause du péché, à cause de la justice et du juge- " ment."

(SAINT JEAN, 16.)

Jésus se sépare des âmes quand celles-ci sont privées de toute consolation et de tout appui ; quand elles sont laissées sans aptitude pour le bien,—lourdes et paresseuses,--froides et hésitantes pour les bonnes œuvres. Ce délaissement, enduré avec soumission, devient avantageux, précieux, heureux et divin. On y jouit de la joie dans la souffrance,— de la patience dans la confusion,— d'une paix durable dans le trouble,— d'une douceur inexprimable dans l'amertume.

L'Esprit-Saint condamne le monde.—Lorsqu'il trouve dans les âmes les coutumes,—œuvres, impressions,—consolations,—joies,— plaisirs,—souffrances,

— amour, — crainte,— inquiétudes et tristesses du monde,—il le manifeste, juge et condamne sans pitié. Il ne laisse ni paix ni repos, que ces sentiments du monde ne soient amendés... Ne pas sentir au fond de sa conscience la conviction que fait naître le Saint-Esprit, à l'égard de la présence de tels défauts dans l'âme, c'est un signe qu'on n'a pas l'Esprit-Saint dans soi, et *vice versa*.

L'Esprit condamne le monde à cause de ses péchés, c'est-à-dire de l'opposition que nous mettons à la fin pour laquelle nous sommes créés... (Détails : tout a une fin, dans les choses créées... L'homme a, par conséquent, et à plus forte raison, la sienne... L'Esprit-Saint le reprend et le condamne intérieurement quand il y manque, par un jugement prompt, dur et pénétrant.) Heureuses les âmes qui entendent ce jugement et qui en profitent, en s'amendant.

Le Saint-Esprit condamne encore notre justice, qui n'est rien que de pauvre et de misérable aux yeux de Dieu. Malheur à elle, s'il ne la juge pas dans sa miséricorde. *Votre justice est à mes yeux un linge souillé.* (Isaïe.) *Après avoir fait ce que vous pouvez, regardez-vous comme des serviteurs inutiles*, a dit Jésus-Christ à ses disciples... Le Saint-Esprit nous apprend, et nous aide à comprendre et à pratiquer cette recommandation, en nous faisant juger convenablement nos œuvres et notre vie avec ses fautes.

Le Saint-Esprit nous condamne aussi à cause de nos jugements, quand, fermant les yeux sur nos défauts et nos péchés, nous nous mêlons de condamner les autres. *On prendra pour vous la mesure dont vous vous*

serez servis pour les autres. Ne jugez personne afin que vous ne soyez point jugés vous-mêmes. Le Saint-Esprit nous reprend et nous gourmande vigoureusement, si nous nous permettons de juger et condamner témérairement les autres, même dans les petites choses. Il vaudrait mieux se mordre la langue, et se taire. Retour de complaisance... orgueil... mépris du prochain, chez ceux qui jugent témérairement ...

Il est toutefois nécessaire de juger quelquefois les autres. Mais il faut attendre le lieu, l'heure propice. Autrement, l'Esprit-Saint n'intervient point. Sous prétexte de guérir une plaie on en fait plusieurs, si on n'est pas animé d'un bon esprit...

Lorsque le Saint-Esprit sera venu, dit Jésus-Christ, *il vous apprendra dans la vérité toutes choses.* Ce que nous apprend le Saint-Esprit, ce sont les secrets de Dieu, la malice de la nature, l'astuce des mauvais esprits, etc. ; les voies de Dieu, la volonté de Dieu. Il nous découvre nos défauts, nous anéantit en nous-mêmes, nous enseigne à nous abîmer dans une humilité sincère et profonde ; à nous soumettre à Dieu et à tout le monde, etc...

POUR LE IVe DIMANCHE APRÈS PÂQUES.

(SECUNDO)

" Il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en
" vais pas, le Paraclet ne viendra point à vous."

(SAINT JEAN, 16.)

Pour atteindre à la souveraine béatitude, il faut cheminer par la voie du renoncement à ce que la nature a de plus agréable et de plus cher, mourir à toutes choses, même bonnes, saintes, spirituelles, ou du moins ne nous en servir que pour nous porter à Dieu... Voyez les disciples de Jésus-Christ; ils durent perdre la présence de leur maître, pour recevoir le Saint-Esprit... A plus forte raison, faut-il se garder d'avoir des cœurs possédés de l'amour des créatures. Trois obstacles, propres à trois sortes de personnes, empêchent la réception de l'Esprit-Saint. Le premier consiste à pécher volontairement, en n'usant pas des créatures selon la volonté de Dieu ; le 2e consiste à rechercher trop le plaisir dans les choses extérieures, sans aller pourtant jusqu'au péché ; enfin, le 3e consiste à s'attacher trop au signe, dans la réception des sacrements, et à ne point pénétrer pieusement dans la vérité qu'ils représentent. Par exemple, pour ne parler que de la réception de la divine Eucharistie, il y a des personnes, même pieuses, qui s'appliquent plus aux signes exterieurs par lesquels elles manifestent leur dévotion, qu'à désirer l'union intime et

réelle avec Dieu, qui est pourtant la vérité signifiée par l'auguste Sacrement.

Nous devons prier Dieu toujours et partout, retirés, autant que possible, dans la solitude de la partie supérieure de l'âme... Prier sans cesse, c'est faire toutes ses actions par amour pour lui, et non pour les jouissances qu'elles procurent. Pour trouver Dieu dans la prière, il faut conserver son âme toute *spirituelle*, en l'attachant à Dieu seul... Chercher Dieu, et, avec lui, chercher quelque autre chose, c'est prendre le moyen de ne le pas trouver... Pour s'élever à une grande perfection, il ne faut pas même s'attacher avidement et d'une manière déréglée, à la sainte et aimable humanité de Jésus-Christ. L'humanité du Sauveur doit servir de chemin vers la divinité.

Pour aller à Dieu, l'âme doit se dépouiller de toute créature et d'elle-même, afin de ressembler davantage à Dieu ; car c'est la ressemblance avec lui qui fait qu'on peut s'unir plus parfaitement à lui. Ainsi, croître de plus en plus dans la ressemblance avec Dieu, par la vertu et la justice, c'est le moyen de lui être uni d'une manière de plus en plus étroite.

L'*image* de Dieu est dans les puissances de l'âme, car celle-ci est créée à cette image. La ressemblance avec Dieu consiste dans les vertus. L'*union* de l'âme avec Dieu la teint, pour ainsi dire, comme d'une nuance divine... Oh ! qu'une âme qui est ainsi, en quelque sorte, ornée d'une couleur divine, est chère à Dieu, et devient l'objet de ses tendresses et de ses prédilections.

POUR LE Ve DIMANCHE APRÈS PÂQUES.

Jésus prescrit la prière. Il est près de retourner à son Père.
(Évangile du jour, SAINT JEAN, XVI.)

MÉDITATION.

PRÉLUDE.—" Jésus dit à ses disciples :—"En vérité, " en vérité, je vous le dis, si vous demandez à mon " Père quelque chose en mon nom, il vous l'accor-" dera... Demandez et vous recevrez." (Saint Jean, XVI.)

Cette exhortation doit retentir *partout* et *toujours*.. C'est un Dieu qui a fait cette magnifique promesse. L'effet de la prière faite au nom de Jésus-Christ est donc infaillible. Elle agit sur Dieu même. Dieu obéit à la voix de l'homme : *Obediente Deo voci hominis*. (Josué, X, 14.)

Ier POINT.—La prière est nécessaire au salut : *Sine me nihil potestis facere.* " Vous ne pouvez rien faire sans moi," dit Jésus-Christ. (Jean, XV, 5.) Il a aussi dit : " Il faut toujours prier et n'y jamais manquer." *Oportet semper orare, et non deficere.* (Luc, XVI.) Nous ne pouvons nous sauver que par la grâce, et nous ne pouvons obtenir la grâce que par la prière... L'acquittement du *devoir* de la prière est nécessaire pour faire remplir tous les autres... Ses avantages sont de nous rapprocher de Dieu, de nous mettre en communication avec lui, de nous rappeler son idée, de renouveler en nous le sentiment de sa grandeur et de notre petitesse, de sa bonté et de nos besoins... Elle

unit l'Église de la terre à celle du ciel. Elle est le lien d'union de tous les membres de l'Église militante. Elle leur sert à l'expression de la même foi—espérance—charité—humilité. Elle soutient toutes les vertus. Aussi tout chrétien doit être homme de prière.

IIe Point.— La prière, pour être exaucée, doit demander au nom de Jésus-Christ, c'est-à-dire par sa *médiation*, avec son *intercession*, *en vertu de ses mérites*. Prier au nom de Jésus-Christ, c'est demander des choses qu'il approuve comme bonnes, puisqu'on ne peut pas faire mention de son nom, ni de son aide, si l'on veut obtenir des choses qui lui déplaisent, et qui ne s'accordent pas avec la sainteté et la divinité de ses vues.

Il faut solliciter les biens *spirituels* comme *spirituels*, et les biens *temporels* comme *temporels*. Ne pas les distinguer comme ils le méritent, mais les confondre dans leur *but* et leur véritable *valeur*, ne serait pas prier comme Jésus-Christ a voulu nous enseigner à prier pour être exaucés. — Sans doute qu'il faut demander de préférence les biens de l'ordre *spirituel ;* et même que les biens *temporels*, pour être solllicités au nom de Jésus-Christ, ne doivent l'être qu'en vue du salut, comme pouvant y contribuer ou, du moins, comme ne renfermant rien qui puisse y mettre obstacle ou le rendre plus difficile.

IIIe Point.—Il ne suffit pas de ne demander que ce qu'il *convient* de solliciter, dans la prière, mais il faut encore demander *comme* il convient de demander.

Et la prière est ce qu'elle doit être sous ce rapport : 1° lorsqu'elle part d'un cœur pur et exempt de péché,

—ou du moins d'un cœur sincèrement désireux de son changement ; 2 lorsqu'elle est *humble*, et en même temps, *confiante* en la bonté miséricordieuse du Seigneur ; 3 enfin, lorsqu'elle est *persévérante*, et que rien ne lasse sa patience, ni ne ralentit sa confiance et son humble ferveur.

Il va sans dire que toutes les autres dispositions, pour attirer le succès de la prière, doivent être accompagnées de l'*attention ;* car, sans attention, il n'y a pas de prière, vu qu'un acte purement extérieur ne peut pas louer Dieu, ni lui être agréable. Ce qui constitue essentiellement la prière, c'est le sentiment qui du cœur s'élève jusqu'à lui. Or, pour cela, il faut le concours de l'*attention*, c'est-à-dire de l'application et de la réflexion de l'esprit.

(Sentiments exprimés ; amour ; résolutions ; pieux propos.)

POUR LE Ve DIMANCHE APRÈS PÂQUES.

(SECOND)

CONSIDÉRATION OU MÉDITATION POUR FAIRE SUITE À LA MÉDITATION SUR LA PRIÈRE.

PRÉLUDE.—Les Sœurs doivent apprendre la prière à l'école de saint Joseph, de l'auguste Vierge Mère et de Jésus lui-même, l'auteur de toutes les grâces. Saint Joseph présentera leurs prières à Marie, et Marie à Jésus.

Pour faire leurs délices à l'école de la prière, les

Sœurs doivent tâcher que leur *esprit* et leur *cœur* soient absorbés en Dieu pendant qu'elles prient.

L'importance du recours à la prière, dans la vie religieuse surtout, demande que l'on s'habitue à prier pour *commencer*, pour *continuer* et pour *finir* ses actions, même ordinaires. Elle demande que l'on se tienne *recueilli* de manière à conserver la pensée constante de Dieu et le souvenir de sa présence. On peut même faire en sorte que le sommeil lui-même ne soit pas un obstacle à une continuation de prière et d'union avec Dieu, durant la nuit elle-même, en réalisant la pieuse sentence : *Je dors, mais mon cœur veille.*

I

LA PRIÈRE EN GÉNÉRAL.

La Religieuse, de même que tout fidèle, dépend de Dieu en toutes choses, et relève de son auguste et souverain domaine. De là, la nécessité pour elle de recourir à lui dans tous ses besoins, et l'obligation de lui rendre surtout le divin hommage de l'adoration.

L'adoration, dont le sentiment s'excite dans l'âme à l'idée de la grandeur et des autres attributs de Dieu, est la *première prière.* Elle n'a pas besoin de paroles. L'adoration et les anéantissements forment alors la prière de l'âme, humiliée de sa *petitesse* devant la *grandeur* de Dieu, de sa *faiblesse* devant sa *force,* de sa *pauvreté* devant le possesseur et le maître de toutes les *richesses.*

L'homme sent qu'il s'honore lui-même en servant

Dieu, en s'abaissant devant sa majesté, sa grandeur et sa toute-puissance,—en l'admirant, en l'adorant... C'est par la prière que l'on remplit *le devoir de l'honneur* dû à Dieu. La prière *adore*, et l'adoration *prie*. Voilà la *prière* par rapport à Dieu : c'est son suprême droit.

II

Pour l'homme, la prière n'est pas seulement *un devoir*, c'est *un besoin*. C'est elle qui guérit en nous le mal que nous a fait le péché ; or, ce mal consiste dans *l'obscurcissement* de l'entendement par *l'orgueil ;* dans *la corruption du cœur* par *l'égoïsme ;* et dans *la dégradation* de notre nature par *la volupté*. Oui, le remède à ces maux, c'est *la prière*. Il faut prier contre *l'orgueil :* c'est le moyen d'obtenir *la connaissance de soi-même*, et d'être éclairé par *la vérité infinie*.

Il faut prier contre *l'égoïsme* ou l'amour et l'attachement désordonné pour *les biens* et les *jouissances matérielles* de cette vie. C'est le moyen de prendre en dégoût ces choses auxquelles nous aimons tant à coller notre cœur. C'est le remède à la plaie de l'excès dans la jouissance que la nature déchue trouve dans l'usage des choses créées. Il faut prier contre la volupté, cette autre plaie si large et si profonde faite à l'humanité par le péché. Or, ceux-là seuls sont chastes à qui Dieu en accorde la faveur ; et il la donne aux âmes qui la sollicitent par la prière. La prière, voilà *l'arme* pour *la lutte ;* voilà la digue contre le torrent ; voilà le cri du faible vers celui qui est la force même.

Par *la grâce* qu'attire la prière, Dieu combat, en quelque sorte, *dans* l'homme et *avec* l'homme, et il le fait triompher.

III

LA PRIÈRE CONTINUELLE.

La prière doit être *continue: Il faut prier toujours, et ne jamais se lasser*, a dit Jésus-Christ. *Priez sans interruption*, a dit saint Paul. Être toujours dans l'exercice *actuel* de la prière, soit *vocale*, soit *mentale*, n'est pas chose possible. La prière continue ne consiste donc pas dans une perpétuelle *tension* de l'esprit. Elle n'est que le désir de l'âme de toujours plaire à Dieu *en tout*... Il suffit même que ce désir soit renouvelé de temps en temps durant la journée. C'est aussi *prier toujours*, que de remettre *silencieusement* devant les yeux de Dieu nos incessants besoins. De cette sorte, notre *indigence* prie; notre *sécheresse* et nos *langueurs* prient; nos *dangers* et nos *périls* prient, et prient *continuellement*, parce que le tableau en est toujours offert à la pitié du Seigneur.

IV

L'ESPRIT DE PRIÈRE.

A la *prière continue*, des Religieuses doivent travailler à joindre en elles l'*esprit de prière*. Sans être de précepte rigoureux, cet esprit est néanmoins une

disposition indispensable à toute âme qui veut être intérieure et qui désire s'avancer dans les voies de la perfection. L'*esprit de prière*, c'est l'*amour* caché dans le cœur, qui y prie sans relâche, sans même que l'esprit soit dans une *actuelle attention.* Dieu voit dans le cœur cette disposition dont il est, au reste, lui-même l'auteur. Il en est touché, et elle attire ses miséricordes. C'est là l'*esprit* qui, selon saint Paul, *gémit en nous par des gémissements ineffables.*"

L'*esprit de prière* est une bien précieuse disposition. Par elle, l'âme vit en union avec Dieu, elle se nourrit du souvenir de sa sainte présence, et l'*esprit de recueillement* lui devient familier. Oh ! qu'il est important, pour des Religieuses surtout, d'avoir l'*esprit de prière*, Le grand moyen de le nourrir en elles, c'est de communier souvent et avec piété. L'aliment en est la communion fervente, l'habitude du recueillement, la pratique amoureuse du silence, et le soin d'agir toujours, autant que possible, en vue de Dieu et pour lui plaire.

SOMMAIRE D'UNE INSTRUCTION

POUR LES ROGATIONS.

Il faut prier, chercher, frapper. Prier, c'est tourner son cœur vers Dieu avec un désir profond d'obtenir de lui quelque chose. Chercher, c'est choisir et demander une chose de préférence à une autre, et appliquer son intention au désir de l'obtenir. Frapper, c'est persévérer dans la prière sans relâche, jusqu'à

l'obtention de ce que l'on désire avoir. Voilà ce que signifie prier, chercher et frapper.

Que demander, et comment demander? Ayant recueilli son âme, chassé toute image distrayante de son esprit ; puis s'étant humblement prosterné devant Dieu, on doit lui demander le pain qui nous fait vivre, c'est-à-dire son amour, sans lequel tous les mets spirituels sont sans goût, sans plaisir, sans utilité... Nous devons lui demander la confiance, une foi vive. Nous devons lui demander ce qui lui plaît davantage, etc.

Où faut-il frapper, selon la recommandation du Sauveur? D'abord, dévotement au Cœur sacré et au côté ouvert de Jésus-Christ, se plongeant dans ce Cœur adorable avec une grande piété et un humble aveu de son immense misère et de son néant; en second lieu, à la porte des plaies ouvertes et saignantes de ses mains sacrées, demandant une lumière divine qui nous le fasse connaître, qui nous éclaire et élève vers lui ; enfin, il faut frapper à la porte de ses pieds, lui demandant l'amour divin, un amour sincère qui nous unisse à lui, nous abîme et nous renferme en lui.

Comment se fait-il que plusieurs personnes, qui prient cependant, ne soient pas exaucées ? C'est que leur cœur, leur fond, leurs affections et leurs intentions sont possédés de quelque objet étranger. On peut être ainsi attaché à un objet quelconque, vivant ou inanimé, ou à soi-même, ou à quelque autre chose dont l'amour occupe le cœur et n'y laisse plus de place pour le véritable amour de Dieu. Voilà pourquoi chacun doit étudier avec soin quels sont les

objets de ses affections, afin de chasser de son cœur tout amour incompatible avec le légitime et véritable amour ; car il faut que celui-là sorte pour que celui-ci entre. Sans cela, au lieu de *pain*, on peut recevoir une *pierre*, c'est-à-dire l'*endurcissement* du cœur... Alors, s'il est proposé quelque chose d'opposé au goût de ces personnes, cet endurcissement se manifeste... Si elles disent des paroles malignes, ceux auxquels elles sont adressées ne doivent pas répondre par des paroles semblables, mais fermer la bouche et élever leur cœur vers Dieu, se montrant doux comme des agneaux envers ceux qui leur sont contraires, et veillant avec soin sur leur fond.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

MÉDITATION.

PRÉLUDES.—Foi ardente, animée par la charité. Goûter et désirer Dieu par-dessus toutes choses ; trouver son bonheur en lui, voilà la conséquence d'une foi véritable et vivante dans une Religieuse.

> "Le Christ, montant en haut, a fait captive la captivité." (Éph., IV.)

Ce texte du grand Apôtre prête matière à une très grave et très salutaire méditation sur les différentes captivités auxquelles la pauvre humanité peut être en proie. On peut distinguer cinq espèces de captivités pour l'homme.

1° L'homme est captif de l'*amour des créatures*,— surtout de ses semblables, captivité qu'il connaît, qu'il craint, qui l'inquiète et le tourmente ; ou bien, captivité qui le laisse à l'aise et dans la paix,— sourd et aveugle. Cette dernière espèce de captivité est la plus triste et la plus déplorable... Le démon trompe ceux qui en sont possédés pour les retenir captifs.

2° Quelques hommes, après avoir été délivrés de la première captivité, tombent dans la seconde, celle de l'*amour-propre*. Quelles illusions celle-ci cause ! Elle cache les défauts sous de belles apparences... rend esclave de la nature, de prétendus besoins, d'exigences et de délicatesses... fait rechercher en tout l'avantage humain, le plaisir, la consolation, les aises, la gloire, etc. Elle fait recevoir très mal les épreuves... fait murmurer, cause la calomnie, la médisance, la colère, etc...

3° La troisième captivité, c'est celle de la *raison*. Elle fait corrompre tout ce qui doit être le produit de l'esprit, fait chercher la vanité en tout, dans la recherche de la vérité, dans la doctrine. Désirer de comprendre des choses élevées, par orgueil, pour en parler, pour briller, pour se grandir aux yeux des autres, sans penser à tout rapporter aux œuvres et à la vertu. Oh ! que la lumière naturelle est peu de chose, comparée à la lumière surnaturelle et divine ! C'est une faible lueur comparée à la lumière du soleil. La lumière naturelle paraît au dehors, produit l'orgueil, la complaisance en soi-même, le désir de la gloire et de la réputation, le besoin de juger les autres hommes. La lumière divine se cache dans le

fond de l'âme ; elle fait qu'un homme se regarde comme le plus petit, vil, malade, aveugle. Et, en effet, s'il y a quelque chose de bon en lui, il n'est pas à lui, mais à Dieu.

La 4e captivité consiste dans la *douceur spirituelle.* Il ne faut pas se laisser séduire par cette douceur, ni suivre trop son attrait, ni la rechercher avec excès, ni s'y abandonner avec dérèglement. Cette douceur est sans doute un bien ; mais il faut ne pas s'y attacher et n'en pas jouir avec une satisfaction où la nature se recherche elle-même. On reconnaît que c'est la nature, et non Dieu, que l'on cherche dans la douceur spirituelle, quand, en étant privé, on perd le repos et la paix, quand on devient inquiet, et que l'on n'a plus le même zèle et la même fidélité dans le service de Dieu.

La 5e captivité est celle de la *volonté propre.* On veut faire sa volonté même dans les choses divines. Vouloir ce que Dieu veut, voilà la vraie vertu... Résignation dans les privations,—contrariétés. Renoncement, même aux douceurs de la piété... Sacrifice des sentiments trop naturels... Souffrir, tout quitter, renoncer à tout, voilà la disposition propre à nous faire mériter que Jésus emporte nos cœurs avec lui au ciel.

AUTRE MÉDITATION SUR L'ASCENSION.

Ier Point.—Jésus-Christ, dans sa merveilleuse Ascension, veut attirer après lui les sens et les cœurs, et toutes les puissances intérieures et extérieures de ceux qu'il aime d'un amour de prédilection. Il veut qu'ils

ne trouvent rien sur la terre qui puisse remplir leurs désirs, et leur donner le vrai bonheur. "O Seigneur, tirez-moi après vous." Jésus-Christ nous a précédés dans la béatitude. Il nous faut suivre la même route que lui :—misère, pauvreté, mépris, amertume, si Dieu le veut. Suivre sa doctrine, imiter sa vie sainte, adorable... Il est la voie, la vérité et la vie... Comme l'aimant attire le fer, Jésus-Christ attire tous les cœurs qu'il a touchés.

IIe Point.—Quand les cœurs ont été touchés de Dieu, ils poursuivent avec ardeur le souverain bien. Ni plaisir, ni douleur ne les retarde. Ils tendent ardemment vers leur principe, leur fin, leur seule vraie béatitude. Ils n'ont plus de repos, qu'ils ne se soient élevés au-dessus d'eux-mêmes, ne cherchant qu'en Dieu l'amour, la joie, la consolation. Ils s'élancent vers Dieu avec une force proportionnée à la grâce attractive qui les attire.

Ce n'est pas la faute de Dieu si tous les cœurs ne sont pas touchés. Beaucoup, en effet, demeurent insensibles à sa touche, à ses avertissements, à ses dons... C'est qu'ils aiment et cherchent autre chose que Dieu. Fuyons les pièges de la nature, éloignons-nous-en avec promptitude et courage... Prions tendrement, sérieusement... Ayons une attention pieuse à vouloir toujours faire la volonté de Dieu.

IIIe Point.—C'est de la montagne des Olives que Jésus-Christ monte au ciel. L'âme où Dieu doit célébrer sa délicieuse ascension, doit être comme une haute montagne élevée au-dessus des choses terrestres, afin qu'elle puisse recevoir la lumière, les opérations,

les reflets de Dieu. Quoi qu'il en coûte, il faut gravir la montagne spirituelle ; et, pour cela, il faut résister à la nature et à ses convoitises ; il faut se donner de la peine et du travail, pour faire du progrès, ne pas craindre la peine de la souffrance et de l'obéissance.

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

MÉDITATION.

Ier Point.—Comment se préparer à recevoir le Saint-Esprit ? Il faut scruter scrupuleusement, courageusement et avec sincérité, nos actions, omissions, notre vie toute entière, pour voir si nous n'y avons en vue que Dieu seul. On peut mettre en œuvre quatre moyens : le *recueillement*, le *vide du cœur*, l'*esprit intérieur* et l'*union*.

Nous devons scruter sérieusement notre intérieur, voir dans notre fond, le bouleverser ; examiner l'usage que nous faisons de nos sens, et arracher de l'âme tout ce que Dieu n'aime pas à y voir. Lorsque tout notre intérieur et tout notre extérieur auront été ainsi remués et préparés, l'Esprit-Saint, ce soleil divin, luira sur nous et nous échauffera de ses rayons. Il fera fleurir notre fond et lui fera produire de délectables fruits. Impossible de dire, et même de concevoir ce que le Saint-Esprit opère dans un cœur où il est présent, et qu'il pénètre de sa lumière divine. Quelle volupté il fait goûter ! C'est vraiment un festin de noces... Tout

est embaumé des mets divins... Une seule goutte de la consolation divine goûtée alors, surpasse de beaucoup les douceurs que peuvent donner toutes les créatures ensemble.

II Point.—Comment faut-il se conduire lorsque l'on goûte les douceurs sensibles et les consolations de la grâce divine? Il faut les accepter avec reconnaissance, les rapporter humblement à Dieu, l'en remercier, le louer et s'en confesser tout à fait indigne. Fortifiés et nourris des divines consolations, nous devons faire beaucoup plus, en fait de perfection, que nous ne faisions auparavant, aimer, remercier, louer Dieu davantage; concevoir des désirs plus vifs, un amour plus ardent, afin de mériter ainsi plus de dons encore, plus de consolations et de bonheur. Car toutes les fois que le cœur, comblé des suavités divines, se tourne vers Dieu avec reconnaissance, Dieu le comble de plus de dons, de grâces et de douceurs. Les consolations deviennent donc un secours, un moyen d'aller à Dieu, d'acquérir plus de faveurs, de vertus et de perfections.

Cherchons le Dieu des consolations, et non les consolations de Dieu. Usons, servons-nous des dons de Dieu, mais ne jouissons que de lui.

III[e] Point.—Comment devons-nous retirer des avantages de la prière, et qu'entendons-nous par la prière? Il faut entendre par prière ce que les docteurs et les saints entendent: une ascension de l'âme vers Dieu. La prière orale aide la véritable prière, qui est celle par laquelle on prie en esprit et en vérité; mais elle ne lui est pourtant pas identique. C'est la prière

intérieure qui est la prière à proprement parler. C'est par elle que l'âme et l'esprit entrent immédiatement en Dieu, s'échauffent d'amour, conçoivent de fervents désirs, se soumettent humblement à Dieu. C'est là, à proprement parler, l'ascension de l'âme en Dieu ; car cette prière porte l'âme en lui, et Dieu, à son tour, entre véritablement dans la partie la plus pure, la plus noble, la plus intime de l'âme, là où s'opère la véritable union.

Saint Augustin dit à ce sujet que l'âme a en soi un abîme secret qui n'a rien de commun ni avec le temps, ni avec le monde extérieur, et que, dans cette partie d'elle-même, elle est beaucoup plus élevée que l'autre partie, laquelle donne au corps le mouvement et la vie. Cette partie supérieure réside dans un abîme glorieux et plein de délices, dans ce ciel de l'âme où s'amassent et séjournent les suavités divines. C'est là que l'homme devient calme, solide, stable, plus séparé de toutes choses, plus recueilli, plus élevé, plus pur, plus vide et plus résigné en toutes choses ; car Dieu y est présent, c'est là qu'il habite, qu'il règne et qu'il opère ; c'est là aussi que l'homme obtient une vie divine. Là, l'esprit se plonge dans le feu de l'amour, qui n'est autre que Dieu lui-même. Puis, sortant de cette fournaise, pressé par la charité, il prie avec de saints désirs pour toutes les choses pour lesquelles Dieu veut être prié. Il prie pour ses amis, les pécheurs, les défunts, etc., etc.

POUR LE GRAND JOUR DE LA PENTECÔTE.

CONSIDÉRATION OU MÉDITATION.

Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.
" Ils furent tous remplis du Saint-Esprit."
(Actes, II, 4.)

PRÉLUDES.—1° Ce qu'est la Pentecôte.—2° Demande des grâces de la Fête.

La sainte Église célèbre aujourd'hui le jour glorieux et mémorable où le Saint Esprit fut envoyé aux Apôtres, qui persévéraient dans la retraite et la prière depuis le jour de l'Ascension. Elle solennise le grand anniversaire de l'événement si miraculeux dont la conséquence fut l'établissement du christianisme et de l'Eglise. Or, ce qui rend cette fête grande, joyeuse et sainte pour nous, c'est la foi que nous professons que, de même que le Saint-Esprit fut envoyé aux Apôtres, ainsi il vient de nouveau avec ses dons et ses grâces, sur tous les fidèles qui, en ces jours, s'efforcent pieusement de l'attirer en eux... La Pentecôte n'est pas seulement un jour qui rappelle un des plus étonnants miracles : c'est un jour dans lequel la même merveille se renouvelle, bien qu'invisiblement et sans éclat extérieur, en faveur de toutes les âmes bien préparées.

Ier POINT.—Rappelons-nous d'abord le fait de la descente du Saint-Esprit, tel que rapporté dans l'Écriture sainte : " Le jour de la Pentecôte étant arrivé, les " disciples étant tous réunis dans un même lieu, on

" entendit tout à coup comme le bruit d'un vent " impétueux venu du ciel, qui remplit toute la maison " où ils se trouvaient. Au même instant, ils virent " paraître comme des langues de feu qui se divisèrent " et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux; alors, ils " furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commen- " cèrent à parler diverses langues, selon que le Saint- " Esprit les inspirait."— C'était une merveille inouïe d'entendre les apôtres parlant à des hommes réunis à Jérusalem d'une vingtaine de pays différents, et être compris de tous. S'adressaient-ils à un Grec, à un Persan, à un Romain en particulier, ils se servaient de la langue de chacun d'eux. Parlaient-ils à tous ces différents peuples en général, chacun d'eux les entendait parler sa langue, quoiqu'ils ne parlassent alors que leur langue naturelle.

IIe Point.— Le grand bruit qni se fit entendre, comme d'un vent impétueux, qui ébranla toute la maison, et qui fut entendu dans toute la ville, était le symbole et la manifestation de la présence de la divinité. Le vent qui venait du ciel fut accompagné d'un globe de feu, dont les flammes s'étant tout à coup séparées en forme de langues, se répandirent sur toute cette sainte assemblée, et s'arrêtèrent sur la tête de chacun d'eux. Ce n'était point un feu réel et matériel, ce n'étaient que des signes extérieurs et des apparences sensibles des effets que l'Esprit-Saint produisait intérieurement dans chacun des disciples, et qu'il devait produire dans le cœur des premiers fidèles, en les remplissant de ses dons. En effet, tous les apôtres et les disciples, pleins du Saint-Esprit, se sen-

tirent, à l'instant même, tout embrasés de ce feu divin, éclairés de lumières surnaturelles qui leur donnaient une intelligence parfaite des plus hauts mystères et des plus sublimes vérités. A l'instant même, ils se sentirent animés d'un courage et d'une hardiesse qu'ils ne connaissaient point; enfin, ils furent changés en d'autres hommes.

Ils descendent du cénacle, et aussitôt saint Pierre, ce pêcheur de poisson dénué de toute science, fait un discours si solide, si énergique, si touchant, qu'on ne savait si c'était un homme qui parlait, ou un ange. A sa voix, 3,000 personnes se convertirent sur-le-champ. Peu après, 5,000 autres se convertissent également. Et puis, que de merveilles surprenantes suivirent celles-ci ! Que de miracles furent opérés au milieu de Jérusalem, dans toute la Judée et dans le monde entier ! Le grand fait du jour de la Pentecôte eut pour résultat la conversion du monde... Quel miracle frappant, convaincant et toujours subsistant que celui-là !

IIIe Point. — Voyons, en effet, douze pauvres pêcheurs, dénués de tous moyens humains, bien reconnus pour être absolument sans instruction, entreprenant d'établir dans le monde la religion de Jésus-Christ. Pour cela, il faut détruire et proscrire cette multitude de religions diverses qui s'appelaient le paganisme, et leur substituer une religion pleine de mystères incompréhensibles à la raison : la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption. Il fallait faire adopter, non pas une morale douce, commode, charnelle, etc., mais une morale austère, contraire à toutes les passions déréglées : humilité, mortification, pureté, désin-

téressement, charité, support des injures, pardon, etc. Le projet des apôtres paraît à la raison une extravagance pitoyable, une folie téméraire. Et, pourtant, ce projet a réussi. Seize millions de martyrs ont versé leur sang. Le paganisme a fait place au christianisme. Voilà quel a été le fruit de la venue du Saint-Esprit, que nous solennisons par la fête d'aujourd'hui.

Pour nous conformer au désir et à l'esprit de la sainte Église, sachons donner un effet tout pratique à la solennité de la Pentecôte. Pour cela, sollicitons l'Esprit-Saint, qui a inondé l'âme des apôtres, de descendre aussi dans nos esprits et dans nos cœurs.—Comme le feu *éclaire*, *échauffe*, et *purifie*, demandons pour nos âmes la triple opération spirituelle symbolisée par les *langues de feu* ; demandons que le divin Esprit nous *éclaire*, nous *embrase* et nous *sanctifie* ; demandons qu'il dépose en nous la *vérité*, la *sainteté*, et l'*amour*, et sa *force* toute divine.

O Esprit-Saint, venez, venez en nous : communiquez-nous les pensées et les sentiments de Jésus-Christ. Animez-nous du zèle qui nous fera donner sans réserve à son service, et qui nous fera dévouer, selon notre saint état, à le faire connaître, aimer et servir.

AUTRE CONSIDÉRATION OU MÉDITATION POUR LA PENTECOTE.

" Ils furent tous remplis du Saint-Esprit."

Ier PRÉLUDE.—Le Saint-Esprit qui s'est donné aux Apôtres, et qui se donne encore aux âmes bien prépa-

rées pour le recevoir, c'est un Esprit de vérité, de sainteté, de charité et de force.

IIe Prélude.—O Esprit-Saint, puissions-nous avoir le bonheur de faire cette Méditation avec les dispositions qui nous obtiennent d'être remplis de vérité, de sainteté, de charité et de force.

(On peut ne méditer que deux Points à la fois, en répétant les Préludes)

Ier Point.—Le Saint-Esprit que nous conjurons de venir en nous, est :—1° Un *Esprit de vérité.*

Le feu, par sa clarté, dissipe les ténèbres. Le Saint-Esprit dissipe toutes les erreurs amoncelées sur la pauvre intelligence...Il forme l'homme spirituel, parfait. Il lui apprend ce qui est vrai. Il répand dans l'intelligence la vraie lumière...la lumière que Jésus-Christ est venu apporter à la terre...Il fait glorifier Jésus-Christ par la foi vive qu'il inspire...Il consacre à cette glorification l'esprit et l'intelligence de l'homme, en les inondant de ses lumières, lumières surnaturelles, divines, supérieures à toutes les lumières humaines.

Imperfections des Apôtres..leurs idées terrestres.. leur peu d'intelligence. "*O stulti, et tardi corde ad credendum,*" leur disait Jésus-Christ (Luc., XXIV). Le Saint-Esprit est à peine descendu sur eux, que des torrents de lumière inondent leur âme. Une sagesse admirable... une intelligence prodigieuse.. une science profonde leur est communiquée. Ils voient Jésus-Christ tel qu'il est : sa nature, ses mystères, son enseignement et sa morale, les dogmes les plus sublimes, tout

devient clair, évident, environné de lumière. Plus de nuage dans leur esprit, plus de doute, plus de perplexité dans leur âme...Aussitôt, ils se mettent à prêcher ; la foi est adoptée, la doctrine de la foi est comprise. On la goûte, on l'embrasse avec transport, on meurt pour la soutenir.

Le premier effet du Saint-Esprit, c'est donc une foi vive, forte, inébranlable, aux dogmes et à la morale de l'Évangile.

Suis-je doué de la vivacité de la foi ? — Est-ce que je comprends Jésus-Christ, et l'humilité, la pauvreté, le renoncement, la souffrance qu'il a prêchés... Ai-je l'amour pratique de la lumière et de la vérité ?

O Saint-Esprit, je vous appelle de toute l'ardeur de mes désirs ; venez, bienheureuse lumière, venez, et remplissez mon cœur de votre céleste clarté ! *O lux beatissima, reple cordis intima !*

IIe POINT.—Le Saint-Esprit qui s'offre à nous dans la fête de la Pentecôte est : 2° un *Esprit de sainteté.*

Le feu purifie, enlève les souillures.— Exemple : les métaux dégagés de la matière qui en altérait la pureté...C'est la figure des effets produits par l'Esprit-Saint. " Je mettrai mon esprit au milieu de vous ; vous serez purifiés de toutes vos souillures. Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous, et je vous ferai marcher dans la voie de mes préceptes." (Ézéch., XXXVI.)— " Celui qui doit venir après moi vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu" (Jean, III), dit le saint Précurseur.—" Sous peu de jours, vous serez baptisés dans le Saint-Esprit," a dit Jésus-Christ à ses Apôtres, un peu avant de monter au ciel.

Dans la confirmation, le Saint-Esprit se donne au confirmand pour le rendre pur et fort... Il est pour ainsi dire baptisé dans le feu de la charité divine... Le baptême lave, nettoie, purifie, enlève les taches, les souillures. Une âme visitée par le Saint-Esprit, jetée dans ce feu qui est l'amour éternel, infiniment saint, se trouve pure, sainte, sans souillure.

La religion et la piété pure et sans tache aux yeux de Dieu, consiste à se conserver pur du siècle présent (S. Jacques). Or, c'est l'Esprit-Saint qui purifie de l'affection au siècle... de l'amour du monde, de ses vanités, plaisirs... qui détache de soi-même, qui élève vers le ciel... les biens surnaturels... la gloire de l'éternité... Exemple dans les Apôtres. Leurs imperfections... petites jalousies... ambition, guéries. Le baptême du Saint-Esprit a purifié leurs cœurs... consumé leur misère dans le feu de l'amour... Voyez: à peine cet Esprit de grâce et de sainteté s'est-il répandu sur eux, et les a-t-il inondés de cette eau pure promise par la bouche d'Ézéchiel, qu'ils deviennent des hommes nouveaux, entièrement régénérés. Ils n'ont plus d'autre ambition que de soumettre à la croix le monde entier ; plus d'autres désirs que pour la pauvreté, les souffrances, les calomnies et les mépris, etc. Tout ce qu'ils estiment, c'est d'être jugés dignes d'être méprisés pour le nom de Jésus. Tout est saint, pur en eux.

L'Église a été fondée par l'Esprit de sainteté... C'est lui qui la conserve, sans lui, elle cesserait d'exister.

Hélas ! plusieurs des membres de l'Église ont

perdu cet Esprit de sainteté. Enfants chéris qui désolent leur mère par leur égarement.

Et moi, où en suis-je ? Le Saint-Esprit est-il en moi ? A-t-il brûlé, consumé, entièrement détruit dans mon cœur tout ce qui était charnel, terrestre, mondain ? Tout en moi est-il assez pur pour que je puisse espérer d'avoir été baptisé dans le Saint-Esprit ?

O Esprit de sainteté, descendez en moi. Remplissez mon âme et toutes ses facultés. Remplissez ma mémoire, remplissez mon cœur et ma volonté, etc., etc.

III° Point.—Le Saint-Esprit est un *Esprit de charité.*

Échauffer, c'est la propriété essentielle du feu. Le Saint-Esprit embrase les cœurs... A la foi vive, il ajoute un amour fort, généreux qui résiste à toutes les épreuves... C'est dans cet amour que l'Église puise sa vie. C'est ce même amour qui fait produire tous les miracles de vertus. Voyez les Apôtres revêtus de cette *vertu d'en haut.* Ils sont embrasés, leurs cœurs deviennent une fournaise ardente. Dès lors, plus de crainte, respect humain, timidité, lâcheté... Ils parlent... ils étonnent. Les Juifs charnels disent qu'ils sont ivres. (Act., II.) Oui, ils sont pleins de ce vin que le céleste Époux donne avec abondance à l'âme dont il fait son épouse ; de ce vin qu'il puise dans le cellier mystique où l'amour conduit son épouse.

L'Église, à peine née, est bientôt entourée d'un nombre prodigieux d'enfants. L'amour enfante le zèle. *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.* (Ps. XVIII.) L'univers conquis à l'Évangile, soumis à l'empire de la croix, voilà les

fruits de l'amour communiqué par le Saint-Esprit aux Apôtres.

L'amour de Jésus-Christ, de son Évangile, de sa morale, voilà la condition à laquelle je puis appartenir au cœur de l'Église. *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, anathema sit.* (Cor., XVI.) L'amour pour Jésus-Christ doit être fort et généreux. Il produit le zèle... l'esprit apostolique, un désir bouillant de glorifier Jésus-Christ en lui donnant un grand nombre de disciples.

Hélas! où est l'amour aujourd'hui? Lâcheté... indifférence... respect humain... peur, voilà ce qui remplace les caractères du zèle et de l'amour chez un grand nombre.

O Saint-Esprit, soufflez et rendez à la vie les ossements desséchés... Donnez-moi un amour pur et saint, fort et constant, généreux et capable d'entreprendre pour la gloire de Jésus quelque chose qui soit digne de lui!...

IVe Point.—L'Esprit-Saint est un *Esprit de force.*

La communication de l'Esprit-Saint remplit de courage et d'héroïsme chrétien... Contraste de la faiblesse des Apôtres et de la force qui la remplace... Lors de la Passion et même après la résurrection, cette faiblesse leur avait inspiré la terreur... La foi et le courage leur faisaient également défaut... Ils s'étaient sauvés, cachés. Ils ne voulaient pas croire à la résurrection. Jésus-Christ avait dû employer 40 jours à raffermir leur foi. Mais quelle transformation, quand le Saint-Esprit, ébranlant le cénacle, s'était reposé sur eux! Pleins de hardiesse, ils s'avancent vers la

multitude... ils prêchent avec énergie Jésus-Christ crucifié... ils lui rendent un solennel témoignage.

Et puis, d'où vient aux Juifs déicides, aux gentils idolâtres, à tous les peuples de la terre, la force de se laisser transformer en disciples d'un Dieu dont la doctrine prêche la mort à toutes les passions ? D'où leur viennent la foi vive, les vertus austères, l'innocence et la sainteté de mœurs qu'ils pratiquent ? D'où leur vient l'amour de la pénitence, des immolations de tous genres ? Enfin, qui a mis dans le cœur des chrétiens tant de force et d'héroïsme, qui a fait les martyrs ? C'est l'Esprit-Saint.

O Esprit de force, venez me remplir de courage pour me soutenir.

DIMANCHE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ

Ier DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

CONSIDÉRATION SUR LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ.

En Dieu, il y a trinité et unité : trinité de personnes et unité d'essence substantielle. Ce dogme se prouve tant par l'Ancien que par le Nouveau Testament.

Quoique les œuvres de la très sainte Trinité, dit saint Thomas, ainsi que sa nature, sa puissance, son esprit et sa volonté, soient indivisibles ; cependant, à cause de l'affinité qui convient à la propriété de chaque personne, on attribue avec raison la puissance au Père comme créateur ; la toute-science au Fils,

parce qu'il est le Verbe et l'idée du Père, la suprême et immense bonté au Saint-Esprit, parce qu'il est l'amour commun du Père et du Fils.

Nous avons en nous-mêmes l'image de la Trinité. L'âme, dit Bellarmin, quant à son essence, est l'image de Dieu, et aussi, quoique d'une manière plus obscure, quant à la trinité des personnes ; car, dans l'âme, il y a l'intelligence comme le Père ; il y a la connaissance produite, comme le Verbe du Père ; l'amour produit par la connaissance, comme l'Esprit. Il y a aussi dans l'âme, l'intelligence, la mémoire et la volonté, qui sont la reproduction des trois personnes divines. Et ces trois facultés ne sont qu'une même âme. Ce ne sont pas trois vies, mais une seule vie ; ce ne sont pas trois âmes, mais une seule âme ; conséquemment, ce ne sont pas trois substances, mais une seule substance. C'est pourquoi ces trois substances sont *un*, ne formant qu'une vie, qu'une âme, qu'une essence, comme en Dieu les trois personnes sont une seule vie, un seul esprit, une seule essence divine (saint Augustin). D'après le même docteur, l'empreinte de la Trinité est dans notre corps même, et dans chaque sens, par exemple, dans la vue : 1° la chose vue ; 2° la vision elle-même ; 3° la perception de l'âme.

On trouve partout l'image de la sainte Trinité : 1° Dans le soleil, où il y a la matière, la lumière, la chaleur. Le *soleil* répand des *rayons* et les rayons la *chaleur*, de même le Père produit son Fils de lui-même ; et le Fils avec le Père, le Saint-Esprit. 2° Dans l'arbre : l'*arbre* produit la *branche* par la racine ; et la branche avec la racine produit le *fruit*. 3° Dans

le culte ; il y a l'adoration, l'encens, l'hymne. 4° Il y a trois vertus théologales ; trois parties dans la pénitence : la contrition, la confession, la satisfaction ; trois principales bonnes œuvres : la prière, le jeûne et l'aumône. 5° Le monde est triple : angélique, humain, physique. 6° Il y a trois hiérarchies des anges, et dans chacune trois ordres. 7° Il y a trois règnes : animal, végétal, minéral. 8° Il y a trois ordres des choses : l'ordre de la *nature*, de la *grâce*, de la *gloire*. 9° Il y a la loi naturelle, la loi de Moïse, la loi de Jésus-Christ. Dans le temps, il y a le passé, le présent, l'avenir. 10° Enfin, Dieu a créé et disposé toutes choses de trois manières : avec *mesure*, avec *nombre* et avec *poids* (Sap., XI, 21).

Chaque homme doit, à sa manière, reconnaître la sainte Trinité et lui rendre hommage. Toutes les créatures dépendent de la sainte Trinité, comme les rayons dépendent du soleil.

PIEUX DÉVELOPPEMENTS A MÉDITER SUR LA TRINITÉ.

La sainte Trinité règne sur nous par sa puissance, par sa sagesse et par sa bonté. Le Père règne sur notre âme par sa puissance, qui l'a créée et qui la soutient ; le Fils par sa sagesse, qui l'a rachetée et qui l'instruit ; le Saint-Esprit par sa bonté, qui l'a sanctifiée et qui l'anime.

O mon Dieu, mon Seigneur, puisque vous êtes mon souverain, il faut que tout ce qui est dans moi vous rende hommage, mon esprit, ma force et ma volonté : mon esprit par ma *foi*, ma force par l'*espérance*, ma

volonté par la *charité;* mon esprit, en croyant ce que je n'entends pas; ma volonté, en aimant ce qui ne me plaît pas; ma force, en espérant ce que je ne peux pas; mon esprit, en croyant dans les ténèbres; ma force en espérant dans l'infirmité; ma volonté en aimant dans le dégoût et dans l'adversité.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. Oui, gloire au Père qui m'a créé; gloire au Fils qui m'a racheté; gloire au Saint-Esprit qui m'a sanctifié. Gloire au Père qui me soutient par sa puissance; gloire au Fils qui me gouverne par sa sagesse; gloire au Saint-Esprit qui m'anime et me sanctifie par son amour. Gloire au Père qui soutient mon être; gloire au Fils qui éclaire mon entendement; gloire au Saint-Esprit qui consacre ma volonté.

FÊTE DE LA TRÈS SAINTE TRINITÉ

MÉDITATION.

Ier PRÉLUDE.—Représentez-vous Jésus-Christ disant à ses disciples: "Allez... et instruisez toutes les "nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et "du Saint-Esprit."

IIe PRÉLUDE.—Demandez la grâce de connaître et de bien sentir tout ce que nous devons aux trois personnes de la très sainte Trinité, et combien d'amour et de reconnaissance nous devons témoigner à chacune d'elles.

Ier POINT.—*Ce que nous devons à Dieu le Père.* " Quoique les œuvres de la très sainte Trinité, dit saint Thomas, soient indivisibles, cependant, à cause de l'affinité qui convient à la propriété de chaque Personne, on attribue certaines œuvres au Père, d'autres au Fils, et d'autres au Saint-Esprit."—Ainsi, nous attribuons au Père notre *création.* et notre *conservation*, et toutes les choses qui ont contribué à notre conservation. Sans lui, nous ne serions rien ; nous serions restés dans le néant... Il nous a comblés de faveurs. Entre autres il nous a donné la *raison.* pour connaître ; le sentiment — le *cœur* pour aimer, la *liberté*, pour mériter, en aimant.

En retour, nous lui devons l'adoration, la reconnaissance, l'offrande de nous-mêmes, nos protestations d'amour et de dévouement.

IIe POINT.—L'amour de Dieu le Fils nous a doués du *bienfait de la rédemption*, plus étonnant que la création. Aux bienfaits du Père, le Fils a ajouté la *foi* pour conduire la *raison* ; la *charité* pour régler le *cœur* ; et la *grâce* pour assister et fortifier la *liberté*.—C'est à lui que nous devons d'avoir été rachetés de l'esclavage et de la mort, et d'avoir été rétablis dans nos droits primitifs, au prix de ses anéantissements, de ses souffrances et de sa mort.

En retour, formons envers lui, des affections,—sentiments,—et résolutions comme dans le Ie Point.

IIIe POINT.—Nous devons spécialement à l'amour du Saint-Esprit le bienfait de la *sanctification* et de *l'adoption divine.* Avec la charité divine, il a répandu dans nos âmes la grâce sanctifiante, et avec elle, les

prérogatives d'*enfants adoptifs* et d'*héritiers* de Dieu, de *cohéritiers* de Jésus-Christ. — Aux bienfaits des deux autres Personnes, le Saint-Esprit a ajouté *l'intelligence* qui éclaire la foi ; le *zèle* qui enflamme la charité ; la *force* qu'anime la grâce.

On comprend les effets des opérations de l'Esprit-Saint par voie de comparaison. La lumière, en éclairant le monde matériel—un superbe palais—en fait briller et admirer les beautés.—De même, la lumière de l'Esprit-Saint, en éclairant le monde spirituel, fait briller l'éclat des vérités de la foi qui alors saisissent et touchent la volonté... Pour exemple, voyons saint Pierre au sortir du cénacle et les conversions qu'il opère.

On croit fermement à l'enfer, à l'éternité, à la malice du péché, etc., etc., quand on possède l'Esprit-Saint. Autrement, non.

Au bienfait de l'intelligence ajoutée à la foi, le Saint-Esprit ajoute encore à l'amour divin, le *zèle*,—qui alors nourrit les plaisirs les plus purs,—et qui veut enflammer tout le monde de l'amour du souverain bien. Voyons les apôtres courir à la conversion du monde... Voyons sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne, etc., si remplies d'ardeur pour le salut des pécheurs ! Si nous ne le pouvons autrement, opérons du moins, par nos exemples, sur l'esprit et le cœur de nos frères.

Enfin, par l'opération du Saint-Esprit, la *force* et la *grandeur* de courage sont ajoutées à la *grâce*. La *liberté* est fortifiée contre ses faiblesses ; la *raison*, contre ses égarements... De là, les charmes de la

vertu, l'horreur du vice. C'est une transformation complete... O Esprit-Saint, versez en nous, avec abondance, l'intelligence des choses surnaturelles, la flamme du zèle, et l'intrépidité de la force.

SUR L'ÉVANGILE

DU PREMIER DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

MÉDITATION À FAIRE À QUELQU'UN DES PREMIERS JOURS DE LA SEMAINE. (En deux fois, si on le préfère.)

Jésus dit à ses disciples : " Soyez miséricordieux " comme votre Père est plein de miséricorde. Ne " jugez point, et vous ne serez point jugés ; remettez, " et on vous remettra ; donnez et on vous donnera... " On se servira envers vous de la même mesure dont " vous aurez usé envers les autres."

Ier PRÉLUDE. — Figurez-vous Notre-Seigneur établissant le précepte de la miséricorde ; défendant de juger et de condamner le prochain, etc.

II PRÉLUDE.— Demandez la grâce de bien méditer, comprendre et observer la miséricorde si intimée et inculquée par Jésus-Christ en paroles et en exemples.

Ier POINT.— Jésus-Christ s'est fait homme, il a pris notre nature pour que nous nous élevions jusqu'à Dieu. Il est devenu participant de notre humanité pour que nous devenions participants de sa divinité. C'est la conséquence et le fruit de l'ineffable mystère de l'*Incarnation*, et de ceux de sa vie, de sa mort et de sa résurrection. Participer à la divinité de Jésus-Christ, c'est reproduire en nous les divines vertus

qu'il a prêchées et pratiquées. Parmi ces célestes vertus, il a intimé et inculqué surtout la miséricorde. Il a dit : " Soyez miséricordieux comme votre Père est plein de miséricorde." Toute la loi, en quelque sorte, est renfermée dans ce principe fondamental de la morale évangélique. Bien suivi, il met en nous l'image de Dieu... La miséricorde est une pieuse inclination à la bonté, à la condescendance, à l'amour envers nos frères. C'est la condition du salut. Le ciel récompense cette vertu d'un amour sincère, vrai et universel... Elle produit l'oubli de soi-même et un saint dévouement. Elle opère la fusion des âmes par la charité. Elle fait imiter Dieu : elle constitue une des doctrines essentielles de Jésus-Christ, si bon et si miséricordieux. Par elle, on rend à Dieu le culte en *esprit* et en *vérité*. Elle lui plaît par le sentiment de bienveillance qui porte à faire du bien à ses semblables, à être indulgent, plein de douceur et de patience, généreux, compatissant.

Si on a reçu quelque offense, elle fait éviter l'amertume dans les paroles, la raideur et toute apparence de sentiments rancuneux... O Jésus, c'est bien là la morale que vous avez prêchée de parole et d'exemple ! Gravons-la profondément dans nos esprits et dans nos cœurs, afin que nous y conformions toujours notre conduite.

La miséricorde et la bonté de Dieu le font *donner* et *pardonner*. Il donne à tous et toujours. Il donne à l'âme les biens spirituels, les grâces et les moyens de salut. Il donne les biens temporels : il a créé pour nous le monde matériel pour notre jouissance et notre

service. — Non seulement il *donne*, mais surtout il *pardonne*. Il amène le pécheur au pardon, et pour l'amener, il l'appelle, il le presse et le sollicite. Imitons notre Père : donnons : du moins, donnons le *bien de saints exemples*, et de généreuses, ferventes et constantes *prières*. Et *pardonnons* comme nous avons besoin que notre céleste Père nous pardonne.

Sentiments de regret du passé, demande de bon et et ferme propos pour l'avenir, etc.

II Point. — " Ne jugez point, et vous ne serez point " jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point " condamnés ; la mesure dont vous vous serez servis, " sera celle que l'on emploiera pour vous." — Ainsi ceux qui se font violence pour ne pas juger ni condamner, en s'élevant au-dessus d'eux-mêmes, seront récompensés, en ce que le Seigneur usera envers eux de la même mesure dont ils usent envers les autres... Notre-Seignenr nous détourne fortement des *jugements* que nous sommes portés à faire contre nos frères, et qui sont le germe fécond d'un grand nombre de péchés. Ces jugements sont presque toujours *téméraires*, en ce qu'ils sont faits d'après des apparences extérieures, bien souvent trompeuses ; et que Dieu seul peut apprécier les *intentions*. Et, en outre, ces jugements ont presque toujours pour cause la *jalousie*, l'amour-propre blessé, qui rend aveugle. Il faut donc se rappeler sérieusement la parole divine : " Ne jugez point, ne condamnez point." Avant de juger et de condamner le prochain, s'occuper de soi-même, et non des autres dont on n'a pas à répondre devant Dieu, voilà la sage conduite morale à tenir.

Néanmoins, tout jugement sur le prochain n'est pas défendu. Les supérieurs ont droit de connaître leurs subordonnés, et de juger leur personne et leurs actions... Notre-Seigneur veut aussi que nous nous tenions en garde contre les exemples et les séductions de ceux qui seraient malheureusement sortis de la bonne voie. Ceux-ci se font *connaître à leurs fruits*, à leur indiscipline, à leur air, à leur langage, à leur esprit de murmure, de critique, etc. Il faut fuir leur familiarité, prier pour eux, et s'attacher à la ferveur et à la régularité. Pour suivre un sage discernement, il est permis d'observer pour pouvoir juger; car la religion ne défend pas ce que requiert la prudence.

Mais il est défendu de croire trop facilement les faits désavantageux, et d'interpréter trop légèrement les actions. Il ne faut pas se montrer crédule sur le mal, ni croire des ennemis ou des personnes intéressées à dénigrer. Ces dénigreurs sont souvent de ces gens dont l'Evangile de ce jour dit, en terminant : " Pourquoi voyez-vous un fétu dans l'œil de votre frère, et ne voyez-vous point la poutre qui est dans votre œil ?" Ils usent d'une sévérité inflexible envers les autres, et tout au contraire, d'une grande indulgence à se pardonner à eux-mêmes de grands torts et de grands défauts... Ils se montrent sévères censeurs de ceux qu'ils n'aiment pas, souvent parce qu'ils ne les flattent pas dans leur amour-propre.

O mon âme, recueille-toi, réfléchis aux petitesses de l'orgueil ; sonde les replis de ton cœur où se cachent peut-être la jalousie et l'envie ; bannis tes préjugés, et toute partialité. Suppute le compte qu'il te

faudra rendre, à la mort, de toutes tes infractions aux règles de conduite tracées par le Dieu de miséricorde, de bienveillance et de charité même. Demande pardon, et amende-toi.

LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

INSTITUTION DU SAINT-SACREMENT.

MÉDITATION POUVANT SERVIR POUR LE JOUR DE LA FÊTE ET LES DEUX JOURS SUIVANTS.

Ier PRÉLUDE.—O sagesse admirable ! ô jugements profonds ! ô desseins impénétrables de Dieu dans l'institution du très saint Sacrement !

II PRÉLUDE. — Faites, ô Seigneur, que j'admire comme je le dois, que le corps sacré, immortel et divin de Jésus reste toujours présent jusqu'à la fin des siècles sur cette terre corrompue, au lieu d'avoir sa demeure au plus haut des cieux seulement, pour être là honoré des hommages de tous les Anges et de tous les Saints.

Ier POINT.—Jésus-Christ est demeuré sur la terre pour glorifier son Père, et pour y être la lumière, la force, la joie et la consolation de son Église, au milieu de toutes ses peines et traverses. Il y est demeuré en qualité de victime, pour continuer de s'y offrir en sacrifice perpétuel jnsqu'à la fin du monde. Il y reste pour être désormais l'unique victime à être offerte à Dieu, et que Dieu veuille agréer... Il s'est incarné

pour rendre, pour nous, à son Père tous les hommages et tous les devoirs que nous sommes créés pour lui rendre. Il a expié tous les péchés du monde par sa vie, sa passion et sa mort. Et ce qu'il a fait pour le monde par sa naissance, sa vie et sa mort, il a voulu continuer de le faire sous un autre mode d'existence, celui de la divine Eucharistie. Il continue au tabernacle une admirable vie, dans laquelle il s'immole sans cesse pour nous en sacrifice, et comme notre victime, devant son Père céleste. Dans le saint sacrifice de la Messe, il renouvelle le sacrifice qu'il a fait, sur la croix, de son corps et de son sang. Et tout cela pour contenter son amour pour nous. Oh ! qu'il est donc grand cet amour ! oh ! qu'il mérite un retour d'amour de notre part, une vive reconnaissance ; et qu'il soit fait un usage saint et pieux des bienfaits dont sa bonté nous a comblés. Ici, on s'efforce d'exprimer ces divers sentiments, etc., etc.

II Point.—Jésus est demeuré sur la terre, dans son Eucharistie, non seulement pour la gloire de son Père et pour l'appui et le soutien de son Église, mais encore pour consoler et fortifier tous ceux qui devaient être ses disciples jusqu'à sa descente du ciel, pour juger le monde. La foi, à la vérité, ne nous le fait voir que sous les apparences eucharistiques, mais néanmoins dans toute la réalité de sa personne et de sa vie. Il nous est permis de nous entretenir amoureusement avec lui, au pied de l'autel, et de lui exposer nos peines et nos besoins. Mais, surtout, il nous est donné de le loger en toute réalité dans notre cœur, en mangeant sa chair comme nourriture, et en

buvant son Sang comme breuvage. Oh ! donnons-nous la jouissance de profiter du bonheur qui nous est offert. Visitons Jésus à son tabernacle ; recevons le souvent dans la sainte communion. O ineffable et amoureuse merveille ! Jésus est demeuré sur la terre pour nourrir spirituellement nos âmes par sa chair eucharistique, comme la chair corporelle ordinaire nourrit matériellement notre corps. Cette divine nourriture fait passer dans nos âmes toutes les vertus de Jésus-Christ. Nous ne faisons plus qu'un même esprit avec lui. Sa chair est notre chair, et son Sang est notre sang. Oh ! quelle union ! Les Anges nous l'envient.

Jésus-Christ est demeuré sur la terre, non seulement pour opérer avec nous cette union si forte, si intime, mais encore pour unir tous les chrétiens ensemble par un divin lien d'amour. Ce lien résulte de la manducation d'un même pain, et de la participation à une même table, le pain de la table de la communion. L'union d'esprit et de cœur avec le prochain est tout à la fois la préparation et le fruit de la communion. S'unir *d'amour* avec ses frères, est la condition nécessaire pour s'unir par la grâce avec Jésus-Christ. Ainsi donc, il ne doit exister ni haine, ni aversion entre les chrétiens, s'ils veulent que les grâces de Jésus-Christ entrent dans leurs âmes avec sa chair et son Sang, dans l'acte de la communion.

Ici, expression de sentiments d'admiration, de vive reconnaissance et d'amour.

III° Point.—Le saint Sacrement ne nourrit pas et ne sanctifie pas seulement notre âme, il est destiné à

guérir aussi notre corps souillé, blessé par le péché originel, et en proie à de flétrissantes passions. La chair et le Sang de Jésus-Christ consacrent ce corps en s'y unissant, et le purifient et le sanctifient par leurs qualités virginales. Ils apaisent ses passions déréglées ; ils en chassent le principe du péché ; ils lui confèrent le droit à la résurrection glorieuse et immortelle. Ils y impriment un sceau de pureté et de sainte préservation des souillures de la chair. O union ennoblissante et vraiment ineffable que celle que notre corps contracte avec celui de Jésus-Christ, lorsque sa divine chair nous est donnée en nourriture dans l'acte sublime où on la reçoit. Banquet admirable de l'Eucharistie, dans lequel nous est donné le remède aux hideuses plaies que le péché à ouvertes dans notre chair ; et, en même temps, la grâce qui purifie et sanctifie nos âmes, et leur assure le gage de la gloire et de la vie éternelle ! noces de l'Agneau, où Jésus épouse notre âme, et s'unit à nous si admirablement, qu'il demeure dans nous, et que nous demeurons en lui, unis et transformés en lui, et ne faisant plus qu'une même chose avec lui ! Il l'a dit, en effet, le divin instituteur du Sacrement de l'autel : " Ma " chair est vraiment viande, et mon Sang est vraiment " breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon " Sang demeure en moi et je demeure en lui " (Jean,6). Pain vivant descendu du ciel ! qui nourrit en nous la vie spirituelle de la grâce, en ce monde, et qui nous prépare à la vie éternelle de la gloire dans le ciel !

Sentiments et expression d'amoureux étonnement, à la vue de la condescendante bonté de Jésus, qui daigne venir vivre dans nos cœurs et les purifier, et les réjouir et les diviniser, en quelque sorte.

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE LA FÊTE DU TRÈS SAINT SACREMENT.

LA PARABOLE DU FESTIN APPLIQUÉE A L'EUCHARISTIE.

"Un homme fit un grand festin," etc.
(Évang. du jour, Luc, XIV.)

Ier Prélude. — Notre-Seigneur invite amoureusement à la sainte communion.

II Prélude. — Faites, Seigneur, que nous méditions le grand et sublime sujet qui nous est ici proposé, — afin que nous apprenions et que nous aimions ardemment à participer souvent au banquet eucharistique.

Ier Point. — La parabole de l'évangile du jour peut s'appliquer parfaitement à l'Eucharistie. — Le grand festin, c'est bien en effet celui du divin Sacrement. — Il est grand : Jésus-Christ l'a institué pour l'universalité des fidèles ; et puis, il doit durer jusqu'à la fin des siècles. C'est le banquet des âmes, destiné à les nourrir et à les sanctifier. Les mets qui y sont servis par Jésus-Christ, l'auteur de ce riche et saint banquet, c'est sa chair et son Sang : la chair et le Sang de Dieu même. Comme la nourriture s'unit à nous et s'y

incorpore, la chair et le Sang de Jésus-Christ nous unissent et nous incorporent à lui. Ce grand festin est l'achèvement de l'ineffable mystère de la rédemption du genre humain.

Sous peine de n'avoir pas la vie en nous, nous devons participer à ce grand festin. Mais, pour des religieuses, il n'est besoin ni de précepte formel, ni d'invitation et d'exhortation pressante. L'Eucharistie est ce qui attire leurs âmes : c'est leur aimant... leur pôle... leur soleil. Elles y trouvent l'attrait de leur esprit, le bonheur de leur cœur, la vie de leurs âmes et la joie de leurs sens. Elle attire et satisfait toutes leurs facultés. Leur cœur et leur chair s'y réjouissent dans le Dieu vivant. *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.*

Pour apprécier la grandeur du don de l'Eucharistie, pour des religieuses surtout, celles-ci n'ont qu'à se rappeler ces âmes si pures, si ferventes de tous les siècles, dont elles contemplent avec admiration les sublimes vertus, qui les jettent dans le ravissement. Or, ces vertus, presque inimitables, de tant de vierges surtout, ont été puisées par elles dans la participation fréquente du corps de Jésus-Christ. C'était à la table sainte que, durant les anciennes persécutions, tant de jeunes filles venaient s'armer du courage héroïque qui les faisait triompher de tous les supplices. De l'autel, elles volaient au martyre !

Longtemps avant le bienfait de cet admirable festin, il semble que Jésus-Christ nous pressait déjà, par la bouche du Sage (Prov., IX, 5), de répondre à son invitation, en nous criant : *Venite, comedite panem meum,*

et bibite vinum quod miscui vobis.—" Venez, mangez mon pain, buvez le vin que je vous ai préparé."—Et, il ne s'est pas contenté de réaliser le grand prodige de l'Eucharistie, mais il invite, il presse les hommes de profiter de son amoureux bienfait. Il *veut* qu'ils le reçoivent dans son sacrement. Il promet la vie éternelle à ceux qui le recevront. Et il menace de la perte de la vie (de l'âme) ceux qui ne mangeront pas la chair du Fils de l'homme.

Aussi bien, la nourriture eucharistique prise fréquemment et habituellement, nous change-t-elle et nous réforme-t-elle peu à peu.—Peu à peu, elle nous imprè ne de ses qualités, fait une impression durable dans l'âme, en chasse tout ce qu'il y a d'impur, la pénètre des vertus qu'elle contient, la transforme en Jésus-Christ. Elle donne sans cesse une nouvelle vigueur, et augmente dans l'âme les principes de la vie.

IIe Point.—Les religieuses doivent travailler à arriver à la perfection. La sainte communion est le motif le plus puissant pour y tendre, et le moyen le plus efficace de l'obtenir. La fréquente communion excite vivement à s'en rendre de plus en plus digne. Elle est un grand encouragement, et un frein qui soutient contre le mal. Elle est un aiguillon qui pousse au bien, qui excite la vigilance, et qui ranime la ferveur. Elle porte à s'adonner à la prière ; elle chasse de l'âme tout ce que Jésus-Christ y verrait avec déplaisir.

Communiez souvent, vierges du cloître. L'adorable sacrement perfectionne les dispositiens qu'il exige pour sa réception, et il augmente les vertus qu'il

demande. S'il vous oblige d'être pures, c'est pour vous rendre plus pures encore. Une bonne communion est une préparation à une autre meilleure. Elle y prépare les dons célestes qu'elle y répand; elle y attire par les saints désirs qu'elle excite... Pour augmenter votre goût pour la nourriture eucharistique, allez souvent au céleste banquet. Vous y puiserez et rassasierez tout à la fois, avec délices, votre faim et votre soif spirituelles. Votre désir satisfait excitera en vous un désir nouveau. Rassasiez-le de nouveau, et il deviendra de plus en plus ardent, à mesure qu'il sera contenté.

Mais on comprend que la tendance à acquérir une vertu, *non exigée* pour la communion *ordinaire*, doit aller jusqu'à aspirer à la sainteté de *conseil* et de *perfection*, pour les communions de *plus haute piété*, en religion.

O Jésus, qui nous avez aimées dès le commencement, dans notre vocation au saint état religieux, veuillez nous aimer jusqu'à la fin, et porter notre amour jusqu'à ses dernières limites, en nous embrasant des désirs d'une innocence et d'une pureté de cœur croissante, afin de pouvoir répondre à cette faveur immense, d'être invitées par vous à participer si souvent à votre beau et grand festin, pour nous y nourrir de ce mets céleste : votre chair adorable, —et y boire votre Sang divin !... O sainte Communion où nous mangeons la divine Manne ! le Pain descendu du ciel ! le Pain des Anges ! soyez toujours notre force et notre consolation. Opérez la transformation de nos âmes. Faites-nous sentir l'efficacité du *Sang qui fait germer les vierges !*

LE VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DE LA FÊTE DU TRÈS SAINT SACREMENT.

LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS. —LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR.—

Ie POINT.—Une dévotion, dans l'Église, est un mouvement des cœurs, mouvement surnaturel qui vient de Dieu et qui porte à aimer, à honorer ce qui est saint... La fin, l'objet d'une dévotion, est toujours une vérité de la religion à laquelle on s'attache et dont on espère retirer des fruits de grâce et de salut. Ainsi, la dévotion suppose un dogme et en découle.

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus a particulièrement pour motif, fondement et appui le dogme par excellence de l'Incarnation. Comme homme, Jésus-Christ a un cœur *moral* ou spirituel, principe de ses affections, et un cœur *matériel*, instrument, signe et symbole de ces même affections. Mais Jésus-Christ est *Dieu* en même temps qu'*Homme*. Son cœur est le cœur du *Fils de Dieu* incarné ; et la dévotion à ce cœur est fondée sur ce dogme de foi.

Dès le berceau de l'Église, la sainte humanité de Notre-Seigneur a été l'objet réel, principal de la dévotion des fidèles. Et si le culte du Sacré-Cœur *paraît* être nouveau, il ne l'est que dans le langage, la forme et les diverses manifestations de nos sentiments, et non dans ce qui est des sentiments eux-mêmes... Sans parler des Apôtres et de leurs successeurs, des écrivains sacrés, des saints et des docteurs

anciens de l'Église, voici quelques saints et saintes surtout remarquables par leur dévotion au Sacré-Cœur : 1° St Bernard ; 2° St Bonaventure ; 3° Ste Catherine de Sienne ; 4° Ste Gertrude ; 5° le vénérable Père Eudes ; 6° enfin, la B. Marguerite Marie, etc., etc.

Une dévotion est un moyen d'arriver à Dieu, de l'honorer, de l'aimer davantage. De là, les nombreuses dévotions de l'Église.

(Apostrophe amoureuse au Sacré-Cœur de Jésus, comme moyen d'arriver à Dieu, de l'honorer et de l'aimer davantage.)

IIe Point.—La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est en rapport, aujourd'hui surtout, avec les besoins du monde et de la société des temps actuels. Si, au dix-septième siècle, elle est entrée dans le culte public, et a fait, en quelque sorte, explosion dans l'Église universelle, c'est que, dans les desseins de Dieu, elle a été offerte au monde comme un moyen de ranimer le feu de la charité, pour qu'il ne s'éteignît pas par le déluge d'incrédulité et d'impiété de nos tristes temps. Et ce moyen ne pouvait venir plus à propos.

En effet, le Cœur de Jésus est le symbole de l'immense amour de Rédempteur à l'égard des hommes. Ce cœur de l'Homme-Dieu renferme toutes les affections, tous les sentiments qui sont purs, grands, sublimes... Le corps de Jésus-Christ participe à la sainteté de son âme, et celle-ci partage cette même sainteté. Il est plus pur que les rayons du soleil : *Cor solo purius*. Il est le chef-d'œuvre des mains de

24

Dieu ; le sanctuaire, le tabernacle, l'autel d'où s'élève sans cesse l'encens le plus pur vers le trône de Dieu. Car, il est à remarquer que le culte du Sacré-Cœur ne se borne pas au Cœur *matériel* dejà si admirable du Sauveur ; mais qu'il porte ses hommages à son Cœur *spirituel*, c'est-à-dire à tout l'amour, à toutes les affections infiniment saintes de la divine âme de Jésus. Voilà le vrai Sacré-Cœur que l'Église propose au culte de ses enfants, et qu'elle veut voir honoré, loué, contemplé par eux.

Oh ! écoutons notre mère la sainte Église. Honorons, contemplons, louons le Cœur de notre aimant Sauveur. Comme une fournaise ardente, comme un brasier d'amour, il brûle sans cesse pour tout le genre humain. Ses flammes s'échappent et se répandent sur toutes les âmes de bonne volonté —Allons donc à ce foyer infini, pour nous y voir échauffés, brûlés, consumés, purifiés.

(Expression de sentiments d'adoration, etc., envers le Cœur du Dieu de notre cœur.)

IIIe Point.—Pour retirer d'une dévotion des fruits solides et abondants, il est nécessaire de se bien pénétrer de son esprit, c'est-à-dire de la pensée et du sentiment qui la produit et qui doit la dominer.

La tendance et l'esprit de la divotion au Sacré-Cœur, c'est : 1° d'honorer et de glorifier le grand mystère de l'Incarnation. Car le Cœur de Jésus est honoré parce qu'il est le cœur d'un Dieu. Or, il ne doit cette qualité de cœur d'un Dieu, qu'au mystère de l'Incarnation. Cet ineffable mystère est donc honoré et glorifié par le culte rendu au Cœur sacré de notre Sauveur divin.

2° L'esprit de la dévotion au Sacré-Cœur est particulièrement un esprit d'amour. Le culte qui lui est rendu est un culte d'amour, un culte destiné à propager l'amour envers le divin Cœur. C'est un culte qui suppose l'amour et l'alimente dans les âmes qui s'y adonnent.

3° Enfin l'esprit propre à la précieuse dévotion qui a pour objet le Cœur sacré de Jésus, c'est l'esprit de reconnaissance et de réparation.—Esprit de reconnaissance pour l'intensité et la gratuité de l'amour de Jésus envers nous. Toute sa vie n'a été qu'un long acte d'amour pour nous.—Esprit de réparation : hélas ! l'amour du Cœur de Jésus est payé d'indifférence, et même de mépris et d'outrages ! Cette indignité doit être réparée. Les amis de Jésus doivent pleurer et gémir sur les injures dont il est l'objet. Ils doivent pratiquer la réparation, en honorant et exaltant le Dieu dont le Cœur nous a tant aimés, et nous aimera toujours dans l'inneffable mystère de l'Eucharistie.

Expression de sentiments d'amour, de reconnaissance et de réparation.

La fête du Sacré-Cœur n'est pas très ancienne, mais la dévotion en remonte aux origines du christianisme.

POUR LE IIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

PARABOLE DE LA BREBIS ÉGARÉE ET DE LA DRACHME PERDUE.

NOTES. (Les Religieuses, qui sont des *Brebis* particulièrement chéries, trouveront dans les Méditations pour le 2e Dimanche après Pâques, de pieuses considérations à méditer ; et particulièrement sous ce titre : " Les Brebis de Jésus-Christ.")

MÉDITATION SUR L'ÉVANGILE DU DIMANCHE.

Ier PRÉLUDE.—Considérons Jésus-Christ plein de douceur envers les pécheurs.

IIe PRÉLUDE.—Faites-nous, Seigneur, sérieusement méditer votre bonté envers eux... Apprenez-nous à pratiquer, à votre exemple, un tendre intérêt pour les infortunés pécheurs, tout en détestant et en abhorrant le péché.

Ier POINT.—Outre la leçon à retirer de l'Évangiledu jour, contre la fausse piété et la sévérité outrée des pharisiens, qui blâmaient la condescendanee du doux Sauveur envers les publicains et les pécheurs, il semble évident que Jésus veut y faire comprendre aussi combien l'afflige l'état d'une âme qui s'éloigne de lui et perd la *grâce* sanctifiante. S'il est question d'une âme religieuse surtout, il s'attriste, même lorsqu'elle perd seulement la *grâce* de la *piété* et de la *dévotion*. Oh ! voyez comme il aime sa chère brebis qui s'est éloignée de lui et s'est égarée ! Il court à sa

recherche... Il va jusqu'à l'arracher même du sein des épines. Il la met, plein de joie, sur ses épaules... Il la reporte au bercail ; puis il se réjouit de l'avoir réunie à ses brebis fidèles.

Oh ! comme sous l'image et les traits de cette parabole, on reconnaît combien Jésus aime les hommes et même les pécheurs, dont il hait pourtant si fort les péchés. Il désire les faire rentrer de nouveau dans la tendresse de son amitié, lorsqu'ils l'ont perdue. Il frappe sans cesse à la porte de leurs cœurs, et leur demande de le laisser entrer. Il leur tend les bras ; il voudrait les introduire jusque dans le centre des entrailles de son amoureuse miséricorde.

Des religieuses dont un des devoirs éminents est de s'appliquer à la réparation, doivent s'instruire à l'école de Notre-Seigneur, si plein de compassion pour les âmes égarées. Elles doivent apprendre de lui que la vraie vertu s'inspire de pitié, et non de dédain pour les pécheurs... Qu'elles déversent la haine sur le péché ; mais qu'elles plaignent le pécheur, et qu'elles s'animent envers lui de l'indulgence du Dieu *réparateur*, qui reçoit avec bonté ceux qui l'ont offensé, lorsqu'ils veulent réparer leur innocence dans la pénitence. Tel doit être l'esprit des Sœurs du Précieux-Sang. Leurs entrailles doivent s'émouvoir au souvenir de tant de malheureux égarés dans les voies du péché. Leurs désirs et leurs efforts doivent être de les voir rentrer dans les sentiers des bonnes grâces de Dieu, et céder à ses attraits, à son amour et aux promesses de ses récompenses.

IIe Point.—La drachme perdue figure aussi la perte

de la *grâce sanctifiante*, ce bien d'un prix infini, ce prix du Sang d'un Dieu ! Elle est bien précieuse la *grâce* puisque sa perte fait perdre le droit à l'héritage céleste !

Inspirez-nous, Seigneur, une frayeur salutaire de jamais perdre la *grâce sanctifiante*, et faites que par la fidélité à nos saintes Règles, nous obtenions d'éviter un si grand malheur.

La drachme figure encore la *grâce de la dévotion*. Une âme religieuse doit travailler sans cesse à conserver cette grâce si précieuse qui se manifeste par une tendre et onctueuse piété, qui la rend heureuse dans sa vocation ; qui la tient dans une douce union avec Dieu, et qui lui fait trouver des charmes dans les privations qu'elle a embrassées par les vœux de religion.

Aussi, si une âme religieuse s'apercevait qu'elle est déchue dans la grâce de la dévotion, elle doit se montrer sensiblement peinée d'avoir desséché la source des plus précieux biens spirituels. Elle doit s'efforcer de travailler à sortir d'un état qui ne peut que la conduire au châtiment de la sécheresse et de l'aridité spirituelle, et la priver de cette félicité de cœur qui accompagne une ferveur soutenue. Qu'elle reprenne donc toute sa régularité, et toute son exactitude à acquitter avec une fervente fidélité ses exercices spirituels. Car il s'agit de retrouver la drachme perdue que la femme de l'Évangile se donna tant de sollicitude à rechercher. O Seigneur, faites que nous imitions son empressement à recouvrer la drachme de la *grâce* de la *piété*, si nous avons eu le malheur de la perdre, et les Anges entreront dans une grande joie à notre occasion.

IVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

PÊCHE MIRACULEUSE.

(SOMMAIRE DE L'ÉVANGILE DU JOUR.)

Jésus était sur le bord du lac de Génésareth, entouré d'une grande foule qui se pressait pour l'entendre. Étant monté sur une barque qui appartenait à Simon, il pria celui-ci de s'éloigner un peu de la terre, et il se mit à enseigner le peuple. Quand il eut cessé de parler, il dit à Simon : " Menez-nous en " pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher." Simon lui répondit : " Maître, nous avons travaillé toute la " nuit sans rien prendre ; cependant, sur votre pa- " role, je jetterai le filet." Or, la pêche fut si abondante, que le filet se rompait. Jacques et Jean, qui étaient dans une autre barque, vinrent au secours, et on remplit les deux barques d'une prodigieuse quantité de poissons. Simon Pierre se jetant aux genoux de Jésus, lui dit : " Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur." Et, ayant ramené leurs barques à terre, Simon Pierre, Jacques et Jean quittèrent tout et suivirent Jésus.

MÉDITATION.

Ier POINT.—Si les âmes religieuses entourent, comme elles le doivent, Notre-Seigneur pour entendre sa parole et ses enseignements, il les distingue des âmes

de la foule commune pour les instruire. Il fait plus : à toute âme privilégiée dans sa vocation, il adresse les paroles qu'il dit à Simon : *Duc in altum* ; "allez au large." Il y a, pour les âmes religieuses, une pêche bien autrement importante à faire, que celle du poisson : c'est la pêche de la *vérité* des sublimes *principes* et des *vertus* de leur saint état. Pour réussir dans cette pêche spirituelle, Jésus veut que ces âmes "cinglent en pleine eau," et travaillent selon ses vues, sous peine de cet insuccès que font connaître les paroles de Simon à Jésus : "Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; cependant, "sur votre parole, je jetterai le filet." Oh ! que cette obéissance de Simon fut suivie de merveilleux succès !

Pour avancer dans la *sainteté* et la *perfection*, il faut y travailler en union à Jésus-Christ, et sous sa direction. Il faut avancer "en pleine eau," c'est-à-dire qu'il faut attaquer ses passions et ses mauvaises inclinations, et s'adonner à l'imitation de Jésus-Christ. Il faut acquérir toutes les vertus de sa vocation, en pratiquer les actes, animer toute sa vie par des intentions saintes. Avec la grâce du Seigneur, tout cela est possible, agréable même par les douceurs qui l'accompagnent. En travaillant ainsi, en s'efforçant d'imiter Jésus-Christ, on mènerait une vie douce, tranquille et agréable.

II POINT.— Si certaines âmes religieuses "travaillent sans rien prendre," c'est-à-dire sans progrès, c'est que, placées dans une lumière admirable pour les conduire à l'éternelle lumière du ciel, elles mar-

chent dans les ténèbres dont les environne une vie qui n'est pas en rapport avec l'abondance des grâces que leur confère sans cesse l'inappréciable don de la vocation religieuse. De là, des chagrins du cœur, des inquiétudes de l'esprit qui font qu'elles marchent par des chemins difficiles où elles courent risque de se lasser. Ces âmes ne goûtent pas les choses de Dieu, parce qu'elles se laissent facilement aller au goût d'autres choses. Le *mal* leur cause plus d'ennui que ne ferait le *bien*. Elles ne sauraient jamais jouir du contentement, tant qu'elles ne travaillent pas courageusement pour Dieu. Leur vie est ingrate et sans mérite.

Mais, si elles fixent les yeux sur Dieu, et si elles s'unissent aux vues de Jésus-Christ, elles donneront de la gloire à Dieu, s'enrichiront de grâces pour leur sanctification et leur salut, et s'assureront de magnifiques récompenses pour l'éternité. Sentiments à exprimer. Résolution " *d'avancer en pleine eau.*" De sortir des ténèbres qui s'amassent autour d'esprits *mal réglés*... D'écouter et de suivre avec une parfaite obéissance les directions et inspirations du doux Maître Jésus. Etc., etc.

Ve DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

INSUFFISANTE JUSTICE DES PHARISIENS. PROSCRIPTION DE LA HAINE ET DE LA COLÈRE.

Ier POINT.— Jésus-Christ a déclaré que la justice des scribes et des pharisiens était indigne du royaume

des cieux. En quoi cette justice était-elle donc défectueuse ?

Les pharisiens priaient beaucoup, ils faisaient de grandes aumônes, jeûnaient, et enfin étaient pleins de prosélytisme. Mais, aussi, leur justice était-elle toute d'apparat. Ils aimaient à être vus, loués et admirés. Intérieurement, ils avaient des vices, et les cachaient, par hypocrisie, sous une belle apparence envers Dieu, envers les pauvres, et par une prétendue sévérité envers eux-mêmes. Tout était extérieur chez eux. A l'observation des commandements de Dieu, ils substituaient assez volontiers celle des traditions humaines.

Votre vertu, votre justice est-elle animée d'intentions pures, exempte de motifs d'intérêt, d'amour de l'éclat et du désir de l'admiration ? Est-elle heureuse de la vertu des autres, et sans jalousie de l'estime que l'on nourrit d'eux ?

La vraie vertu doit avoir pour support la pureté d'intention, qui la sépare de la vanité pharisaïque. Elle travaille pour Dieu, et non pour elle-même et dans un but de profit mercenaire.

La vraie vertu trouve son bonheur dans son objet même. Elle aime Dieu, et ce divin objet lui tient lieu de récompense. Elle goûte Dieu parce qu'elle le trouve aimable. C'est pourquoi elle ne cherche que lui, elle ne se plaît qu'en lui ; il lui suffit à lui seul. Aimer Dieu parce que Dieu plaît, c'est la perfection de l'amour.

O mon Dieu, faites que je sois vertueuse et que je vous aime de la sorte, sans retour sur moi-même, mais comme une épouse qui trouve en vous l'attrait suprême de son amour.

IIe Point.—Jésus-Christ a proscrit la colère et la haine. " Et moi je vous dis (ce sont ses paroles) que " quiconque se mettra en colère contre son frère " méritera d'être puni,"—et il proclame le degré de châtiment que mérite chaque éclat ou chaque conséquence de la colère.

Notre-Seigneur nous défend d'entretenir *dans notre cœur* rien de contraire à la charité fraternelle, le mépris, l'aversion, l'envie, l'aigreur, les ressentiments, tout mouvement de colère et de vengeance... Examinons bien notre cœur sur ces sentiments... Dans nos *paroles* et nos *actions*. Notre-Seigneur défend les emportements, la colère, la médisance, les injures, les railleries offensantes, et tout ce qui peut blesser et contrister le prochain, et lui faire injustement tort. — Examinons-nous sur nos paroles et actions, afin de bien régler là-dessus notre conduite conformément à la sainte charité.

Poursuivant toujours la passion de la colère, et voulant l'étouffer et en réprimer les maux, Jésus-Christ ajoute : " Si offrant votre présent à l'autel, vous vous " rappelez que votre frère a quelque chose contre " vous, laissez votre offrande devant l'autel, et allez " d'abord vous réconcilier avec votre frère, et vous " reviendrez après cela offrir votre présent."

Ainsi, on ne peut se mettre mal avec son prochain et rester bien avec Dieu ; et pour se mettre mal avec Dieu, il n'est pas nécessaire d'avoir des torts énormes à se reprocher envers ses frères.—Le caractère religieux, par lui-même, suffit pour obliger à vivre avec une douceur et une charité plus qu'ordinaire, et à

éviter de rendre aucun mauvais service au prochain, et de lui faire ou de lui procurer aucun mal.—Retour sur les *sentiments* de son cœur, sur ses *paroles* et sur ses *actions*.—Prier le doux et miséricordieux Jésus de nous accorder la grâce d'imiter sa divine douceur, et de fuir tout ce qui sentirait une humeur et une conduite brusque et chagrine.

VI[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

NOTE.—L'Évangile du 6[e] dimanche après la Pentecôte est très semblable à celui du 4[e] dimanche du Carême. Il présente de même un miracle de multiplication de pains.—(Voyez la Méditation sur le 4[e] dimanche du Carême ci-devant.) Le sujet de ces deux méditations étant : " Le grain de sénevé," on peut méditer, durant la semaine, sur les sujets suivants, savoir : la fidélité dans les *petites choses* ;—le danger des *petites fautes* ;—l'obéissance aux inspirations et *premières grâces* ;—enfin, l'opposition aux *premiers commencements* des *passions* en général.

VII[e] DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

SUR LES FAUX PROPHÈTES.

" Gardez-vous des faux prophètes,
Vous les reconnaîtrez à leurs fruits."
(ÉVANGILE DU JOUR.)

I[er] PRÉLUDE.—Écoutons Jésus-Christ nous mettant en garde contre les faux prophètes.

IIe PRÉLUDE. —Faites, Seigneur, que nous ne prêtions jamais l'oreille à aucune doctrine fausse ; mais encore que nous nous défiions des exemples de tous ceux qui seraient sortis de la bonne voie.

Ier POINT.—La religion consiste surtout dans ses dogmes et dans sa morale. Il y a des docteurs faux et dangereux qui prêchent l'erreur et le mensonge. Ce sont de faux prophètes contre lesquels il faut se mettre en garde. Il y a aussi des docteurs hypocrites qui pervertissent les esprits et corrompent les cœurs. Il faut fuir leur contact. Pour réussir dans leurs vues, ils affichent une fausse sévérité et austérité.

On les reconnaît à leurs fruits. Ils prétendent réformer, et ils troublent tout par des inculpations haineuses et exagérées... Pour pouvoir accorder prudemment sa confiance, il faut que ceux qui la recherchent, donnent des preuves *positives* qu'ils en sont dignes. C'est *par leurs fruits qu'il faut les juger*. L'humilité doit être un de ces fruits : elle est le fondement de tout vrai mérite. Les esprits hypocrites sont fiers, orgueilleux, opiniâtres. Ils sont attachés à leurs prétendues lumières.

IIe POINT.—Que les Sœurs du Précieux-Sang se rangent toujours du côté de l'humilité ; qu'elles soient toujours détachées d'elles-mêmes, etc. ; et elles obtiendrout de demeurer dans la vérité et dans la vraie lumière.—Il y a en nous deux couseillers perfides : le *jugement propre*, et *l'amour-propre* Le chemin de la perfection, c'est celui dans lequel une Religieuse se laisse conduire par le seul esprit de Dieu. En dehors de cette voie, c'est l'illusion.

Ces deux perfides conseillers se font connaître par

leurs œuvres : ils troublent les esprits, ils égarent les cœurs ; ils réduisent l'obéissance religieuse même à avoir pour but et pour motifs la réalisation de leurs vues personnelles et humaines.—Les inspirations sont divines, lorsqu'elles poussent doucement à la paix, à l'union, et à une obéissance toute humble. Une âme reconnaît qu'elle cherche Dieu et non pas elle-même, lorsqu'elle est également contente, si elle ne fait pas ce qu'elle voudrait faire, ou si elle n'obtient pas ce qu'elle désirerait obtenir. La vraie vertu est exempte des empressements du cœur ; car ces empressements dénotent qu'on travaille pour soi-même et pour sa satisfaction personnelle.

III[e] POINT.— " *Un bon arbre*, a dit Jésus-Christ " dans la parabole que nous méditons, produit de bons " fruits, et un mauvais arbre produit de mauvais " fruits."—Notre cœur est comparable à un mauvais arbre, s'il ne produit point de vertus. Il est à craindre alors que, dans la communion, cette semence de toutes les vertus, Jésus, n'entre que dans la bouche qui le reçoit, et ne pénètre pas jusqu'à l'âme. Le cœur religieux, pour produire ses fruits, doit ressembler à une terre bonne et arrosée, au moyen de la prière, par l'eau de la grâce et par la bénédiction de Dieu.

O Jésus, daignez cultiver nos cœurs dans la terre fertile du saint état religieux, afin qu'ils produisent en abondance des fruits dignes de la vie éternelle. En vain, nous vous répéterions : " Seigneur, Seigneur," nous n'entrerions pas dans le royaume des cieux, si nous n'accomplissions pas ce que vous voulez que nous fassions dans notre sainte vocation. Nous

voulons, avec votre grâce, accomplir votre divine volonté. Oh! soutenez-nous dans la lutte contre nous-mêmes. Fixez-nous par force, si nous ne voulions pas vous suivre dans le chemin par lequel votre adorable volonté veut que nous vous suivions.

VIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

PARABOLE DE L'ÉCONOME INFIDÈLE.

Ier Prélude.—Écoutons le divin Docteur nous instruisant dans cette parabole.

IIe Prélude.—O Seigneur, daignez nous apprendre à être des économes fidèles des nombreux biens dont vous voulez bien nous confier l'administration.

Ier Point.—Il doit être compris que l'instruction de Jésus-Christ, dans la présente parabole, ne réside que dans son objet direct et principal, et non dans toutes ses parties et ses circonstances. Le divin Docteur ne loue pas l'économe infidèle du moyen injuste et malhonnête qu'il a pris pour se faire des amis; mais de son soin et de son intelligence à s'en procurer. Il veut que, comme enfants de lumière, nous mettions autant de prudence dans l'affaire de notre salut, que les enfants du siècle en mettent dans leurs affaires temporelles.

Le *riche* dont parle cette parabole, c'est Dieu. Et nous, nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu de lui, et dont il ne demeure le vrai propriétaire. Tout

est à lui ; et nous ne sommes que ses économes, auxquels il se réserve de faire rendre compte.

Nous ne nous appartenons même pas à nous-mêmes. Notre vie, notre âme et ses facultés, notre corps et tous ses sens, ses organes et ses membres, lui appartienent. Ce sont des biens dont il nous a confié la manutention, pour que nous les administrions suivant ses vues et ses désirs. Tout ce qu'il nous a confié, il nous l'a confié à cette condition. Oui, tous les dons de l'âme :—mémoire, intelligence et volonté ;—dons du corps :—santé, force, ainsi que toutes ses admirables aptitudes. —C'est pour lui,—pour sa gloire,—pour notre sanctification et celle du prochain qu'il nous a gratifiés des qualités de l'esprit, de l'imagination et du cœur. C'est pour la même fin qu'il nous dispense ses grâces intérieures et extérieures, d'un prix si inestimable puisqu'elles sont le prix du Sang de son divin Fils. Oh ! quel vaste champ ouvert à nos méditations, que les détails de l'administration si sérieuse dont Dieu nous a chargés, et dont nous devons nous acqnitter à sa juste et divine satisfaction... Examen du passé. Considération du présent et réflexion sur l'avenir.—Regrets, convictions, résolutions.

II POINT.— Le *riche* de notre parabole, ayant fait venir l'économe auquel il avait confié ses biens, lui dit : " Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez-" moi compte de votre administration, car désormais " vous ne pourrez plus la continuer." Pour nous aussi, viendra le moment où nous entendrons retentir cette parole : Rendez compte de votre administration. Et si nous avons été des économes infidèles, nous demeurerons effrayés et déconcertés.

Eh bien ! à cet instant terrible, le modèle des pénitents s'écrie : " Si vous devez faire attention aux iniquités, Seigneur, Seigneur, qui peut soutenir devant vous ? " *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?* Le seul moyen de n'être pas accablé à cette pensée, c'est de se la rappeler souvent. Il n'est plus temps de préparer un compte quand le moment de le rendre est arrivé. Rendons-nous donc compte d'avance à nous-mêmes. Puis, nous avons toujours le moyen de réparer nos torts passés. Soyons sages comme doivent l'être des " enfants de lumière." Donnons-nous plus de peine et d'activité. " Faisons-" nous des amis qui nous recevront dans les taber-" nacles éternels." Riches des biens de la grâce, cessons d'en faire des *richesses d'iniquité*, en en abusant. Employons-les à faire des œuvres de miséricorde spirituelle. Faisons l'aumône à tant de *pauvres spirituels*, dont l'état afflige Dieu et sa sainte Église. Aidons-les de nos *exemples*, de nos *prières*, de nos *pénitences*, de nos actes de *réparation*. Faisons ainsi la *charité*, et nous toucherons le cœur de Dieu, et sa miséricorde calmera sa justice à notre égard. En d'autres termes, revenons sans cesse à la pratique de *bonnes Sœurs* du Précieux-Sang, et il ne manquera pas d'amis qui nous recevront dans les tabernacles éternels.

Retour sur nous-mêmes. Fréquentes pensées sur l'esprit propre à notre Institut. Contrition et bon propos.

IXe DIMANCHE APRES LA PENTECOTE.

JÉSUS PLEURE SUR JÉRUSALEM, ET PRÉDIT SA RUINE.

Ier Prélude.— Voyez Jésus versant des larmes à la vue de Jérusalem.

IIe Prélude.— Demandez de ne jamais mériter son châtiment.

Ier Point.—" Jésus étant auprès de Jérusalem, et " voyant cette ville, pleura sur elle, et dit : Ah ! si " du moins, en ce jour qui t'est donné, tu connaissais " ce qui peut te procurer la paix." (Saint Luc, 19.)

Il y a une importante instruction renfermée sous la lettre de cet évangile. Jésus était reçu en triomphe, au milieu des acclamations. Et néanmoins, il pleure sur la malheureuse cité de Jérusalem. Il voit son grand crime : le *déicide*. Il voit la vengeance terrible qui doit tomber sur elle, à cause de son ingratitude ; et ses larmes coulent !

Jérusalem, cette ville que le Seigneur affectionnait, cette cité de Dieu pour laquelle le Seigneur avait opéré tant de miracles, doit être livrée aux plus affreux malheurs !

Bientôt, les Romains l'assiégeront, ses maisons, ses murailles seront réduites en ruines. Son temple sera détruit, son peuple sera égorgé. Le récit de ses maux fera frémir ! Voilà pourquoi le cœur de Jésus est ému. Son âme si tendre compatit au malheur qui doit bientôt la frapper. Quel modèle de charité et d'amour des ennemis !

Jérusalem a méprisé les grâces : elle va crucifier son Messie.

Voilà le sens *littéral* du récit évangélique ; en voici le sens *figuré*. Jérusalem avec son ingratitude, figure les âmes qui abusent des grâces : son châtiment figure celui qui tombera sur ces âmes si elles persévèrent dans cet abus ; si, connaissant la vérité, elles négligent de pratiquer ce qu'elle enseigne. Pour éviter leur châtiment, réfléchissons.

Jérusalem finit par tomber dans l'*aveuglement*, parce qu'elle s'est déclarée contre Jésus-Christ pauvre en sa naissance ; contre ses doctrines de renoncement, de sacrifice, de douceur, d'humilité. L'orgueil de la cité si privilégiée l'a empêchée de les admettre, en dépit de la sagesse, de la sainteté et des grands miracles de Jésus. C'est le fils de l'*humble Marie ;* ses disciples sont des artisans : c'est assez pour que, dans leur haine orgueilleuse, les habitants de Jérusalem décrètent la mort du Fils de l'homme ! Ils sont aveuglés ! Aveuglement spirituel, ô mot effrayant ! quels maux terribles découlent de toi !

IIe Point. — Jésus-Christ est la *lumière* des âmes ; mais celles-ci peuvent repousser sa clarté, et lui préférer leurs ténèbres. O âmes religieuses, instruisons-nous par des exemples terribles : ils ne sont pas inouïs dans le saint état. C'est à chacune de vous à réfléchir sur ses devoirs ; à descendre dans son intérieur ; à y porter la *lumière des principes de perfection* qu'elle a embrassés, sous l'impulsion de la grâce de la sainte vocation ; à interroger ses pensées et ses actions, et à en scruter les motifs. L'intérêt des passions doit

être mis sous les pieds, pour n'envisager que le jugement du grand Dieu qui sait tout, qui voit tout, qui entend tout, et fera rendre un compte sévère de tout! Préparons ce compte. Rentrons dans la vraie voie de nos devoirs. Comme c'est la *volonté* qui rend coupable, il faut que ce soit notre volonté qui se relève et qui se réforme elle-même, prévenue, aidée, soutenue par la grâce. Il faut prier, prier beaucoup, afin de passer de tout dégoût et éloignement pour la perfection, à la fidélité et à la vigueur de volonté qui puisse nous faire remonter à la hauteur de nos engagements religieux. Autrement, le châtiment temporel de Jérusalem figurerait le châtiment *spirituel* qui nous attendrait.

Car les maux de Jérusalem sont l'image de ceux qui menacent les âmes relâchées. Pour avoir abusé des grâces, Jésus s'en est éloigné ; et leurs ennemis, les démons, les ont assiégées, serrées de tous côtés. Ils ont intercepté toutes bonnes pensées, tous pieux désirs, toutes bonnes habitudes. Hélas ! quel dégât dans ces âmes! O Jésus, divine lumière, descendez dans nos cœurs. Nous vous les ouvrons : pénétrez-les, échauffez-les, attendrissez-les, relevez-les. Rendez-leur une vigueur toute nouvelle, afin qu'ils obtiennent, au ciel, la vie de la récompense et de la gloire éternelle.

Xe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

PARABOLE DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN.

Ier POINT.—" Notre-Seigneur, voyant quelques per-
" sonnes qui présumaient d'elles-mêmes et de leur
" propre justice, et qui méprisaient les autres, leur
" dit cette parabole : Deux hommes montèrent au
" temple pour prier ; l'un était pharisien et l'autre
" publicain. Le pharisien, étant debout, priait ainsi
" en lui-même : Mon Dieu, je vous rends grâces de
" ce que je ne suis pas comme le reste des hommes,
" etc., ni tel que ce publicain. Je jeûne deux fois la
" semaine : je donne la dîme de tout ce que je pos-
" sède. Le publicain, au contraire, se tenant éloigné,
" n'osait pas même lever les yeux au ciel, mais il se
" frappait la poitrine en disant : Mon Dieu ! ayez
" pitié de moi qui suis un pécheur. Je vous assure
" que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et non
" pas l'autre ; car quiconque s'élève sera abaissé, et
" quiconque s'abaisse sera élevé." (Luc, XVIII, 9, 14.)

Cette parabole est féconde en enseignements. On y voit, d'un côté, le portrait de l'orgueil, et de l'autre, le portrait de l'humilité... Comme le pharisien, une personne orgueilleuse a souvent à la bouche ses propres louanges... Elle est pleine d'elle-même... Elle ne voit pas la laideur de ses défauts... Au contraire, une personne humble et juste, figurée par le publicain, s'estime moins que son prochain... Ses défauts lui apparaissent même plus graves qu'ils ne sont. Tant s'en faut qu'elle conçoive du mépris pour per-

sonne... Loin de chercher l'éclat, elle travaille principalement à l'intérieur de son âme; elle cultive les vertus qui rendent saint, comme la foi, l'espérance, l'humilité, la patience, etc., et non pas celles qui peuvent frapper les regards.

II Point. — Ici, faisons quelques réflexions sur nous-mêmes. Peut-être y a-t-il en nous une orgueilleuse estime et préférence de nous-mêmes. L'orgueil et la vanité sont des défauts si communs! Pour nous en préserver, observons le publicain, et rapprochons-nous de ses sentiments... Craignons la justice de Dieu et nous prierons humblement. L'abaissement convient à la prière. Prenons-y une attitude de respectueuse humiliation, surtout devant l'auguste Sacrement et devant Jésus-Hostie... Notre esprit doit se gouverner par la considération de la présence de Dieu, qui remplit tous les lieux de sa puissance et de sa majesté... Pour nous connaître nous-mêmes, descendons, le flambeau de notre foi et de nos devoirs à la main, dans le fond de nos consciences, et scrutons-en les coins et recoins sous le regard de Dieu. Les religieuses surtout, doivent admirer et aimer à nourrir en elles les dispositions du publicain. Elles doivent y bien songer: toute présomption et ostentation doivent leur être en horreur. Car elles auront à répondre à Jésus-Christ si elles ont pratiqué la vertu au dedans d'elles-mêmes; si elles ont été douces et humbles dans leurs cœurs; si elles ont renoncé à elles-mêmes; si elles ont porté la croix tous les jours de leur vie; si elles ont pardonné religieusement; si leurs cœurs ont fui la jalousie, et leurs bouches les paroles

blessant la charité fraternelle ; enfin, si elles ont eu l'*esprit de Jésus-Christ*, sans lequel on ne peut lui appartenir. O Seigneur, faites que nous retenions bien, et que nous mettions en pratique la sainte doctrine énoncée ici. Expression de sentiments. Résolutions et bons propos.

XIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

JÉSUS-CHRIST GUÉRIT UN SOURD-MUET.

Ier Prélude.—Considérer Jésus-Christ guérissant le sourd-muet.

IIe Prélude.—Demander de comprendre le sens *moral* des *maux* et de la *guérison* du sourd-muet.

Ier Point.—Les miracles de Notre-Seigneur et les maux dont il guérissait, doivent s'entendre dans le sens propre et littéral, et dans un sens allégorique et figuratif.—Jésus ayant pris à part le sourd-muet, mit ses doigts dans ses oreilles, toucha sa langue de sa salive, et levant les yeux au ciel, il gémit et il opéra une guérison instantanée.

On peut être *sourd* à la parole de Dieu *intérieure* ou *extérieure ;* et *muet* quand il faut parler ;—avouer ses fautes ;—remercier Dieu ; le prier ; le louer.—C'est là un état qui fait soupirer Jésus-Christ, le fait gémir et pleurer. En effet, les inspirations, exhortations, menaces intérieures peuvent y être tout à fait négligées, et, par suite, être de nul effet.

Il y a une *bonne* et une *mauvaise surdité :* un *bon*

et un *mauvais silence...* —Soyons sourds aux vains discours,—aux médisances, aux injures personnelles. C'est là une bonne surdité... Fermer les oreilles aux avis, aux corrections, aux vérités prêchées, aux inspirations du Saint-Esprit, c'est une mauvaise surdité... Ne pas parler quand il le faudrait, c'est un mauvais silence, un silence criminel... Être muet, si on est personnellement offensé, injurié, ou si on parle mal de nous, c'est vertu. — En général, parler *le cœur ému*, ou parler avec trop d'envie de parler, c'est hors de convenance, d'à-propos, d'utilité et d'avantage. C'est s'exposer à suivre la suggestion du tentateur, ou à ne pas obéir aux inspirations du Saint-Esprit.

C'est une grande œuvre de charité fraternelle, que de mener à Notre-Seigneur, par la prière à leur intention, les sourds-muets *spirituels*, pour qu'il les guérisse. Oh ! c'est un zèle qui lui est agréable !... Avoir ce zèle, c'est, en outre, être charitable *envers soi-même.*

Jésus-Christ soupire et gémit sur nos offenses. Et nous sommes invités à gémir, nous aussi, à tourner notre confiance vers le ciel, et à espérer miséricorde et pardon.

IIe Point.— Les *doigts* de Jésus représentent les *dons* du Saint-Esprit.— Souvent ils entrent dans les oreilles ;—rarement, dans le cœur.—Jésus-Christ *touche la langue*, non de sa salive, mais de son corps sacré. Et cependant, nous ne sommes pas guéris ! ! Nous n'aimons point celui qui *brûle* de notre amour. —Nous ne nous abstenons pas des fautes de la langue. —Ouvrons nos cœurs,—ouvrons nos oreilles. *Hodie si*

vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra. Jésus parle aujourd'hui : il ne parlera peut-être plus... Ne faisons pas attendre notre Dieu qui frappe à notre porte; ouvrons-lui sans délai. Qui habite dans un cœur où Jésus n'habite pas ? Hélas ! Qui ?

Disons toujours de Jésus, nuit et jour, dans l'adversité comme dans la prospérité : " Il a bien fait toutes choses."—Dieu a créé le monde beau, admirable ! Il le gouverne par sa providence... Quelle œuvre que la rédemption des hommes ! Puis les Sacrements ! La chair et le Sang divin à manger et à boire ! Grâces innombrables accordées ! Péchés pardonnés ? Malheurs évités ! Afflictions consolées !—Oui, il a bien fait toutes choses. Et tout ce qu'il fait est bien fait, soit qu'il console, soit qu'il châtie. Aussi, répétons avec le Palmiste : " Je bénirai mon Seigneur en tout temps : sa " louange sera toujours dans ma bouche."

Les mauvaises habitudes dégénèrent en *surdité* et en *mutisme*... Elles enchaînent l'âme et la rendent esclave. Elles aveuglent l'esprit, endurcissent le cœur, assoupissent la conscience, et ôtent la honte... Il est difficile d'arracher un arbre qui a grandi ! il en est de même d'une habitude invétérée. *Principiis obsta.* Résistez aux tentations tout d'abord. Aux petites comme aux autres.—Il faut faire la sainte volonté de Dieu, qui a bien fait et fait bien toutes choses... C'est le moyen non seulement d'être bon, mais encore d'être heureux. Oh ! heureux état que celui d'une âme abandonnée à la volonté de Dieu.

XIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

DE L'AMOUR DE DIEU.

" Et voilà qu'un docteur de la loi se lève, et dit à " Jésus pour le tenter : " Maître, que dois-je faire " pour posséder la vie éternelle ?" La question de ce docteur de la loi était insidieuse. Cet ennemi de Jésus-Christ espérait trouver dans sa réponse un prétexte de l'inculper. —Jésus lui répondit : " Qu'est-il écrit dans la loi ? qu'y lisez-vous."

Admirons ici Notre-Seigneur déconcertant l'auteur de l'embûche par une imperturbable prudence. Par son interrogation, il retourne le piège contre son adversaire, en le forçant de répondre lui-même.— Le docteur de la loi répondit : " Vous aimerez le Seigneur " votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, " de toutes vos forces, de tout votre esprit, et le pro " chain comme vous-même." Jésus lui dit : " Vous " avez bien répondu : observez cela et vous vivrez."

L'amour de Dieu et du prochain, voilà l'abrégé et la substance de toute la loi. En cet amour consistent toute la loi et les prophètes, a déclaré Jésus-Christ lui-même. Ce n'est pas que la charité soit *l'unique* précepte de la religion. Mais toute la loi est comprise dans la charité, en ce sens que l'effet de cette vertu est de faire accomplir la totalité de la loi, avec tous ses préceptes et commandements. Nous devons aimer Dieu pour lui-même et le prochain pour Dieu. Voilà, en un sens, " toute la plénitude de la loi."

Dieu nous commande de l'aimer. C'est son pre-

mier commandement, et c'est à celui-là que tous les autres se rapportent. L'honneur qui nous revient de ce commandement a fait dire à saint Augustin : " Que " vous suis-je, Seigneur, pour que vousme comman- " diez de vous aimer?"—Dieu nous a aimés le premier, et de toute éternité. C'est de lui que nous tenons tout ce que nous avons : il mérite donc un amour de *retour* et de *reconnaissance*. Au reste, l'amour est lui-même sa récompense, par les douceurs qu'il répand dans l'âme. Et puis, si nous sommes faits pour aimer ce qui est *beau* et *bon*, Dieu n'est pas seulement beau et bon, il est la *beauté* et la *bonté* mêmes.

Il faut aimer Dieu de *tout notre cœur*. Car il appartient tout entier à Dieu, qui nous l'a donné par la *création*. Aussi, Dieu regarde-t-il le cœur, et non pas seulement les lèvres.

Il faut l'aimer de *toute notre âme*, et de *tout notre esprit*. Nos facultés : *mémoire*, *intelligence*, et *volonté*, doivent lui être consacrées. Il faut lui donner d'abord, et de préférence, non seulement nos corps et nos sens, mais nos pensées, nos affections, nos désirs.

Il faut l'aimer de *toutes nos forces*, c'est-à-dire d'un amour large, généreux et constant. Toujours aimable, toujours *aimant* et *bienfaisant*, il doit être aimé *toujours*, et d'un amour qui *surmonte toute opposition*.— Les marques de l'amour consistent à occuper souvent sa pensée de lui ; à se réjouir de le savoir aimé, servi et honoré ; et, au contraire, à sentir une pieuse amertume si son culte et sa sainte religion sont négligés et tombent en décadence.

Dieu veut qu'à son amour nous joignions celui du

prochain. Ces deux amours ne peuvent pas être l'un sans l'autre. Pour aimer Dieu, il faut aimer aussi le prochain. La règle de l'amour du prochain, c'est de l'aimer comme soi-même ; c'est d'imiter pour lui ce que nous faisons pour nous-mêmes, écartant de lui le mal, lui souhaitant et lui procurant le bien que nous pouvons. C'est là une règle infaillible de l'amour du prochain. *Aimer*, c'est *vouloir du bien*, dit saint Augustin ; il faut donc éviter que notre amour soit dommageable et pernicieux au prochain. Le rendre coupable pour notre intérêt et notre plaisir, ce n'est pas l'aimer, mais c'est plutôt pour nous aimer nous-mêmes, faire véritablement acte d'inimitié contre lui. Aimons-nous les uns les autres, saintement et sincèrement, mais sans nous rechercher nous-mêmes, au détriment de ceux que nous prétendons aimer.

Nous avons un devoir particulier de nous entr'aimer dans le saint état. C'est aussi le moyen de trouver ce que nous y sommes venues chercher : la paix dans l'union à Dieu. Sous le même habit, mues par le même dessein, dans la même maison, ennemies et éloignées du monde, ne faisons qu'un entre nous, dans Notre-Seigueur qui a demandé à son Père, pour nous, cette charité et cette union. Il nous en donne l'exemple, en disant : " Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés moi-même." Et saint Paul nous dit de nous entre-supporter, pour remplir le précepte de Jésus-Christ. Pardonnons-nous nos faiblesses et nos défauts mutuellement, et nous allégerons notre propre fardeau et celui des autres. Faites-nous-en la grâce, ô vous, Seigneur, qui avez compati à nos

misères, qui les avez soulagées, et les avez prises sur vous-même. Vous avez été pour nous le vrai Samaritain. Nous voulons que notre charité soit modelée sur la vôtre.

XIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

JÉSUS-CHRIST GUÉRIT DIX LÉPREUX.

Ier Point.—La lèpre corporelle était l'emblème de la lèpre spirituelle, c'est-à-dire du péché. Les mêmes *maux* et *misères* unissent ceux qui en sont les objets, soit qu'ils soient *bons*, soit qu'ils soient *méchants*. L'union des bons réjouit le ciel et la terre : ils s'aident pour le bien. C'est le contraire pour les méchants ; ils désolent par leur but. Ils s'unissent afin de s'autoriser dans le mal. Ils recherchent ceux qui leur ressemblent ; la triste nature y trouve son compte. Les justes tièdes ont aussi de la préférence pour les tièdes. Ils s'appuient sur l'exemple de leur relâchement. Bien au contraire, c'est avec les justes fervents qu'ils devraient aimer à vivre et à converser, afin de se ranimer dans le bien. Les dix lépreux étaient réunis à cause de la répulsion qu'excitait l'horreur de leur maladie. La lèpre corporelle défigure la personne, et lui donne un aspect hideux. Oh ! que la lèpre spirituelle qu'elle figure est plus hideuse encore dans les âmes ! Et qu'une personne vouée à Dieu par état doit avoir horreur de tout semblant d'un mal si affreux ! Qu'elle doit abhorrer non seulement le péché grave, mais haïr encore le péché véniel, et jusqu'à la négli-

gence des petites choses ! Elle doit ambitionner de garder et d'augmenter la beauté, les agréments et les amabilités que l'état de grâce donne à son âme, aux yeux de Dieu et de ses anges. (Expression de sentiments.)

IIe Point.—Il y a deux sortes de lèpre de l'âme : celle de l'entendement et celle de la volonté. La lèpre de l'esprit est le jugement propre. La lèpre de la volonté est l'amour-propre. L'une et l'autre défigurent l'âme.

La lèpre de l'esprit produit l'erreur et l'hérésie, la rébellion, l'opiniâtreté, la désobéissance et l'attachement au propre sens. La lèpre de la volonté enfante la sensualité, l'ambition, l'amour de la propre commodité et l'impatience dans les maux. Examinons-nous sur ces divers défauts et fautes qui accompagnent la lèpre intérieure. Détestons-les, et sollicitons d'en être exempts Fuyons la contagion de la lèpre d'autrui ; et pour ce qui regarde notre mal personnel, allons à Jésus qui peut et qui veut nous guérir ; et répétons-lui les paroles des dix lépreux : "Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous." Exercez votre miséricorde envers nous. Appliquez-nous la vertu de votre précieux Sang, pour que nous soyons guéris de nos mauvaises passions... Jésus ayant regardé les lépreux, tous furent guéris.

O notre souverain Médecin, abaissez votre regard sur nous. Plongez-le dans nos âmes, et portez-y la grâce et la guérison. En retour, nous voulons vous témoigner une vive reconnaissance, et faire servir votre bienfait à la gloire de votre Père, à l'édification

du prochain, et à l'accroissement de votre amour dans nos cœurs. Nous crions donc vers votre bonté, en la conjurant de nous exaucer. Foi... Confiance... Bons propos, etc.

XIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

PERSONNE NE PEUT SERVIR DEUX MAITRES.

Ier POINT.—Servir Dieu, c'est régner : *servire Deo regnare est.* C'est régner sur soi-même, c'est-à-dire sur son corps et sur tous ses membres, et sur tous ses sens ; c'est régner sur son esprit, son âme et toutes ses facultés. C'est les gouverner selon la fin et la destination pour lesquelles Dieu nous en a gratifiés. C'est le faire régner sur nous, en même temps que nous nous gouvernons, et que nous exerçons notre domination sur tout nous-mêmes.

Servir Dieu, c'est une gloire. Les officiers d'un souverain du monde se voient honorés et considérés en cette qualité. Or, Dieu est le souverain des souverains ; aussi ses serviteurs sont-ils honorés non seulement à l'extérieur, mais encore intérieurement et de cœur. Et, du reste, il est doux et agréable de servir Dieu. Il ne se laisse pas vaincre en générosité. Il récompense par des consolations intérieures ses fidèles serviteurs, en sorte que leur service n'est pas un dur travail, mais plutôt une jouissance. Ils courent, ils volent plutôt qu'ils ne marchent. La considération du temps, et surtout de l'éternité, ôte à leur vie sa rigueur, ou même la change en douceur et en attrait.

Le travail dure un moment et la récompense sera éternelle. Et, quelle récompense! La possession des mêmes biens que Dieu possède lui-même.

Faits pour lui, nous perdons tout si nous ne le servons pas; nous gagnons tout si nous le servons avec fidélité.

IIe Point.—Servir Dieu, c'est l'aimer, l'honorer, faire son adorable volonté; c'est chercher sa gloire en tout ce que nous faisons. Or, à lui seul il appartient d'être ainsi servi. Celui qui nous a faits tout ce que nous sommes, nous réclame tout entiers et sans partage, à son service.

Nous ne pouvons servir deux maîtres. Dieu, étant notre vrai et unique Maître, a seul droit à être servi de nous... Puis, rien de plus avantageux que le service de Dieu. Pour le temps, il nous donne le bonheur intérieur, la paix et une sainte joie; et pour l'éternité, il nous assure une incomparable félicité.

La maxime que *personne ne peut servir deux maîtres*, ne signifie pas que, dans la religion, on ne peut servir que Dieu seul; qu'il faut secouer toute autre dépendance, s'isoler de la société et n'avoir plus de commerce qu'avec Dieu. Non: placés dans le monde, nous devons vivre avec le monde. La séparation absolue du monde est une grâce particulière, et non un don général. C'est une vocation extraordinaire, et non une destination commune; c'est une voie où peu sont conduits; c'est une exception, et non pas une loi prescrite par la religion. Celle-ci n'interdit pas de vivre en société. Au contraire, elle consacre et fortifie les liens qui nous y unissent les uns aux autres.

Et dès lors que la divine Providence nous appelle à vivre en société, elle nous prescrit d'en remplir tous les devoirs : soumission aux supérieurs, obéissance aux autorités établies de Dieu, subordination à l'ordre social, etc. ; et cela non par crainte, mais dans la simplicité du cœur, et pour plaire au Seigneur, en exécutant sa très sainte volonté. Ainsi, le service exclusif de Dieu n'empêche pas, mais confirme et fortifie l'obligation de servir qui de droit, dans la société établie de Dieu dans le monde.

IIIᵉ Point.— Servir Dieu, voilà notre premier et principal devoir ; le second, c'est de nous acquitter de tous nos autres services en les considérant comme des émanations du sien, et en vue de lui, et pour lui plaire. Méditons ces grands principes, et gravons-les dans nos esprits et dans nos cœurs.

Personne ne peut servir deux maîtres qui imposent des devoirs incompatibles. Nul ne peut prétendre se partager entre ce que Dieu commande et ce que le monde exige. Allier l'abnégation et la cupidité, l'orgueil et la vérité est chose qu'il est absurde de prétendre faire. Il faut nécessairement faire un choix entre Dieu et l'Évangile, et le monde et sa doctrine : *totum te exigit, qui totum te fecit.* Ce serait une illusion de ne le servir qu'en *pensées*, que par des *paroles* ; et même *par des sentiments.* Tout cela doit être animé de l'esprit de piété, et accompagné de la pratique de la sainte volonté du Seigneur. Aux sentiments, il faut joindre les œuvres ; elles sont l'essence du service de Dieu. Pratiquer ses devoirs suivant son état, et souffrir pour lui, c'est être ses vrais serviteurs... O

Sang précieux, enivrez-nous, afin que nous vous servions ainsi, en *esprit* et en *vérité*, sans jamais diviser et partager nos cœurs. Retour sur soi-même. Regrets... Résolutions.

XVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

JÉSUS-CHRIST RESSUSCITE LE FILS DE LA VEUVE DE NAIM.

Lorsque le Seigneur était près de la porte de la ville de Naïm, voici qu'on portait en terre un mort, qui était le fils unique d'une veuve. Lorsqu'il vit les larmes de cette mère affligée, il fut touché de compassion, et il lui dit : "Ne pleurez point." Alors, il s'approcha, toucha le cercueil, et il dit au mort : "Jeune homme, je vous dis : levez-vous." Aussitôt, le mort se leva sur son séant, et commença à parler, et Jésus le donna à sa mère. La frayeur saisit tous les assistants, et ils glorifièrent Dieu en disant : Un grand prophète s'est levé parmi nous, et Dieu a visité son peuple.

Ier PRÉLUDE.—La mort corporelle est l'image de la mort spirituelle, causée par le péché.

IIe PRÉLUDE.—Faites-nous la grâce, ô Jésus, de bien mettre à profit ce sérieux sujet de méditation.

Ier POINT.—Souvent, dans la vie du Sauveur, les miracles dans l'ordre corporel symbolisent ceux de l'ordre spirituel. Tel peut être considéré le miracle si éclatant de la résurrection du fils de la veuve de

Naïm. Combien, en effet, seraient restés dans leur état de morts spirituels, si le Sauveur, touché des larmes de l'Église notre mère, auxquelles se joignent les pleurs des pieux fidèles, n'avait attiré sur eux la grâce insigne de la résurrection de leurs âmes ! Marie surtout, la commune Mère de tous les chrétiens, offre sans cesse ses tendres gémissements et ses prières en leur faveur.

Oh ! combien les Sœurs du Précieux-Sang, appelées à la sainte vocation de victimes réparatrices et à travailler à la conversion des pauvres pécheurs, doivent témoigner de zèle à offrir les larmes de leurs cœurs, et les saintes œuvres auxquelles les appelle leur état, pour faire tomber sur leurs infortunés frères, plongés dans la déplorable mort de l'âme, les mérites du Sang divin, pour qu'ils soient tirés de leur funeste état, et ressuscités à la bienheureuse vie de la grâce sanctifiante ! Donc, qu'elles ne se lassent jamais de joindre leurs pleurs et leurs prières à celles de la bonne et universelle Mère des hommes, pour que le Cœur de Jésus en soit touché, et qu'il s'approche, par ses vives inspirations et par de puissants remords, de ceux sur le sort desquels elles gémissent, et qu'il leur dise enfin : " Levez-vous, je vous le dis."

Oh ! que de morts spirituels sont ainsi rendus à la vie éternelle du ciel ! Que de conversions obtenues du ciel par les ferventes prières d'âmes pieuses, en faveur de frères malheureux qu'elles ne connaissent même pas ! N'est-il pas dit de sainte Thérèse, entre autres, qu'elle ramenait dans la bonne voie, par son zèle embrasé à prier pour eux, autant d'infortunés

déshérités de la grâce que les prédicateurs de son temps... Douloureux retour sur tant d'âmes qui perdent, avec insouciance, une vie pour laquelle Jésus-Christ est mort sur la croix, arrachant ainsi à ce Dieu Rédempteur sa vie de *grâce sanctifiante*, à la perte de laquelle il a été plus sensible qu'à sa mort sur le Calvaire.

IIe Point.—" Et comme il approchait de la porte de " la ville, il arriva que l'on portait en terre un mort.' Ce dernier spectacle est commun, et il mérite bien que l'on y attache quelques réflexions sérieuses et pratiques. Il doit faire naître dans l'esprit des idées autres que celles d'une froide indifférence; mais plutôt le sentiment profond de notre mortalité. Si la pensée de la mort a quelque chose de triste, elle offre aussi un souvenir salutaire, dont il importe de se préoccuper avec un sage discrétion. C'est même par une grâce signalée que Dieu la remet souvent sous nos yeux. C'est un puissant motif et un moyen efficace de conversion ou de persévérance. La vie est la préparation à la mort; mais la mort est l'école de la vie; en étudiant la mort, on apprend à vivre. Nous y découvrons ce que nous sommes,—ce que nons devrions être,—et ce que nous deviendrons par la mort. Le corps tombera dans la pourriture; mais l'âme s'élancera vers ses destinées éternelles. Puissante raison de fuir le mal, et de s'adonner à la pratique de toutes les vertus.—Prière.—Résolutions.

La mort est la peine du péché. Condamnés que nous sommes à mourir, nos corps sont comme la prison où nous sommes détenus. Dans l'attente de l'exécution de

notre sentence, dont le jour nous est caché, efforçons-nous de nous maintenir dans une continuelle vigilance, afin de n'être point surpris. C'est ce que recommande Jésus-Christ lui-même. *Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.* (Math., XV,13.) —" Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour, " ni l'heure." Peut-être le moment est-il près d'arriver. Chacun de nos instants est un pas vers la mort. Il est sage de penser, au lever du jour, que ce sera peut-être le dernier pour nous ; et à l'ouverture de la nuit, qu'elle commence peut-être pour nous la nuit éternelle.

PRATIQUE : Faire toutes ses actions : prières, bonnes œuvres, confessions, communions, avec l'intention de s'y préparer à la mort. Le seul moyen de n'être pas surpris, c'est d'attendre sans cesse.

XVIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

JÉSUS-CHRIT GUÉRIT UN HYDROPIQUE. —IL COMMANDE L'HUMILITÉ.

Jésus était entré... dans la maison d'un des principaux pharisiens pour prendre son repas ; il y était observé attentivement. Et voilà qu'un hydropique se présente devant lui. Jésus prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya.

Ier POINT.—" Ceux qui étaient là observaient Jésus." – Il y en a qui ont toujours les yeux sur les autres.... jamais sur eux-mêmes. Le vrai spirituel n'a des yeux que pour remarquer ses défauts, et pour imiter

les vertus de Jésus-Christ : sa piété en priant, sa gravité en marchant, sa modestie en mangeant, son humilité en conversant, sa douceur en pardonnant les injures, sa patience en souffrant, et son obéissance en mourant.

Ames vouées à Dieu en religion, si vous devenez les objets de quelques observations critiques, il ne faut ni vous étonner, ni vous plaindre, puisque Jésus-Christ lui-même y a été soumis. La Providence vous ayant appelées à le servir dans le saint état, ne cessez jamais de vous rappeler que du moment où vous y êtes entrées, vous être devenues un spectacle au monde, aux hommes et aux anges. *Spectaculum facti sumus mundo et angelis et hominibus.* (1, Cor., IV, 9.)

Les bons et les méchants vous observent. Pour paraître vertueuses, vous devez vous efforcer de l'être. Pour éviter la censure, faites en sorte de ne la mériter pas. Exercez votre propre sévérité sur vous-mêmes, et donnez-vous ainsi le témoignage de votre conscience ; puis, espérez que l'honneur et le respect environneront et vous-mêmes et votre sainte vocation.

L'hydropisie dont Notre-Seigneur guérit le malade de cet évangile, figure l'amour-propre et l'orgueil. On est hydropique, bien souvent, sans le savoir. C'est quand on s'enfle d'amour-propre ; quand on a soif d'estime, de considération, d'honneur, etc. ; quand on a de la jalousie contre les autres, au lieu de se remplir de Dieu, de son amour et de ses dons. Oh ! étudions-nous nous-mêmes, connaissons notre maladie ; gémissons-en, et la divine miséricorde répandra ses grâces et nous guérira.

IIe POINT.—Quiconque s'exalte sera humilié : et celui qui s'humilie sera exalté. S'humilier pour être honoré par les hommes est hypocrisie ; s'humilier pour être exalté par Dieu est religion. L'humilité est une des vertus que Jésus-Christ a apportées du ciel à la terre. L'antiquité n'avait pas l'idée de l'humilité *chrétienne* qui suppose dans celui qui la possède la conscience de son indignité, et le sentiment de son néant. Il y a deux degrés dans l'humilité : humilité de l'esprit et humilité du cœur ; humilité de l'intelligence et humilité de la volonté. L'humilité de l'esprit est le fondement de l'humilité du cœur. Le devoir de l'humilité à pour *objet. Dieu et le prochain.* Tout doit nous humilier à l'égard de Dieu, dont nous ne pouvons même concevoir les infinies perfections, ni la distance qui sépare notre bassesse de ses sublimes grandeurs. L'humilité vis-à-vis du prochain défend tout mépris à son égard... Mais l'humilité n'est pas la fausseté. Il est donc permis de se croire en possession de qualités, de vertus et de mérites, pourvu qu'on ne s'en attribue pas la source à soi-même, mais qu'on la fasse remonter au don et à la grâce de Dieu.

IIIe POINT.—“ Remarquant comment les conviés “ choisissaient les premières places, il (Jésus) leur dit “ cette parabole : Lorsque vous serez invités à des “ noces, ne vous asseyez point à la première place ; “ etc., etc.” Il y a deux espèces de *noces ;* celles du ciel et celles de la terre. Noces du ciel, union de notre âme avec Dieu, noces de la terre, union de notre corps avec Jésus-Christ dans le saint Sacrement. Pour le ciel, il est permis d'aspirer aux premières places ;

pour les noces de la terre, il faut s'humilier, s'estimer moins que tout le monde, indignes de participer à un si grand mystère. Jésus fait monter plus haut quiconque s'abaisse le plus. Il faut descendre pour s'élever. Jésus guérit l'hydropique *en le t uchant:* son corps sacré guérit nos maladies spirituelles et corporelles...Oh ! que de fois il a touché notre cœur et notre langue ! et nous sommes encore orgueilleux, colères et impatients : notre langue manque encore à la discrétion, à la charité et à d'autres vertus ; elle raille, elle critique, elle exprime de l'amertume, des prétentions orgueilleuses, etc. Hélas ! que nous avons sujet de nous adresser des reproches et de nous humilier ! Notre-Seigneur peut bien nous dire à bon droit : " Vous ne faites profit ni de ma chair, ni de mon Sang !..."

Expression de sentiments, etc., analogues aux trois points de cette méditation.

XVI.e DIMANCHE APRES LA PENTECÔTE.

JÉSUS-CHRIST EXPLIQUE LES GRANDS COMMANDEMENTS DE LA LOI, ET CONFOND LES PHARISIENS.

Ier Prélude. — Représentons-nous Notre-Seigneur nous expliquant le commandement de l'amour de Dieu et du prochain.

II Prélude.—Daignez, ô Jésus, m'accorder la grâce de mettre en pratique vos divins et sublimes enseignements.

I[er] POINT.— *Hoc est maximum et primum mandatum.* Le plus grand et le premier commandement, c'est celui de l'amour de Dieu. Ce commandement est grand parce que son objet, c'est l'amour de l'Être par excellence, de l'Être nécessaire, éternel, immense, tout-puissant, immuable, la bonté, la beauté, la sagesse, la justice, la sainteté par essence, notre Dieu, notre roi, notre père, notre maître, notre tout. O amour grand et noble par excellence !

Puisque Dieu est la beauté et la bonté par excellence, et que nous avons reçu de lui un cœur capable d'aimer, il est juste qu'il nous commande de l'aimer. Ce commandement renferme tous les autres ; et l'accomplir, c'est accomplir toute la loi, parce que c'est n'avoir de volonté que celle de Dieu, c'est n'aimer que ce que Dieu aime, ne haïr que ce que Dieu hait, faire tout ce que Dieu commande, et rien de ce qu'il défend. Ainsi, c'est être juste et saint.

Ne pas aimer Dieu, c'est lui *préférer l'amour des créatures*, car l'homme ne saurait être sans amour... C'est par là même, faire à Dieu une bien coupable *injure;* c'est préférer le *néant* à l'Être infini en perfections et en amabilités infinies ; c'est commettre une ingratitude énorme, puisque nous tenons de Dieu l'existence ; que nous sommes comblés de ses biens dans la vie présente, et qu'il nous destine les plus ineffables jouissances dans la *vision intuitive* et la *possession de lui-même.* durant toute l'éternité !—Application... Expression de sentiments... Résolutions.—

II[e] POINT.—" Vous aimerez, dit Jésus, le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et

de tout votre esprit."—Donc, ce qui est le plus impérativement prescrit de la part de Dieu, c'est de l'aimer... Nous sommes sur la terre pour connaître Dieu et pour l'aimer... Au dehors, tout nous prêche l'amour de Dieu ; au dedans, tout nous l'inspire.

En nous disant que nous devons aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, Jésus-Christ nous instruit de la manière dont il veut être aimé. Il veut exprimer quelle doit être l'ardeur de notre charité : "La mesure de notre amour, dit saint Augustin, c'est d'être sans mesure," sans aller pourtant jusqu'à une effusion sensible de tendresse semblable à celle dont nous pouvons être affectés pour nos amis. Un amour de préférence remplit le précepte. — Aimer Dieu " de tout son cœur," c'est lui soumettre sa volonté, faisant ce qu'il ordonne, ne désirant que lui. Aimer Dieu " de toute son âme," c'est lui immoler ses passions, chercher ce qui lui plaît, ne respirer que pour lui. Aimer Dieu " de tout son esprit," c'est lui assujettir son jugement, croyant ce qu'il a révélé, et ne pensant qu'à lui.—Enfin, aimer Dieu " de toutes ses forces," c'est lui consacrer ses actions et ses puissances ; c'est fuir et repousser ce qui l'offense, et ne travailler que pour lui. — C'est lui donner son esprit par la foi, son cœur par la charité ; ses passions par les mortifications ; ses forces par l'humilité et l'espérance. En d'autres termes, il faut : 1° que nos actions découlent de l'amour de Dieu et s'y rapportent ; 2° c'est un devoir d'en renouveler fréquemment l'expression ; 3° l'amour de Dieu doit surtout produire l'observation de sa loi.—Ex-

pression de sentiments comme après le premier point.

III[e] POINT. — " Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes." Voilà le second commandement. Dans tout son Évangile, Jésus-Christ ne sépare jamais les deux préceptes de la charité : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Il aime tous les hommes, et il a versé son Sang pour eux. Aussi, le caractère auquel il veut qu'on reconnaisse ses vrais disciples, c'est l'amour mutuel qu'ils doivent avoir les uns pour les autres. Dès les premiers temps, on les distinguait à cette marque. *Vide, inquiunt, ut invicem se diligunt* (Tertullien). — La grâce nous fait aimer Dieu pour lui-même. C'est elle aussi qui doit nous faire aimer le prochain, et nous le faire aimer pour l'amour de Dieu. Nous ne divisons pas notre cœur entre Dieu et le prochain : dans celui-ci, c'est Dieu que nous aimons. Avec une seule charité, deux affections en nous tendent vers Dieu, l'une directement, et l'autre en passant par le prochain. — Nous devons nous efforcer d'aimer Dieu toujours davantage. Quant au prochain, la règle donnée par Jésus-Christ, c'est de l'aimer comme nous-mêmes ; mais avec l'obligation de le *traiter* comme nous nous *traitons :* prenant garde de lui faire ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait, et faisant pour lui ce que nous voulons que les hommes fassent pour nous... Il faut encore, dans l'exercice de la charité fraternelle, distinguer deux sortes de devoirs, les uns extérieurs, les autres intérieurs.

Il peut se faire que nous soyons dispensés quelque-

fois des devoirs extérieurs, mais il n'y a jamais de raison qui empêche de remplir les devoirs intérieurs, puisqu'ils sont toujours praticables. Si on ne peut pas faire de bien au prochain, du moins, on peut lui en désirer. Nous ne pouvons pas toujours assister les autres par des moyens *extérieurs*. Nous pouvons toujours les assister par le moyen *intérieur* de la prière, etc., etc. L'amour du prochain n'est qu'une extension de l'amour de Dieu. Comme les créatures ont des qualités aimables, lesquelles émanent de Dieu, c'est lui que nous aimons en elles, pourvu que nous rapportions l'amour de ces qualités à leur divine source, et que nous donnions toujours la préférence à Dieu... Expression de sentiments, comme à la fin des autres points.

XVIIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

JÉSUS GUÉRIT UN PARALYTIQUE. SES PAROLES EN CETTE CIRCONSTANCE.

Jésus, étant venu à sa ville (Capharnaüm), on lui présenta un paralytique couché dans son lit. Jésus, voyant leur foi, dit au malade : " Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis." Accusé de blasphème par quelques scribes, Jésus leur dit : " Lequel est le plus aisé, ou de dire : " Vos péchés vous sont remis," ou de dire : " Levez-vous et marchez ? " Et, il dit au paralytique : " Levez vous, emportez votre lit, et vous en allez en votre maison." Il prouva ainsi

qu'il était le Fils de Dieu, puisqu'il guérissait le corps et l'âme.

Ier PRÉLUDE. — Représentons-nous Notre-Seigneur rendant la santé au paralytique.

IIe PRÉLUDE. — O Seigneur, reconnaissant votre double pouvoir, nous vous demandons surtout la guérison de nos âmes.

Ier POINT.—En pardonnant ses péchés à un homme pour lequel on ne lui demandait que la guérison de son corps, on doit supposer que Jésus lui inspira, en même temps, la contrition de ses fautes, et qu'il le disposa ainsi à en recevoir le pardon. Aussi, voyez avec quelle bonté tendre il dit au paralytique : " Mon fils, ayez confiance." Deux choses nous obtiennent le pardon de nos péchés : la *foi* et la *confiance*. La foi nous assure que Dieu peut nous pardonner nos fautes, et même les plus graves ; et la confiance nous incline fortement et pieusement à espérer que sa miséricordieuse bonté va réellement et certainement nous accorder notre pardon. Allons toujours au saint tribunal avec ces deux dispositions, et rassurons-nous ; nous retournerons absous !

Qu'il fait bon d'espérer en Dieu, puisqu'il nous dit : *Confide, fili.* " Ayez confiance, mon fils." Espérons la rémission de nos péchés, parce que Dieu nous le dit et nous le commande : *Confide.* Le ciel et la terre passeront, mais la promesse de Dieu ne passera pas... Espérons la rémission de nos péchés parce que nous sommes les enfants de Dieu : *Confide, fili...* Nous devons d'autant plus espérer la rémission de nos péchés, que c'est Dieu qui nous inspire le désir de

l'obtenir, et qui opère en nous le regret qui en est la condition. Demandons à Dieu la contrition, excitons-nous-y, et espérons.

IIe Point.—" Levez-vous, prenez votre lit, et allez-vous-en chez vous, à votre maison." " Levez-vous." La grâce, la conscience, les inspirations invitent, pressent les âmes adonnées au péché, de se " lever," c'est-à-dire de sortir de leurs habitudes mauvaises, de renoncer à leurs attachements, de corriger leurs vices, s'ils ne veulent pas languir dans leur paralysie spirituelle, puisqu'elles sembleraient vouloir y croupir.

" Prenez le lit sur lequel vous étiez couché, et emportez-le." C'est-à-dire, souvenez-vous de vos fautes passées, et qu'elles vous servent, après votre guérison, pour vous entretenir dans la contrition et l'humilité convenable, et pour souffrir avec patience les peines de la vie.

" Allez-vous-en en votre maison." Votre maison, c'est le paradis. Guéris, délivrés de vos maux spirituels, marchez avec constance et ferveur vers cette maison. Employez, pour y arriver, vos forces, vos pensées, vos ardents désirs. Oh! que regrettables seraient les jours et les moments employés à une fin contraire !

IIIe Point.—D'après ce qui vient d'être dit, les marques de la conversion et guérison spirituelle sont : La première, *de se lever : surge.* Une âme abattue contre terre par le péché, si elle est fidèle à la grâce qui l'aide, se dégage de ses liens, s'élève vers Dieu et se tient debout ; c'est là la garantie d'un vrai changement. La seconde, *est de maîtriser ses passions :*

tolle lectum tuum. Ce lit du malade, qui sont ses mauvais penchants, il faut qu'elle le prenne et qu'elle le porte humblement en se tournant vers Dieu, et en pratiquant la pénitence. Sans cela, il n'y a pas de marque de vrai changement. La troisième, *est de rentrer en soi-même : vade in domum tuam,* par la séparation des objets des passions. L'âme convertie ne s'épanche plus vers les créatures. Elle ne s'expose plus aux occasions du péché.

XIXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

PARABOLE DES CONVIÉS AUX NOCES QUI REFUSENT D'Y ALLER : ET L'HOMME SANS ROBE NUPTIALE.

Ier POINT.— Cette parabole montre la conduite de Dieu dans la composition de son Église. Le roi qui fait les noces de son fils, c'est Dieu le Père qui a voulu que son Fils épousât notre nature par son incarnation. La *première invitation* au festin de ces noces, fut l'*invitation générale à tous les hommes au salut* et à l'attente du Messie. Mais très peu d'hommes y répondirent, *et nolebant venire...* Il y eut alors très peu d'élus, la méchanceté du genre humain lui rendant inutiles les moyens qu'il avait de se sauver.— La *seconde fut faite particulièrement aux Juifs.* Dieu leur donna leur loi comme une préparation à l'Évangile : *iterum misit alios servos.* Tout fut prêt pour les noces à l'avènement du Messie : *omnia parata.* Mais les Juifs refusèrent de reconnaître le Messie en Jésus-Christ :

illi autem non intellexerunt. Même, ils firent mourir les envoyés de Dieu, c'est-à-dire qu'ils résistèrent et tuèrent en eux-mêmes les inspirations de la grâce.— La troisième invitation s'est faite de nouveau à tous les hommes par la prédication de l'Évangile. Tous sont appelés, bons et mauvais *bonos et malos.* Et l'Église est formée : *et impletæ nuptiæ discumbentium.*— Pour nous qui avons été réservés pour cette dernière invitation, nous devons en profiter et y correspondre, afin qu'après avoir joui du bonheur du festin de noces de Jésus-Christ avec son Église, nous arrivions aux noces éternelles, dont celles-ci ne sont que la préparation. Expression de sentiments et résolutions.

II POINT. — Les noces de Jésus-Christ sont son union avec son Église. Le festin des noces est le bonheur éternel. Dieu qui la prépare désire que nous en jouissions ; il nous invite, il nous presse, il nous sollicite d'y aller ; il nous donne libéralement les moyens d'y arriver... O Dieu, si donc nous ne devons pas être bienheureux, il ne tiendra pas à vous ! Hélas ! que de chrétiens répondent bien mal aux bonnes intentions et aux vœux du Seigneur pour ce qui touche leur salut éternel ! Ils s'excusent de ce qu'il faut faire pour aller en paradis. Ils s'attachent aux biens du néant. Ils méprisent, ou, du moins, ils négligent opiniâtrément les moyens que Dieu leur donne dans sa sainte Église. Si donc il les perd pour l'éternité, ils l'auront bien volontairement mérité... Que dire, surtout, de religieuses qui auraient traité Dieu assez mal pour mériter d'être exclues du paradis ? Avec quel juste désespoir elles se condamneront éternellement, pour avoir

abusé des grâces de leur saint état, et avoir été ainsi jugées indignes de participer au festin des élus!— Retour sur soi-même. Sérieuses réflexions.

IIIe Point.— Il y a trois unions de notre âme avec Dieu : la première se fait par la *grâce sanctifiante ;* c'est la *robe nuptiale*, sans laquelle nulle âme n'est admise au festin de l'Époux. Préférons-la à tous les biens, et craignons par-dessus tout de la perdre. La seconde union se fait par la *sainte Eucharistie ;* elle nous sanctifie et nous divinise en quelque sorte. Elle fait de nous une seule chair et une seule âme avec Jésus-Christ, dit saint Chrysostôme. La troisième union sera *dans le ciel par la gloire.* Soupirons après cette union avec Dieu, à jamais inséparable. Travaillons à nous en rendre dignes... Résolutions. Etc.,etc.

XXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

JÉSUS-CHRIST GUÉRIT LE FILS D'UN HAUT OFFICIER, QUI ÉTAIT TRÈS MALADE À CAPHARNAUM.

Ier Prélude. — Rappelons-nous les paroles et les actions rapportées dans l'évangile de ce dimanche.

IIe Prélude.— Aidez-nous des lumières de votre grâce pour les bien méditer, et pour en bien profiter.

I^r^ Point.— " Un officier dont le fils était malade à " Capharnaüm, ayant appris que Jésus arrivait de " Judée en Galilée, alla le trouver et le supplia de " venir et de guérir son fils qui était près de mourir."

C'était sans doute Notre-Seigneur qui attirait à lui

cet officier par l'affliction : la maladie de son fils. Ainsi en agit-il souvent à l'égard de ceux qu'il veut ramener à lui. Le bonheur, assez souvent, éloigne de Dieu ; l'affliction fait tourner vers lui. Ce fut le cas, ici, pour le père dont le fils était bien malade. Il alla trouver le Fils de Dieu, pour lui demander la santé de son enfant... Les misères de cette vie engagent les hommes à recourir à Dieu. Les croix sont donc utiles et doivent être acceptées de bon cœur. Elles dégoûtent du monde : elles élèvent les pensées vers le ciel et en rappellent la félicité ; elles font songer que notre secours descend d'en haut, et que la prière en attire la grâce dans tous nos besoins. Que d'hommes prient dans les amertumes, qui ne le feraient pas dans les douceurs de la vie !

Faites un retour sur vous-mêmes... Vous sentez-vous disposées à subir patiemment les peines, les maladies, l'adversité ? Cherchez-vous dans le recours au ciel, le soulagement à vos chagrins ? Comprenez-vous que c'est un malheur, pour une religieuse surtout, que de vivre sans épreuves ni afflictions ? Car elle est vraiment plus misérable qu'heureuse ; plus à plaindre qu'à féliciter ; moins favorisée de Dieu que celle à laquelle il envoie quelque chose à souffrir. A celle-ci en effet, il apprend à chercher le " royaume de Dieu et sa justice," et à solliciter ses grâces par la prière, afin d'obtenir son soulagement. Il lui fournit ainsi l'occasion de croître en mérites et en vertus.

II Point. — Notre-Seigneur voyant dans l'âme de l'officier l'imperfection de sa foi, la lui reprocha. Mais le père affligé ne fit que presser plus instamment

le Fils de Dieu. " Hé ! Seigneur, hâtez-vous de " venir, car mon fils s'en va mourir." Jésus lui dit : " Allez, il se porte bien ; " et, à son retour, le père trouva son fils en parfaite santé. " Et il crut, lui et " toute sa maison."—Continuons de méditer maintenant notre sujet ; mais en l'entendant dans un sens tout-spirituel.

Le fait de la guérison corporelle d'un malade, dont le père profita du passage de Jésus, rappelle l'importance de profiter du moment de la grâce. Jésus-Christ n'est pas seulement le médecin des corps ; mais il l'est surtout des âmes. Il attache ses grâces de guérison spirituelle, à des temps, à des moments qui, une fois passés, bien souvent ne se retrouvent plus. Ne pas profiter des grâces ainsi offertes, c'est s'exposer à ne les avoir jamais. L'officier dont parle l'Évangile, converti ainsi que toute sa maison, n'eût peut-être jamais vu Jésus-Christ, s'il n'eût profité du voyage de cet Homme-Dieu dans la Galilée. Dieu nous fait beaucoup de grâces : faisons-y attention ; ne les laissons pas passer sans en profiter ; car le moment peut en être décisif pour le salut. L'état de tiédeur, d'abord, puis celui de la chute dans le péché, et peut-être de la persistance à y demeurer, courent risque d'arriver comme conséquence d'avoir laissé passer sans en profiter, certains moments de grâces *décisives*, de fortes inspirations, et de vifs reproches de conscience. Dieu accorde souvent d'autres grâces, non attendues, aux âmes qui savent bien user des invitations faites à leur piété, par une voix intérieure descendue du trône de la bonté divine. Oh ! admirons Jésus, notre aimable

Sauveur, pour le tendre intérêt qu'il veut bien nous manifester; remercions-le de l'avoir si souvent exercé à notre égard, et promettons de nous montrer reconnaissantes, à l'avenir.

III POINT.—L'officier pressait Jésus-Christ de venir guérir son fils, parce qu'il était mourant. Oh ! c'est ainsi que nous devons souvent prier Dieu de venir vers nous, afin de nous empêcher de mourir spirituellement à la vie de la grâce. Les péchés, même véniels, peuvent causer à l'âme une maladie qui la mette en danger de mort... Leur poids la pousse toujours en bas ; et le démon et la passion l'aidant, l'âme finit par tomber dans l'abîme du péché grave, qui lui donne la mort... Il faut une puissante grâce pour pouvoir éviter les grandes fautes. Et les offenses vénielles, par leur fréquence surtout, refroidissent l'âme envers Dieu, et Dieu envers l'âme. Il lui retire ses secours, il n'éclaire pas aussi vivement son esprit, et ne le touche plus aussi puissamment ; par suite, l'esprit s'obscurcit, et la volonté s'endurcit. Le poison du mal remplace la saveur du bien. L'homme déchu commence à reparaître avec ses attraits antérieurs pour la corruption. L'âme s'affaiblit à mesure que les passions augmentent en force. Elle commence à mourir, et elle va bientôt mourir si la grâce n'est pressée à temps, dans l'oraison et les exercices spirituels, de venir la soutenir dans le danger qui la menace ; si les causes de sa déchéance ne sont pas promptement supprimées. O mon Dieu, si vous voyez diminuer en moi la ferveur, et le zèle à m'exercer aux vertus de mon état, dans votre bonté, venez sans délai me guérir du

mal de l'abus de votre grâce, et de la négligence volontaire des petites fautes qui, insensiblement, me ferait perdre l'horreur des fautes graves. Oh ! oui, hâtez-vous de me tirer de ce danger funeste de perdre la vie de l'âme, en perdant la vie sanctifiante.—Propos et résolutions.

XXIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

PARABOLE DU DÉBITEUR INSOLVABLE ET IMPITOYABLE.

Ier Prélude.—Admirons Notre-Seigneur remettant toute sa dette au débiteur insolvable.

IIe Prélude.—Indignons-nous de la dureté de ce même serviteur qui fait mettre en prison un de ses compagnons, au lieu de l'attendre avec miséricorde pour le paiement de sa dette.

Ier Point.—Le roi figuré dans cette parabole est le Roi céleste. Ses serviteurs, c'est le genre humain entier. Comme ce débiteur si dur, nous avons tous un compte à rendre à notre céleste Maître. C'est le compte de notre vie, pendant que nous vivons, à sa miséricorde ; à notre mort, à sa justice. Il dépend de nous d'éprouver sa faveur, ou de subir sa rigueur. Approchons-nous de sa bonté, tandis qu'il nous l'offre. Nous sommes redevables d'une dette bien grande envers notre souverain Maître : dette envers sa justice, par le nombre de fautes que nous avons commises ; dette envers sa bonté, pour tant de bienfaits qu'il nous prodigue dans l'ordre naturel et surtout dans l'ordre

spirituel : grâces de l'existence et de la conservation ; dons de nos sens et de nos facultés intellectuelles. Surtout *grâces* de la Rédemption, et innombrables et inappréciables *grâces* de la religion, de l'Église et de ses sacrements. Hélas! que de fautes d'ingratitude, que d'abus de tant de grâces nous avons commis, combien d'inspirations nous avons négligées, que de choses ordonnées nous avons omises ou mal faites, que de remords, de bonnes pensées et inspirations dont nous n'avons fait aucun cas ! Combien de paroles malignes nous avons dites, de jugements téméraires nous avons formés ! Combien de motifs blâmables nous avons eus en agissant ! Par combien de bons exemples et d'édifiantes instructions nous avons manqué de nous laisser toucher !

O Seigneur, n'entrez pas en jugement avec vos pauvres servantes ; car qui peut être justifié en votre présence ?... Et nous, hélas ! faibles et imparfaites, nous sommes saisies de crainte à la pensée de la dette immense dont nous sommes chargées, et du compte que vous nous en demanderez un jour. Expression de sentiments divers.

IIe Point.—En voyant le débiteur insolvable se jeter aux pieds de son maître, et implorer sa clémence, nous avons un modèle de la conduite que nous devons tenir. C'est d'avoir recours à la bonté infinie de Dieu ; c'est d'implorer sa divine miséricorde ; c'est de lui demander de prendre patience, en lui promettant d'employer à acquitter notre dette, les jours qui nous sont accordés, et les moyens que nous avons à notre disposition. Sans doute, par nous-mêmes, nous ne

pouvons rien. Mais avec sa grâce, nous pouvons tout. En usant bien de cette grâce, nous payons à Dieu la dette dont nous lui sommes redevables ; mais en même temps, en recevant tant de moyens, nous payons notre dette à Dieu, et c'est aussi Dieu qui paie pour nous.

IIe Point. — O Dieu, vous nous avez faites pour vous servir ; vous nous avez donné des cœurs pour vous aimer ; vous avez donné votre vie pour nous ; vous nous avez rachetées de votre Sang ; vous nous nourrissez de votre propre chair ; vous nous animez de votre esprit et vous nous avez donné la grâce de notre vocation, comme moyen de plus parfaite sanctification ; et enfin, vous nous promettez votre gloire... Nous voulons donc vous servir et aimer toujours. Dans notre seule vocation, vous nous donnez à chacune assez de grâces pour rendre saintes dix âmes. Et vous brûlez sans cesse du désir de nous rendre heureuses pour l'éternité. Vous nous donnez votre Saint-Esprit avec votre cœur, et vous ne nous demandez que le nôtre en retour. Oh ! nous vous le devons et nous vous le donnons, sans partage et sans retour. C'est une dette qu'il est trop heureux et trop doux de vous payer ; d'autant plus que c'est dans vos trésors que nous puisons de quoi nous acquitter. Payer notre dette de reconnaissance et d'amour, c'est nous enrichir ; c'est gagner de quoi acheter le royaume éternel et son incommensurable félicité. De ce jour, donc, nous voulons vous payer d'amour, de fidélité, de ferveur et de la pratique des vertus religieuses, bien sûres qu'un jour, vous récompenserez et couronnerez vos propres bienfaits par la possession du ciel. Ainsi soit-il.

XXIIe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

L'HYPOCRISIE DES PHARISIENS DÉJOUÉE PAR JÉSUS-CHRIST.

Ier Point. — Malice hypocrite des pharisiens qui voulaient surprendre Jésus-Christ dans ses paroles.

La sagesse de Jésus-Christ les prend dans leurs propres pièges. "*De qui est cette image?*" Obligation d'être semblables à Dieu qui nous a créés à son image : saints comme lui, parfaits comme lui, charitables comme lui, doux, patients, purs, justes, miséricordieux comme lui. Tâchons-nous d'être ainsi l'image de Dieu dans notre vie, dans nos actions? Portons-nous vraiment l'image de Dieu? Non, si nous sommes superbes, colères, violents, vindicatifs, nous avons déchiré son image. *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu.* Or, notre *entendement* lui doit la soumission, l'obéissance, la foi ; notre *cœur*, l'amour comme au souverain Bien. Nous devons le payer par la charité, en aimant *ce qui ne nous plaît pas.* Toutes nos *facultés* lui doivent la *confiance* en sa sagesse, sa bonté, sa puissance ; l'*espérance*, en sa grâce. Tous nos sens lui doivent, dans les souffrances, *l'expiation par la patience.* Nous devons rendre à Dieu *la gloire* par nos bonnes actions. *La gloire de Dieu*, c'est le fruit défendu : il ne faut pas y toucher sous peine de mourir. Offrons à Dieu nos prières (avec les vieillards de l'Apocalypse), comme des parfums. Chantons ses louanges : qu'elles montent vers lui, pour faire descendre ses grâces.

Des Religieuses doivent reproduire en elles *l'image*

de Jésus-Christ. Que l'on reconnaisse ses traits dans leurs visages et dans tout leur corps. Leurs âmes sont peintes... réfléchies... sur leurs corps comme dans un miroir, empreintes comme le cachet sur la cire... La *légèreté* extérieure est *l'image* de celle de l'âme. L'esprit se peint et se retrace dans les défauts extérieurs. Donc, l'extérieur d'une Religieuse doit toujours être modeste, calme ; c'est le cachet de l'âme sur le corps. Un corps modeste, c'est la maison, le temple de son esprit, le sanctuaire de sa grâce, où règnent l'ordre et la paix. Le dedans est connu par le dehors. L'âme unie à Dieu est tranquille et calme... Des Religieuses doivent régler leur extérieur, et et Dieu règlera leur intérieur. Gardez le dehors, et Dieu gardera le dedans. Veillez sur vos sens, il veillera sur votre cœur. Faites ce qui dépend de vous, et il fera ce qui n'en dépend pas. Honorez Dieu par la modestie de votre âme et de votre corps ; et puisqu'il ne peut demeurer dans le trouble et dans le désordre, tenez toujours l'un et l'autre dans la paix.

IIe Point.— *De la simplicité.*— La simplicité, c'est le contraire de la duplicité... C'est de la stupidité, si elle n'est pas unie à la prudence ; si elle vient du cœur, c'est de la sincérité. Il faut avoir de la simplicité dans l'esprit et dans le cœur ; n'avoir qu'une *pensée*, qu'un *désir : faire la volonté de Dieu :* c'est de la simplicité dans la dévotion ; c'est le principe d'*unité*, qui est le terme de la charité. Dieu nous voit, nous écoute du fond de notre âme où il est. Jetons-nous dans cet océan, perdons-nous dans cet abîme. Nous y trouverons tout. Hors de lui, nous ne trouverons rien.

Cette meilleure part qu'avait choisie Madeleine, c'était de se reposer aux pieds de Jésus et de l'écouter. Là Jésus l'instruisait, la consolait... Il faut se *vider* de ses *désirs*, pour se vider de ses *pensées*, et n'avoir pas de distractions. Se vider de ses désirs passionnés pour n'avoir pas à se plaindre de distractions dans ses prières. Pour que le cœur se plaise avec Dieu, il est nécessaire qu'il se *déplaise* hors de lui, dans le désir et la recherche des ohoses créées.

“ Soyez simples comme des colombes.” (Saint Mathieu, 10.) Mais la simplicité ne doit pas supprimer la prudence.— Une modeste simplicité, quelle belle et nécessaire vertu ! “ Un cœur tortueux est abominable au Seigneur.” (Prov.) Dieu parle aux simples de cœur : il leur donne sa lumière, il leur révèle ses secrets. La simplicité ne se confond pas avec un esprit court, crédule, grossier... Le manque de simplicité fait qu'il n'y a rien d'*aisé*, de *libre*, d'*ingénu*, de *naturel* dans une personne.

Retour sur soi-même, etc., etc.

XXIII DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

JÉSUS-CHRIST RESSUSCITE UNE JEUNE FILLE QUI VENAIT DE MOURIR... UNE FEMME MALADE TOUCHE LE BORD DE SON VÊTEMENT, ET EST GUÉRIE A LA MÊME HEURE.

(MATH., 9.)

I[er] PRÉLUDE.—Se représenter le Fils de Dieu accomplissant ces deux miracles.

IIe Prélude.— Seigneur, dans nos peines et nos besoins, faites-nous la grâce de nous tourner vers vous.

Ier Point.— Un prince de la synagogue, ayant perdu sa fille, va trouver Jésus-Christ, et le prie de venir lui rendre la vie... C'est un des avantages des afflictions de nous faire penser à Dieu, et recourir à lui. C'est donc dans sa paternelle providence que Dieu nous en envoie. Allons donc trouver Jésus-Christ par la prière : invoquons-le et invitons-le à descendre chez nous : "Seigneur, dit le père affligé, ma fille " vient de mourir ; mais venez et lui imposez la main, " et elle vivra." Notre-Seigneur, gagné par la prière, les larmes et l'humilité de cet affligé, l'accompagne à l'instant pour se rendre chez lui.

Dans nos besoins et afflictions, ayons recours à Dieu par la prière. Invitons-le avec ferveur et humilité à venir chez nous. O Seigneur, disons-lui, venez, empêchez de mourir nos âmes malades. Venez, venez, nous vous en conjurons : imposez sur elles vos mains sacrées, et elles se porteront bien.

C'est toujours, mais surtout dans les moments les plus difficiles, lorsque notre humanité seule ne peut que succomber, qu'il faut s'adresser à celui qui est la grâce, la force et la puissance, pour le conjurer de fortifier en nous la vie spirituelle, avant qu'elle ne s'éteigne... Vous êtes l'arbitre de la vie, épargnez-nous la mort, et faites-nous vivre. Vous seul le pouvez ; et notre espérance en vous est d'autant plus vive, que, sans vous, nous sommes désespérés.

Jésus, étant entré dans la maison de ce prince, fait retirer tous ceux qui étaient là. "Cette fille, dit-il,

n'est pas morte, elle est endormie." Il parlait ainsi, parce qu'il allait la ressusciter. La mort est vraiment un sommeil qui fera place à la résurrection, qui est le réveil et la vraie vie des justes. Puis, entrant ensuite dans le lieu où était la fille, avec trois de ses disciples, il la prend par la main, il la fait lever, marcher et manger... Il faut donner des preuves de la vie de Dieu en nous. Il faut pratiquer les saintes œuvres ; nourrir sa *faim de la justice*, et manger le pain de vie, qui est la sainte Eucharistie. Expression de sentiments.

IIe POINT.— Pendant que Jésus était en chemin, une femme qui avait depuis douze ans une perte de sang, traverse la foule, touche le bord du vêtement du Sauveur, et est aussitôt guérie. Sa guérison fut la récompense de sa grande et fervente foi, jointe à son humilité respectueuse pour Jésus, qui l'empêcha de se présenter devant lui, et qui ne le toucha que par derrière. Avec quelle sincérité, aussi, elle avoua son acte, lorsqu'il se retourna vers elle, et qu'il demanda qui l'avait touché.

O mon âme, approche-toi de ton Sauveur, et ne le crains pas. Dans la communion, il ne veut pas que tu le touches uniquement ; mais il veut que tu le fasses descendre dans ton cœur. Il veut que tu reçoives, avec foi et confiance, sa chair vivifiante. Son Cœur saint veut s'imprimer sur le tien. Il veut le guérir et le rendre comme le sien. Pourquoi la sainte Eucharistie, dont la réception nous fait, non seulement toucher son corps sacré, mais nous unit à lui de la manière la plus intime et la plus ineffable, man-

que-t-elle souvent de produire ses merveilleux effets ? Pourquoi la chair adorable de Jésus ne guérit-elle pas les âmes dans lesquelles elle entre, puisque la vertu qui était dans ses vêtements, en y découlant de son corps sacré, guérissait les corps des malades de maladies incurables, par un simple contact ? Oh ! c'est que ceux qui non seulement touchent sa chair divine, mais qui la font entrer dans leurs cœurs par la communion, n'apportent pas à cette grande action une foi assez vive. C'est que leur esprit, leur cœur, leur vie ne sont pas disposés pour en recevoir les fruits. Or, pour recevoir ces fruits eucharistiques, il faut que notre esprit ait eu le soin de se replier sur lui-même, et de se recueillir dans le silence et le calme que l'action de Dieu exige.

Il faut que notre cœur tâche de s'attendrir, et de s'ouvrir aux influences de la grâce d'en haut par une prière tendre et fervente.

Il faut que notre vie veuille entrer dans les désirs du cœur de Jésus, se former sur l'imitation de ses vertus, en aimant ce qu'il aime, en haïssant ce qu'il hait, en crucifiant les mauvais inctincts de la nature gâtée, et en voulant aspirer à la pratique de la sainte perfection, selon son état.

O Jésus, créez en nous des cœurs et des esprits remplis de l'attention, de la bonne volonté et du recueillement religieux qui puissent nous permettre de nous nourrir, avec suavité, des doux et célestes fruits de la très sainte Eucharistie.

Expression de sentiments et résolutions.

XXIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE

ET DERNIER DE L'ANNÉE ECCLÉSIASTIQUE. (Voir page 9.)

NOTE.—Le XXIVe dimanche après la Pentecôte est toujours regardé comme le dernier de l'année ecclésiastique ; et il précède toujours le premier dimanche de l'Avent. S'il y a plus de vingt-quatre dimanches après la Pentecôte, on reprend, après le XXIIIe dimanche, ceux qui ont été omis apres l'Épiphanie, suivant leur ordre et leur nombre.

On se rappelle que ce XXIVe dimanche est placé le premier en tête du présent volume, afin de réunir les deux Méditations sur le jugement dernier.

TABLE DES MATIÈRES.

28

FIN DE LA TABLE.